Rimbaud

Je ne suis pas venu ici pour être heureux

Correspondance

choisie et présentée
par Jean-Luc Steinmetz



A. Rimbaud

GF

Rimbaud

Je ne suis pas venu ici pour être heureux

Correspondance

Choix de lettres, présentation, notes, annexes, chronologie et bibliographie
par
Jean-Luc STEINMETZ

GF Flammarion

OceanofPDF.com

Rimbaud

Je ne suis pas venu ici pour être heureux

Correspondance

GF Flammarion

© Flammarion, Paris, 2015
Dépôt légal : mars 2015
ISBN Epub : 9782081357341

ISBN PDF Web : 9782081357358

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782081290587

Ouvrage composé et converti par Meta-systems (59100 Roubaix)

OceanofPDF.com

Présentation de l'éditeur

Cette édition, qui rassemble quelque deux cents lettres écrites par Rimbaud, retrace le destin exceptionnel d’un homme devenu mythe. À seize ans, il entendait changer la vie par les moyens de la poésie ; à vingt ans, il renonça à la littérature pour toujours, et s’engagea dans un périple qui le mena en Arabie et en Afrique, où il se fit négociant, explorateur et trafiquant d’armes.
Aux côtés des lettres du Voyant, où éclate son précoce génie, et de ses échanges avec ses compagnons de bohème – Verlaine, au premier chef –, on découvrira ici les nombreux courriers que Rimbaud, ayant tout quitté pour « faire de l’or » et se frotter à la « réalité rugueuse », rédigea depuis le Yémen et l’Abyssinie.
Adressée à sa famille, à ses amis, puis à tous ceux qu’il fréquenta durant son exil, cette correspondance lucide et désespérée, poignante à bien des égards, permet de saisir le vrai visage de « l’homme aux semelles de vent ».

OceanofPDF.com

Je ne suis pas venu ici pour être heureux

Correspondance

OceanofPDF.com

TABLE DES ABRÉVIATIONS

AR	médiathèque Arthur-Rimbaud de Charleville-Mézières.
Bousmanne	Bernard Bousmanne, *« Reviens, reviens, cher ami »,Rimbaud-Verlaine, l'affaire de Bruxelles*, Calmann-Lévy, 2006.
BNF	Bibliothèque nationale de France.
BRB	Bibliothèque royale de Belgique.
BLJD	Bibliothèque Jacques-Doucet.
Corr. 88-91	*Correspondance 1888-1891*, recueillie et présentée par Jean Voellmy, Gallimard, 1965 ; rééd. « L'Imaginaire », 1995.
LJAR	*Lettres de Jean-Arthur Rimbaud : Égypte, Arabie, Éthiopie*, Mercure de France, 1899.
RAEM	Ernest Delahaye, *Rimbaud. L'artiste et l'être moral*, Messein, 1923.

OceanofPDF.com

PRÉSENTATION

Un Rimbaud nouveau est-il concevable aujourd'hui, alors que la recherche semble avoir fait le plein des documents à découvrir et des interprétations à oser ? En réalité, le public, même éclairé, ne connaît de l'« homme aux semelles de vent » devenu vite légendaire que certains textes, toujours les mêmes, et quelques images dont il dispose à son gré, sans éprouver le besoin d'en interroger la validité.

Une correspondance couvrant l'ensemble de la vie de Rimbaud, d'un format aisément consultable et mise à la portée d'un public élargi, risque de changer un peu, sinon tout à fait, la vision que l'on a de lui, en restituant à son individualité ses aspects les plus méconnus. Aux quelques vingt lettres littéraires, toutes celles qui suivent font un pendant considérable et créent ainsi un notable déséquilibre. Or je ne suis pas loin de croire que cette déstabilisation induit à reconstituer le « vrai Rimbaud », ou plutôt celui qui, faute d'avoir trouvé *la vérité dans une âme et un corps*, fut au nombre des vivants l'exception durable dans laquelle nous aimons le reconnaître.

Pour qui s'intéresse à Rimbaud, il est certes plus aisé de se fier au « Je est un autre », qu'il proclama sans nécessairement s'y tenir. On s'aperçoit vite en quoi, poète, il fut aussi celui qui vécut les heures de la Commune ou, plus tard, imprima à sa vie le sens d'un destin qui le mena, de façon plus ou moins raisonnée, en Afrique. Je suis bien convaincu que son œuvre peut se lire dans son autonomie et selon sa seule teneur symbolique, mais je le vois mal innocenté de l'existence qu'il dut subir ou traverser, voué aux avanies de l'Histoire.

Le fait est là, que l'on n'est pas forcé d'admettre docilement : on ne saurait penser Rimbaud sans évoquer la rupture dont il prit l'initiative, moment assez net (1875) où n'apparaissent plus sous sa plume de réelles

préoccupations au sujet de la littérature. Il aurait pu, dès lors, s'effacer dans le cours d'une existence ordinaire, délivrée des soucis majeurs qui l'avaient éprouvé jusque-là sans relâche. Ce ne fut pas le cas, néanmoins, et une forme de vie non dénuée d'héroïsme lui échut, qu'il endura avec résignation, sans pour autant calmer les élans de rébellion qui parfois le soulevaient.

Les œuvres complètes de Rimbaud, on le sait, mettent en présence de textes qui étonnent par leur diversité. Elles témoignent d'une recherche constante capable au besoin de se remettre en cause. Il n'était pas question pour lui, en effet, d'accomplir une carrière, comme le font encore de nos jours les écrivains de métier. Il désirait plutôt atteindre certaines limites avec le pressentiment que seule une pratique de ce genre aurait quelque chance d'aboutir. De là le constat – et l'illusion peut-être – d'une progression, voire d'un itinéraire passant par différentes phases, guidé par un obscur devoir à remplir, sanctionné, pour finir, par un choix sans appel, celui de s'imposer silence, choix qui continue toujours de surprendre et presque de scandaliser la plupart d'entre nous.

Peu demeure, en vérité, si l'on souhaite embrasser avec une certaine ampleur ce qu'il tenta. Il est plus que certain que sont disparus des pans entiers de l'édifice, et non des moindres. Quelques titres émergent que seule la correspondance laisse entrevoir, comme « Les Amants de Paris », « La Mort de Paris » ou « La Chasse spirituelle »[1]. En ce sens les lettres de Rimbaud font partie intégrale de son œuvre. Non seulement elles révèlent ce que celle-ci fut réellement, quand elles mentionnent des textes désormais manquants, mais – fait à peu près sans exemple – elles offrent, et commentent à l'occasion, de nombreux poèmes dont par ailleurs nous ne possédons aucune autre version. Le cas est suffisamment exceptionnel pour avoir embarrassé des générations d'éditeurs obstinés à séparer les poèmes des lettres qui les contenaient[2]. En 1989, enfin, les poèmes furent rendus à leurs lettres[3]. Il restait à accomplir un autre geste éditorial relativement simple, celui de donner l'ensemble de la correspondance dans une édition de poche à laquelle ne manqueraient pas cependant les annotations si nécessaires en pareil cas. Le parti pris que nous avons adopté dans ce volume permet de revisiter Rimbaud, et c'est avec une réelle surprise que l'on fera ce parcours quasi inédit – qu'il ne sert à rien de rendre démonstratif. Ainsi sommes-nous placés face à des réalités mal perçues jusqu'à présent et souvent étouffées par une exégèse bavarde et parfois égarante.

Un petit nombre de lettres dites « littéraires » a été conservé. Leur rareté, qui confère au lot subsistant un caractère exemplaire, alimente en le vérifiant le mythe du premier Rimbaud au précoce génie. Mais l'apport le plus utile d'une telle correspondance sera de révéler enfin au plus grand nombre le Rimbaud de l'autre période, celui qui, après s'être résolu à quitter la littérature, par décision profonde ou par humeur, a choisi de se confronter à la « réalité rugueuse[4] » qu'appréhendait déjà sa *Saison en enfer*. Sans la reconnaissance de ce « double Rimbaud », on a du mal à comprendre l'excès de sa conduite et son rejet de l'art, devenu à ses yeux une « sottise[5] », comme si, en fin de compte, l'ère moderne ne supportait plus que l'on s'exposât à de telles erreurs. Le lecteur tiendra donc en main les pièces restantes du procès que Rimbaud s'est fait à lui-même. Il pourra estimer à sa juste valeur ce qui subsiste d'une aventure dont les poèmes en prose des *Illuminations* constituent en apparence le premier aboutissement.

L'essentiel de l'œuvre de Rimbaud fut publié de son vivant. Quand, en 1886, les abonnés de *La Vogue* (et parmi eux Paul Claudel) découvrent ses *Illuminations*, puis *Une saison en enfer*[6], lui-même s'épuise encore en Éthiopie en expéditions hasardeuses entreprises avec le plus grand risque. Deux ans plus tard, un ancien de Charleville, Paul Bourde, entre en correspondance avec lui et lui apprend sa naissante célébrité. Rimbaud ne semble pas en avoir fait grand cas. En esprit pragmatique, il songe à rédiger des reportages pour *Le Temps*, ou quelque autre périodique, moyennant de très substantielles « piges », qui lui furent refusées – on s'en doute. L'intérêt soulevé par sa poésie, la curiosité attisée par les articles de Verlaine à propos de ce déserteur des Lettres engageront plusieurs à retrouver sa trace. En 1890, Laurent de Gavoty, directeur d'une revue littéraire de troisième ordre, *La France poétique*, lui adresse un courrier que, malgré tout, Rimbaud jugera bon de conserver[7].

Prématurée, sa mort, survenue le 10 novembre 1891 et dont peu furent informés, donnera le signal de sa consécration posthume. Rodolphe Darzens, rimbaldophile des premiers temps, avait regroupé un bel ensemble de ses poèmes sous le titre *Reliquaire*[8], volume malchanceux qui, de suite retiré de la circulation, engagera Verlaine et bientôt la famille du disparu à donner sur le poète le minimum d'informations souhaitable en pareil cas. Pierre Dufour, alias Paterne Berrichon[9], en vue d'une prochaine biographie de Rimbaud, demande à Isabelle tous les renseignements dont elle dispose

sur son frère Arthur. C'est sans nul doute à cette occasion qu'elle recueille avec soin la correspondance en sa possession, à savoir les lettres que Rimbaud avait adressées aux siens depuis 1875, la majorité du courrier antérieur se trouvant entre les mains d'autres destinataires. Extraites d'un meuble où elles étaient rangées, elle en établit une copie qu'elle juge bon d'amender sur certains points, avant de la transmettre aux biographes en attente, et d'abord à Charles Houin et Jean Bourguignon[10] qui avaient devancé de peu le zélé Paterne[11]. Très tôt ce dernier porte sous les yeux du public les *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud*[12], qui forment de nos jours encore l'essentiel de la correspondance de l'auteur du « Bateau ivre ».

On n'en contesta pas tout d'abord l'exactitude. Il ne fallut pas attendre trop longtemps toutefois pour que se manifestent ceux qui se considéraient comme des témoins majeurs, tels Georges Izambard, le professeur de Rimbaud, Ernest Delahaye[13], son fidèle condisciple, ou comme de fins lecteurs aux soupçons justifiés, un André Suarès, un Marcel Coulon et, beaucoup plus tard (1954), le « pataphysicien Emmanuel Peillet[14] ». À eux revient le terme peu amène de « berrichoneries » pour dénoncer les « tripatouillages » du « beau-frère posthume » et d'Isabelle devenue son épouse. Disons vite qu'à leur égard mieux vaudrait tenir un propos plus nuancé. Outre le fait que, grâce aux copies d'Isabelle, fut préservée la correspondance africaine (dont on doit croire que la plupart des originaux brûlèrent lors du dynamitage de la ferme de Roche, en octobre 1918, un mois avant l'armistice), il est facile de constater que les interventions ou corrections auxquelles elle et Paterne Berrichon procédèrent n'altèrent que faiblement le texte, comme permettent de le vérifier plusieurs autographes conservés dans diverses archives. On remarque en effet, par une stricte comparaison avec ceux-là, que le mouvement général des phrases de Rimbaud a été respecté et que les principales différences touchent des détails, non négligeables, il est vrai, concernant des chiffres (des sommes d'argent), des subjonctifs imparfaits soigneusement rétablis (par Paterne Berrichon, qui veille à la concordance des temps), des répétitions supprimées (ah ! les perpétuels « ici » de Rimbaud !) et quelques passages caviardés au sujet de Frédéric, ce frère qu'Arthur ne portait pas dans son cœur[15].

Somme toute, la correspondance telle que l'a publiée Paterne Berrichon est plus digne de confiance qu'on ne l'a laissé croire. On y entend, à coup sûr, la voix de Rimbaud, son *ton* inimitable et – doit-on le souligner ? –

rarement édulcoré. À dire vrai, les « berrichoneries », voire les « isabelleries[16] », si l'on veut ajouter une raillerie de plus à celles utilisées par ses détracteurs convaincus du bien-fondé de leurs critiques, n'ont rien de gravissime. Beaucoup plus dommageable semble être la biographie hagiographique du même Paterne (elle devait avoir pour titre *La Vie charmante d'Arthur Rimbaud*… On croit rêver !), soulignant la conduite charitable du poète au Harar et allant jusqu'à voir en lui un véritable saint laïc[17]. Quant à sa copieuse introduction aux lettres, elle mêle regrettablement remarques judicieuses et rapprochements hasardeux. Nous ne pouvons que lui donner raison lorsqu'il écrit à propos de Rimbaud : « Peu de drame intime complaisamment exposé […] simplement des relations d'aventures […] touchant l'existence matérielle et la prospérité pécuniaire, et des commissions. » Mais tracer par la suite un parallèle entre Rimbaud et Nietzsche ou, par souci d'actualisation, entre Rimbaud et le commandant Marchand, rendu célèbre par l'affaire de Fachoda en 1898, relève d'un exercice plutôt périlleux pour un résultat qui est loin d'entraîner l'adhésion.

Une logique incontestable conduit à distinguer dans les lettres de Rimbaud celles qui datent de la période dite « littéraire » et celles qui furent écrites ensuite, marquées par des préoccupations plus terre à terre. Il est sûr que bien des pièces furent égarées. Nous devons aujourd'hui nous contenter d'un certain ensemble que l'on devine marqué de larges lacunes. Fort heureusement, Rimbaud vécut à une époque où les communications épistolaires étaient encore fréquentes. Ses lettres révèlent donc les différentes situations qu'il dut affronter, et surtout les projets, invisibles sinon, qu'il avait dans l'esprit. Les premières présentent l'intérêt de contenir plusieurs poèmes des plus significatifs : « *Credo in unam* », « Par les beaux soirs d'été… », « Ophélie », « Le Cœur supplicié » ou « Le Cœur du pitre », « Chant de guerre Parisien », « Mes petites amoureuses », « Accroupissements », « Les Poètes de sept ans », « Les Pauvres à l'église », « Ce qu'on dit au Poète à propos de fleurs ». Les lettres de ce temps (1870-1875) expriment aussi les élans de sa conduite, son « être moral[18] ». Elles traduisent par bribes une personnalité en formation, le souci proclamé d'être reconnu, les demandes affectives, la rébellion largement signifiée. Il faut, en chaque cas, tenir compte du destinataire. En 1870,

l'ambitieux Rimbaud part à la conquête de Banville qui veillait aux destinées du *Parnasse contemporain*. Un an plus tard, au même, il n'hésite pas à faire la leçon en le dotant d'une ironique réflexion sur l'usage des fleurs en vers. Les deux lettres dites « du voyant » exposent, quant à elles, un implicite manifeste que l'auteur développe avec la pleine conscience de sa supériorité et le jugement le plus tranché sur ses contemporains.

L'*encrapulement* qu'il va bientôt revendiquer[19] aura pour conséquence le nouveau ton que prend sa correspondance, ton argotique et canaille, nourri d'allusions, farci de calembours et d'à-peu-près. Cette sorte de sabir circule entre amis et comparses : Paul Verlaine, Ernest Delahaye, Germain Nouveau plus tard, pour la plus grande délectation de ses usagers. On se réjouit de l'épistole de « Jumphe 72 » (accent ardennais oblige) qui montre avec réalisme dans quelles conditions Rimbaud « travaince » à Paris, rue Victor-Cousin face à la Sorbonne[20]. On prend plaisir à déchiffrer la lettre de « Laïtou » (autrement dit Roche, ou Roches, comme l'écrit Rimbaud), où s'énonce le premier projet d'*Une saison en enfer* sous le titre de « Livre païen » ou « Livre nègre »[21]. Et l'on parcourt avec une stupéfaction enjouée la dernière de la série, d'octobre 1875[22], si manifestement ambiguë dans sa goguenardise que, loin d'y voir une plaisanterie simple, certains, comme André Breton, y entendront un véritable testament littéraire[23].

Au-delà de cette fameuse lettre où figure une dernière fois le « génie » (mais quel « génie », sinon le génie militaire !), Rimbaud ne manifeste plus d'intérêt avoué pour la littérature. Beaucoup ont donc vu dans ce mot à Ernest Delahaye l'ultime expression, consciemment dégradée, de son « rêve » profond. La récente édition de la « Bibliothèque de la Pléiade » entérine une telle périodisation[24]. On conçoit bien que les opérations de l'esprit passent par des transformations et des métamorphoses. Mais peu nous ont fait assister à pareil reniement. En effet, passé cette date, Rimbaud, lorsqu'il prend la plume, se contente de signaler les situations de son existence vagabonde et d'informer les siens de ses déplacements et de ses intentions. Il a défait sans regret, avec soulagement même, tout lien avec ses amis de jeunesse[25]. Quand il est en Afrique, il a pour seuls lointains interlocuteurs ce qui lui reste de famille, sa mère et sa sœur Isabelle. Il se met tout naturellement à leur portée et relate régulièrement ses occupations. La relation affective se perçoit, notoirement amortie par une extrême pudeur qu'entament parfois la colère ou l'indignation. Rien d'un fils soumis. Mais le souci de garder ce dernier contact avec le passé, en usant d'une

sobriété qui confine presque au dénuement, malgré – il est vrai – les copieuses listes de livres ou d'objets à acheter qu'il réclame avec une certaine impatience.

D'autres échanges de lettres avec des correspondants plus immédiats – ainsi le veut son nouvel emploi, qu'il soit commerçant ou marchand d'armes – le forcent à adopter une expression précise, soucieuse d'exactitude et d'efficacité, et parfois mâtinée d'une forme d'humour sec, relevé alors par tous ceux qui le fréquentèrent. Des constantes se repèrent, des obsessions même, à partir desquelles il est possible de retracer son caractère, en se préservant, bien sûr, des constructions psychologiques auxquelles on cède trop souvent en pareil cas. Autant les lettres littéraires cherchent à convaincre et à démontrer, portées par une intelligence sûre et consciente de l'exception qu'elle représente, autant le Rimbaud de 1876 rejoint l'anonymat, se sait un homme perdu au sein des foules, dans des contrées inconnues et hostiles. La correspondance africaine a rarement été lue avec la compréhension souhaitable, tant l'on désirait y retrouver quelque chose du Rimbaud d'avant. À vrai dire, ce Rimbaud-là y est bien perceptible. C'est même en y étant attentif que l'on peut se rendre compte des éléments fondamentaux qui expliquent sa façon de « prendre la vie », marquée par un besoin d'action perpétuel et une désillusion constante, voire un désespoir qu'équilibre parfois une capacité de résignation étonnante de la part de celui qu'emportaient si fréquemment des mouvements de colère.

Ingrate risque d'être notre expérience de lecture si l'on compte reconnaître là comme à travers un spectre le poète d'autrefois. Révélante, voire révélatrice, si l'on prend soin d'y relever les marques d'une permanence, l'essentiel d'une tonalité profonde où peu à peu se déplace son rapport avec l'écrit, dès lors intéressé par l'usage communicatif et informatif qu'il en a. Il est donc permis d'être en désaccord avec Yves Bonnefoy lorsqu'il énonce cette mise en garde : « Je trouve indécent que l'on s'acharne à suivre les traces de qui a fait retour à l'existence anonyme. Ne lisons pas les lettres de Rimbaud africain à sa famille ; ne cherchons pas à savoir si celui qui un jour *vola le feu* a vendu ceci plutôt que cela[26]. » Aucun entêtement en vérité, si, à propos d'un homme devenu célèbre, on s'emploie à rassembler les documents qui aident à mieux le connaître, à moins que celui-là n'ait exigé à l'avance que rien ne subsiste de ce qu'il fut. Mais, à ce compte, rien ne resterait de Rimbaud, si l'on veut bien entendre les jugements impitoyables qu'il a proférés à son encontre : « Le cahier

Demeny » aurait dû être brûlé[27] et tout ce qui vint par la suite n'était, à son avis, que des « rinçures[28] » ! Il est donc légitime de considérer avec attention et sympathie les lettres d'après 1875. À l'épreuve du quotidien, elles montrent son état d'esprit, sa disposition. Rimbaud, comme malgré lui, manifeste en l'occurrence un *style*, bien en deçà, certes, de l'ambition poétique qui l'avait possédé, mais non dénué de traits émotifs, de ceux qui à leur façon, dans leur manière, selon leur rythme, traduisent la révolte, la rage, l'abattement, le désappointement, etc. Le désir de « faire de l'or », de gagner le plus possible, le souci d'opérations commerciales à entreprendre et à réussir peuvent ternir l'image dans laquelle on se plaît à le voir. Il serait pourtant injustifié de fuir la réalité dont il eut l'expérience au nom d'une autre réalité plus idéale dont on le rendrait l'incarnation. C'est précisément à la faveur de ce prétendu hiatus qu'il convient de le comprendre, non pour le saisir en entier, mais pour envisager l'ensemble (incomplet) qu'il forma et que sa *poésie écrite* un instant illumina.

Épistolier, au sens où l'on prend un particulier plaisir à communiquer avec un destinataire, Rimbaud ne le fut pas, même au temps de sa relation avec Verlaine. La « lettre du voyant » se détache d'un ensemble où les trouvailles de l'expression et les savoureux raccourcis télégraphiques témoignent surtout de sa hâte à toucher le destinataire du moment. De rares occasions, cependant, signalent assez de quoi il aurait été capable en ce domaine : sa lettre de Gênes, riche de précisions et soucieuse de noter au mieux les choses vues[29] ; celle du 14 avril 1885 superbement irritée ; bien plus tard, le courrier qu'il adresse depuis Marseille où il retrace avec une railleuse cruauté sa condition d'amputé que ravage le désespoir. Sinon, son rapport avec ses habituels correspondants exigeait, ne l'oublions pas, que demeurât dans le rapprochement même une distance. Rimbaud écrivant à sa mère et à sa sœur ne se préoccupe guère d'elles ; il ne manque jamais de critiquer Frédéric son frère, ce « drôle d'oiseau ». Mais il arrive qu'une confidence perce sa dure écorce et que l'émotion se livre, sans arrière-pensées de profit : « La seule chose qui m'intéresse sont les nouvelles de la maison et je suis toujours heureux à me reposer sur le tableau de votre travail pastoral[30]. »

Le plus souvent et par nécessité, il parle de lui en termes laconiques, rarement pour dire sa satisfaction, la plupart du temps, et même obsessionnellement, pour signifier l'inconfort extrême de sa situation et pour laisser filtrer, sans la moindre emphase, les bribes d'une plainte quasi

ontologique par laquelle, à petites doses, est dénoncée l'absurdité de sa vie. Cette attitude, accentuée dans les lettres à sa famille, est tempérée dans celles qu'il envoie à Alfred Bardey son employeur ou à Alfred Ilg par des pointes d'humour retrouvant l'esprit dont il avait fait preuve avec brio dans ses poésies. De toute évidence, dans certaines de ces lettres, renaît le sarcasme surmonté, sublimé, qui caractérisait déjà le climat d'*Une saison en enfer*.

Rimbaud s'est destiné à la littérature. À seize ans il a voulu publier, il a cherché les lieux qui pouvaient accueillir ses poèmes : *La Revue pour tous*, *La Charge*. Il s'est adressé à Banville par deux fois, à une année d'intervalle, à Paul Demeny, piètre poète qui, du moins, avait eu les honneurs de la publication pour ses *Glaneuses*, enfin, par l'intermédiaire de Charles Bretagne, figure originale de Charleville, à Paul Verlaine. Les lettres qu'il envoyait présentaient régulièrement ses poèmes. Elles montrent une évolution rapide, encore accélérée par le processus historique : la chute du Second Empire, la France occupée, l'épisode de la Commune qui coïncide avec son désir de changer la poésie et de changer la vie. En témoignent celles dites « du voyant » qui n'ont été révélées que tardivement. Verlaine ne les a donc connues qu'après la mort de Rimbaud, sans doute par Rodolphe Darzens, le premier à les avoir citées dans *Reliquaire*[31]. L'appellation qui les désignera plus tard et par lesquelles on les caractérise désormais revient à Georges Izambard qui publiera la première, celle du 13 mai 1871, dans la *Revue européenne*[32]. C'est dire qu'elles n'ont exercé aucune influence sur la poésie symboliste et que leur pseudo-programme ne deviendra réellement significatif que pour les surréalistes qui découvriront Rimbaud à travers les *Illuminations* (si décisives pour la formation d'Aragon et de Breton), mais qui bouderont *Une saison en enfer* en raison de l'interprétation religieuse qu'en avait donnée dès 1912, et non sans raison, Paul Claudel[33]. En réalité, ceux qui se montreront le plus réceptifs seront les membres du *Grand Jeu*, coutumiers des drogues et nourris de mystique orientale : un Roger Gilbert-Lecomte, un René Daumal, et surtout un André Rolland de Renéville qui rapproche explicitement de l'hindouisme la pensée de Rimbaud[34].

D'autres lettres de Rimbaud, publiées en 1914, à un moment historique qui en amortira passablement l'effet, allaient éclairer d'un nouveau jour le parcours de l'auteur du « Bateau ivre », non sans rendre perplexes leurs tardifs lecteurs. Certaines d'entre elles, véritables aérolithes « chus d'un

désastre obscur[35] », prennent l'allure de jalons insolites dans un trajet encore mal connu : la lettre de « Jumphe 1872 », par exemple, qui donne à voir sur l'époque des « Derniers vers » (ou « Vers nouveaux »), la lettre de « Laïtou », quand prend forme la *Saison*, et celle où se lit le très déconcertant « Rêve ».

L'autre versant de la correspondance n'est pas moins riche, en dépit des multiples déceptions que risque de provoquer son apparente banalité. Nous y découvrons l'*autre Rimbaud* (dans lequel il n'est pas difficile de repérer le même), animé de diverses intentions qui le vouent à maints projets, sans comparaison possible, il est vrai, avec ses anciennes tentatives poétiques. Un « horrible travailleur » bien différent de l'ouvrier de la prose et des vers s'y exprime. Il est certain qu'on serait mal venu de voir dans ces démarches nouvelles un équivalent de la quête spirituelle entreprise autrefois, laquelle opérait essentiellement dans le monde des signes et du symbole. On conviendra du moins que Rimbaud, ici comme là, mit son effort à surmonter tous les obstacles et consentit à servir cette force presque aveugle et désespérée en vertu de laquelle il sentait qu'il devait accomplir sa vie.

À l'exception de quelques épisodes sur lesquels manquent des renseignements précis et qui nous forcent à édifier des conjectures, les années qui vont de 1875 à sa mort sont assez bien connues, puisque lui-même, avec une louable régularité, a jugé bon de tenir au courant de ses activités sa mère et sa sœur. Dans ce qu'il leur adresse, il convient certes d'estimer la qualité d'une relation qui reste sur sa réserve et n'expose que ce qu'elle veut bien dire. Quant au ton adopté à l'égard de ses employeurs, il fait silence pareillement sur ses préoccupations intimes. Ses lettres d'affaires traitent prioritairement d'opérations commerciales menées en tenant compte d'une situation géographique et historique décrite avec soin. Des reproches cependant, des accents de colère y sont perceptibles, le cas échéant, à moins que ne s'entende la plus acerbe ironie pour donner libre cours à son insatisfaction essentielle. Souvent négligées par ceux qu'intéresse la seule littérature et qui lui ont mal pardonné son silence qu'ils ont assimilé à une inexcusable défection, le Rimbaud africain est apparu à quelques autres comme le plus authentique, en tout cas comme l'indispensable complément de l'inventeur de langage. Celui qui a renoncé à la littérature n'en a pas moins continué de vivre. Même si l'on accorde à l'existence sans œuvre une moindre importance, mieux vaut prendre la

mesure de ce reste, estimer les réussites passées sans masquer tout ce qui survint par la suite et que l'on ne saurait confondre avec un ratage.

La lecture de ce versant de la correspondance équivaut assurément – et ce n'est pas complaisance que de l'affirmer – à un véritable roman, non qu'une intrigue claire y soit repérable, ni que l'on s'attache, en dehors du « héros », à quelques autres personnages hors du commun. Mais on voit bel et bien s'édifier une histoire, environnée de dangers et qui prend forme de destin. On devine que Rimbaud est conscient de ce qu'il construit au jour le jour à travers contraintes et contrariétés, bien qu'il en ignore la dimension exemplaire et fatale.

Ici se développe une écriture sur un tout autre mode. Ne lui importent plus les perspectives de renommée. Il est enchaîné à une nécessité. La *chasse spirituelle* n'existe plus. Elle est transformée pour le pire en chasse aux fauves ou aux éléphants… Les écritures sont de l'ordre des comptes (fiduciaires) ou des comptes rendus d'équipées marchandes. Les chiffres, additions, soustractions, pourcentages, envahissent la page. Les lectures réclamées consistent en manuels par lesquels faire (ou refaire) très matériellement le monde.

Rimbaud, toutefois, même armé de ces résolutions au service d'une vision pratique, ne saurait échapper à lui-même. Et la plus petite attention portée à ce qu'il écrit permet de constater les constantes d'un tempérament ombrageux, audacieux, confiant en lui jusqu'à présumer de ses forces, mais désespérant facilement d'autrui dont il accuse vite l'ignorance, la paresse, la veulerie, déçu, en un mot, alors que s'impose la perspective d'actions considérables : expéditions, explorations et mirobolantes opérations financières.

Que Rimbaud ait renoncé à la poésie, soit. Et lui attribuer des milliers de vers rédigés dans sa factorerie du Harar relève de l'un de ces mirages auquel le moindre jugement critique conseille de surseoir. Plus d'un indice le montre désireux de communiquer aux autres des remarques, des informations, ce qui ne saurait certes se confondre un seul instant avec un retour à la littérature. On sera sensible néanmoins à ces périodes où il jugea bon d'ajouter à son activité de négociant celle du découvreur infatigable appliqué à rédiger des notes informatives sur des territoires et des peuplades inconnus.

Au début de l'année 1882, il peut annoncer aux siens : « Je vais faire un ouvrage pour la Société de géographie, avec des cartes et des gravures, sur

le Harar et les pays Gallas. » Il commande un appareil photographique qui lui permettra, précise-t-il, d'« intercaler dans ce livre des vues de ces étranges contrées ». Sitôt arrivé dans ces pays à peu près ignorés des Européens, il ne doute pas de ses compétences. Elles supposent de sa part une rapide adaptation et une intelligence hors pair capable, en un temps record, d'égaler le savoir des explorateurs en titre venus sur ces lieux[36]. Il donne, par conséquent, une nouvelle orientation à sa passion intellectuelle. Les aventures de son esprit débouchent sur le réel, auquel il ne lui vient plus à l'idée de substituer un monde imaginaire. On peut se demander toutefois s'il aurait envisagé pareille entreprise sans ses conversations avec Alfred Bardey, son employeur, membre de la Société de géographie de Paris, fort soucieux d'apporter sur l'Éthiopie des vues inédites[37].

Début 1883, il s'en tient à son projet initial dont il suppute avec bon espoir le succès. Il envisage « les reproductions de ces contrées ignorées et des types singuliers qu'elles renferment ». Son intention se confirme, en mars : « Je compte d'ailleurs faire un curieux album de tout cela[38] », d'autant plus qu'il vient de recevoir enfin le fameux appareil photographique et s'exerce à son maniement comme au développement des épreuves. Mais il semble avoir abandonné assez rapidement la rédaction de cet ouvrage, dont on ne soulignera jamais assez l'importance virtuelle, pour la composition d'une longue notice sur l'Ogadine, de rédaction purement informative, recueillant les renseignements consignés par l'un de ses associés, Sottiro, le premier à avoir fait le récit de ce qu'il venait de voir et des peuplades avec lesquelles il avait tenté d'établir un contact au péril de sa vie. La *Notice sur l'Ogadine*[39] doit donc figurer pleinement au nombre des œuvres de Rimbaud. Ces pages furent estimées à leur juste valeur par Charles Maunoir et James Jackson qui demandèrent à leur auteur sa photo et l'« énoncé succinct de ses travaux ». (Imaginons un instant Rimbaud indiquant dans une très hypothétique réponse : « *Une saison en enfer* » !)

Ne croyons pas pour autant que le harcelait une fringale d'écriture. À partir d'un certain moment, il a bien assez de lettres à libeller chaque jour en vue d'obtenir des autorisations substantielles par lesquelles il pourrait enfin livrer à Ménélik, roi du Choa, une cargaison de cartouches et de fusils. Expédition périlleuse qu'il mènera avec une insigne témérité. Sur le chemin du retour qui, cette fois, le conduit d'Entotto à Harar, puis de là au port de Zeilah, il observe toutes les caractéristiques d'un trajet qu'il est le premier à

emprunter (avec l'explorateur Jules Borelli qui s'était joint à sa caravane). Quelques mois plus tard, après une pause à Aden, il s'embarque pour Le Caire où il a décidé, semble-t-il, de venir prendre du repos et surtout de déposer l'argent que lui a rapporté une si désastreuse équipée. Dans la capitale de l'Égypte, il s'empresse de mettre au net ses notes de voyageur et résume l'état de la situation au Choa qu'il vient de traverser, sous la forme d'une lettre adressée au directeur du *Bosphore égyptien*. En cela consiste le dernier texte publié de son vivant, les 25 et 27 août 1887. Cependant, pour compléter ce qu'il vient de dire, il rédige en outre sous une forme concise (un digest) particulièrement utile un « Itinéraire d'Entotto au Harar » pour Alfred Bardey, qui l'envoie à la Société de géographie de Paris, laquelle le publiera en 1888 (dans son compte rendu de la séance du 4 novembre 1887).

Il apparaît clairement que le Rimbaud de ces années-là souhaite donner une direction nouvelle à son avenir, assurément problématique. À défaut d'aller à Zanzibar, sa vieille obsession, il voudrait que la Société de géographie le charge d'une mission[40], étant donné les conflits qui éclataient ou qui menaçaient entre Ménélik et Johannès d'une part, entre les Éthiopiens et les Italiens d'autre part. Il deviendrait ainsi correspondant de guerre et décrirait pour des journaux français la situation présente, particulièrement embrouillée. Une lettre de Charles Maunoir du 4 octobre 1887 lui fait connaître qu'il ne pourra pas obtenir la subvention désirée, son voyage n'intéressant pas directement un pays français ; on l'encourage toutefois, vaine consolation, à donner des notes ou des souvenirs. Quant à faire officiellement du journalisme, il y songe avec le plus grand sérieux lorsqu'il révèle aux siens qu'il a expédié des articles au *Temps*, au *Figaro*, etc., et qu'il a l'intention aussi de contacter *Le Courrier des Ardennes* pour lui confier quelques récits de son voyage en Afrique orientale. Cette tentative échouera pareillement, Rimbaud exigeant des sommes considérables pour ses reportages : « Les conditions que vous faisiez étaient telles qu'aucun journal français n'est en état de se les imposer », lui apprend Paul Bourde le 29 février 1888[41].

Le négociant du Harar pour un temps se résigne. Il peut se féliciter, du moins, que son comptoir soit devenu si réputé que les prix des denrées sur tout le territoire sont alignés sur ceux qu'il propose. Mais il vit dans un ennui profond, ce maître mot par lequel il exprime sans cesse l'inanité de son existence, et il ne conçoit aucune amélioration de son triste état. La

solution du mariage, même adoptée, ne saurait mettre un terme à son désir d'autres horizons, car il se sent voué à l'errance. Amasser de l'or sans obéir pourtant à la moindre avarice, gérer au mieux ses affaires, parcourir la contrée en des marches insensées, prospecter des marchés, il ne songe pas à d'autres occupations. Rare Français dans ce pays, il est le familier d'une poignée d'Européens, Italiens pour la plupart[42], qui tentent leurs chances sur ces terres, hommes de courage et d'audace, peu convaincus par un quelconque idéal mais nullement asservis aux « plus monstrueuses exploitations industrielles ou militaires[43] ».

En 1891, le désespoir latent de Rimbaud va trouver enfin des raisons qui l'excusent. Il se révèle presque sans pudeur dans la dernière partie de sa correspondance, hautement pathétique. Même s'il n'est pas alors question pour lui de faire de la littérature (moins que jamais, même !), son expression gagne en force. Bon gré mal gré, loin de toute introspection complaisante, il en revient à lui-même, à son corps. Le mal physique qui l'éprouve et qui de jour en jour le condamne un peu plus, au point de s'annoncer irrémédiable, devient son principal interlocuteur, bien plus que ceux auprès desquels il élève une plainte, sèche, puis ouverte aux larmes. Ce Rimbaud-là, qui n'épargne pas son lecteur (sa mère et sa sœur, tout d'abord), convoque au spectacle du martyre qu'il endure. En lisant ses lettres de Marseille, une profonde compassion nous saisit, quelles que soient les réserves qui l'accompagnent. Nous assistons bien au dernier chapitre d'une vie qu'il faut concevoir comme légendaire, à moins de la structurer, d'en raisonner le cours, en un mot de lui appliquer la taxidermie des biographes. On comprend alors l'effarement d'Isabelle, sa démarche de sœur aimante, ses lettres de ce moment, lucides et qui ne trompent pas, et l'on est tout prêt à croire les phrases de celle qu'elle rédige le 28 octobre[44], assurant que Rimbaud a voulu se confesser (quoi de plus naturel dans son état ?) et qu'il a souhaité recevoir la communion, ce qui, pour des raisons matérielles, ne se fera pas. De là à croire à une conversion tardive, il n'y a qu'un pas qu'elle n'hésitera pas à franchir et que d'autres accompliront sans restriction. Bien que ce comportement, venant de Rimbaud, ait paru contredire son évident athéisme du Harar[45], on l'estimera vraisemblable, encouragé qu'il était par une sœur qui ne souhaitait rien tant que sa « bonne mort » et visité par des aumôniers seuls attentifs à son délabrement, quand le saturaient des drogues analgésiques et que des piqûres de morphine provoquaient en lui un soulagement étrange, à la limite de l'hallucination.

Comme on le constate dans sa dernière lettre, l'imaginaire et la réalité finissaient par se confondre, au point de former un horizon hybride et de l'inviter à un embarquement purement onirique pour une destination qui ne pouvait être que la mort.

Si l'odyssée terrestre de Rimbaud s'arrête là, l'œuvre, en revanche, devait suivre sa trajectoire propre, livrée aux avatars de l'interprétation. Une part d'obscurité se perpétue, même à la lecture des poèmes les plus compréhensibles. En vouloir plus serait ignorer le langage varié de la poésie, le possible dépassement qu'elle implique et qui défie tout sens monologique et tout confort.

Victor Segalen a parlé d'un double Rimbaud[46], alors que Verlaine s'est attaché à montrer la profonde unité de cette vie[47]. Tous deux souhaitaient ainsi rendre compte à leur manière du poète et du voyageur, éloignés l'un de l'autre par une rupture, ou secrètement complices d'un même dessein. Un volume regroupant la correspondance de Rimbaud met face aux faits. Rimbaud n'a pas cherché à justifier sa conduite. Il a agi en toute conscience du présent, comme s'il oubliait tout au fur et à mesure. Et même si la démarche courante à son égard s'en tient aux seules lettres dites littéraires, on voit bien de quoi on se priverait à écarter les autres. Elles ne peuvent pas plus être lues dans l'ignorance de l'aventure spirituelle qui les a précédées qu'on ne saurait parcourir l'œuvre du premier Rimbaud sans pressentir sa conduite ultérieure et ce que l'on est convenu d'appeler son silence. Retrait, éloignement, quasi-exil, acharnement à survivre dans un monde strictement moderne où règnent les ingénieurs et les négociants, souci de convertir en numéraire le travail journalier harassant. Il serait hasardeux de dire que Rimbaud s'est trompé : la réussite brillera, posthume, éblouissante, mais inutile pour lui.

Une pensée ne manque pas de se former à la rencontre de ce Rimbaud contradictoire. Elle tend à signifier que les années du « sans poèmes » (cet autre « veuvage ») constituent comme une sorte de preuve touchant la littérature elle-même, en relativisant d'une part l'absolu qu'elle représente, de l'autre en inscrivant dans le quotidien la légende humaine du labeur ordinaire qui ne cesse d'ajourner ce que chacun de nous peut porter et répandre de « génie[48] ».

Quelques-uns furent sensibles à ses contradictions, sans fatalement les conduire sur une voie sans issue. Ce furent moins des universitaires soucieux d'examiner des procédures et d'observer les manifestations stylistiques de l'art, que des écrivains plus familiers des doutes et des angoisses que cet acte implique au-delà de toute apparente victoire. Breton[49] pas plus que Bonnefoy n'ont été convaincus par les lettres du Harar. Mais Maurice Blanchot[50], Alain Jouffroy[51], Gérard Macé[52], Alain Borer[53] en ont mesuré la pleine importance. Sous leur signe, je n'hésiterai pas à placer cette édition pour qu'elle ne figure pas seulement comme une parmi d'autres, mais qu'elle provoque chez le lecteur cette « minute d'éveil » que si souvent Rimbaud a cherchée dans ses œuvres. Le temps est venu de constater ce qu'a proposé, comme à son insu, l'ensemble de cette vie traversée par l'écriture et qui ne se conçoit pas sans elle : les variations d'une conduite, l'élan qui d'un bord à l'autre anime un corps porteur de langage, l'« étincelle d'or » devenue poussière au « Crater » d'Aden comme dans les sables de Gueldessa. On n'ose alors trop accorder à la seule littérature qui n'a plus lieu d'être idolâtrée. Pas plus qu'on ne s'en remet trop platement à la vie commune peuplée d'ennuis et semée de désespoirs. « Moi je suis intact, et ça m'est égal[54] », proclamait Rimbaud avec une assurance que l'on devine faillible. Les quelque deux cents lettres qui suivent, mieux qu'un témoignage, placent sous les yeux les phases d'une vie devenue expérience (lucide ou aveugle, selon les instants), organisant une preuve dont le caractère, en premier lieu littéraire, regarde surtout l'être en ce qu'il veut, en ce qu'il peut, en ce qu'il manque.

Jean-Luc STEINMETZ

OceanofPDF.com

NOTE SUR L'ÉDITION

Cette édition donne la plupart des lettres de Rimbaud actuellement connues. Toutefois de la correspondance avec Alfred Ilg, publiée en 1965 par le regretté Jean Voellmy et protégée par le copyright Gallimard, nous n'avons retenu que les lettres les plus significatives, beaucoup d'autres portant sur des questions d'ordre commercial de moindre intérêt. Cette dernière correspondance ne figure d'ailleurs ni dans l'édition des *Œuvres* due à Louis Forestier (Robert Laffont, « Bouquins », 1992), ni dans celle procurée par Pierre Brunel dans Le Livre de Poche (1999).

Si pour l'ensemble des lettres dites littéraires il est aisé de se reporter aux originaux, il n'en va pas de même pour la correspondance africaine, composée en majorité de lettres de Rimbaud recopiées par sa sœur Isabelle (fonds Roussel) pour Charles Houin et Jean Bourguignon aussi bien que pour Paterne Berrichon. Isabelle les a modifiées selon un principe personnel discutable qu'elle a parfaitement résumé pour Berrichon en ces termes : « Voulez-vous que je les transcrive pour vous comme celles que je joins à ma lettre d'aujourd'hui ? C'est mon droit. Je respecterai les moindres détails de ponctuation, mise à la ligne, etc. j'omettrai seulement les détails de famille et des minuties sans intérêt concernant des questions d'argent ou de gain. […] Si, dans les fragments de lettres donnés alors ou que je pourrais vous donner à l'avenir, il y a des idées exprimées qui vous surprennent de la part d'Arthur, dites-le-moi franchement : je découperai dans l'autographe, lesdits passages et vous les enverrai. […] Les lettres de Marseille, parmi lesquelles la grande que vous avez, sont aussi toutes à moi » (30 décembre 1896).

Si la *Correspondance générale* publiée en 2007 chez Fayard révèle le texte de ces copies, il n'empêche que ces mêmes copies ne reproduisent

qu'imparfaitement le texte de Rimbaud. Là commence, à dire vrai, le truquage possible (éventuel), amplifié encore, selon diverses modalités, par Paterne Berrichon dans l'édition des lettres qu'il a procurée en 1899. On doit se résigner, par conséquent, à supposer ce qu'était le texte de Rimbaud ainsi transformé. Dans un certain nombre de cas, néanmoins, la vérification peut se faire sur pièce, chaque fois que nous disposons de l'autographe conservé soit à la médiathèque de Charleville, soit à la Bibliothèque nationale de France, soit à la Bibliothèque royale de Belgique soit à la bibliothèque Jacques-Doucet. La comparaison se fait tout naturellement entre la lettre manuscrite de Rimbaud, sa transposition dans la copie d'Isabelle et son état dernier proposé par Berrichon dans son édition de 1899. Une édition critique, que nous n'avons pu réaliser dans le cadre qui nous était imparti, permettrait de voir sur trois colonnes les corrections et altérations.

La publication par Paterne Berrichon des lettres de Rimbaud à Chypre, en Arabie et en Afrique (*Lettres de Jean-Arthur Rimbaud : Égypte, Arabie, Éthiopie*, Mercure de France, 1899) constitue une référence primordiale : lorsque nous n'avons pu consulter les manuscrits autographes, c'est cette édition que nous avons suivie. Les lettres à Alfred Ilg retenues proviennent, elles, de la *Correspondance 1888-1891*, recueillie et présentée par Jean Voellmy (© Gallimard, 1965 ; rééd. « L'Imaginaire », 1995).

Pour leur intérêt évident, quelques lettres de tiers, adressées ou non à Rimbaud, prennent place dans ce volume : celles, par exemple, de Verlaine avec qui il dialogua entre 1871 et 1875 (moment de leur liaison), plusieurs pièces administratives, et des courriers rédigés par les vice-consuls Émile de Gaspary, Albert Delagenière et Alexandre Mercinier. On y trouve également les lettres qu'Isabelle envoya de Marseille à sa mère durant les derniers mois de la vie de Rimbaud. Pour faciliter le repérage, les lettres qui ne sont pas de Rimbaud ont été composées dans une police différente.

Comme il est d'usage, notre édition s'accompagne de notes, abondantes pour ce qui concerne la période « littéraire » et les poèmes qui la représentent, plus réduites, voire strictement informatives, pour le reste.

Nous n'avons pas jugé bon de rappeler systématiquement dans quelles circonstances les lettres ont été écrites. Il conviendra donc, selon leur date, de se reporter à la chronologie générale placée en fin de volume.

Dans les annexes, une section indique la provenance de chacune de ces lettres, dans la mesure du possible, et le lieu où elle fut publiée pour la

première fois. Elle donne, si nécessaire, des précisions sur les circonstances de l'envoi ou la situation du destinataire.

Une section particulière est également consacrée aux principaux destinataires de Rimbaud : Vitalie et Isabelle Rimbaud, Théodore de Banville, Alfred Bardey, Ernest Delahaye, Alfred Ilg, Georges Izambard et Paul Verlaine.

Nous avons respecté l'orthographe et la ponctuation des lettres, ainsi que l'usage des majuscules, lorsque l'autographe était consultable. Rappelons que, dans les premières surtout, les titres des livres n'étaient pas soulignés ; et que Rimbaud, dans de nombreuses lettres, joue manifestement avec le langage : nous n'avons pas fait suivre chaque terme déformé ou bizarrement orthographié d'une note ou de la mention « [*sic*] », mais avons réservé celles-ci aux occurrences où elles nous semblaient véritablement utiles.

Nous avons par ailleurs unifié la présentation des signatures, des formules de politesse, des dates et des adresses, dont l'emplacement et la forme varient d'une lettre à l'autre.

Les crochets signalent nos interventions ou, dans de très rares cas, celles de tiers (voir par exemple la lettre du 12 juillet 1871 à Georges Izambard, dont les passages dégradés furent reconstitués par celui-ci).

Notons enfin que, lorsqu'il est en Afrique, Rimbaud mentionne souvent les monnaies en cours : le franc, la roupie et, particulièrement pour l'Abyssinie, le thaler (qui, aux États-Unis, a donné le dollar), pièce en argent à l'effigie de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche (pluriel : thalari). L'usage est de mettre le montant de la somme avant le mot abrégé (th.) de la monnaie. Valeur actuelle : 4,50 euros.

OceanofPDF.com

Je ne suis pas venu ici pour être heureux

Correspondance

OceanofPDF.com

I

LETTRES DE LA PÉRIODE LITTÉRAIRE (1870-1875)

OceanofPDF.com

1870

24 mai 1870, Charleville
À Théodore de Banville

Charleville (Ardennes), le 24 mai 1870.

À Monsieur Théodore de Banville.

Cher Maître,

Nous sommes aux mois d'amour ; j'ai presque dix-sept ans[1]. L'âge des espérances et des chimères, comme on dit, – et voici que je me suis mis, enfant touché par le doigt de la Muse, – pardon si c'est banal, – à dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes sensations, toutes ces choses des poètes – moi j'appelle cela du printemps.

Que si je vous envoie quelques-uns de ces vers, – et cela en passant par Alph. Lemerre[2], le bon éditeur, – c'est que j'aime tous les poètes, tous les bons Parnassiens, – puisque le poète est un Parnassien – épris de la beauté idéale ; c'est que j'aime en vous, bien naïvement, un descendant de Ronsard, un frère de nos maîtres de 1830[3], un vrai romantique, un vrai poète. Voilà pourquoi. – C'est bête, n'est-ce pas, mais enfin ?…

Dans deux ans, dans un an peut-être, je serai à Paris. – Anch'io[4], messieurs du journal, je serai Parnassien ! – Je ne sais ce que j'ai là… qui veut monter… – Je jure, cher maître, d'adorer toujours les deux déesses, Muse et Liberté.

Ne faites pas trop la moue en lisant ces vers : … Vous me rendriez fou de joie et d'espérance, si vous vouliez, cher Maître, *faire faire* à la pièce *Credo in unam* une petite place entre les Parnassiens… Je viendrais à la dernière

série du *Parnasse* : cela ferait le Credo des poètes !… – Ambition ! ô Folle !

Arthur Rimbaud.

Par les beaux soirs d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue ;
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds :
Je laisserai le vent baigner ma tête nue…

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien…
Mais un amour immense entrera dans mon âme :
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, – heureux comme avec une femme[5] !

20 avril 1870
A. R.

Ophélie[6]

I

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles…
– On entend dans les bois de lointains hallalis…

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc sur le long fleuve noir :
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir…

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses longs voiles bercés mollement par les eaux :
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;
Elle éveille parfois dans un aune qui dort,
Quelque nid d'où s'échappe un léger frisson d'aile :
– Un chant mystérieux tombe des astres d'or…

II

Ô pâle Ophélia ! belle comme la neige !
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté !
– C'est que les vents tombant des grands monts de Norwège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;

C'est qu'un souffle du ciel, tordant ta chevelure
À ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ;
Que ton cœur entendait le cœur de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;

C'est que la voix des mers, comme un immense râle,
Brisait ton sein d'enfant trop humain et trop doux ;

– C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou[7] s'assit, muet, à tes genoux !

Ciel ! Amour ! Liberté ! quel rêve, ô pauvre folle !
Tu te fondais à lui comme une neige au feu :
Tes grandes visions étranglaient ta parole :
– Un infini terrible égara ton œil bleu !…
……

III

– Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis,
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélia flotter comme un grand lys.

15 mai 1870. Arthur Rimbaud.

Credo in unam[8]…

……
Le soleil, le foyer de tendresse et de vie
Verse l'amour brûlant à la terre ravie ;
Et quand on est couché sur la vallée, on sent
Que la terre est nubile et déborde de sang ;
Que son immense sein, soulevé par une âme,
Est d'amour comme Dieu, de chair comme la Femme,
Et qu'il renferme, gros de sève et de rayons,
Le grand fourmillement de tous les embryons !

Et tout vit ! et tout monte !… – Ô Vénus ! ô Déesse !
Je regrette les temps de l'antique jeunesse,
Des Satyres lascifs, des faunes animaux,
Dieux qui mordaient d'amour l'écorce des rameaux,
Et dans les nénuphars baisaient la Nymphe blonde !
Je regrette les temps où la sève du monde,
L'eau du fleuve jaseur, le sang des arbres verts,
Dans les veines de Pan mettaient un univers !
Où tout naissait, vivait, sous ses longs pieds de chèvre ;
Où, baisant mollement le vert syrinx, sa lèvre
Murmurait sous le ciel le grand hymne d'amour ;
Où, debout sur la plaine, il entendait autour
Répondre à son appel la Nature vivante ;
Où les arbres muets berçant l'oiseau qui chante,
La Terre berçant l'Homme, et le long fleuve bleu,
Et tous les Animaux aimaient aux pieds d'un Dieu !

Je regrette les temps de la grande Cybèle
Qu'on disait parcourir, gigantesquement belle,
Sur un grand char d'airain les splendides cités !…
Son double sein versait dans les immensités
Le pur ruissellement de la vie infinie
L'Homme suçait, heureux, sa Mamelle bénie,
Comme un petit enfant, jouant sur ses genoux !

– Parce qu'il était fort, l'Homme était chaste et doux !
……
Misère ! maintenant, il dit : je sais les choses,
Et va les yeux fermés et les oreilles closes !
S'il accepte des dieux, il est au moins un Roi !
C'est qu'il n'a plus l'Amour, s'il a perdu la Foi !
– Oh ! s'il savait encor puiser à ta mamelle,
Grande Mère des Dieux et des Hommes, Cybèle !
S'il n'avait pas laissé l'immortelle Astarté[9]
Qui jadis, émergeant dans l'immense clarté
Des flots bleus, fleur de chair que la vague parfume,
Montra son nombril rose où vint neiger l'écume,
Et fit chanter partout, Déesse aux yeux vainqueurs,
Le Rossignol aux bois et l'amour dans les cœurs !
……
Je crois en Toi ! Je crois en Toi ! Divine Mère !
Aphroditè marine ! Ô ! la vie est amère,
Depuis qu'un autre dieu nous attelle à sa croix !
Mais c'est toi la Vénus ! c'est en toi que je crois !
Oui, l'homme est faible et laid, le doute le dévaste ;
Il a des vêtements, parce qu'il n'est plus chaste,
Parce qu'il a sali son fier buste de Dieu,
Et qu'il a rabougri, comme une idole au feu,
Son corps Olympien aux servitudes sales !
Oui, même après la mort, dans les squelettes pâles
Il veut vivre, insultant la première Beauté !
Et l'Idole où tu mis tant de virginité,
Où tu divinisas notre argile, la Femme,
Afin que l'Homme pût éclairer sa pauvre âme
Et monter lentement dans un immense amour
De la prison terrestre à la beauté du jour,
– La Femme ne sait plus faire la courtisane !…
– C'est une bonne farce, et le monde ricane
Au nom doux et sacré de la grande Vénus !
……
Oh ! les temps reviendront ! les temps sont bien venus !
Et l'Homme n'est pas fait pour jouer tous ces rôles !
Au grand jour, fatigué de briser des idoles,
Il ressuscitera, libre de tous ses Dieux,
Et comme il est du ciel, il scrutera les cieux !…
Tout ce qu'il a de Dieu sous l'argile charnelle,
L'Idéal, la pensée invincible, éternelle,
Montera, montera, brûlera sous son front !
Et quand tu le verras sonder tout l'horizon,
Contempteur du vieux joug, libre de toute crainte,
Tu viendras lui donner la Rédemption sainte !…
Splendide, radieuse, au sein des grandes mers,
Tu surgiras, jetant sur le vaste Univers
L'Amour infini dans un infini sourire !
Le monde vibrera comme une immense lyre

Dans le frémissement d'un immense baiser !
– Le monde a soif d'amour : tu viendras l'apaiser !…

Ô ! l'Homme a relevé sa tête libre et fière !
Et le rayon soudain de la beauté première
Fait palpiter le dieu dans l'autel de la chair !
Heureux du bien présent, pâle du mal souffert,
L'Homme veut tout sonder, – et savoir ! La Pensée,
La cavale longtemps, si longtemps oppressée
S'élance de son front ! Elle saura Pourquoi !…
Qu'elle bondisse libre, et l'Homme aura la Foi !
– Pourquoi l'azur muet et l'espace insondable ?
Pourquoi les astres d'or fourmillant comme un sable ?
Si l'on montait toujours, que verrait-on là-haut ?
Un Pasteur mène-t-il cet immense troupeau
De mondes cheminant dans l'horreur de l'espace ?
Et tous ces mondes-là, que l'éther vaste embrasse,
Vibrent-ils aux accents d'une éternelle voix ?
– Et l'Homme, peut-il voir ? peut-il dire : Je crois ?
La voix de la pensée est-elle plus qu'un rêve ?
Si l'homme naît si tôt, si la vie est si brève,
D'où vient-il ? Sombre-t-il dans l'Océan profond
Des Germes, des Fœtus, des Embryons, au fond
De l'immense Creuset d'où la Mère-Nature
Le ressuscitera, vivante créature,
Pour aimer dans la rose, et croître dans les blés ?…

Nous ne pouvons savoir ! – Nous sommes accablés
D'un manteau d'ignorance et d'étroites chimères !
Singes d'hommes tombés de la vulve des mères,
Notre pâle raison nous cache l'infini !
Nous voulons regarder : – le Doute nous punit !
Le doute, morne oiseau, nous frappe de son aile…
– Et l'horizon s'enfuit d'une fuite éternelle !…
……
Le grand ciel est ouvert ! les mystères sont morts
Devant l'Homme, debout, qui croise ses bras forts
Dans l'immense splendeur de la riche nature !
Il chante… et le bois chante, et le fleuve murmure
Un chant plein de bonheur qui monte vers le jour !…
– C'est la Rédemption ! c'est l'amour ! c'est l'amour !…
……
Ô splendeur de la chair ! ô splendeur idéale !
Ô renouveau sublime, aurore triomphale,
Où, courbant à leurs pieds les Dieux et les Héros,
La blanche Kallypige[10] et le petit Éros
Effleureront, couverts de la neige des roses,
Les femmes et les fleurs sous leurs beaux pieds écloses !
– Ô grande Ariadnè[11], qui jettes tes sanglots
Sur la rive, en voyant fuir là-bas sur les flots,
Blanche sous le soleil, la voile de Thésée,

Ô douce vierge enfant qu'une nuit a brisée,
Tais-toi : sur son char d'or brodé de noirs raisins,
Lysios, promené dans les champs Phrygiens
Par les tigres lascifs et les panthères rousses,
Le long des fleuves bleus rougit les sombres mousses.
– Zeus, Taureau, sur son cou berce comme un enfant
Le corps nu d'Europè[12], qui jette son bras blanc
Au cou nerveux du dieu frissonnant dans la vague…
Il tourne longuement vers elle son œil vague…
Elle laisse traîner sa pâle joue en fleur
Au front du dieu ; ses yeux sont fermés ; elle meurt
Dans un divin baiser, et le flot qui murmure
De son écume d'or fleurit sa chevelure…
– Entre le laurier rose et le lotus jaseur
Glisse amoureusement le grand cygne rêveur
Embrassant la Léda[13] des blancheurs de son aile…
– Et tandis que Cypris passe, étrangement belle,
Et, cambrant les rondeurs splendides de ses reins,
Étale fièrement l'or de ses larges seins,
Et son ventre neigeux brodé de mousse noire ;
Héraclès, le Dompteur, et, comme d'une gloire,
Couvrant son vaste corps de la peau du lion,
S'avance, front terrible et doux, à l'horizon !…

Par la lune d'été vaguement éclairée,
Debout, nue, et rêvant dans sa pâleur dorée
Que tache le flot lourd de ses longs cheveux bleus,
Dans la clairière sombre où la mousse s'étoile,
La Dryade regarde au ciel mystérieux…
– La blanche Selenè[14] laisse flotter son voile,
Craintive, sur les pieds du bel Endymion,
Et lui jette un baiser dans un pâle rayon…
– La source pleure au loin dans une longue extase ;
C'est la Nymphe qui rêve, un coude sur son vase
Au beau jeune homme fort que son onde a pressé…
– Une brise d'amour dans la nuit a passé…
Et dans les bois sacrés, sous l'horreur des grands arbres,
Majestueusement debout, les sombres marbres,
Les Dieux au front desquels le bouvreuil fait son nid,
– Les Dieux écoutent l'Homme et le monde infini !…
……

29 avril 1870.

Arthur Rimbaud.

Si ces vers trouvaient place au Parnasse contemporain[15] ?

– ne sont-ils pas la foi des poètes ?

– je ne suis pas connu ; qu'importe ? les poètes sont frères. Ces vers croient ; ils aiment ; ils espèrent : c'est tout.

– Cher maître, à moi : levez-moi un peu : je suis jeune : tendez-moi la main…

OceanofPDF.com

25 août 1870, Charleville
À Georges Izambard

Charleville, 25 août 70

Monsieur,

Vous êtes heureux, vous, de ne plus habiter Charleville ! – Ma ville natale est supérieurement idiote entre les petites villes de province. Sur cela, voyez-vous – je n'ai plus d'illusions. Parce qu'elle est à côté de Mézières, – une ville qu'on ne trouve pas, – parce qu'elle voit pérégriner dans ses rues deux ou trois cents de pioupious, cette benoîte population gesticule, prudhommesquement spadassine[1], bien autrement que les assiégés de Metz et de Strasbourg ! C'est effrayant, les épiciers retraités qui revêtent l'uniforme ! C'est épatant, comme ça a du chien, les notaires, les vitriers, les percepteurs, les menuisiers, et tous les Ventres, qui, chassepot[2] au cœur, font du patrouillotisme aux portes de Mézières ; ma patrie se lève !… moi, j'aime mieux la voir assise ; ne remuez pas les bottes ! c'est mon principe.

Je suis dépaysé, malade, furieux, bête, renversé ; j'espérais des bains de soleil, des promenades infinies, du repos, des voyages, des aventures, des bohémienneries, enfin ; j'espérais surtout des journaux, des livres… – Rien ! Rien ! Le courrier n'envoie plus rien aux libraires ; Paris se moque de nous joliment : pas un seul livre nouveau ! c'est la mort ! Me voilà réduit, en fait de journaux, à l'honorable Courrier des Ardennes, propriétaire, gérant, directeur, rédacteur en chef et rédacteur unique : A. Pouillard ! Ce journal résume les aspirations, les vœux et les opinions de la population ; ainsi jugez, c'est du propre !… – On est exilé dans sa patrie !!!!

Heureusement, j'ai votre chambre : – Vous vous rappelez la permission que vous m'avez faite donnée. – J'ai emporté la moitié de vos livres ! J'ai

pris le Diable à Paris[3]. Dites-moi un peu s'il y a jamais eu quelque chose de plus idiot que les dessins de *Grandville* ? – J'ai Costal l'indien, j'ai La Robe de Nessus[4], deux romans intéressants. Puis, que vous dire ?… J'ai lu tous vos livres, tous ; il y a trois jours, je suis descendu aux… Épreuves, puis aux Glaneuses[5], – oui, j'ai relu ce volume ! – puis ce fut tout !… Plus rien ; votre bibliothèque, ma dernière planche de salut, était épuisée !… Le Don Quichotte m'apparut ; hier, j'ai passé, deux heures durant, la revue des bois de Doré : maintenant, je n'ai plus rien ! – Je vous envoie des vers ; lisez cela un matin, au soleil, comme je les ai faits : vous n'êtes plus professeur, maintenant, j'espère !… –

– Vous aviez l'air de vouloir connaître Louisa Siefert[6], quand je vous ai prêté ses derniers vers ; je viens de me procurer des parties de son premier volume de poésies, les Rayons perdus, 4e édition – j'ai là une pièce très émue et fort belle ; Marguerite

……..
Moi, j'étais à l'écart, tenant sur mes genoux
Ma petite cousine aux grands yeux bleus si doux :
C'est une ravissante enfant que Marguerite
Avec ses cheveux blonds, sa bouche si petite
Et son teint transparent …….
……..……..
Marguerite est trop jeune. Oh ! si c'était ma fille.
Si j'avais une enfant, tête blonde et gentille,
Fragile créature en qui je revivrais.
Rose et candide avec de grands yeux indiscrets !
Des larmes sourdent presque au bord de ma paupière
Quand je pense à l'enfant qui me rendrait si fière,
Et que je n'aurai pas, que je n'aurai jamais ;
Car l'avenir, cruel en celui que j'aimais,
De cette enfant aussi veut que je désespère.
……..……..
Jamais on ne dira de moi : c'est une mère !
Et jamais un enfant ne me dira : maman !
C'en est fini pour moi du céleste roman
Que toute jeune fille à mon âge imagine
…….
– Ma vie à dix-huit ans compte tout un passé.

– C'est aussi beau que les plaintes d'Antigone ανυμφη[7] dans Sophocle. – J'ai les fêtes galantes de Paul Verlaine[8], un joli in 12 écu. C'est fort bizarre, très drôle ; mais vraiment, c'est adorable. Parfois de fortes licences ; ainsi :

Et la tigresse épou/vantable d'Hyrcanie[9]

est un vers de ce volume – Achetez, je vous le conseille, La Bonne Chanson[10], un petit volume de vers du même poète : ça vient de paraître chez Lemerre ; je ne l'ai pas lu : rien n'arrive ici ; mais plusieurs journaux en disent beaucoup de bien ; – Au revoir, envoyez-moi une lettre de 25 pages, – poste restante, – et bien vite !

A. Rimbaud

P.S. – À bientôt, des révélations sur la vie que je vais mener après… les vacances…

Ce qui retient Nina[11].

Lui –……..
Ta poitrine sur ma poitrine,
Hein ? nous irions,
Ayant de l'air plein la narine,
Aux frais rayons

Du bon matin bleu qui vous baigne
Du vin de jour ?
Quand tout le bois frissonnant saigne
Muet d'amour,

De chaque branche, gouttes vertes,
Des bourgeons clairs,
On sent dans les choses ouvertes
Frémir des chairs ;

Tu plongerais dans la luzerne
Ton blanc peignoir,
Divine avec ce bleu qui cerne
Ton grand œil noir,

Amoureuse de la campagne,
Semant partout,
Comme une mousse de champagne,
Ton rire fou !

Riant à moi, brutal d'ivresse,
Qui te prendrais
Comme cela, – la belle tresse,
Oh !, – qui boirais

Ton goût de framboise et de fraise,
Ô chair de fleur !
Riant au vent vif qui te baise
Comme un voleur,

Au rose églantier qui t'embête
Aimablement…

Comme moi ? petite tête[12],
C'est bien méchant !

Dix-sept ans ! Tu seras heureuse !
– Oh ! les grands prés,
La grande campagne amoureuse !
– Dis, viens plus près !…

– Ta poitrine sur ma poitrine,
Mêlant nos voix,
Lents, nous gagnerions la ravine,
Puis les grands bois !

Puis, comme une petite morte,
Le cœur pâmé,
Tu me dirais que je te porte,
L'œil mi-fermé…

Je te porterais palpitante
Dans le sentier…
L'oiseau filerait son andante[13],
Joli portier…

Je te parlerais dans ta bouche ;
J'irais, pressant
Ton corps, comme une enfant qu'on couche,
Ivre du sang

Qui coule bleu sous ta peau blanche
Aux tons rosés :
Et te parlant la langue franche….
Tiens !… que tu sais….

Nos grands bois sentiraient la sève
Et le soleil
Sablerait d'or fin leur grand rêve
Sombre et vermeil !

Le soir ?… Nous reprendrons la route
Blanche qui court
Flânant, comme un troupeau qui broute,
Tout à l'entour…

Nous regagnerions le village
Au demi-noir,
Et ça sentirait le laitage
Dans l'air du soir,

Ça sentirait l'étable, pleine
De fumiers chauds,
Pleine d'un rythme lent d'haleine,
Et de grands dos

Blanchissant sous quelque lumière ;
Et, tout là-bas,

Une vache fienterait, fière,
À chaque pas !…

Les lunettes de la grand-mère
Et son nez long
Dans son missel ; le pot de bière
Cerclé de plomb

Moussant entre trois larges pipes
Qui, crânement,
Fument : dix, quinze immenses lippes
Qui, tout fumant,

Happent le jambon aux fourchettes
Tant, tant et plus ;
Le feu qui claire les couchettes
Et les bahuts ;

Les fesses luisantes et grasses
D'un gros enfant
Qui fourre, à genoux, dans des tasses,
Son museau blanc

Frôlé par un mufle qui gronde
D'un ton gentil,
Et pourlèche la face ronde
Du fort petit ;

Noire, rogue au bord de sa chaise,
Affreux profil,
Une vieille devant la braise
Qui fait du fil ;

Que de choses nous verrions, chère,
Dans ces taudis,
Quand la flamme illumine, claire,
Les carreaux gris !…

– Et puis, fraîche et toute nichée
Dans les lilas,
La maison, la vitre cachée,
Qui rit là-bas…

– Tu viendras, tu viendras, je t'aime.
Ce sera beau !…
Tu viendras, n'est-ce pas, et même…

Elle – Mais le bureau[14] ?

25 août 1870

Arthur Rimbaud

OceanofPDF.com

5 septembre 1870, Paris
À Georges Izambard

Paris, 5 septembre 1870.

Cher Monsieur,

Ce que vous me conseilliez de ne pas faire, je l'ai fait : je suis allé à Paris, quittant la maison maternelle ! J'ai fait ce tour le 29 août. Arrêté en descendant de wagon pour n'avoir pas un sou et devoir treize francs de chemin de fer, je fus conduit à la préfecture, et, aujourd'hui, j'attends mon jugement à Mazas[1] ! *oh* ! – *J'espère en vous* comme en ma mère ; vous m'avez toujours été comme un frère : je vous demande instamment cette aide que vous m'offrîtes. J'ai écrit à ma mère, au procureur impérial, au commissaire de police de Charleville ; si vous ne recevez de moi aucune nouvelle mercredi, avant le train qui conduit de Douai à Paris, *prenez ce train, venez ici me réclamer par lettre, ou en vous présentant au procureur*, en priant, en *répondant de moi*, en *payant ma dette ! faites tout ce que vous pourrez*, et, quand vous recevrez cette lettre, écrivez, vous aussi, *je vous l'ordonne*, oui, *écrivez à ma pauvre mère* (quai de la Madeleine, 5, Charlev.) *pour la consoler, écrivez-moi* aussi ; faites tout ! Je vous aime comme un frère, je vous aimerai comme un père.

Je vous serre la main, votre pauvre

Arthur Rimbaud

Mazas

et si vous parvenez à me libérer, vous m'emmènerez à Douai[2] avec [vous].

OceanofPDF.com

Fin septembre ou fin octobre 1870, Douai
À Paul Demeny

[…]
Debout, nue, et rêvant dans sa pâleur dorée
Que tache le flot lourd de ses longs cheveux bleus,
Dans la clairière sombre où la mousse s'étoile,
La Dryade regarde au ciel silencieux…
– La blanche Séléné laisse flotter son voile,
Craintive, sur les pieds du bel Endymion,
Et lui jette un baiser dans un pâle rayon…
La Source pleure au loin dans une longue extase…
C'est la Nymphe qui rêve, un coude sur son vase,
Au beau jeune homme blanc que son onde a pressé.
– Une brise d'amour dans la nuit a passé,
Et, dans les bois sacrés, dans l'horreur des grands arbres,
Majestueusement debout, les sombres Marbres,
Les Dieux, au front desquels le Bouvreuil fait son nid,
– Les Dieux écoutent l'Homme et le Monde infini !

Arthur Rimbaud
Mai 70.

Je viens pour vous dire adieu, je ne vous trouve pas chez vous.

Je ne sais si je pourrai revenir ; je pars demain dès le matin, pour Charleville[1] – j'ai un sauf conduit. – Je regrette infiniment de ne pouvoir vous dire adieu à vous.

Je vous serre la main le plus violemment qu'il m'est possible. – Bonne espérance – Je vous écrirai – vous m'écrirez ? pas ?

Arthur Rimbaud

OceanofPDF.com

2 novembre 1870, Charleville
À Georges Izambard

Charleville le 2 novembre 1870

Monsieur
– À vous seul ceci. –

Je suis rentré à Charleville un jour après vous avoir quitté. Ma mère m'a reçu, et je – suis là… tout à fait oisif. Ma mère ne me mettrait en pension qu'en janvier 71.

Eh bien ! j'ai tenu ma promesse.

Je meurs, je me décompose dans la platitude, dans la mauvaiseté, dans la grisaille. Que voulez-vous, je m'entête affreusement à adorer la liberté libre, et… un tas de choses que « ça fait pitié, » n'est-ce pas ? – Je devais repartir aujourd'hui même ; je le pouvais : j'étais vêtu de neuf, j'aurais vendu ma montre, et vive la liberté ! – Donc je suis resté ! je suis resté ! – et je voudrai repartir encore bien des fois – Allons, chapeau, capote, les deux poings dans les poches et sortons ! – Mais je resterai, je resterai. Je n'ai pas promis cela. Mais je le ferai pour mériter votre affection : vous me l'avez dit. Je la mériterai.

La reconnaissance que je vous ai, je ne saurais pas vous l'exprimer aujourd'hui plus que l'autre jour. Je vous la prouverai. Il s'agirait de faire quelque chose pour vous, que je mourrais pour le faire, – je vous en donne ma parole. – J'ai encore un tas de choses à dire…

Ce – « sans-cœur » de –

A. Rimbaud.

Guerre : – Pas de siège de Mézières. Pour quand ? On n'en parle pas. – J'ai fait votre commission à M. Deverrière[1], et, s'il faut faire plus, je ferai. –

Par ci par là, des franc-tirades[2] – Abominable prurigo d'idiotisme[3], tel est l'esprit de la population. On en entend de belles, allez. C'est dissolvant.

OceanofPDF.com

1871

17 avril 1871, Charleville
À Paul Demeny

Charleville, 17 avril 1871

Votre lettre est arrivée hier 16. Je vous remercie. – Quant à ce que je vous demandais, étais-je sot ! Ne sachant rien de ce qu'il faut savoir, résolu à ne faire rien de ce qu'il faut faire, je suis condamné, dès toujours, pour jamais. Vive aujourd'hui, vive demain !

Depuis le 12, je dépouille la correspondance au Progrès des Ardennes[1] : aujourd'hui, il est vrai, le journal est suspendu. Mais j'ai apaisé la bouche d'ombre pour un temps[2].

Oui, vous êtes heureux, vous. Je vous dis cela, – et qu'il est des misérables qui, femme ou idée, ne trouveront pas la sœur de charité[3].

Pour le reste, pour aujourd'hui, je vous conseillerais bien de vous pénétrer de ces versets d'Ecclésiaste, cap. II, 12, aussi sapients que romantiques[4] : « Celui-là aurait sept replis de folie en l'âme, qui, ayant pendu ses habits au soleil, geindrait à l'heure de la pluie, » mais foin de la sapience et de 1830 : causons Paris.

J'ai vu quelques nouveautés chez Lemerre : deux poèmes de Leconte de Lisle, *Le Sacre de Paris*, *Le Soir d'une bataille*. – De F. Coppée, *Lettre d'un mobile breton*. – Mendès : *Colère d'un Franc-tireur*. – A. Theuriet : *L'Invasion*. A. Lacaussade : *Vae victoribus*. – Des poèmes de Félix Franck, d'Émile Bergerat. – *Un Siège de Paris*, fort volume, de Claretie[5].

J'ai lu là-bas le Fer rouge[6], Nouveaux châtiments, – de Glatigny ; dédié à Vacquerie ; – en vente chez Lacroix, Paris et Bruxelles, probablement.

À la librairie Artistique, – je cherchais l'adresse de Versmersch[7], – on m'a demandé de vos nouvelles. Je vous savais alors à Abbeville.

Que chaque libraire ait son Siège, son Journal de Siège[8], – le Siège de Sarcey en est à sa 14e éd ; – que j'aie vu des ruissellements fastidieux de photographies et de dessins relatifs au Siège, – vous ne douterez jamais. On s'arrêtait aux gravures de A. Marie, *Les Vengeurs*, *Les Faucheurs de la mort*, surtout aux dessins comiques de Dräner et de Faustin[9]. – Pour les théâtres, abomination de la désolation. – Les choses du jour étaient le Mot d'ordre[10] et les fantaisies, admirables, de Vallès et Versmersch au Cri du Peuple[11].

Telle était la littérature, – du 25 février au 10 mars. – Du reste je ne vous apprends peut-être rien de nouveau.

En ce cas, tendons le front aux lances des averses, l'âme à la sapience antique,

Et que la littérature belge nous emporte sous son aisselle.

Au revoir,

A. Rimbaud

OceanofPDF.com

Avril ou mai 1871
À Ernest Delahaye
(fragments rapportés par Ernest Delahaye)[1]

En avril ou mai 1871, alors que j'étais temporairement dans l'Eure, [Rimbaud] m'a écrit une longue lettre sur du papier bulle chipé à la bibliothèque – n'en dites rien – autographe d'un prix colossal que j'ai donné autrefois pour rien du tout et qui doit appartenir maintenant à quelque milliardaire d'Indianapolis ou de Chicago. Il m'y racontait le rendez-vous donné par lui, avec une adorable candeur, dans le Square de la Gare, à la petite demoiselle dont il me dit (c'est tout ce dont je me souviens) : « au physique, analogie frappante avec Psukê[2]… son père a l'âme magistrate… *» […] Il ajoute : «* sa mère a l'âme catholique *» et puis il parle de Mademoiselle* « Psukê »*, de son «* regard illaudable *», conscient que, devant elle, (je crois bien aussi que la bonne était là), il est resté «* effaré comme trente-six millions de caniches nouveau-nés *». Mes souvenirs s'arrêtent là, mais sont assez d'accord avec votre opinion que la belle s'est payé la tête de notre ami. […]*

OceanofPDF.com

13 mai 1871, Charleville
À Georges Izambard

Charleville, mai 1871.

Cher Monsieur !

Vous revoilà professeur. On se doit à la Société, m'avez-vous dit ; vous faites partie des corps enseignants : vous roulez dans la bonne ornière. – Moi aussi, je suis le principe : je me fais cyniquement *entretenir* ; je déterre d'anciens imbéciles de collège : tout ce que je puis inventer de bête, de sale, de mauvais, en action et en paroles, je le leur livre : on me paie en bocks et en filles[1] – Stat mater dolorosa, dum pendet filius[2], – Je me dois à la Société, c'est juste, – et j'ai raison. – Vous aussi, vous avez raison, pour aujourd'hui. Au fond, vous ne voyez en votre principe que poésie subjective : votre obstination à regagner le râtelier universitaire, – pardon ! – le prouve ! Mais vous finirez toujours comme un satisfait qui n'a rien fait, n'ayant rien voulu faire. Sans compter que votre poésie subjective sera toujours horriblement fadasse. Un jour, j'espère, – bien d'autres espèrent la même chose, – je verrai dans votre principe la poésie objective, je la verrai plus sincèrement que vous ne le feriez ! – Je serai un Travailleur : c'est l'idée qui me retient, quand les colères folles me poussent vers la bataille de Paris, – où tant de travailleurs meurent pourtant encore tandis que je vous écris ! Travailler maintenant, jamais, jamais ; je suis en grève.

Maintenant je m'encrapule le plus possible. Pourquoi ? Je veux être poète, et je travaille à me rendre *Voyant*[3] : vous ne comprendrez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de *tous les sens*. Les souffrances sont énormes, mais il faut être

fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n'est pas du tout ma faute. C'est faux de dire : Je pense : on devrait dire : On me pense. – Pardon du jeu de mots. –

Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et Nargue[4] aux inconscients, qui ergotent[5] sur ce qu'ils ignorent tout à fait !

Vous n'êtes pas Enseignant pour moi. Je vous donne ceci : est-ce de la satire, comme vous diriez ? Est-ce de la poésie ? C'est de la fantaisie, toujours. – Mais, je vous en supplie, ne soulignez ni du crayon, ni trop de la pensée :

Le Cœur supplicié[6]

Mon triste cœur bave à la poupe…
Mon cœur est plein de caporal !
Ils y lancent des jets de soupe,
Mon triste cœur bave à la poupe…
Sous les quolibets de la troupe
Qui lance un rire général,
Mon triste cœur bave à la poupe,
Mon cœur est plein de caporal !

Ithyphalliques[7] et pioupiesques[8]
Leurs insultes l'ont dépravé :
À la vesprée[9], ils font des fresques
Ithyphalliques et pioupiesques :
Ô flots abracadabrantesques[10],
Prenez mon cœur, qu'il soit sauvé !
Ithyphalliques et pioupiesques
Leurs insultes l'ont dépravé !

Quand ils auront tari leurs chiques,
Comment agir, ô cœur volé ?
Ce seront des refrains bachiques
Quand ils auront tari leurs chiques !
J'aurai des sursauts stomachiques,
Si mon cœur triste est ravalé !
Quand ils auront tari leurs chiques
Comment agir, ô cœur volé ?

Ça ne veut pas rien dire. – *Répondez-moi* : chez M. Deverrière, pour A. R.

Bonjour de cœur, A. Rimbaud

OceanofPDF.com

15 mai 1871, Charleville
À Paul Demeny

Charleville, 15 mai 1871.

J'ai résolu de vous donner une heure de littérature nouvelle ; je commence de suite par un psaume d'actualité :

Chant de guerre Parisien[1]

———

Le Printemps est évident, car
Du cœur des Propriétés vertes,
Le vol de Thiers et de Picard[2]
Tient ses splendeurs grandes ouvertes !

———

Ô Mai ! quels délirants cul-nus[3] !
Sèvres, Meudon, Bagneux, Asnières,
Écoutez donc les bienvenus
Semer les choses printanières[4] !

———

Ils ont schako, sabre et tam-tam
Non la vieille boîte à bougies[5]
Et des yoles qui n'ont jam, jam[6]…
Fendent le lac aux eaux rougies !

———

Plus que jamais nous bambochons
Quand arrivent sur nos tanières
Crouler les jaunes cabochons[7]
Dans des aubes particulières !

———

Thiers et Picard sont des Éros[8],
Des enleveurs d'héliotropes[9],

Au pétrole ils font des Corots[10] :
Voici hannetonner leurs tropes[11]…

———

Ils sont familiers du Grand Truc[12] !…
Et couché dans les glaïeuls, Favre
Fait son cillement aqueduc[13],
Et ses reniflements à poivre !

———

La Grand ville a le pavé chaud,
Malgré vos douches de pétrole,
Et décidément, il nous faut
Vous secouer dans votre rôle…

———

Et les Ruraux qui se prélassent
Dans de longs accroupissements,
Entendront des rameaux qui cassent
Parmi les rouges froissements !

A. Rimbaud.

– Voici de la prose sur l'avenir de la poésie – Toute poésie antique aboutit à la poésie grecque ; Vie harmonieuse. – De la Grèce au mouvement romantique, – moyen-âge, – il y a des lettrés, des versificateurs. D'Ennius à Théroldus, de Théroldus à Casimir Delavigne[14], tout est prose rimée, un jeu, avachissement et gloire d'innombrables générations idiotes : Racine est le pur, le fort, le grand. – On eût soufflé sur ses rimes, brouillé ses hémistiches, que le Divin Sot[15] serait aujourd'hui aussi ignoré que le premier venu auteur d'Origines[16]. – Après Racine, le jeu moisit. Il a duré deux mille ans !

Ni plaisanterie, ni paradoxe. La raison m'inspire plus de certitudes sur le sujet que n'aurait jamais eu de colères un jeune-France[17]. Du reste, libre aux *nouveaux !* d'exécrer les ancêtres : on est chez soi et l'on a le temps.

On n'a jamais bien jugé le romantisme ; qui l'aurait jugé ? Les critiques !! Les romantiques, qui prouvent si bien que la chanson est si peu souvent l'œuvre, c'est-à-dire la pensée chantée *et comprise* du chanteur ?

Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène.

Si les vieux imbéciles n'avaient pas trouvé du moi que la signification fausse, nous n'aurions pas à balayer ces millions de squelettes qui, depuis un temps infini, ont accumulé les produits de leur intelligence borgnesse, en s'en clamant les auteurs !

En Grèce, ai-je dit, vers et lyres *rhythment l'Action*. Après, musique et rimes sont jeux, délassements. L'étude de ce passé charme les curieux : plusieurs s'éjouissent à renouveler ces antiquités : – c'est pour eux. L'intelligence universelle a toujours jeté ses idées, naturellement ; les hommes ramassaient une partie de ces fruits du cerveau : on agissait par, on en écrivait des livres : telle allait la marche, l'homme ne se travaillant pas, n'étant pas encore éveillé, ou pas encore dans la plénitude du grand songe. Des fonctionnaires, des écrivains : auteur, créateur, poète, cet homme n'a jamais existé !

La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière ; il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il doit la cultiver ; cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel ; tant d'*égoïstes* se proclament auteurs ; il en est bien d'autres qui *s'*attribuent leur progrès intellectuel ! – Mais il s'agit de faire l'âme monstrueuse : à l'instar des comprachicos[18], quoi ! Imaginez un homme s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage.

Je dis qu'il faut être *voyant*[19], se faire *voyant*.

Le Poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement* de *tous les sens*. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, – et le suprême Savant ! – Car il arrive à l'*inconnu*[20] *!* Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'*inconn*u, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innommables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé !

– la suite à six minutes –

Ici j'intercale un second psaume, *hors du texte* : veuillez tendre une oreille complaisante, – et tout le monde sera charmé. – J'ai l'archet en main, je commence :

Quelles rimes, ô ! quelles rimes !

Mes petites amoureuses

Un hydrolat lacrymal[21] lave
Les cieux vert-chou :
Sous l'arbre tendronnier qui bave,
Vos caoutchoucs[22]

———

Blancs de lunes particulières
Aux pialats[23] ronds,
Entrechoquez vos genouillères[24]
Mes laiderons !

———

Nous nous aimions à cette époque,
Bleu laideron !
On mangeait des œufs à la coque
Et du mouron !

———

Un soir, tu me sacras poète,
Blond laideron :
Descends ici, que je te fouette
En mon giron ;

———

J'ai dégueulé ta bandoline[25],
Noir laideron ;
Tu couperais ma mandoline
Au fil du front.

———

Pouah ! mes salives desséchées,
Roux laideron
Infectent encor les tranchées
De ton sein rond !

———

Ô mes petites amoureuses,
Que je vous hais !
Plaquez de fouffes[26] douloureuses
Vos tétons laids !

———

Piétinez mes vieilles terrines
De sentiment ;
– Hop donc ! Soyez-moi ballerines
Pour un moment !…

———

Vos omoplates se déboîtent,
Ô mes amours !
Une étoile à vos reins qui boitent,
Tournez vos tours !

———

Et c'est pourtant pour ces éclanches[27]
Que j'ai rimé !
Je voudrais vous casser les hanches
D'avoir aimé !

———

Fade amas d'étoiles ratées,
Comblez les coins !
– Vous crèverez en Dieu, bâtées
D'ignobles soins !

———

Sous les lunes particulières
Aux pialats ronds,
Entrechoquez vos genouillères
Mes laiderons !

A. R.

Voilà. Et remarquez bien que, si je ne craignais de vous faire débourser plus de 60 c. de port, – moi pauvre effaré qui, depuis sept mois, n'ai pas tenu un seul rond de bronze ! – je vous livrerais encore mes *Amants de Paris*, cent hexamètres, Monsieur, et ma *Mort de Paris*[28], deux cents hexamètres ! –Donc le poète est vraiment voleur de feu[29].

Je reprends :

Il est chargé de l'humanité, des *animaux* même ; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions ; si ce qu'il rapporte *de là-bas* a forme, il donne forme ; si c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue ;

– Du reste, toute parole étant idée, le temps d'un langage universel viendra ! Il faut être académicien, – plus mort qu'un fossile, – pour parfaire un dictionnaire, de quelque langue que ce soit. Des faibles se mettraient *à penser* sur la première lettre de l'alphabet, qui pourraient vite ruer dans la folie ! –

Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant. Le poète définirait la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps dans l'âme universelle : il donnerait plus – que la formule de sa pensée, que la notation *de sa marche*

au Progrès. Énormité devenant norme, absorbée par tous, il serait vraiment *un multiplicateur de progrès !*

Cet avenir sera matérialiste, vous le voyez. – Toujours pleins du *Nombre* et de l'*Harmonie*, ces poèmes seront faits pour rester. – Au fond, ce serait encore un peu la Poésie grecque.

L'art éternel aurait ses fonctions ; comme les poètes sont citoyens. La Poésie ne rhythmera plus l'action ; elle *sera en avant.*

Ces poètes seront ! Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme, – jusqu'ici abominable, – lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ? – Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons.

En attendant, demandons aux *poètes* du *nouveau*, – idées et formes. Tous les habiles croiraient bientôt avoir satisfait à cette demande. – Ce n'est pas cela !

Les premiers romantiques ont été *voyants* sans trop bien s'en rendre compte ; la culture de leurs âmes s'est commencée aux accidents : locomotives abandonnées, mais brûlantes, que prennent quelque temps les rails. – Lamartine est quelquefois voyant, mais étranglé par la forme vieille. – Hugo, *trop cabochard*, a bien du *vu* dans les derniers volumes ; *Les Misérables*[30] sont un vrai *poème*. J'ai *Les Châtiments* sous la main ; *Stella*[31] donne à peu près la mesure de la *vue* de Hugo. Trop de Belmontet et de Lamennais, de Jéhovahs et de colonnes, vieilles énormités crevées[32].

Musset est quatorze fois exécrable pour nous, générations douloureuses et prises de visions, – que sa paresse d'ange a insultées ! Ô ! les contes et les proverbes fadasses[33] ! ô les nuits ! ô Rolla, ô Namouna, ô la Coupe[34] ! Tout est français, c'est-à-dire haïssable au suprême degré ; français, pas parisien ! Encore une œuvre de cet odieux génie qui a inspiré Rabelais, Voltaire, Jean lafontaine, commenté par M. Taine[35] ! Printanier, l'esprit de Musset ! Charmant, son amour ! En voilà, de la peinture à l'émail[36], de la poésie solide ! On savourera longtemps la poésie *française*, mais en France. Tout garçon épicier est en mesure de débobiner une apostrophe Rollaque[37], *tout* séminariste en porte les cinq cents rimes dans le secret d'un carnet. À quinze ans, ces élans de passion mettent les jeunes en rut ; à seize ans, ils se contentent déjà de les réciter avec *cœur* ; à dix-huit ans, à dix-sept même, tout collégien qui a le moyen, fait le Rolla, écrit un Rolla ! Quelques-uns en

meurent peut-être encore. Musset n'a rien su faire : il y avait des visions derrière la gaze des rideaux : il a fermé les yeux. Français, panadif[38], traîné de l'estaminet au pupitre de collège, le beau mort est mort, et, désormais, ne nous donnons même plus la peine de le réveiller par nos abominations !

Les seconds romantiques sont très *voyants* : Th. Gautier, Lec[onte] de Lisle, Th. de Banville. Mais inspecter l'invisible et entendre l'inouï étant autre chose que reprendre l'esprit des choses mortes, Baudelaire est le premier voyant, roi des poètes, *un vrai Dieu*. Encore a-t-il vécu dans un milieu trop artiste ; et la forme si vantée en lui est mesquine[39] : les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles.

Rompue aux formes vieilles, parmi les innocents, A. Renaud, – a fait son Rolla ; – L. Grandet, – a fait son Rolla ; – les gaulois et les Musset, G. Lafenestre, Coran, Cl. Popelin, Soulary, L. Salles ; les écoliers, Marc, Aicard, Theuriet ; les morts et les imbéciles, Autran, Barbier, L. Pichat, Lemoyne, les Deschamps, les Desessarts ; les journalistes, L. Cladel, Robert Luzarches, X. de Ricard ; les fantaisistes, C. Mendès ; les bohêmes ; les femmes ; les talents, Léon Dierx et Sully Prudhomme, Coppée ; – la nouvelle école, dite parnassienne, a deux voyants, Albert Mérat et Paul Verlaine, un vrai poète[40]. – Voilà. – Ainsi je travaille à me rendre *voyant*. – Et finissons par un chant pieux.

– Accroupissements –

Bien tard, quand il se sent l'estomac écœuré,
Le frère Milotus[41], un œil à la lucarne
D'où le soleil, clair comme un chaudron récuré,
Lui darde une migraine et fait son regard darne[42],
Déplace dans les draps son ventre de curé.

Il se démène sous sa couverture grise
Et descend, ses genoux à son ventre tremblant,
Effaré comme un vieux qui mangerait sa prise,
Car il lui faut, le poing à l'anse d'un pot blanc,
À ses reins largement retrousser sa chemise !

Or, il s'est accroupi, frileux, les doigts de pied
Repliés, grelottant au clair soleil qui plaque
Des jaunes de brioche aux vitres de papier ;
Et le nez du bonhomme où s'allume la laque
Renifle aux rayons, tel qu'un charnel polypier[43].
……
Le bonhomme mijote au feu, bras tordus, lippe
Au ventre : il sent glisser ses cuisses dans le feu,
Et ses chausses roussir, et s'éteindre sa pipe ;
Quelque chose comme un oiseau remue un peu

À son ventre serein comme un monceau de tripe !

Autour, dort un fouillis de meubles abrutis
Dans des haillons de crasse et sur de sales ventres ;
Des escabeaux, crapauds étranges, sont blottis
Aux coins noirs : des buffets ont des gueules de chantres
Qu'entrouvre un sommeil plein d'horribles appétits.

L'écœurante chaleur gorge la chambre étroite ;
Le cerveau du bonhomme est bourré de chiffons.
Il écoute les poils pousser dans sa peau moite,
Et, parfois, en hoquets fort gravement bouffons
S'échappe, secouant son escabeau qui boite…
……
Et le soir, aux rayons de lune, qui lui font
Aux contours du cul des bavures de lumière,
Une ombre avec détails s'accroupit, sur un fond
De neige rose ainsi qu'une rose trémière…
Fantasque, un nez poursuit Vénus au ciel profond.

Vous seriez exécrable de ne pas répondre : vite, car dans huit jours, je serai à Paris, peut-être.

Au revoir.

A. Rimbaud.

OceanofPDF.com

10 juin 1871, Charleville
À Paul Demeny

Charleville, 10 juin 1871.

À M. P. Demeny.

Les Poètes de sept ans

Et la Mère, fermant le livre du devoir[1],
S'en allait satisfaite et très fière, sans voir,
Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences,
L'âme de son enfant livrée aux répugnances.

Tout le jour il suait d'obéissance ; très
Intelligent ; pourtant des tics noirs, quelques traits,
Semblaient prouver en lui d'âcres hypocrisies.
Dans l'ombre des couloirs aux tentures moisies,
En passant il tirait la langue, les deux poings
À l'aine, et dans ses yeux fermés voyait des points.
Une porte s'ouvrait sur le soir : à la lampe
On le voyait, là-haut, qui râlait sur la rampe,
Sous un golfe de jour pendant du toit. L'été
Surtout, vaincu, stupide, il était entêté
À se renfermer dans la fraîcheur des latrines :
Il pensait là, tranquille et livrant ses narines.
Quand, lavé des odeurs du jour, le jardinet
Derrière la maison, en hiver, s'illunait,
Gisant au pied d'un mur, enterré dans la marne
Et pour des visions écrasant son œil darne[2],
Il écoutait grouiller les galeux espaliers.
Pitié ! Ces enfants seuls étaient ses familiers
Qui, chétifs, fronts nus, œil déteignant sur la joue,
Cachant de maigres doigts jaunes et noirs de boue
Sous des habits puant la foire[3] et tout vieillots,
Conversaient avec la douceur des idiots !
Et si, l'ayant surpris à des pitiés immondes,

Sa mère s'effrayait ; les tendresses, profondes,
De l'enfant se jetaient sur cet étonnement.
C'était bon. Elle avait le bleu regard, – qui ment[4] !

À sept ans, il faisait des romans, sur la vie
Du grand désert, où luit la Liberté ravie,
Forêts, soleils, rives, savanes ! – Il s'aidait
De journaux illustrés où, rouge, il regardait
Des Espagnoles rire et des Italiennes.
Quand venait, l'œil brun, folle, en robes d'indiennes[5],
– Huit ans, – la fille des ouvriers d'à côté,
La petite brutale, et qu'elle avait sauté,
Dans un coin, sur son dos, en secouant ses tresses,
Et qu'il était sous elle, il lui mordait les fesses,
Car elle ne portait jamais de pantalons ;
– Et, par elle meurtri des poings et des talons
Remportait les saveurs de sa peau dans sa chambre.

Il craignait les blafards dimanches de décembre,
Où, pommadé, sur un guéridon d'acajou,
Il lisait une Bible à la tranche vert-chou ;
Des rêves l'oppressaient chaque nuit dans l'alcôve.
Il n'aimait pas Dieu ; mais les hommes, qu'au soir fauve,
Noirs, en blouse, il voyait rentrer dans le faubourg
Où les crieurs, en trois roulements de tambour,
Font autour des édits rire et gronder les foules.
– Il rêvait la prairie amoureuse, où des houles
Lumineuses, parfums sains, pubescences d'or,
Font leur remuement calme et prennent leur essor !

Et comme il savourait surtout les sombres choses,
Quand, dans la chambre nue aux persiennes closes,
Haute et bleue, âcrement prise d'humidité,
Il lisait son roman sans cesse médité,
Plein de lourds ciels[6] ocreux et de forêts noyées,
De fleurs de chair aux bois sidérals[7] déployées,
Vertige, écroulements, déroutes et pitié !
– Tandis que se faisait la rumeur du quartier,
En bas, – seul, et couché sur des pièces de toile
Écrue, et pressentant violemment la voile !

A. R. 26 Mai 1871.

Les Pauvres à l'Église

Parqués entre des bancs de chêne, aux coins d'église
Qu'attiédit puamment leur souffle, tous leurs yeux
Vers le chœur ruisselant d'orrie[8] et la maîtrise
Aux vingt gueules gueulant les cantiques pieux ;

Comme un parfum de pain humant l'odeur de cire,
Heureux, humiliés comme des chiens battus,
Les Pauvres au bon Dieu, le patron et le sire,
Tendent leurs oremus risibles et têtus.

Aux femmes, c'est bien bon de faire des bancs lisses,
Après les six jours noirs où Dieu les fait souffrir !
Elles bercent, tordus dans d'étranges pelisses,
Des espèces d'enfants qui pleurent à mourir.

Leurs seins crasseux dehors, ces mangeuses de soupe,
Une prière aux yeux et ne priant jamais,
Regardent parader mauvaisement un groupe
De gamines avec leurs chapeaux déformés.

Dehors, le froid, la faim, l'homme en ribote[9] :
C'est bon. Encore une heure ; après, les maux sans noms !
– Cependant, alentour, geint, nazille, chuchote
Une collection de vieilles à fanons :

Ces effarés y sont et ces épileptiques
Dont on se détournait hier aux carrefours ;
Et, fringalant du nez[10] dans des missels antiques,
Ces aveugles qu'un chien introduit dans les cours.

Et tous, bavant la foi mendiante et stupide,
Récitent la complainte infinie à Jésus
Qui rêve en haut, jauni par le vitrail livide,
Loin des maigres mauvais et des méchants pansus,

Loin des senteurs de viande et d'étoffes moisies,
Farce prostrée et sombre aux gestes repoussants ;
– Et l'oraison fleurit d'expressions choisies,
Et les mysticités prennent des tons pressants,

Quand, des nefs où périt le soleil, plis de soie
Banals, sourires verts, les Dames des quartiers
Distingués, – ô Jésus ! – les malades du foie
Font baiser leurs longs doigts jaunes aux bénitiers.

A. Rimbaud
1871

Voici, – ne vous fâchez pas, – un motif à dessins drôles : c'est une antithèse aux douces vignettes pérennelles où batifolent les cupidons, où

s'essorent les cœurs panachés de flammes, fleurs vertes, oiseaux mouillés, promontoires de Leucade, etc.[11]. – Ces triolets, eux aussi, du reste, iront

Où les vignettes pérennelles,
Où les doux vers[12].

Voici : – ne vous fâchez pas ! –

Le Cœur du pitre

Mon Triste Cœur bave à la poupe,
Mon cœur est plein de caporal :
Ils y lancent des jets de soupe,
Mon triste Cœur bave à la poupe :
Sous les quolibets de la troupe
Qui pousse un rire général,
Mon triste cœur bave à la poupe,
Mon cœur est plein de caporal !

Ithyphalliques et pioupiesques
Leurs insultes l'ont dépravé :
À la vesprée, ils font des fresques
Ithyphalliques et pioupiesques :
Ô flots abracadabrantesques,
Prennez [*sic*] mon cœur, qu'il soit sauvé :
Ithyphalliques et pioupiesques
Leurs insultes l'ont dépravé !

Quand ils auront tari leurs chiques,
Comment agir, ô cœur volé ?
Ce seront des refrains bachiques
Quand ils auront tari leurs chiques :
J'aurai des sursauts stomachiques
Si mon cœur triste est ravalé :
Quand ils auront tari leurs chiques,
Comment agir, ô cœur volé ?

A. R. Juin 1871.

Voilà ce que je fais – J'ai trois prières à vous adresser : brûlez, *je le veux*, et je crois que vous respecterez ma volonté comme celle d'un mort, brûlez *tous les vers que je fus assez sot* pour vous donner lors *de mon séjour à Douai* : ayez la bonté de m'envoyer, s'il vous est possible et s'il vous plaît, un exemplaire de vos *Glaneuses*, que je voudrais relire et qu'il m'est impossible d'acheter, ma mère ne m'ayant gratifié d'aucun rond de bronze depuis six mois, – pitié ! – : enfin, veuillez bien me répondre, quoi que ce soit, pour cet envoi et pour le précédent.

Je vous souhaite un bon jour, ce qui est bien bon.

Écrivez à : M. Deverrière[13]*, 95, sous les Allées, pour* : A. Rimbaud.

OceanofPDF.com

12 juillet 1871, Charleville
À Georges Izambard

Charleville, 12 juillet 1871

[Cher M]onsieur,

[Vous prenez des bains de mer], vous avez été [en bateau… Les boyards[1], c'est loin, vous n'en] voulez plus [je vous jalouse, moi qui étouffe ici !]

Puis, je m'embête ineffablement et je ne puis vraiment rien porter sur le papier.

Je veux pourtant vous demander quelque chose : une dette énorme, – chez un libraire, – est venue fondre sur moi, qui n'ai pas le moindre rond de Colonne[2] en poche. Il faut revendre des livres. Or vous devez vous rappeler qu'en septembre 1870, étant venu, – pour moi, – tenter d'avachir un cœur de mère endurci, vous emportâtes, sur mon con[seil, plusieurs volumes, cinq ou six, qu'en août, à votre intention, [j'avais apportés chez vous.]

Eh bien ! tenez-vous à F[lorise, de Banville], aux Exilés, du même[3] ? Moi qui ai besoin de [rétrocéder d]es bouquins à mon libraire, je serais bien content d[e ravoir] ces deux volumes : j'ai d'autres Banville chez moi ; joints aux vôtres, ils composeraient une collection, et les collections s'acceptent bien mieux que des volumes isolés.

N'avez-vous pas les Couleuvres[4] ? Je placerais cela comme du neuf ! – Tenez-vous aux nuits Persanes[5] ? un titre qui peut affrioler, même parmi des bouquins d'occasion. Tenez-vous, à [ce] volume de Pontmartin[6] ? Il existe des littérateurs [par ici qu]i rachèteraient cette prose. – Tenez-vous [aux Glaneuses ?] Les collégiens d'ardennes pou[rraient débo]urser [trois francs] pour bricol[er dans ces azurs-là]. J[e saurais démontr]er à mon crocodile que l'achat d'une [telle collection donnerait de portenteux[7]

bénéfices]. Je ferais rutiler les titres ina[perçus. Je réponds] de me découvrir une audace avachissante dans ce brocantage.

Si vous saviez quelle position ma mère peut et veut me faire avec ma dette de 35 fr 25 c, vous n'hésiteriez pas à m'abandonner ces bouquins ! Vous m'enverriez ce ballot chez M. Deverrière, 95, sous les Allées, lequel est prévenu de la chose et l'attend ! Je vous rembourserais le prix du transport, et je vous serais superbondé de gratitude !

Si vous avez des imprimés inconvenants dans une [bibliothèque de professeur et que vous vous en] apercevi[ez, ne vous gênez pas]. Mais, vite, je vous en prie, on me presse !

C[ordialement] et bien merci d'avance.

A. Rimbaud.

P.-S. J'ai vu, en une lettre de vous à M. Deverrière, que vous étiez inquiet au sujet de vos caisses de livres. Il vous les fera parvenir dès qu'il aura reçu vos instructions.

[Je] vous serre la main.

A.R.

OceanofPDF.com

15 août 1871, Charleville
À Théodore de Banville

Charleville, Ardennes, 15 août 1871

À Monsieur Théodore de Banville

Ce qu'on dit au Poète
à propos de fleurs[1]

I

Ainsi, toujours, vers l'azur noir
Où tremble la mer des topazes,
Fonctionneront dans ton soir
Les Lys, ces clystères[2] d'extases !

À notre époque de sagous[3],
Quand les Plantes sont travailleuses,
Le Lys boira les bleus dégoûts
Dans tes Proses religieuses[4] !

– Le lys de monsieur de Kerdrel[5],
Le Sonnet de mil huit cent trente[6],
Le Lys qu'on donne au Ménestrel
Avec l'œillet et l'amarante[7] !

Des lys ! Des lys ! On n'en voit pas !
Et dans ton Vers, tels que les manches
Des Pécheresses aux doux pas,
Toujours frissonnent ces fleurs blanches !

Toujours, Cher, quand tu prends un bain,
Ta Chemise aux aisselles blondes
Se gonfle aux brises du matin
Sur les myosotis immondes[8] !

L'amour ne passe à tes octrois
Que les Lilas, – ô balançoires !
Et les Violettes[9] du Bois,

Crachats sucrés des Nymphes noires !…

II

Ô Poètes, quand vous auriez
Les Roses, les Roses soufflées,
Rouges sur tiges de lauriers,
Et de mille octaves enflées[10] !

Quand BANVILLE en ferait neiger,
Sanguinolentes, tournoyantes,
Pochant l'œil fou de l'étranger
Aux lectures mal bienveillantes !

De vos forêts et de vos prés,
Ô très-paisibles photographes !
La Flore est diverse à peu près
Comme des bouchons de carafes[11] !

Toujours les végétaux Français,
Hargneux, phtisiques, ridicules,
Où le ventre des chiens bassets
Navigue en paix, aux crépuscules ;

Toujours, après d'affreux desseins
De Lotos bleus ou d'Hélianthes[12],
Estampes roses, sujets saints
Pour de jeunes communiantes !

L'Ode Açoka[13] cadre avec la
Strophe en fenêtre de lorette[14] ;
Et de lourds papillons d'éclat
Fientent sur la Pâquerette.

Vieilles verdures, vieux galons[15] !
Ô croquignoles[16] végétales !
Fleurs fantasques des vieux Salons[17] !
– Aux hannetons, pas aux crotales,

Ces poupards végétaux en fleurs
Que Grandville[18] eût mis aux lisières[19],
Et qu'allaitèrent de couleurs
De méchants astres à visières !

Oui, vos bavures de pipeaux
Font de précieuses glucoses[20] !
– Tas d'œufs frits dans de vieux chapeaux,
Lys, Açokas, Lilas et Roses !…

III

Ô blanc Chasseur, qui cours sans bas
À travers le Pâtis panique[21],
Ne peux-tu pas, ne dois-tu pas
Connaître un peu ta botanique ?

Tu ferais succéder, je crains,
Aux Grillons roux les Cantharides,
L'or des Rios au bleu des Rhins,
Bref, aux Norvèges les Florides ;

Mais, Cher, l'Art n'est plus maintenant,
– C'est la vérité, – de permettre
À l'Eucalyptus étonnant,
Des constrictors d'un hexamètre ;

Là !… Comme si les Acajous
Ne servaient, même en nos Guyanes,
Qu'aux cascades des sapajous,
Au lourd délire des lianes !

– En somme, une Fleur, Romarin
Ou Lys, vive ou morte, vaut-elle
Un excrément d'oiseau marin ?
Vaut-elle un seul pleur de chandelle[22] ?

– Et j'ai dit ce que je voulais !
Toi[23], même assis là-bas, dans une
Cabane de bambous, – volets
Clos, tentures de perse brune, –

Tu torcherais des floraisons
Dignes d'Oises extravagantes !…
– Poète ! ce sont des raisons
Non moins risibles qu'arrogantes !…

IV[24]

Dis, non les pampas printaniers
Noirs d'épouvantables révoltes,
Mais les tabacs, les cotonniers !
Dis les exotiques récoltes !

Dis, front blanc que Phébus tanna,
De combien de dollars se rente
Pedro Velasquez, Habana[25] ;
Incague la mer de Sorrente[26]

Où vont les Cygnes par milliers ;
Que tes strophes soient des réclames
Pour l'abatis des mangliers
Fouilles des hydres et des lames !

Ton quatrain plonge aux bois sanglants
Et revient proposer aux Hommes
Divers sujets de sucres blancs,
De pectoraires[27] et de gommes !

Sachons par Toi si les blondeurs
Des Pics neigeux, vers les Tropiques,
Sont ou des insectes pondeurs

Ou des lichens microscopiques !

Trouve, ô Chasseur, nous le voulons,
Quelques garances parfumées
Que la Nature en pantalons
Fasse éclore ! – pour nos Armées[28] !

Trouve, aux abords du Bois qui dort,
Les fleurs, pareilles à des mufles,
D'où bavent des pommades d'or
Sur les cheveux sombres des Bufles !

Trouve, aux prés fous, où sur le Bleu
Tremble l'argent des pubescences,
Des Calices pleins d'Œufs de feu
Qui cuisent parmi les essences !

Trouve des Chardons cotonneux
Dont dix ânes aux yeux de braises
Travaillent à filer les nœuds !
Trouve des Fleurs qui soient des chaises !

Oui, trouve au cœur des noirs filons
Des fleurs presque pierres, – fameuses ! –
Qui vers leurs durs ovaires blonds
Aient des amygdales gemmeuses[29] !

Sers-nous, ô Farceur, tu le peux,
Sur un plat de vermeil splendide
Des ragoûts de Lys sirupeux
Mordant nos cuillers Alfénide[30] !

V

Quelqu'un dira le grand Amour,
Voleur des Sombres Indulgences[31] :
Mais ni Renan, ni le chat Murr[32]
N'ont vu les Bleus Thyrses[33] immenses !

Toi, fais jouer dans nos torpeurs,
Par les parfums les hystéries ;
Exalte-nous vers des candeurs
Plus candides que les Maries…

Commerçant ! colon ! médium !
Ta Rime sourdra, rose ou blanche,
Comme un rayon de sodium,
Comme un caoutchouc qui s'épanche !

De tes noirs Poèmes, – Jongleur !
Blancs, verts, et rouges dioptriques[34],
Que s'évadent d'étranges fleurs
Et des papillons électriques !

Voilà ! c'est le siècle d'enfer !
Et les poteaux télégraphiques

Vont orner, – lyre aux chants de fer,
Tes omoplates magnifiques !

Surtout, rime une version
Sur le mal des pommes de terre !
– Et, pour – la composition
De Poèmes pleins de mystère

Qu'on doive lire de Tréguier[35]
À Paramaribo[36], rachète
Des Tomes de Monsieur Figuier[37],
– Illustrés ! – chez Monsieur Hachette[38] !

Alcide Bava[39].

A. R.

14 juillet 1871

Monsieur et cher Maître,

Vous rappelez-vous avoir reçu de province, en juin 1870, cent ou cent cinquante hexamètres mythologiques intitulés *Credo in unam* ? Vous fûtes assez bon pour répondre !

C'est le même imbécile qui vous envoie les vers ci-dessus, signés Alcide Bava. – Pardon.

J'ai dix-huit ans. – J'aimerai toujours les vers de Banville.

L'an passé je n'avais que dix-sept ans !

Ai-je progressé ?

Alcide Bava.

A. R.

Mon adresse :

M. Charles Bretagne[40],
Avenue de Mézières, à Charleville,
pour
A. Rimbaud

OceanofPDF.com

28 août 1871, Charleville
À Paul Demeny

Charleville, (Ardennes) Août 1871

Monsieur,

Vous me faites recommencer ma prière : soit. Voici la complainte complète. Je cherche des paroles calmes : mais ma science de l'art n'est pas bien profonde. Enfin, voici :

Situation du prévenu : J'ai quitté depuis plus d'un an la vie ordinaire, pour ce que vous savez. Enfermé sans cesse dans cette inqualifiable contrée Ardennaise, ne fréquentant pas un homme, recueilli dans un travail infâme, inepte, obstiné, mystérieux, ne répondant que par le silence aux questions, aux apostrophes grossières et méchantes, me montrant digne dans ma position extra-légale, j'ai fini par provoquer d'atroces résolutions d'une mère aussi inflexible que soixante-treize administrations à casquettes de plomb. Elle a voulu m'imposer le travail, – perpétuel, à Charleville, (Ardennes) ! Une place pour tel jour, disait-elle, ou la porte.

Je refusais cette vie ; sans donner mes raisons : c'eût été pitoyable. Jusqu'aujourd'hui, j'ai pu tourner ces échéances. Elle, en est venue à ceci : souhaiter sans cesse mon départ inconsidéré, ma fuite ! Indigent, inexpérimenté, je finirais par entrer aux établissements de correction. Et, dès ce moment, silence sur moi !

Voilà le mouchoir de dégoût qu'on m'a enfoncé dans la bouche. C'est bien simple.

Je ne demande rien, je demande un renseignement. Je veux travailler libre : mais à Paris, que j'aime. Tenez : je suis un piéton, rien de plus ; j'arrive dans la ville immense sans aucune ressource matérielle : mais vous

m'avez dit : Celui qui désire être ouvrier à quinze sous par jour s'adresse là, fait cela, vit comme cela. Je m'adresse là, je fais cela, je vis comme cela. Je vous ai prié d'indiquer des occupations peu absorbantes, parce que la pensée réclame de larges tranches de temps. Absolvant le poète, ces balançoires[1] matérielles se font aimer. Je suis à Paris : il me faut une *économie* positive ! Vous ne trouvez pas cela sincère ? Moi, ça me semble si étrange, qu'il me faille vous protester de mon sérieux !

J'avais eu l'idée ci-dessus : la seule qui me parût raisonnable : je vous la rends sous d'autres termes. J'ai bonne volonté, je fais ce que je puis, je parle aussi compréhensiblement qu'un malheureux ! Pourquoi tancer l'enfant qui, non doué de principes zoologiques, désirerait un oiseau à cinq ailes ? On le ferait croire aux oiseaux à six queues, ou à trois becs ! On lui présente un Buffon des familles : ça le déleurre[2].

Donc, ignorant de quoi vous pourriez m'écrire, je coupe les explications et continue à me fier à vos expériences, à votre obligeance que j'ai bien bénie, en recevant votre lettre, et je vous engage un peu à partir de mes idées, – s'il vous plaît…

Recevriez-vous sans trop d'ennui des échantillons de mon travail ?

A. Rimbaud.

OceanofPDF.com

Août-septembre 1871
À Paul Verlaine
(fragments)

J'ai le projet de faire un grand poème et je ne puis travailler à Charleville. Je suis empêché de venir à Paris étant sans ressources. Ma mère est veuve et extrêmement dévote. Elle ne me donne que dix centimes tous les dimanches pour payer ma chaise à l'église[1].

———

Petite crasse.
[…] moins gênant qu'un Zanetto[2]

OceanofPDF.com

Août-septembre 1871
Paul Verlaine à Arthur Rimbaud
(fragments)

J'ai comme un relent de votre lycanthropie[1].

———

Vous êtes prodigieusement armé en guerre[2].

———

Venez, chère grande âme, on vous appelle, on vous attend[3].

OceanofPDF.com

1872

Mars 1872
Paul Verlaine à Arthur Rimbaud
(fragment)

On t'en veut, et férocement !… Des Judiths ! Des Charlottes[1] !…

OceanofPDF.com

Vers mars 1872, Charleville
Paul Verlaine à Arthur Rimbaud

Rimbaud,

Merci pour ta lettre et *hosannah* pour ta « *prière* ». *Certes nous nous reverrons*. Quand ? – Attendre un peu ! Nécessités dures ! Opportunités roides ! – Soit ! Et merde pour les unes comme merde pour les autres et comme merde pour moi ! – et pour Toi !

Mais m'envoyer tes vers « mauvais » (!!!!) tes prières[1] (!!!) – enfin m'être sempiternellement communicatif, – en attendant mieux, après mon *ménage retapé*. – Et m'écrire, *vite*, – par Bretagne[2], – soit de Charleville, soit de Nancy, *meurthe*. M. *Auguste Bretagne, rue Mervinelle no 11,* à Nancy.

– Et ne jamais te croire lâché par moi. – Remember ! memento !

Ton
PV

Et m'écrire bientôt ! Et m'envoyer tes vers anciens et tes prières nouvelles. – N'est-ce pas Rimbaud ?

OceanofPDF.com

2 avril 1872, Paris
Paul Verlaine à Arthur Rimbaud

Du Café de la Closerie des Lilas.
Paris le 2 Avril 72

Bon ami,

C'est charmant, l'*Ariette oubliée*[1], paroles et musique ! Je me la suis fait déchiffrer et chanter. Merci de ce délicat envoi ! Quant aux envois dont tu me parles, fais-les *par la poste*, toujours à Batignolles r[ue] Lécluse[2]. Auparavant informe-toi des prix de port et si les sommes te manquent, préviens-moi et je te les enverrai par timbres ou mandats (à Bretagne). Je m'occuperai très activement du bazardage et ferai de l'argent – envoi à toi, ou gardage pour toi à notre revoir – ce que tu voudras m'indiquer.

Et merci pour ta bonne lettre ! Le « *petit garçon* » accepte la juste fessée, l'« *ami des crapauds*[3] » retire tout, – et n'ayant jamais abandonné ton martyre, y pense, si possible, avec plus de *ferveur* et de joie encore, sais-tu bien, Rimbe.

C'est ça, aime-moi, protège et donne confiance. Étant très faible j'ai très-besoin de bontés. Et de même que je ne t'emmiellerai plus avec mes petitgarconnades, aussi n'emmerderai-je plus notre vénéré Prêtre[4] de tout çà, – et promets-lui pour bientissimot une vraie lettre avec dessins et autres belles goguenettes[5].

Tu as dû depuis d'ailleurs recevoir ma lettre sur pelure rose, et probab[lemen]t m'y répondre. Demain j'irai à ma *poste restante* habituelle chercher ta missive probable et y répondrai… Mais quand diable commencerons-nous ce *chemin de croix*, – hein ?

Gavroche[6] et moi nous sommes occupés aujourd'hui de ton déménagement. Tes frusques, gravures, et moindres meubles sont en sécurité : en outre tu es locataire rue Campe[7] jusqu'au huit. Je me suis réservé, – jusqu'à ton retour, – 2 gougnottes[8] à la sanguine que je destine à remplacer dans son cadre noir le *Camaïeu* du Docteur[9] : enfin, on s'occupe de toi, on te désire : à bientôt, – pour nous – soit ici, soit ailleurs.

Et l'on est tous tiens.

P.V.
toujours même adresse.

Merde à Mérat – Chanal – Périn – Guérin ! – et Laure[10] ! Feu Carjat[11] t'accole !

Parle-moi de Favart, en effet. – Gavroche va t'écrire *ex imo*[12].

OceanofPDF.com

Avril 1872
À Paul Verlaine
(fragments rapportés par Mme Verlaine)[1]

Verlaine écrivait à celui-ci de patienter quelques jours, que c'était à regret qu'il l'avait éloigné, et qu'aussitôt mon retour, il le ferait revenir.

Rimbaud ne cachait pas son mécontentement d'avoir été sacrifié à un « caprice ».

Conseillé par sa mère, Verlaine disait au jeune homme qu'il devrait chercher un emploi ou une occupation.

À cela Rimbaud répondait :

Le travail est plus loin de moi que mon ongle l'est de mon œil. M… pour moi ! m… pour moi !

Le mot de Cambronne était répété huit fois. Et plus loin :

Quand vous me verrez manger positivement de la m…, vous ne trouverez plus que je coûte trop cher à nourrir !

Il y avait encore dans ces lettres beaucoup d'autres choses, que je ne veux pas répéter ici.

OceanofPDF.com

28 ou 29 avril 1872, Paris
Paul Verlaine à Arthur Rimbaud

Cher Rimbe bien gentil, je t'accuse réception du crédit sollicité et accordé avec mille grâces, et (je suis follement heureux d'en être presque sûr) *sans remise* cette fois. Donc à samedi, vers 7 heures toujours, n'est-ce pas ? – D'ailleurs, avoir marge, et moi envoyer sous en temps opportun.

En attendant, toutes lettres martyriques chez ma mère, toutes lettres touchant les revoir, prudences etc, chez *m. L. Forain, 17 Quai d'Anjou hôtel Lauzun*[1] *Paris Seine p[ou]r m. P. Verlaine*. Demain j'espère pouvoir te dire qu'enfin j'ai l'Emploi (secrétaire d'assurances).

Pas vu Gavroche hier bien que rendez-vous. Je t'écris ceci au Cluny[2] (3 heures) en l'attendant. Nous manigançons contre quelqu'un que tu sauras de badines vinginces. Dès ton retour, pour peu que çà puisse t'amuser, auront lieu des choses *tigresques* : il s'agit d'un monsieur qui n'a pas été sans influence dans tes 3 mois d'ardennes et mes 6 mois de merde[3]. Tu verras, quoi !

Chez Gavroche écris-moi et me renseigne sur mes devoirs, la vie que tu entends que nous menions, les joies, affres, hypocrisies, cynismes qu'il va falloir ! moi tout tien, tout toi, – le savoir ! – Ceci chez Gavroche.

Chez ma mère *tes lettres martyriques*, sans allusion aucune à aucun revoir.

Dernière recommandation : dès ton retour, m'empoigner de suite, de façon à ce qu'aucun secouïsme[4] – et tu le pourras si bien !

Prudences !

faire en sorte, au moins quelque temps, d'être moins terrible d'aspect qu'avant : *linge*, *cirage*, *peignage*, *petites mines* : Ceci nécessaire si toi entrer dans projets tigresques ; moi d'ailleurs lingère, brosseur, etc. (si tu veux).

(Lesquels projets d'ailleurs, toi y entrant, *nous* seront utiles, parce que « *quelqu'un de très grand à Madrid*[5] » y *intéressée*, – d'où *sécurity very good* !

Maintenant, salut, revoir, joie attente de lettres, attente de toi. – moi avoir 2 fois cette nuit rêvé : *Toi martyriseur d'enfant*, – Toi tout goldez[6] (+). Drôle, n'est-ce pas Rimbe !

Avant de fermer ceci j'attends Gavroche. Viendra-t-il – ou lâcherait-il ? (– à dans quelques minutes !)

4 heures après-midi.

Gavroche venu, repar' d'hon' gîtes sûrs[7]. Il t'écrira.

Ton vieux

P.V.

(+) en anglais, *doré*, j'oubliais que tu ignorais cette langue autant que moi.

M'écrire tout le temps de tes Ardennes

t'écrire tout celui de ma merde.
[*En marge* :] Pourquoi pas merde à H. Regnault[8] ?

OceanofPDF.com

Juin 1872, Paris
À Ernest Delahaye

Parmerde. Jumphe 72.

Mon ami,

Oui, surprenante est l'existence dans le cosmorama[1] Arduan[2]. La province, où on se nourrit de farineux et de boue, où l'on boit du vin du cru et de la bière du pays, ce n'est pas ce que [je] regrette. Aussi tu as raison de la dénoncer sans cesse. Mais ce lieu-ci : distillation, composition, tout étroitesses ; et l'été accablant : la chaleur n'est pas très constante, mais de voir que le beau temps est dans les intérêts de chacun, et que chacun est un porc, je hais l'été, qui me tue quand il se manifeste un peu. J'ai une soif à craindre la gangrène : les rivières ardennaises et belges, les cavernes[3], voilà ce que je regrette.

Il y a bien ici un lieu de boisson que je préfère. Vive l'académie d'Absomphe[4], malgré la mauvaise volonté des garçons ! C'est le plus délicat et le plus tremblant des habits, que l'ivresse par la vertu de cette sauge de glaciers, l'absomphe. Mais pour, après, se coucher dans la merde !

Toujours même geinte[5], quoi ! Ce qu'il y a de certain, c'est merde à Perrin. Et au comptoir de l'Univers[6], qu'il soit en face du Square ou non. Je ne maudis pas l'Univers, pourtant. – Je souhaite très fort que l'Ardenne soit occupée et pressurée de plus en plus immodérément. Mais tout cela est encore ordinaire.

Le sérieux, c'est qu'il faut que tu te tourmentes beaucoup, peut-être que tu aurais raison de beaucoup marcher et lire. Raison en tout cas de ne pas te confiner dans les bureaux et maisons de famille. Les abrutissements doivent

s'exécuter loin de ces lieux-là. Je suis loin de vendre du baume, mais je crois que les habitudes n'offrent pas des consolations aux pitoyables jours.

Maintenant c'est la nuit que je travaince[7]. De minuit à 5 [heures] du matin. Le mois passé, ma chambre, rue M.-le-Prince[8], donnait sur un jardin du lycée Saint-Louis. Il y avait des arbres énormes sous ma fenêtre étroite. À 3 heures du matin, la bougie pâlit : tous les oiseaux crient à la fois dans les arbres : c'est fini. Plus de travail. Il me fallait regarder les arbres, le ciel, saisis par cette heure indicible, première du matin. Je voyais les dortoirs du lycée, absolument sourds. Et déjà le bruit saccadé, sonore, délicieux des tombereaux sur les boulevards. – Je fumais ma pipe-marteau, en crachant sur les tuiles, car c'était une mansarde, ma chambre. À 5 heures, je descendais à l'achat de quelque pain ; c'est l'heure. Les ouvriers sont en marche partout. C'est l'heure de se soûler chez les marchands de vin, pour moi. Je rentrais manger, et me couchais à 7 heures du matin, quand le soleil faisait sortir les cloportes de dessous les tuiles. Le premier matin en été et les soirs de décembre, voilà ce qui m'a ravi toujours ici.

Mais, en ce moment, j'ai une chambre jolie, sur une cour sans fond mais de 3 mètres carrées [*sic*]. – La rue Victor-Cousin fait coin sur la place de la Sorbonne par le café du Bas-Rhin, et donne sur la rue Soufflot, à l'autre extrém[ité][9]. – Là, je bois de l'eau toute la nuit, je ne vois pas le matin, je ne dors pas, j'étouffe. Et voilà.

Il sera certes fait droit à ta réclamation ! N'oublie pas de chier sur *la Renaissance*[10], journal littéraire et aristique [*sic*], si tu le rencontres. J'ai évité jusqu'ici les pestes d'émigrés Caropolmerdés[11]. Et merde aux saisons. Et colrage[12].

Courage.

A. R.
Rue Victor-Cousin, Hôtel de Cluny.

OceanofPDF.com

1873

Mai 1873, Roche
À Ernest Delahaye

Laïtou (Roches) (Canton d'Attigny).
Mai 73.

Cher ami, tu vois mon existence actuelle dans l'aquarelle ci-dessous.

Ô Nature ! ô ma mère[1] !

Quelle chierie ! et quels monstres d'innocince[2], ces paysans. Il faut, le soir, faire deux lieues, et plus, pour boire un peu. La *mother* m'a mis là dans un triste trou.

Je ne sais comment en sortir : j'en sortirai pourtant. Je regrette cet atroce Charlestown[3], l'Univers, la Bibliothè, etc… Je travaille pourtant assez régulièrement, je fais de petites histoires en prose, titre général : Livre païen, ou Livre nègre[4]. C'est bête et innocent. Ô innocence ! innocence ; innocence, innoc…, fléau !

Verlaine doit t'avoir donné la malheureuse commission de parlementer avec le sieur Devin, imprimeux du Nôress[5]. Je crois que ce Devin pourrait faire le livre de Verlaine à assez bon compte et presque proprement. (S'il n'emploie pas les caractères enmerdés du Nôress : il serait capable d'en coller un cliché, une annonce !)

Je n'ai rien de plus à te dire, la contemplostate[6] de la Nature m'absorculant[7] tout entier. Je suis à toi, ô Nature, ô ma mère !

Je te serre les mains, dans l'espoir d'un revoir que j'active autant que je puis.

R.

Je rouvre ma lettre. Verlaine doit t'avoir proposé un rendez-vol au Dimanche 18, à Boulion[8]. Moi je ne puis y aller. Si tu y vas, il te chargera probablement de quelques fraguemants en prose de moi ou de lui, à me retourner[9].



Dessin de Rimbaud dans la lettre à Ernest Delahaye de mai 1873.

La mère Rimb. retournera à Charlestown dans le courant de Juin, c'est sûr, et je tâcherai de rester dans cette jolie ville, quelque temps.

Le soleil est accablant et il gèle le matin.

J'ai été avant-hier voir les Prussmars, à Vouziers, une sous-préfecte de 10 000 âmes[10], à sept kilom. d'ici. Ça m'a ragaillardi.

Je suis abominablement gêné. Pas un livre, pas un cabaret à portée de moi, pas un incident dans la rue. Quelle horreur que cette campagne

française. Mon sort dépend de ce livre, pour lequel une demi-douzaine d'histoires atroces sont encore à inventer[11]. Comment inventer des atrocités ici ! Je ne t'envoie pas d'histoires, quoique j'en aie déjà trois, *ça coûte tant !* Enfin voillà !

Au revoir, tu verras ça.

Rimb.

Prochainement je t'enverrai des timbres pour m'acheter et m'envoyer le *Faust* de *Gœthe*[12], Biblioth. populaire. Ça doit coûter un sou de transport.

Dis-moi s'il n'y a pas des traduct. de Shakespeare[13] dans les nouveaux livres de cette biblioth.

Si même tu peux m'en envoyer le catalogue le plus nouveau, envoie.

R.

OceanofPDF.com

18 mai 1873, Bouillon
Paul Verlaine à Arthur Rimbaud

Boglione[1], le dimanche 18.

Cher ami, merci de ta leçon sévère mais juste d'anglais. Tu sais, je « dors ». C'est par somnambulisme ces *thine*, ces *ours*, ces *theirs*, c'est par engourdissement produit par l'Ennui, ce choix de sales verbes auxiliaires, *to do, to have*, au lieu d'analogues mieux expressifs. Par exemple je défendrai mon *How* initial. Le vers est : « *Mais qu'est-ce qu'ils ont donc à dire que c'est laid*[2] ». Je ne trouve encore que *How* ! (qui d'ailleurs a rang d'exclamation étonnée) pour rendre ça. Laid me semble rendu assez bien par *foul*. De plus comment traduire : *Ne ruissellent-ils pas de tendresse et de lait* ? sinon par Do not stream *by* fire and milk ? Au moins me semble-t-il, après ample contrition de mes saloperies de vieux Con au bois dormant[3] (Delatrichine[4] n'aurait pas trouvé celle-là !).

Arrivé ici à midi, pluie battante, de pied. Trouvé nul Deléclanche. Vais repartir par la malle[5]. – Ai dîné avec français de Sedan et un grand potache du collège de Charleville. Sombre feste ! Pourtant Badingue[6] traîné dans le caca, ce qui est un régal en ce pays charognardisant.

Frérot, j'ai bien des choses à te dire, mais voici qu'il est 2 h et la malle va chalter[7]. Demain peut-être je t'écrirai tous les projets que j'ai littéraires et autres. Tu seras content de ta vieille truie (battu, Delamorue !)

Pour l'instant je t'embrasse bien et compte sur une bien prochaine entrevue, dont tu me donnes l'espoir pour cette semaine. Dès que tu me feras signe, *j'y serai*.

Mon frère (*brother*, – *plainly*), j'espère bien – Ça va bien. Tu seras content.

À bientôt, n'est-ce pas ? Écris vite

Envoie explanade[8], tu auras bientôt tes fragments. Je suis ton old cunt ever open, ou opened[9] je n'ai pas là *mes* verbes irréguliers.

Reçu lettre de Lepelletier (affaires) il se charge des Romances. – Claye et Lechevallier[10].

Demain, je lui enverrai *manusse*.

Et te les resserre derechef.

PV.

Pardon de cette stupide et *orde*[11]*lette.* Un peu soûl. Puis j'écris avec une plume sans bec, en fumant une pipe barrée.

OceanofPDF.com

3 juillet 1873, en mer
Paul Verlaine à Arthur Rimbaud

En mer.

Mon ami,

Je ne sais si tu seras encore à Londres quand ceci t'arrivera – Je tiens pourtant à te dire que tu dois, *au fond*, comprendre, *enfin*, qu'il me fallait absolument partir, que cette vie violente et toute de *scènes* sans motif que ta fantaisie ne pouvait m'aller foutre plus !

Seulement, comme je t'aimais immensément (Honni soit qui mal y pense !) je tiens aussi à te confirmer que si – d'ici à 3 jours, je ne suis pas r'avec ma femme, dans des conditions parfaites je me brûle la gueule ; 3 jours d'hôtel, un *rivolv-iâ*[1], çà coûte : de là, ma « *pingrerie* » de tantôt : Tu devrais me pardonner. – Si, comme c'est trop probâbe, je dois faire cette dernière connerie, je la ferai du moins en brave con, – ma dernière pensée, mon ami, sera pour toi, pour toi qui m'appelais du *pier*[2] tantôt et que je n'ai pas voulu rejoindre *parce qu'il fallait que je claquasse* – ENFIN !

Veux-tu que je t'embrasse en crevant ?

ton pauvre
P Verlaine

Nous ne nous reverrons plus en tout cas. Si ma femme vient, tu auras mon adresse et j'espère que tu m'écriras. En attendant, d'ici à 3 jours, *pas plus, pas moins*, Bruxelles, poste restante – à mon nom.

[*En marge :*] redonne ses 3 livres à Barrère[3].

OceanofPDF.com

4-5 juillet 1873, Londres
À Paul Verlaine

Londres, vendredi ap[rès]-midi.

Reviens, reviens, cher ami, seul ami, reviens. Je te jure que je serai bon. Si j'étais maussade avec toi, c'est une plaisanterie où je me suis entêté, je m'en repens plus qu'on ne peut dire. Reviens, ce sera bien oublié. Quel malheur que tu aies cru à cette plaisanterie. Voilà deux jours que je ne cesse de pleurer. Reviens. Sois courageux, cher ami. Rien n'est perdu. Tu n'as qu'à refaire le voyage. Nous revivrons ici bien courageusement, patiemment. Ah ! Je t'en supplie. C'est ton bien, d'ailleurs. Reviens, tu retrouveras toutes tes affaires. J'espère que tu sais bien à présent qu'il n'y avait rien de vrai dans notre discussion, l'affreux moment ! Mais toi, quand je te faisais signe de quitter le bateau, pourquoi ne venais-tu pas ? Nous avons vécu deux ans ensemble pour arriver à cette heure là ! Que vas-tu faire ! Si tu ne veux pas revenir ici, veux-tu que j'aille te trouver où tu es ?

Oui c'est moi qui ai eu tort.

Oh tu ne m'oubliera[s] pas, dis ?

Non tu ne peux pas m'oublier. Moi je t'ai toujours là.

Dis, répon[d]s à ton ami, est-ce que nous ne devons plus vivre ensemble. Sois courageux. Réponds-moi vite. Je ne puis rester ici plus longtemps. N'écoute que ton bon cœur.

Vite, dis si je dois te rejoindre.

À toi toute la vie.

Rimbaud

Vite, réponds, je ne puis rester ici plus tard que Lundi soir.

Je n'ai pas encore un penny, je ne puis mettre ça à la poste. J'ai confié à Vermersch[1] tes livres et tes manuscrits.

Si je ne dois plus te revoir, je m'engagerai dans la marine ou l'armée.

o reviens, à toutes les heures je repleure[.] Dis-moi de te retrouver, j'irai, dis-le-moi, télégraphie-moi – il faut que je parte Lundi soir[2], où vas-tu, que veux-tu faire ?

cher ami, j'ai ta lettre datée « En mer[3] ». Tu as tort, cette fois, et très tort. D'abord rien de positif dans ta lettre : ta femme ne viendra pas ou viendra dans trois mois, trois ans, que sais-je. Quant à claquer, je te connais. Tu vas donc, en attendant ta femme et ta mort, te démener, errer, ennuyer des gens. Quoi, toi, tu n'as pas encore reconnu que les colères étaient aussi fausses d'un côté que de l'autre ! Mais c'est toi qui aurais les derniers torts, puisque, même après que je t'ai rappelé, tu as persisté dans tes faux sentiments. Crois-tu que ta vie sera plus agréable avec d'autres que moi : *Réfléchis-y* ! – Ah ! certes non ! – Avec moi seul tu peux être libre, et puisque je te jure d'être très gentil à l'avenir, que je déplore toute ma part de torts, que j'ai enfin l'esprit net, que je t'aime bien, si tu ne veux pas revenir, ou que je te rejoigne, tu fais un crime, *et tu t'en repentiras de* LONGUES ANNÉES, *par la perte de toute liberté, et des ennuis plus atroces peut-être* que tous ceux que tu as éprouvés. Après ça, resonge à ce que tu étais avant de me connaître.

Quant à moi, je ne rentre pas chez ma mère : Je vais à Paris, je tâcherai d'être parti Lundi soir. Tu m'auras forcé à vendre tous tes habits, je ne puis faire autrement. Ils ne sont pas encore vendus, ce n'est que lundi matin qu'on me les emporterait. Si tu veux m'adresser des lettres à Paris, envoie à L. Forain, 289 rue St Jacques, pour A. Rimbaud. Il saura mon adresse.

Certes si ta femme revient, je ne te compromettrai pas en t'écrivant, – je n'écrirai jamais.

Le seul vrai mot, c'est : reviens, je veux être avec toi, je t'aime, si tu écoutes cela, tu montreras du courage et un esprit sincère.

Autrement, je te plains.

Mais je t'aime, je t'embrasse et nous nous reverrons.

Rimbaud.

8 Great Colle[ge] et … jusqu'à lundi soir, ou mardi à midi, si tu m'appelles.

OceanofPDF.com

7 juillet 1873, Londres
À Paul Verlaine

Lundi midi.

Mon cher ami,

J'ai vu la lettre que tu as envoyée à Mme Smith[1]. Tu veux revenir à Londres ? Tu ne sais pas comme tout le monde t'y recevrait ! Et la mine que me feraient Andrieux[2] et autres s'ils me revoyaient avec toi. Néanmoins, je serai très courageux. Dis-moi ton idée bien sincère : veux-tu retourner à Londres pour moi ? Et quel jour ? Est-ce ma lettre qui te conseille. Mais il n'y a plus rien dans la chambre. – Tout est vendu, sauf un paletot. J'ai eu deux livres dix. Mais le linge est encore chez la blanchisseuse, et j'ai conservé un tas de choses pour moi : cinq gilets, toutes les chemises, des caleçons, cols, gants, et toutes les chaussures. Tous tes livres et manuss sont en sûreté. En somme il n'y a de vendu que tes pantalons, noir et gris, un paletot et un gilet, le sac et la boîte à chapeau. Mais pourquoi ne m'écris tu pas, à moi[3].

Oui cher petit, je vais rester une semaine encore. Et tu viendras, n'est-ce pas ? dis-moi la vérité. Tu aurais donné une marque de courage. J'espère que c'est vrai. Sois sûr de moi, j'aurai très bon caractère. À toi je t'attends.

Rimb.

OceanofPDF.com

12 juillet 1873, Bruxelles
Déposition de Rimbaud
devant le juge d'instruction T'Serstevens

L'an mil huit cent septante trois, le douze juillet à 11 heures Nous Th. T'Serstevens[1] juge d'instruction près le Tribunal de première instance séant à Bruxelles assisté de notre greffier Charles Ligour, nous sommes rendus à l'hôpital Saint[-]Jean pour entendre Rimbaut [*sic*] Arthur 19 ans, homme de lettres, domicilié à Charleville, résidant à l'hôpital Saint[-]Jean[2], lequel après serment prêté déclare se nommer comme ci-dessus et continue :

« J'ai fait il y a deux ans environ la connaissance de Verlaine à Paris. L'année dernière, à la suite de dissentiments avec sa femme et la famille de celle-ci, il me proposa d'aller avec lui à l'étranger ; nous irions gagner notre vie d'une manière ou d'autre car moi je n'ai aucune fortune personnelle et Verlaine n'a que le produit de son travail et quelque argent que lui donne sa mère ; nous sommes venus ensemble à Bruxelles au mois de juillet de l'année dernière, nous y avons séjourné pendant deux mois environ ; voyant qu'il n'y avait rien à faire pour nous dans cette ville nous sommes allés à Londres. Nous y avons vécu ensemble jusque dans ces derniers temps[3] occupant le même logement et mettant tout en commun. À la suite d'une discussion que nous avons eue au commencement de la semaine dernière, discussion née des reproches que je lui faisais sur son indolence et sa manière d'agir à l'égard des personnes de nos connaissances, Verlaine me quitta presque à l'improviste sans même me faire connaître le lieu où il se rendait ; je supposai cependant qu'il se rendait à Bruxelles ou qu'il y passerait car il avait pris le bateau d'Anvers ; je reçus ensuite de lui une

lettre datée *en mer* que je vous remettrai, dans laquelle il m'annonçait qu'il allait rappeler sa femme auprès de lui et que si elle ne répondait pas à son appel dans trois jours il se tuerait ; il me disait aussi de lui écrire poste restante à Bruxelles. Je lui écrivis ensuite deux lettres dans lesquelles je lui demandai de revenir à Londres ou de consentir à ce que j'allasse le rejoindre à Bruxelles, c'est alors qu'il m'envoya un télégramme pour venir ici à Bruxelles. Je désirais nous réunir de nouveau parce que nous n'avions aucun motif de nous séparer.

Je quittai donc Londres, j'arrivai à Bruxelles mardi matin et je rejoignis Verlaine ; sa mère était avec lui ; il n'avait aucun projet déterminé, il ne voulait pas rester à Bruxelles parce qu'il craignait qu'il n'y eût rien à faire dans cette ville ; moi, de mon côté je ne voulais pas consentir à retourner à Londres comme il me le proposait parce que notre départ devait avoir produit un trop fâcheux effet dans l'esprit de nos amis et je résolus de retourner à Paris ; tantôt Verlaine manifestait l'intention de m'y accompagner pour aller comme il disait se faire justice de sa femme et de ses beaux-parents, tantôt il refusait de m'accompagner parce que Paris lui rappelait de trop tristes souvenirs ; il était dans un état d'exaltation très grande ; cependant il insistait beaucoup auprès de moi pour que je restasse avec lui : tantôt il était désespéré, tantôt il entrait en fureur, il n'y avait aucune suite dans ses idées. Mercredi soir il but outre mesure et s'enivra. Jeudi matin il sortit à six heures ; il ne rentra que vers midi, il était de nouveau en état d'ivresse ; il me montra un pistolet qu'il avait acheté[4] et quand je lui demandai ce qu'il comptait en faire, il répondait en plaisantant : C'est pour vous, pour moi, pour tout le monde, il était fort surexcité. Pendant que nous étions ensemble dans notre chambre il descendit encore plusieurs fois pour boire des liqueurs, il voulait toujours m'empêcher d'exécuter mon projet de retourner à Paris, je restai inébranlable, je demandai même de l'argent à sa mère pour faire le voyage, alors à un moment donné, il ferma à clef la porte de la chambre donnant sur le palier et il s'assit sur une chaise contre cette porte. J'étais debout adossé contre le mur d'en face, il me dit alors : *Voilà pour toi puisque tu pars,* ou quelque chose dans ce sens, il dirigea son pistolet sur moi et m'en lâcha un coup qui m'atteignit au poignet gauche, ce premier coup fut presque instantanément suivi d'un second, mais cette fois l'arme n'était plus dirigée vers moi, mais abaissée vers le plancher. Verlaine exprima immédiatement le plus vif désespoir de ce qu'il avait fait, il se précipita dans la chambre contiguë

occupée par sa mère, et se jeta sur le lit, il était comme fou, il me mit son pistolet entre les mains et m'engagea à le lui décharger sur la tempe, son attitude était celle d'un profond regret de ce qui lui était arrivé ; vers cinq heures du soir sa mère et lui me conduisirent ici pour me faire panser.

Revenus à l'hôtel, Verlaine et sa mère me proposèrent de rester avec eux pour me soigner ou de retourner à l'hôpital jusqu'à guérison complète ; la blessure me paraissant peu grave je manifestai l'intention de me rendre le soir même en France à Charleville auprès de ma mère. Cette nouvelle jeta Verlaine de nouveau dans le désespoir. Sa mère me remit vingt francs pour faire le voyage et ils sortirent avec moi pour m'accompagner à la gare du midi. Verlaine était comme fou, il mit tout en œuvre pour me retenir, d'autre part il avait constamment la main dans la poche de son habit où était son pistolet. Arrivés à la place Rouppe il nous devança de quelques pas et puis il revint sur moi, son attitude me faisait craindre qu'il ne se livrât à de nouveaux excès, je me retournai et je pris la fuite en courant. C'est alors que j'ai prié un agent de police de l'arrêter.

La balle dont j'ai été atteint à la main n'est pas encore extraite ; le docteur d'ici m'a dit qu'elle ne pourrait l'être que dans deux ou trois jours

D. De quoi viviez-vous à Londres ?

R. Principalement de l'argent que Mad[ame] Verlaine envoyait à son fils. Nous avions aussi des leçons de français[5] que nous donnions ensemble mais ces leçons ne nous rapportaient pas grand'chose, une douzaine de francs par semaine vers la fin.

D. Connaissez-vous le motif des dissentiments de Verlaine et de sa femme ?

R. Verlaine ne voulait pas que sa femme continuât d'habiter chez son père.

D. N'invoque-t-elle pas aussi comme griefs votre intimité avec Verlaine ?

R. Oui elle nous accuse même de relations immorales. Mais je ne veux pas me donner la peine de démentir pareille calomnie.

Lecture faite, persiste et signe :

C. Ligour A. Rimbaud Th. T'Serstevens

OceanofPDF.com

19 juillet 1873, Bruxelles
Acte de désistement de Rimbaud

Je soussigné Arthur Rimbaud, 19 ans, homme de lettres, demeurant ordinairement à Charleville (Ardennes-France), déclare, pour rendre hommage à la vérité, que le jeudi 10 courant vers 2 heures, au moment où M. Paul Verlaine, dans la chambre de sa mère, a tiré sur moi un coup de revolver qui m'a blessé légèrement au poignet gauche, M. Verlaine était dans un tel état d'ivresse qu'il n'avait point conscience de son action.

Que je suis intimement persuadé qu'en achetant cette arme, M. Verlaine n'avait aucune intention hostile contre moi, et qu'il n'y avait point de préméditation criminelle dans l'acte de fermer la porte à clef sur nous.

Que la cause de l'ivresse de M. Verlaine tenait simplement à l'idée de ses contrariétés avec Mme Verlaine, sa femme.

Je déclare en outre lui offrir volontiers et consentir à ma renonciation pure et simple à toute action criminelle, correctionnelle et civile, et me désiste dès aujourd'hui des bénéfices de toute poursuite qui serait ou pourrait être intentée par le ministère public contre M. Verlaine pour le fait dont il s'agit.

A. Rimbaud.
Samedi 19 juillet 1873

OceanofPDF.com

1875

5 mars 1875, Stuttgart
À Ernest Delahaye

5 février 75[1]

Verlaine est arrivé ici l'autre jour, un chapelet aux pinces… Trois heures après on avait renié son dieu[2] et fait saigner les 98 plaies de N. S. Il est resté deux jours et demi, fort raisonnable et sur ma remonstration s'en est retourné à Paris, pour, de suite, aller finir d'étudier *là-bas dans l'île*[3].



Lettre de Rimbaud à Ernest Delahaye, portant la date (erronée) du 5 février 1875.

Je n'ai plus qu'une semaine de Wagner[4] et je regrette cette [*sic*] argent payant de la haine, tout ce temps foutu à rien. Le 15 j'aurai une Ein freundliches Zimmer[5] n'importe où et je fouaille la langue avec frénésie, tant et tant que j'aurai fini dans deux mois au plus.

Tout est assez inférieur ici – j'excèpe[6] un : Riessling, dont j'en vite un ferre en vâce des gôdeaux gui l'onh fu naîdre, à ta sandé imperbédueuse[7]. Il soleille et gèle, c'est tannant.

(Après le 15, *poste restante Stuttgart*)

À toi. Rimb.

OceanofPDF.com

17 mars 1875, Stuttgart
À sa famille

17 mars 1875.

Mes chers parents,

Je n'ai pas voulu écrire avant d'avoir une nouvelle adresse. Aujourd'hui j'accuse réception de votre dernier envoi, de 50 francs. Et voici le modèle de suscription des lettres à mon adresse :

Wurtemberg,
Monsieur Arthur Rimbaud
2, Marien Strasse, 3 tr[1], Stuttgart.

« 3 tr » signifie 3e étage. J'ai là une très grande chambre, fort bien meublée, au centre de la ville, pour 10 florins, c'est-à-dire 21 francs 50 c., le service compris : et on m'offre la pension pour 60 francs par mois : je n'en ai pas besoin d'ailleurs ; c'est toujours tricherie et assujettissement, ces petites combinaisons, quelque économiques qu'elles paraissent. Je m'en vais donc tâcher d'aller jusqu'au 15 avril avec ce qui me reste (encore cinquante francs), parce que j'aurai encore besoin d'avances à cette date-là : car, ou je dois rester encore un mois pour me mettre bien en train, ou j'aurai fait des annonces pour des placements[2] dont la poursuite (le voyage, par ex.) demandera quelque argent.

J'espère que tu trouves cela modéré et raisonnable. Je tâche de m'infiltrer les manières d'ici par tous les moyens possibles, je tâche de me renseigner ; quoiqu'on ait réellement à souffrir de leur genre.

Je salue l'armée[3], j'espère que Vitalie et Isabelle vont bien ; je prie que l'on m'avertisse si l'on désire quelque chose d'ici, et suis votre dévoué

A. Rimbaud

OceanofPDF.com

1er mai 1875, Stickney[1]
Paul Verlaine à Ernest Delahaye

Reçu ta lettre du 29 qui se sera croisée avec une mienne. J'envoie ce mot pour rétablir le Quilibre.

Si je tiens à avoir détails sur Nouveau[2], voilà pourquoi. Rimbaud m'ayant prié d'envoyer pour être imprimés des « poèmes en prose[3] » siens, que j'avais ; à ce même Nouveau, alors à Bruxelles (je parle d'il y a deux mois), j'ai envoyé (2 fr. 75 de port !!!) illico, et tout naturellement ai accompagné l'envoi d'une lettre polie, à laquelle il fut répondu non moins poliment ; de sorte que nous étions en correspondance assez suivie lorsque je quittai Londres pour ici. Je lui écrivais quelques jours avant que je lui enverrais mon adresse quand installé.

– Depuis, je n'en ai rien fait, pour plusieurs raisons dont tu devineras les principales et dont la principale, l'indifférence (au fond).

Mais je ne voudrais pas passer aux yeux de ce particulier pour un salaud, qui n'écrit plus tout d'un coup, sans motifs, et si j'étais sûr qu'il n'allât pas galvauder mon adresse, je réparerais cet oubli de grande plume, sans cette chose, de ne pas savoir son présent perchechoir.

Tu pourrais sans doute, puisque tu écris (probablement) à Stuttgart[4] toujours soutirer, sans dire pour qui, l'adresse actuelle du G. Nouveau en question et me l'envoyer. Du reste je n'y tiens pas plus que ça.

[…] Ne tarde pas trop à m'accabler de paragraphes et de dessins et de nouvelles. Nouveau y compris, puisque Nouveau il y a […]

OceanofPDF.com

14 octobre 1875, Charleville
À Ernest Delahaye

14 8bre 75

Cher ami,

Reçu le Postcard[1] et la lettre de V. il y a huit jours. Pour tout simplifier, j'ai dit à la Poste d'envoyer ses restantes chez moi, de sorte que tu peux écrire ici, si encore rien aux restantes. Je ne commente pas les dernières grossièretés du Loyola[2], et je n'ai plus d'activité à me donner de ce côté-là à présent, comme il paraît que la 2e « portion[3] » du « contingent » de la « classe 74[4] » va-t-être appelée le trois novembre « suivnt » ou prochain : la chambrée de nuit : « Rêve »

On a faim dans la chambrée –
C'est vrai…
Émanations, explosions. Un génie :
« Je suis le Gruère ! –
Lefêbvre[5] : « Keller[6] ! »
Le Génie[7] : « Je suis le Brie ! –
Les soldats coupent sur leur pain :
« C'est la vie !
Le Génie. – « Je suis le Roquefort !
– « Ça s'ra not' mort !…
– Je suis le Gruère
Et le Brie !… etc.

VALSE

On nous a joints[8], Lefêvre et moi…
etc –

de telles préoccupations ne permettent que de s'y absorbère[9]. Cependant renvoyer obligeamment, selon les occases, les « Loyolas » qui

rappliqueraient.

Un petit service : veux-tu me dire précisément et concis – en quoi consiste le « bachot » « es sciences » actuel, partie classique, et mathém. etc. – Tu me dirais le point de chaque partie que l'on doit atteindre : mathém. phys. chim. etc., et alors des titres, immédiat, (et le moyen de se procurer) des livres employés dans ton collège ; par ex. pour ce « Bachot », à moins que ça ne change aux diverses universités : en tous cas, de professeurs ou d'élèves compétents, t'informer à ce point de vue que je te donne. Je tiens surtout à des choses précises, comme il s'agirait de l'achat de ces livres prochainement. Instruct. militaire et « Bachot », tu vois, me feraient deux ou trois agréables saisons ! Au diable d'ailleurs ce « gentil labeur ». Seulement sois assez bon pour m'indiquer le plus mieux possible la façon comment on s'y met.

Ici rien de rien.

J'aime à penser que le Petdeloup[10] et les gluants pleins d'haricots patriotiques[11] ou non ne te donnent pas plus de distraction qu'il ne t'en faut. Au moins ça ne schlingue[12] pas la neige, comme ici.

À toi « dans la mesure de mes faibles forces ».

Tu écris :

A. Rimbaud.
31, rue St-Barthèlèmy,
Charleville (Ardennes), va sans dire.

P.-S. – La corresp. en « passepoil[13] » arrive à ceci, que le « Némery[14] » avait confié les journaux du Loyola à un *agent de police* pour me les porter !

OceanofPDF.com

II

LETTRES DU TESSIN, DE BRÊME, DE GÊNES ET DE CHYPRE (1875-1880)

OceanofPDF.com

1875

1875, Tessin
À sa sœur Isabelle
(fragment)

[…] Je suis dans une belle vallée qui me conduira vers le lac Majeur et la vieille Italie. J'ai dormi au cœur du Tessin dans une grange solitaire où ruminait une vache osseuse qui accepta de me céder un peu de sa paille […]. Ce lac et cette ville me donnent à penser que ce morceau de la Suisse a été volé au sud, comme cet autre, que je viens de traverser a été volé au nord […][1].

OceanofPDF.com

1877

14 mai 1877, Brême
Au consul des États-Unis à Brême

Bremen, the 14 may 77

The undersigned Arthur Rimbaud – Born in Charleville (France) – Aged 23 – 5 f[ee]t 6. height[1] – Good healthy, – Late a teacher of sciences and languages – Recently deserted from the 47th Regiment of the French army[2], – Actually in Bremen without any means, the French Consul refusing any Relief, –

Would like to know on which conditions he could conclude an immediate engagement in the American navy.

Speaks and writes English, German, French, Italian and Spanish.

Has been four months as a sailor in a Scotch bark[3], from Java to Queenstown, from August to December 76.

Would be very honoured and grateful to receive an answer.

John-Arthur Rimbaud

« Brème, le 14 mai 1877

Le soussigné Arthur Rimbaud – Né à Charleville (France). Âgé de 23 ans. Hauteur 5 pieds 6. En bonne santé. – Dernièrement professeur de sciences et de langues – A récemment déserté du 47e régiment de l'armée française – Actuellement à Brème sans aucuns moyens, le consulat de France lui ayant refusé toute aide.

Aimerait savoir dans quelles conditions il pourrait conclure un engagement immédiat dans la marine américaine.

Parle et écrit l'anglais, l'allemand, le français, l'italien et l'espagnol.

A été quatre mois en tant que matelot sur une embarcation écossaise, de Java à Queenstown, d'août à décembre 76.

Serait très honoré et reconnaissant de recevoir une réponse.

Jean-Arthur Rimbaud[4]. »

OceanofPDF.com

1878

17 novembre 1878, Gênes
À sa famille

Gênes, le 17 novembre 1878.

Chers amis,

J'arrive ce matin à Gênes, et reçois vos lettres. Un passage pour l'Égypte se paie en or ; de sorte qu'il n'y a aucun bénéfice. Je pars lundi 19 à 9 heures du soir. On arrive à la fin du mois.

Quant à la façon dont je suis arrivé ici, elle a été accidentée et rafraîchie de temps en temps par la saison. Sur la ligne droite des Ardennes en Suisse, voulant rejoindre, de Remiremont[1], la correspondance allemande à Wesserling[2], il m'a fallu passer les Vosges : d'abord, en diligence ; puis, à pied, aucune diligence ne pouvant plus circuler dans cinquante centimètres de neige en moyenne et par une tourmente signalée. Mais l'exploit prévu était le passage du Gothard, qu'on ne passe plus en voiture à cette saison et que je ne pouvais, par conséquent, faire en voiture.

À Altdorf[3], à la pointe méridionale du lac des Quatre-Cantons, qu'on a côtoyé en vapeur, commence la route du Gothard. À Amsteg, à une quinzaine de kilomètres d'Altdorf, la route commence à grimper et à tourner selon le caractère alpestre. Plus de vallées ; on ne fait plus que dominer des précipices, par-dessus les bornes décamétriques de la route. Avant d'arriver à Andermatt, on passe un endroit d'une horreur remarquable, dit le pont du Diable[4], – moins beau pourtant que la Via Mala du Splügen[5] que vous avez en gravure. À Göschenen, un village devenu bourg par l'affluence des ouvriers, on voit au fond de la gorge l'ouverture du fameux tunnel[6], les

ateliers et les cantines de l'entreprise. D'ailleurs, tout ce pays d'aspect si féroce est fort travaillé et travaillant. Si l'on ne voit pas de batteuses à vapeur dans la gorge, on entend un peu partout la scie et la pioche sur la hauteur invisible. Il va sans dire que l'industrie du pays se montre surtout en morceaux de bois. Il y a beaucoup de fouilles minières. Les aubergistes vous offrent des spécimens minéraux plus ou moins curieux que le diable, dit-on, vient acheter au sommet des collines et va revendre en ville.

Puis commence la vraie montée, à Hospital[7], je crois : d'abord, presque une escalade par les traverses ; puis, des plateaux ou simplement la route des voitures. Car il faut bien se figurer que l'on ne peut suivre tout le temps celle-ci qui ne monte qu'en zigzags ou terrasses fort douces, ce qui demanderait un temps infini quand il n'y a à pic que 4900 d'élévation pour chaque face, et même moins de 4900, vu l'élévation du voisinage. On ne monte non plus à pic, on suit des montées habituelles, sinon frayées. Les gens non accoutumés au spectacle des montagnes apprennent ainsi qu'une montagne peut avoir des pics, mais qu'un pic n'est pas la montagne. Le sommet du Gothard a donc plusieurs kilomètres de superficie.

La route, qui n'a guère que six mètres de largeur, est comblée tout du long, à droite, par une chute de neige de près de deux mètres de hauteur, qui, à chaque instant, allonge sur la route une barre d'un mètre de haut qu'il faut fendre sous une atroce tourmente de grésil. Voici : plus une ombre dessus, dessous ni autour, quoique nous soyons entourés d'objets énormes ; plus de route, de précipice, de gorge, ni de ciel : rien que du blanc à songer, à toucher, à voir ou ne pas voir, car impossible de lever les yeux de l'embêtement blanc qu'on croit être le milieu du sentier, impossible de lever le nez à une bise aussi carabinante, les cils et la moustache en stalactites, l'oreille déchirée, le cou gonflé ! Sans l'ombre qu'on est soi-même et sans les poteaux du télégraphe, qui suivent la route supposée, on serait aussi embarrassé qu'un pierrot[8] dans un four.

Voici à fendre plus d'un mètre de haut sur un kilomètre de long. On ne voit plus ses genoux de longtemps. C'est échauffant. Haletants, car en une demi-heure la tourmente peut nous ensevelir sans trop d'efforts, on s'encourage par des cris (on ne monte jamais tout seul, mais par bandes). Enfin voici une cantonnière[9] : on y paie le bol d'eau salée 1 fr. 50. En route. Mais le vent s'enrage, la route se comble visiblement. Voici un convoi de traîneaux, un cheval tombé moitié enseveli. Mais la route se perd. De quel

côté des poteaux est-ce ? (Il n'y a de poteaux que d'un côté.) On dévie, on plonge jusqu'aux côtes, jusque sous les bras…

Une ombre pâle derrière une tranchée : c'est l'hospice du Gothard[10], établissement civil et hospitalier, vilaine bâtisse de sapin et de pierres. Un clocheton. À la sonnette, un jeune homme louche vous reçoit : on monte dans une salle basse et malpropre où l'on vous régale de droit de pain et fromage, soupe et goutte. On voit les beaux gros chiens jaunes à l'histoire connue. Bientôt arrivent à moitié morts les retardataires de la montagne. Le soir on est une trentaine qu'on distribue, après la soupe, sur des paillasses dures et sous des couvertes[11] insuffisantes. La nuit, on entend les hôtes exhaler en cantiques sacrés leur plaisir de voler un jour de plus les gouvernements qui subventionnent leur cahute.

Au matin, après le pain-fromage-goutte, raffermis par cette hospitalité gratuite qu'on peut prolonger aussi longtemps que la tempête le permet, on sort. Ce matin, au soleil, la montagne est merveilleuse : plus de vent, toute descente, par les traverses, avec des sauts, des dégringolades kilométriques, qui vous font arriver à Airolo, l'autre côté du tunnel, où la route reprend le caractère alpestre, circulaire et engorgé, mais descendant. C'est le Tessin.

La route est en neige jusqu'à plus de trente kilomètres du Gothard. À 30 kilomètres seulement, à Giornico, la vallée s'élargit un peu. Quelques berceaux de vignes et quelques bouts de prés, qu'on fume soigneusement avec des feuilles et autres détritus de sapin qui ont dû servir de litière. Sur la route défilent chèvres, bœufs et vaches gris, cochons noirs. À Bellinzona il y a un fort marché de ces bestiaux. À Lugano, à vingt lieues du Gothard, on prend le train, et on va de l'agréable lac de Lugano à l'agréable lac de Como. Ensuite, trajet connu.

Je suis tout à vous, je vous remercie et dans une vingtaine de jours vous aurez une lettre.

Votre ami,
Rimbaud

OceanofPDF.com

Fin novembre 1878, Alexandrie
À sa famille

Alexandrie, novembre 1878.

Chers amis,

Je suis arrivé ici après une traversée d'une dizaine de jours, et, depuis une quinzaine que je me retourne ici, voici seulement que les choses commencent à mieux tourner ! Je vais avoir un emploi prochainement ; et je travaille déjà assez pour vivre, petitement il est vrai. Ou bien je serai occupé dans une grande exploitation agricole à quelque dix lieues d'ici (j'y suis déjà allé, mais il n'y aurait rien avant quelques semaines) ; – ou bien j'entrerai prochainement dans les douanes anglo-égyptiennes, avec bon traitement ; – ou bien, je crois plutôt que je partirai prochainement pour Chypre, l'île anglaise[1], comme interprète d'un corps de travailleurs. En tous cas, on m'a promis quelque chose ; et c'est avec un ingénieur français – homme obligeant et de talent – que j'ai affaire. Seulement voici ce qu'on demande de moi : un mot de toi, maman, avec légalisation de la mairie et portant ceci :

« Je soussignée, épouse Rimbaud, propriétaire à Roches, déclare que mon fils Arthur Rimbaud sort de travailler sur ma propriété, qu'il a quitté Roches de sa propre volonté, le 20 octobre 1878, et qu'il s'est conduit honorablement ici et ailleurs, et qu'il n'est pas actuellement sous le coup de la loi militaire.

« Signé : Ep. R…

« *Et le cachet de la mairie qui est le plus nécessaire.* »

Sans cette pièce on ne me donnera pas un placement fixe, quoique je croie qu'on continuerait à m'occuper incidemment. Mais gardez-vous de

dire que je ne suis resté que quelque temps à Roches, parce qu'on m'en demanderait plus long, et ça n'en finirait pas ; ensuite ça fera croire aux gens de la compagnie agricole que je suis capable de diriger des travaux.

Je vous prie en grâce de m'envoyer ce mot le plus tôt possible : la chose est bien simple et aura de bons résultats, au moins celui de me donner un bon placement pour tout l'hiver.

Je vous enverrai prochainement des détails et des descriptions d'Alexandrie et de la vie égyptienne. Aujourd'hui, pas le temps. Je vous dis au revoir. Bonjour à F.[2], s'il est là. Ici il fait chaud comme l'été à Roches.

Des nouvelles.

A. Rimbaud,
Poste française, Alexandrie, ÉGYPTE.

OceanofPDF.com

1879

15 février 1879, Chypre
À sa famille

Larnaca[1] (Chypre), le 15 février 1879.

Chers amis,

Je ne vous ai pas écrit plus tôt, ne sachant de quel côté on me ferait tourner. Cependant vous avez dû recevoir une lettre d'Alexandrie, où je vous parlais d'un engagement prochain pour Chypre. Demain, 16 février, il y aura juste deux mois que je suis employé ici. Les entrepreneurs sont à Larnaca, le port principal de Chypre. Moi, je suis surveillant d'une carrière au désert, au bord de la mer : on fait un canal aussi. Il y a encore à faire l'embarquement des pierres sur les cinq bateaux et le vapeur de la Compagnie. Il y a aussi un four à chaux, briqueterie, etc… Le premier village est à une heure de marche.

Il n'y a ici qu'un chaos de rocs, la rivière et la mer. Il n'y a qu'une maison. Pas de terre, pas de jardins, pas un arbre. En été, il y a quatre-vingts degrés de chaleur. À présent, on en a souvent cinquante. C'est l'hiver. Il pleut quelquefois. On se nourrit de gibier, de poules, etc… Tous les Européens ont été malades, excepté moi. Nous avons été ici 20 Européens au plus au camp. Les premiers sont arrivés le 9 décembre. Il y en a trois ou quatre de morts.

Les ouvriers chypriotes viennent des villages environnants ; on en a employé jusqu'à soixante par jour. Moi, je les dirige : je pointe les journées, dispose du matériel ; je fais les rapports à la Compagnie, tiens le compte de la nourriture et de tous les frais, et je fais la paie. Hier, j'ai fait une petite paie de cinq cents francs aux ouvriers grecs.

Je suis payé au mois, cent cinquante francs, je crois : je n'ai encore rien reçu, qu'une vingtaine de francs. Mais je vais bientôt être payé entièrement et je crois même congédié, parce qu'il paraît qu'une nouvelle Compagnie va venir s'installer à notre place et prendre tout à la tâche.

C'est dans cette incertitude que je retardais d'écrire. En tout cas, ma nourriture ne me coûtant que 2,25 par jour et, ne devant pas grand-chose au patron, il me restera toujours de quoi attendre d'autre travail, et il y en aura toujours pour moi ici dans Chypre. On va faire des chemins de fer, des forts, des casernes, des hôpitaux, des ports, des canaux, etc. Le 1er mars, on va donner des concessions de terrains, sans autres frais que l'enregistrement des actes.

Que faites-vous ? Préféreriez-vous que je rentre ? Comment vont les petites affaires ? Écrivez-moi au plus tôt.

A. Rimbaud
poste restante à Larnaca Chypre

– Je vous écris ceci au désert et ne sais quand faire partir.

OceanofPDF.com

24 avril 1879, Chypre
À sa famille

Larnaca (Chypre), le 24 avril 1879.

Aujourd'hui seulement, je puis retirer cette procuration à la chancellerie[1] ; mais je crois qu'elle va manquer le bateau et attendre le départ de l'autre jeudi.

Je suis toujours chef de chantier aux carrières de la Compagnie, et je charge et fais sauter et tailler la pierre.

La chaleur est très forte. On fauche le grain. Les puces sont un supplice affreux, de nuit et de jour. En plus, les moustiques. Il faut dormir au bord de la mer, au désert. J'ai eu des querelles avec les ouvriers et j'ai dû demander des armes.

Je dépense beaucoup. Le 16 mai finira mon cinquième mois ici.

Je pense que je vais revenir ; mais je voudrais, avant, que vous me donnassiez des nouvelles.

Écrivez-moi donc.

Je ne vous donne pas mon adresse aux carrières, parce que la poste n'y passe jamais, mais à la ville, qui est à six lieues.

A. Rimbaud,
poste restante, Larnaca, Chypre.

OceanofPDF.com

1880

23 mai 1880, Chypre
À sa famille

Mont Troodos[1] (Chypre),
Dimanche 23 mai 1880.

Excusez-moi de n'avoir pas écrit plus tôt. Vous avez peut-être eu besoin de savoir où j'étais ; mais jusqu'ici j'ai réellement été dans l'impossibilité de vous faire parvenir de mes nouvelles.

Je n'ai rien trouvé à faire en Égypte et je suis parti pour Chypre, il y a presque un mois. En arrivant j'ai trouvé mes anciens patrons en faillite. Au bout d'une semaine j'ai cependant trouvé l'emploi que j'occupe à présent. Je suis surveillant au palais, que l'on bâtit pour le gouverneur général[2], au sommet du Troodos, la plus haute montagne de Chypre (2 100 mètres).

Jusqu'ici j'étais seul avec l'ingénieur, dans une des deux baraques en bois qui forment le camp. Hier sont arrivés une cinquantaine d'ouvriers, et l'ouvrage va marcher. Je suis seul surveillant, jusqu'ici je n'ai que deux cents francs par mois ; voici quinze jours que je suis payé, mais je fais beaucoup de frais : il faut toujours voyager à cheval ; les transports sont excessivement difficiles, les villages très-loin, la nourriture très-chère. De plus, tandis qu'on a très chaud dans les plaines, à cette hauteur-ci il fait et fera encore pendant un mois un froid désagréable ; il pleut, grêle, vente à vous renverser. Il a fallu que je m'achète matelas, couvertures, paletot, bottes, etc., etc…

Il y a au sommet de la montagne un camp où les troupes anglaises arriveront dans quelques semaines, dès qu'il fera trop chaud dans la plaine et moins froid sur la montagne. Alors le service des provisions sera assuré.

Je suis donc à présent au service de l'administration anglaise, je compte être augmenté prochainement, et rester employé jusqu'à la fin de ce travail, qui se finira probablement vers septembre. Ainsi je pourrai gagner un bon certificat, pour être employé dans d'autres travaux qui vont probablement suivre, et mettre de côté quelques cents francs.

Je me porte mal : j'ai des battements de cœur qui m'ennuient fort. Mais il vaut mieux que je n'y pense pas. D'ailleurs qu'y faire ? Cependant l'air est très sain ici. Il n'y a sur la montagne que des sapins et des fougères.

Je fais cette lettre aujourd'hui dimanche, mais il faut que je la mette à la poste à dix lieues d'ici, dans un port nommé Limassol[3], et je ne sais quand je trouverai l'occasion d'y aller ou d'y envoyer. Probablement pas avant huitaine.

À présent, il faut que je vous demande un service.

J'ai absolument besoin, pour mon travail, de deux livres intitulés, l'un :

Album des Scieries forestières et agricoles, en anglais, prix 3 francs, contenant 128 dessins.

(Pour cela, écrire vous-mêmes à : M. *Arbey*, constructeur-mécanicien, cours de Vincennes, Paris).

Ensuite :

Le Livre de poche du Charpentier, collection de 140 épures, par Merly, prix 6 francs.

à demander chez *Lacroix, éditeur*, rue des Saints-Pères, Paris.

Il faut que vous me demandiez et m'envoyiez ces deux ouvrages au plus tôt, à l'adresse ci-dessous :

« Monsieur Arthur Rimbaud
poste restante
Limassol (Chypre). »

Il faudra que vous payiez ces ouvrages, je vous en prie. *La poste ici ne prend pas d'argent, je ne puis donc vous en envoyer.* Il faudrait que j'achète un petit objet quelconque, que la poste accepterait, et je cacherais l'argent dedans. Mais c'est défendu, et je ne tiens pas à le faire. Prochainement cependant, si j'ai autre chose à vous faire envoyer, je tâcherai de vous faire parvenir de l'argent de cette manière.

Vous savez combien de temps il faut aller et retour pour Chypre ; et là où je me trouve, je ne compte pas, avec toute la diligence, avoir ces livres avant *six semaines*.

Jusqu'ici je n'ai encore parlé que de moi. Pardonnez-moi. C'est que je pensais que vous devez vous trouver en bonne santé, et au mieux pour le reste. Vous avez bien sûr plus chaud que moi. Et donnez-moi bien des nouvelles du petit train[4]. Et le père Michel ? et Cotaîche[5] ?

Je vais tâcher de vous faire prochainement un petit envoi du fameux vin de la Commanderie.

Je me recommande à votre souvenir.

À vous,

Arthur Rimbaud,
poste restante,
Limassol (Chypre).

À propos, j'oubliais l'affaire du livret[6]. Je vais prévenir le consul de France ici, et il arrivera de la chose ce qu'il en arrivera.

OceanofPDF.com

4 juin 1880, Chypre
À sa famille
(Arrivée sous l'enveloppe de la précédente)

Vendredi, 4 juin 1880.

Chers amis,

Je n'ai pas encore trouvé l'occasion de vous faire parvenir une lettre. Demain cependant je confie ceci à une personne qui va à Limassol. Ayez l'extrême bonté de me répondre et de m'envoyer ce que je demande, j'en ai tout à fait besoin. Je suis toujours employé ici. Il fait beau à présent. Je vais, dans quelques jours, partir pour une entreprise de pierres de taille et de chaux, où j'espère gagner quelque chose.

À bientôt.

A. Rimbaud,
poste restante,
Limassol (Chypre).

OceanofPDF.com

III

LETTRES D'ARABIE ET D'AFRIQUE
(1880-1891)

OceanofPDF.com

1880

17 août 1880, Aden
À sa famille

Aden, 17 août 1880.

Chers amis,

J'ai quitté Chypre avec 400 francs, depuis près de deux mois, après des disputes que j'ai eues avec le payeur général et mon ingénieur. Si j'étais resté, je serais arrivé à une bonne position en quelques mois. Mais je puis cependant y retourner.

J'ai cherché du travail dans tous les ports de la mer Rouge, à Djeddah, Souakim, Massaouah, Hodeidah, etc. Je suis venu ici après avoir essayé de trouver quelque chose à faire en Abyssinie. J'ai été malade en arrivant. Je suis employé chez un marchand de café[1], où je n'ai encore que sept francs. Quand j'aurai quelques centaines de francs, je partirai pour Zanzibar, où, dit-on, il y a à faire.

Donnez-moi de vos nouvelles.

Rimbaud,
Aden-camp[2].

– L'affranchissement est de plus de 25 centimes. Aden n'est pas dans l'Union postale.

– À propos, m'aviez-vous envoyé ces livres, à Chypre ?

OceanofPDF.com

25 août 1880, Aden
À sa famille

Aden, 25 août 1880.

Chers amis,

Il me semble que j'avais posté dernièrement une lettre pour vous, contant comme j'avais malheureusement dû quitter Chypre et comment j'étais arrivé ici après avoir roulé la mer Rouge.

Ici, je suis dans un bureau de marchand de café. L'agent de la Compagnie est un général en retraite[1]. On fait passablement d'affaires, et on va faire beaucoup plus. Moi, je ne gagne pas beaucoup, ça ne fait pas plus de six francs par jour ; mais si je reste ici, et il faut bien que j'y reste, car c'est trop éloigné de partout pour qu'on ne reste pas plusieurs mois avant de seulement gagner quelques centaines de francs pour s'en aller en cas de besoin, si je reste, je crois que l'on me donnera un poste de confiance, peut-être une agence dans une autre ville, et ainsi je pourrais gagner quelque chose un peu plus vite.

Aden est un roc affreux, sans un seul brin d'herbe ni une goutte d'eau bonne : on boit l'eau de mer distillée. La chaleur y est excessive, surtout en juin et septembre qui sont les deux canicules. La température constante, nuit et jour, d'un bureau très frais et très ventilé est de 35°. Tout est très cher et ainsi de suite. Mais, il n'y a pas : je suis comme prisonnier ici et, assurément, il me faudra y rester au moins trois mois avant d'être un peu sur mes jambes ou d'avoir un meilleur emploi.

Et à la maison ? La moisson est finie ? Contez-moi vos nouvelles.

Arthur Rimbaud

OceanofPDF.com

22 septembre 1880, Aden
À sa famille

Aden, 22 septembre 1880.

Chers amis,

Je reçois votre lettre du 9 septembre, et, comme un courrier part demain pour la France, je réponds.

Je suis aussi bien qu'on peut l'être ici. La maison fait plusieurs centaines de mille francs d'affaires par mois. Je suis le seul employé et tout passe par mes mains. Je suis très au courant du commerce du café à présent. J'ai absolument la confiance du patron. Seulement, je suis mal payé : je n'ai que cinq francs par jour, nourri, logé, blanchi, etc., etc., avec cheval et voiture, ce qui représente bien une douzaine de francs par jour. Mais comme je suis le seul employé un peu intelligent d'Aden, à la fin de mon deuxième mois ici, c'est-à-dire le 16 octobre, si l'on ne me donne pas deux cents francs par mois, en dehors de tous frais, je m'en irai. J'aime mieux partir que de me faire exploiter. J'ai d'ailleurs déjà environ 200 francs en poche.

J'irais probablement à Zanzibar, où il y a à faire. Ici aussi, d'ailleurs, il y a beaucoup à faire. Plusieurs sociétés commerciales vont s'établir sur la côte d'Abyssinie. La maison a aussi des caravanes dans l'Afrique ; et il est encore possible que je parte par là, où je me ferais des bénéfices et où je m'ennuierais moins qu'à Aden qui est, tout le monde le reconnaît, le lieu le plus ennuyeux du monde, après toutefois celui que vous habitez.

J'ai 40 degrés de chaleur ici, à la maison. On sue des litres d'eau par jour. Je voudrais seulement qu'il y eût 60 degrés, comme quand je restais à Massaouah[1] !

Je vois que vous avez eu un bel été. Tant mieux. C'est la revanche du fameux hiver.

Les livres ne me sont jamais parvenus, parce que (j'en suis sûr) quelqu'un se les sera appropriés à ma place aussitôt que j'ai eu quitté le Troodos. J'en ai toujours besoin, ainsi que d'autres livres ; mais je ne vous demande rien, parce que je n'ose pas envoyer d'argent avant d'être sûr que je n'aurai pas besoin de cet argent, par exemple si je partais à la fin du mois.

Je vous souhaite mille chances et un été de 50 ans sans cesser.

Répondez-moi toujours à la même adresse ; si je m'en vais, je ferai suivre.

Rimbaud

– Bien faire mon adresse, parce qu'il y a ici un Rimbaud agent des Messageries maritimes[2]. On m'a fait payer 10 centimes de supplément d'affranchissement. Je crois qu'il ne faut pas encourager Frédéric à venir s'établir à Roches, s'il a tant soit peu de travail ailleurs. Il s'ennuierait vite et on ne peut compter qu'il y resterait. Quant à l'idée de se marier quand on n'a pas le sou ni la perspective, ni le pouvoir d'en gagner, n'est-ce pas une idée misérable ? Pour ma part celui qui me condamnerait au mariage dans des circonstances pareilles ferait mieux de m'assassiner tout de suite. Mais chacun son idée, ce qu'il pense ne me regarde aucunement, ne me touche de rien, et je lui souhaite tout le bonheur sur terre et particulièrement dans le canton d'Attigny (Ardennes).

OceanofPDF.com

2 novembre 1880, Aden
À sa famille

Aden, 2 novembre 1880.

Chers amis,

Je suis encore ici pour un certain temps, quoique je sois engagé pour un autre poste sur lequel je dois me diriger prochainement. La maison a fondé une agence dans le Harar, une contrée que vous trouverez sur la carte au sud-est[1] de l'Abyssinie. On exporte de là du café, des peaux, des gommes, etc., qu'on acquiert en échange de cotonnades et marchandises diverses. Le pays est très sain et frais, grâce à sa hauteur. Il n'y a point de routes et presque point de communications. On va d'Aden au Harar : par mer d'abord, d'Aden à Zeilah, port de la côte africaine ; de là au Harar, par vingt jours de caravane.

Monsieur Bardey[2], un des chefs de la maison, a fait un premier voyage, établi une agence et ramené beaucoup de marchandises. Il a laissé un représentant là-bas, sous les ordres duquel je serai. Je suis engagé, à partir du 1er novembre, aux appointements de 150 roupies par mois, c'est-à-dire 330 francs, soit onze francs par jour, plus la nourriture, tous les frais de voyages et 2 % sur les bénéfices. Cependant, je ne partirai pas avant un mois ou six semaines, parce que je dois porter là-bas une forte somme d'argent qui n'est pas encore disponible. Il va sans dire qu'on ne peut aller là qu'armé, et qu'il y a danger d'y laisser sa peau dans les mains des Gallas[3], – quoique le danger n'y soit pas très sérieux non plus.

À présent, j'ai à vous demander un petit service, qui, comme vous ne devez pas être fort occupés à présent, ne vous gênera guère. C'est un envoi de livres à me faire. J'écris à la maison de Lyon de vous envoyer la somme

de 100 francs. Je ne vous l'envoie pas moi-même, parce que l'on me ferait 8 % de frais. La maison portera cet argent à mon compte. Il n'y a rien de plus simple.

Au reçu de ceci, vous envoyez la note suivante, que vous recopiez et affranchissez, à l'adresse : *Lacroix, éditeur*, rue des Saints-Pères, à Paris.

Roches, le… etc…

Monsieur,

Veuillez m'envoyer, le plus tôt possible, les ouvrages ci-après, inscrits sur votre catalogue :

Traité de Métallurgie	(le prix doit être)	4 f00
Hydraulique urbaine et agricole		3.00
Commandant de navires à vapeur		5.00
Architecture navale		3.00
Poudres et Salpêtres		5.00
Minéralogie		10.00
Maçonnerie, par Demanet		6.00 ?
Livre de poche du Charpentier		6.00

Il existe un traité des *Puits artésiens*, par F. Garnier. Je vous serais très réellement obligé de me trouver ce traité, même s'il n'a pas été édité chez vous, et de me donner dans votre réponse une adresse de fabricants d'appareils pour forage instantané, si cela vous est possible.

Votre catalogue porte, si je me rappelle, une *Instruction sur l'établissement des Scieries*. Je vous serais obligé de me l'envoyer.

Il serait préférable que vous m'envoyassiez par retour de courrier le coût total de ces volumes, en m'indiquant le mode de paiement que vous préférez.

Je tiens à trouver le traité des *Puits artésiens*, que l'on m'a demandé. On me demande aussi le prix d'un ouvrage sur les *Constructions métalliques*, que doit porter votre catalogue, et d'un ouvrage complet sur toutes les *Matières textiles*, que vous m'enverrez, ce dernier seulement.

J'attends ces renseignements dans le plus bref délai, ces ouvrages devant être expédiés à une personne qui doit partir de France dans quatre jours.

Si vous préférez être payé par remboursement, vous pouvez faire cet envoi de suite.

Rimbaud,
Roches, etc…

Là-dessus, vous adresserez la somme qu'on vous demandera, et vous m'expédierez le paquet.

Cette lettre-ci vous arrivera vers le 20 novembre, en même temps qu'un mandat-poste de la maison Viannay de Lyon, vous portant la somme que j'indique ici. Le premier bateau des Messageries partira de Marseille pour Aden le 26 novembre et arrivera ici le 11 décembre. En huit jours, vous aurez bien le temps de faire ma commission.

Vous me demanderez également chez *M. Arbey, constructeur*, cours de Vincennes, à Paris, l'*Album des Scieries agricoles et forestières* que vous m'avez dû envoyer à Chypre et que je n'ai pas reçu. Vous enverrez 3 francs pour cela.

Demandez aussi à *M. Pilter*, quai Jemmapes, son grand *Catalogue illustré de Machines agricoles*, FRANCO.

Enfin, à la *librairie Roret* :

Manuel du Charron,
Manuel du Tanneur,
Le parfait Serrurier, par Berthaut,
Exploitation des Mines, par J.-F. Blanc,
Manuel du Verrier,
– du Briquetier,
– du Faïencier, Potier, etc.,
– du Fondeur en tous métaux,
– du Fabricant de bougies,
Guide de l'Armurier.

Vous regardez le prix de ces ouvrages, et vous les demandez contre remboursement, si cela peut se faire ; et au plus tôt : j'ai surtout besoin du *Tanneur*.

Demandez le *Catalogue complet de la Librairie de l'École centrale*, à Paris.

On me demande l'adresse de *Constructeurs d'appareils plongeurs* : vous pouvez demander cette adresse à Pilter, en même temps que le catalogue

des Machines.

Je serai fort gêné si tout cela n'arrive pas pour le 11 décembre. Par conséquent, arrangez-vous pour que tout soit à Marseille pour le 26 novembre. Ajoutez au paquet le *Manuel de Télégraphie*, le *Petit Menuisier* et le *Peintre en bâtiments*.

– Voici deux mois que j'ai écrit, et je n'ai pas encore reçu les livres arabes que j'ai demandés. Il faut faire vos envois par la Compagnie des Messageries maritimes. D'ailleurs, informez-vous.

Je suis vraiment trop occupé aujourd'hui pour vous en écrire plus long. Je souhaite seulement que vous vous portiez bien et que l'hiver ne vous soit pas trop dur. Donnez-moi de vos nouvelles en détail. Pour moi, j'espère faire quelques économies.

Quand vous m'enverrez le reçu des 100 francs que je vous fais envoyer, je rembourserai la maison immédiatement.

Rimbaud

OceanofPDF.com

13 décembre 1880, Harar
À sa famille

Harar[1], 13 décembre 1880.

Chers amis,

Je suis arrivé dans ce pays après 20 jours de cheval à travers le désert Somali. Harar est une ville colonisée par les Égyptiens et dépendant de leur gouvernement. La garnison est de plusieurs milliers d'hommes. Ici se trouve notre agence et nos magasins. Les produits marchands de la contrée sont le café, l'ivoire, les peaux etc… Le pays est élevé, mais non infertile. Le climat est frais et non malsain. On importe ici toutes marchandises d'Europe par chameaux. Il y a, d'ailleurs, beaucoup à faire dans le pays.

Nous n'avons pas de poste régulière ici. Nous sommes forcés d'envoyer notre courrier à Aden, par rares occasions. Ceci ne vous arrivera donc pas d'ici longtemps. Je compte que vous avez reçu ces 100 francs, que je vous ai fait envoyer par la maison de Lyon, et que vous avez trouvé moyen de mettre en route les objets que j'ai demandés. J'ignore cependant quand je les recevrai.

Je suis dans les Gallas. Je pense que j'aurai à aller plus en avant prochainement. Je vous prie de me faire parvenir de vos nouvelles le plus fréquemment possible. J'espère que vos affaires vont bien et que vous vous portez bien. Je trouverai moyen d'écrire encore prochainement.

Adressez vos lettres ou envois ainsi :

« M. Dubar, agent général, à Aden,
pour M. Rimbaud, à Harar. »

OceanofPDF.com

1881

15 janvier 1881, Harar
À sa famille

Harar, le 15 janvier 1881.

Chers amis,

Je vous ai écrit deux fois en décembre 1880[1], et n'ai naturellement pas encore reçu de réponse de vous. J'ai écrit en décembre que l'on vous envoie une 2e somme de cent francs, qui vous est peut-être déjà parvenue et que vous emploierez à l'usage que je vous ai dit. J'ai fort besoin de tout ce que je vous ai demandé, et je suppose que les 1ers objets sont déjà arrivés à Aden. Mais d'Aden ici, il y a encore un mois. Il va nous arriver une masse de marchandises d'Europe, et nous allons avoir un fort travail. Je vais prochainement faire une grande tournée au désert, pour des achats de chameaux. Naturellement, nous avons des chevaux, des armes et le reste. Le pays n'est pas déplaisant en ce moment : il fait le temps du mois de mai en France.

J'ai reçu vos 2 lettres de novembre ; mais je les ai perdues tout de suite. Ayant cependant eu le temps de les parcourir, je me rappelle que vous m'accusez réception des premiers cent francs que je vous ai fait envoyer. Je vous fais renvoyer cent francs pour le cas où je vous aurais occasionné des frais. Ceci fera le 3e envoi, et je m'arrêterai là jusqu'à nouvel ordre, d'ailleurs, quand j'aurai reçu une réponse à ceci, le mois d'avril sera arrivé. Je ne vous ai pas dit que je suis engagé ici pour trois ans, ce qui ne m'empêchera pas de sortir avec gloire et confiance, si l'on me fait des misères. Mes appoints sont de 300 francs par mois, en dehors de toute espèce de frais, et tant pour cent sur les bénéfices.

Nous allons avoir, en cette ville-ci, un évêque catholique[2] qui sera probablement seul catholique du pays. Nous sommes ici dans le Galla.

Nous faisons venir un appareil photographique, et je vous enverrai des vues du pays et des gens. Nous recevrons aussi le matériel de préparateur d'histoire naturelle, et je pourrai vous envoyer des oiseaux et des animaux qu'on n'a pas encore vus en Europe. J'ai déjà ici quelques curiosités que j'attends l'occasion d'expédier.

Je suis heureux d'entendre que vous pensez à moi et que vos affaires vont bien. J'espère que, cela marchera chez vous, le mieux possible. De mon côté, je tâcherai de rendre mon travail intéressant et lucratif.

J'ai, à présent, à vous donner quelques petites commissions faciles. Envoyez la lettre suivante à *M. Lacroix, éditeur*, Paris :

Monsieur,

Il existe un ouvrage d'un auteur allemand ou suisse, publié en Allemagne il y a quelques années et traduit en français, portant le titre de : *Guide du Voyageur* ou *Manuel théorique et pratique de l'explorateur*[3]. C'est là le titre ou à peu près. Cet ouvrage, me dit-on, est un compendium très intelligent de toutes les connaissances nécessaires à l'explorateur, en topographie, minéralogie, hydrographie, histoire naturelle, etc., etc.

Me trouvant en ce moment, dans un endroit où je ne puis me procurer le nom de l'auteur, ni l'adresse des éditeurs-traducteurs, j'ai supposé que cet ouvrage vous était connu et que vous pourriez me donner ces renseignements. Je vous serais même heureux de vouloir bien me l'expédier de suite, en choisissant le mode de paiement que vous préférerez.

Vous remerciant,

Rimbaud
Roches, par Attigny, Ardennes, France

Envoyez celle-ci à M. Bautin, fabricant d'instruments de précision, Paris, rue du Quatre Septembre, 6 :

Monsieur,

Désirant m'occuper de placer des instruments de précision en général en Orient, je me suis permis de vous écrire pour vous demander le service suivant : Je désire connaître l'ensemble de ce qui se fabrique de mieux en

France (ou à l'étranger) en instruments de mathématiques, optique, astronomie, électricité, météorologie, pneumatique, mécanique, hydraulique et minéralogie. Je ne m'occupe pas d'instruments de chirurgie. Je serais très heureux que l'on pût me rassembler tous les catalogues formant cet ensemble, et je me rapporte de ce soin à votre bienveillante compétence. On me demande également des catalogues de fabriques de jouets physiques, pyrotechnie, prestidigitation, modèles mécaniques et de constructions en raccourci, etc. S'il existe en France des fabriques intéressantes en ce genre, ou si vous connaissez mieux à l'étranger, je vous serai plus obligé que je ne puis dire de vouloir bien me procurer adresses ou catalogues.

Vous adresseriez vos communications dans ce sens à l'adresse ci-dessous : « M. Rimbaud, Roches, par Attigny (Ardennes) ».

Ce correspondant se charge naturellement de tous frais à encourir, et les avancera immédiatement sur votre observation.

Envoyez également, s'il en existe de sérieux et de tout à fait modernes et pratiques, un *Manuel complet du fabricant d'instruments de précision*.

Vous remerciant cordialement,

A. Rimbaud,
Aden Arabie.

Vous faites précéder cette lettre des mots suivants :

Monsieur,

Nous vous communiquons une note à votre adresse d'un de nos parents en Orient, et nous serions très heureux que vous vouliez bien y prêter attention. Nous sommes à votre disposition, quant aux frais que cela occasionnerait.

Rimbaud,
à Roches, par Attigny, Ardennes.

Enfin, informez-vous s'il n'existe pas à Paris une Librairie de l'École des Mines ; et, si elle existe, envoyez-m'en le catalogue.

À vous de tout cœur,

A. Rimbaud
Maison Viannay Bardey
Aden, Arabie

OceanofPDF.com

15 février 1881, Harar
À sa famille

Harar, le 15 février 1881.

Chers amis,

J'ai reçu votre lettre du 8 décembre, et je crois même vous avoir écrit une fois depuis. J'en ai, d'ailleurs, perdu la mémoire en campagne.

Je vous rappelle que je vous ai fait envoyer 300 francs : 1º d'Aden, 2º de Harar à la date du 10 décembre environ. 3º de Harar à la date du 10 janvier environ. Je compte qu'en ce moment vous avez déjà reçu ces trois envois de cent francs et mis en route ce que je vous ai demandé. Je vous remercie dès à présent de l'envoi que vous m'annoncez, mais que je ne recevrai pas avant deux mois d'ici, peut-être.

Envoyez-moi les *Constructions métalliques*, par Mongé : prix, 10 francs.

Je ne compte pas rester longtemps ici ; je saurai bientôt quand je partirai. Je n'ai pas trouvé ce que je présumais ; et je vis d'une façon fort ennuyeuse et sans profits. Dès que j'aurai 1 500 ou 2 000 francs, je partirai, et j'en serai bien aise. Je compte trouver mieux un peu plus loin. Écrivez-moi des nouvelles des travaux de Panama[1] : aussitôt ouverts, j'irai. Je serais même heureux de partir d'ici, dès à présent. J'ai pincé[2] une maladie peu dangereuse par elle-même ; mais ce climat-ci est traître pour toute espèce de maladie. On ne guérit jamais d'une blessure. Une coupure d'un millimètre à un doigt suppure pendant des mois et prend la gangrène très facilement. D'un autre côté, l'administration égyptienne n'a que des médecins et des médicaments insuffisants. Le climat est très humide en été : c'est malsain ; je m'y déplais au possible, c'est beaucoup trop froid pour moi.

En fait de livres, ne m'envoyez plus de ces manuels *Roret*.

Voici quatre mois que j'ai commandé des effets à Lyon, et je n'aurai encore rien avant deux mois.

Il ne faut pas croire que ce pays-ci soit entièrement sauvage. Nous avons l'armée, artillerie et cavalerie, égyptienne, et leur administration. Le tout est identique à ce qui existe en Europe ; seulement, c'est un tas de chiens et de bandits. Les indigènes sont des Gallas, tous agriculteurs et pasteurs : gens tranquilles quand on ne les attaque pas. Le pays est excellent, quoique relativement froid et humide ; mais l'agriculture n'y est pas avancée. Le commerce ne comporte principalement que les peaux des bestiaux, qu'on trait pendant leur vie et qu'on écorche ensuite ; puis du café, de l'ivoire, de l'or, des parfums, encens, musc, etc… Le mal est que l'on est à 60 lieues de la mer et que les transports coûtent trop.

Je suis heureux de voir que votre petit manège va aussi bien que possible. Je ne vous souhaite pas une réédition de l'hiver 1879-80, dont je me souviens assez pour éviter à jamais l'occasion d'en subir un semblable.

Si vous trouviez un exemplaire dépareillé du Bottin, Paris et étranger (quand ce serait un ancien), pour *quelques francs*, envoyez-le-moi, en caisse : j'en ai spécialement besoin.

Fourrez-moi aussi une demi-livre de graines de betterave saccharifère dans un coin de l'envoi.

Demandez – si vous avez de l'argent de reste – chez Lacroix le *Dictionary of Engineering military and civil*, prix 15 francs. Ceci n'est pas fort pressé.

Soyez sûrs que j'aurai soin de mes livres.

Notre matériel de photographie et de préparation d'histoire naturelle n'est pas encore arrivé, et je crois que je serai parti avant qu'il n'arrive.

J'ai une foule de choses à demander ; mais il faut que vous m'envoyiez le Bottin d'abord.

À propos, comment n'avez-vous pas retrouvé le dictionnaire arabe ? Il doit être à la maison cependant.

Dites à F. de chercher dans les papiers arabes[3] un cahier intitulé. *Plaisanteries, jeux de mots, etc.*, en arabe ; et il doit y avoir aussi une collection de *dialogues*, de *chansons* ou je ne sais quoi, utile à ceux qui apprennent la langue. S'il y a un ouvrage en arabe, envoyez ; mais tout ceci comme emballage seulement, car ça ne vaut pas le port.

Je vais vous faire envoyer une vingtaine de kilos café moka à mon compte, si ça ne coûte pas trop de douane.

Je vous dis : à bientôt ! dans l'espoir d'un temps meilleur et d'un travail moins bête ; car, si vous présupposez que je vis en prince, moi je suis sûr que je vis d'une façon fort bête et fort embêtante.

Ceci part avec une caravane, et ne vous parviendra pas avant fin mars. C'est un des agréments de la situation. C'est même le pire.

À vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

12 mars 1881, Harar
À sa famille

Harar, 12 mars 1881.

Chers amis,

J'ai reçu avant-hier une lettre de vous sans date, mais timbrée, je crois, du 6 février 1881.

J'ai déjà reçu, par vos lettres précédentes, nouvelle de votre envoi ; et le colis doit se trouver à présent à Aden. Seulement, j'ignore quand il prendra le chemin de Harar. Les affaires de cette entreprise-ci sont assez embrouillées.

Mais, vous dites avoir reçu ma lettre du 13 décembre 1880. Alors, vous auriez dû recevoir par la même occasion une somme de cent francs que j'ai commandé à la maison de vous envoyer, à la date du 13 décembre 1880 ; et, votre lettre étant partie du 10 février environ, vous auriez dû également recevoir une 3e somme de cent francs que j'ai commandé à la maison de vous envoyer, à la date du 10 janvier 1881, par lettre à eux, et lettre à vous, à cette même date du 10 janvier.

J'ai écrit pour savoir comment cela a été réglé. Il est vraisemblable que vous n'ayez pas encore reçu ma lettre du 10 janvier à la date où vous avez écrit la vôtre, c'est-à-dire au 16 février ; mais je me demande ce qu'il est advenu de la demande d'argent qui accompagnait ma lettre du 14 décembre 1880, lettre que vous dites avoir reçue. En tout cas, il n'y a rien de perdu si l'on n'a rien envoyé. Je vais me renseigner définitivement. – Figurez-vous que j'ai commandé deux vêtements de drap à Lyon en novembre 1880 et que je serai peut-être longtemps encore sans les recevoir. En attendant, j'ai froid ici, vêtu que je suis des tenues de coton d'Aden.

Je saurai, dans un mois, si je dois rester ici ou déguerpir ; et je serai de retour à Aden, au moment où vous recevrez ceci. J'ai eu des ennuis absurdes à Harar, et il n'y a pas à y faire, pour le moment, ce que l'on croyait. Si je quitte cette région, je descendrai probablement à Zanzibar, et je trouverai peut-être de l'occupation aux Grands Lacs. – J'aimerais mieux qu'il s'ouvrît quelque part des travaux intéressants, et ici les nouvelles n'en arrivent pas souvent.

Que l'éloignement ne soit pas une raison de me priver de vos nouvelles. Adressez toujours à Aden, d'où cela me parviendra.

À bientôt d'autres nouvelles.

Bonne santé et bonheur à tous.

Rimbaud

OceanofPDF.com

16 avril 1881, Harar
À sa famille

Harar, dimanche 16 avril 1881.

Chers amis,

J'ai reçu de vous une lettre dont je ne me rappelle pas la date : j'ai égaré cette lettre dernièrement. Vous m'y accusiez réception d'une somme de 100 francs ; c'était la 2e, dites-vous. C'est bien cela. L'autre, selon moi, la 3e c'est-à-dire, ne doit pas vous être parvenue : ma demande a dû être égarée. Gardez ainsi ces cent francs de côté. Je suis toujours en suspens. Les affaires ne sont pas brillantes. Qui sait combien je resterai ici ? Peut-être, prochainement, vais-je faire une campagne dans le pays. Il est arrivé une troupe de missionnaires français ; et il se pourrait que je les suivisse dans les pays jusqu'ici inaccessibles aux blancs de ce côté.

Votre envoi ne m'est pas encore parvenu ; il doit être cependant à Aden, et j'ai l'espoir de le recevoir dans quelques mois. Figurez-vous que je me suis commandé des tenues à Lyon, il y a 7 mois, et qu'elles ne songent pas à arriver !!

Rien de bien intéressant pour le moment.

Je vous souhaite des estomacs moins en danger que le mien, et des occupations moins ennuyeuses que les miennes.

Rimbaud

[En marge :] Ne m'envoyez rien jusqu'à nouvel ordre. Bonne santé à tous.

OceanofPDF.com

4 mai 1881, Harar
À sa famille

Harar, 4 mai 1881.

Chers amis,

Vous êtes en été, et c'est l'hiver ici, c'est-à-dire qu'il fait assez chaud, mais il pleut souvent. Cela va durer quelques mois. La récolte du café aura lieu dans six mois.

Pour moi, je compte quitter prochainement cette ville-ci pour aller trafiquer ou explorer à mon compte dans l'inconnu. Il y a un grand lac à quelques journées d'ici[1], et c'est en pays d'ivoire, je vais tâcher d'y arriver. Mais le pays doit être hostile.

Je vais acheter un cheval et m'en aller. Dans le cas où cela tournerait mal, et que j'y reste, je vous préviens que j'ai une somme de 715 sept cent quinze roupies m'appartenant déposée à l'agence d'Aden, et que vous réclamerez, si ça vous semble en valoir la peine.

Envoyez-moi un numéro d'un journal quelconque de travaux publics, que je sache ce qui se passe. Est-ce qu'on travaille à Panama ?

Écrivez à MM. Wurster et Cie, éditeurs à Zurich, Suisse, et demandez de vous envoyer de suite le *Manuel du Voyageur* par M. Kaltbrünner, contre remboursement ou comme il lui plaira.

Envoyez aussi les *Constructions à la mer*, par Bouniceau, librairie Lacroix.

Expédiez à l'agence d'Aden.

Portez-vous bien. Adieu.

A. Rimbaud

OceanofPDF.com

2 juillet 1881, Harar
À sa famille

Harar, le 2 juillet 1881.

Chers amis,

Je reviens de l'intérieur, où j'ai acheté une quantité considérable de cuirs secs.

J'ai un peu la fièvre à présent. Je repars dans quelques jours pour un pays totalement inexploré par les Européens ; et, si je réussis à me mettre décidément en route, ce sera un voyage de six semaines, pénible et dangereux, mais qui pourrait être de profit. – Je suis seul responsable de cette petite expédition. J'espère que tout ira pour le moins mal possible. En tous cas, ne vous mettez pas en peine de moi.

Vous devez être très occupés à présent ; et je vous souhaite une réussite heureuse dans vos petits travaux.

À vous,

Rimbaud

P.-S. – Je ne suis pas en contravention avec la loi militaire ? Je ne saurai donc jamais où j'en suis à ce sujet.

OceanofPDF.com

22 juillet 1881, Harar
À sa famille

Harar, vendredi 22 juillet 1881.

Chers amis,

J'ai reçu dernièrement une lettre de vous de mai ou juin. Vous vous étonnez du retard des correspondances, cela n'est pas juste : elles arrivent à peu près régulièrement, quoique à longues échéances ; et quant aux paquets, caisses et livres de chez vous, j'ai tout reçu à la fois, il y a plus de quatre mois, et je vous en ai accusé réception.

La distance est grande, voilà tout : c'est le désert à franchir deux fois qui double la distance postale.

Je ne vous oublie pas du tout. Comment le pourrais-je ? Et si mes lettres sont trop brèves c'est que, toujours en expédition, j'ai toujours été pressé aux heures de départ des courriers. Mais je pense à vous, et je ne pense qu'à vous. Et que voulez-vous que je vous raconte de mon travail d'ici, qui me répugne déjà tellement, et du pays, que j'ai en horreur, et ainsi de suite. Quand je vous raconterais les essais que j'ai faits avec des fatigues extraordinaires et qui n'ont abouti à rien, qu'à la fièvre qui me tient à présent depuis quinze jours de la manière dont je l'avais à Roches, il y a 2 ans ? Mais, que voulez-vous, je suis fait à tout à présent ; je ne crains plus rien.

Prochainement je ferai un arrangement avec la maison pour que mes appointements soient régulièrement payés entre vos mains en France, par trimestres. Je vous ferai d'abord payer tout ce qui m'est dû jusqu'aujourd'hui, et, par la suite, cela marchera régulièrement. Que voulez-vous que je fasse de monnaie improductive en Afrique ?

Vous achèterez immédiatement un titre d'une valeur ou rente quelconque avec les sommes que vous recevrez, et le consignerez en mon nom chez un notaire de confiance ; ou vous vous arrangerez de toute autre façon convenable, plaçant chez un notaire ou un banquier sûrs des environs. Les 2 seules choses que je souhaite sont : 1º que cela soit bien placé en sûreté et à *mon nom* ; 2º que cela rapporte régulièrement.

Seulement il faudrait que je sois sûr que je ne suis pas du tout en contravention avec la loi militaire, pour que l'on ne vienne pas m'empêcher d'en jouir ensuite, d'une façon ou d'une autre.

Vous toucherez pour vous-mêmes la quantité qu'il vous plaira des intérêts des sommes ainsi placées par vos soins.

La première somme que vous pourriez recevoir dans 3 mois s'élèverait à 3.000 francs environ.

Tout cela est fort naturel. Je n'ai pas besoin d'argent pour le moment, et je ne peux rien faire produire à l'argent ici.

Je vous souhaite réussite dans vos petits travaux. Ne vous fatiguez pas : c'est une chose déraisonnable ! La santé et la vie ne sont-elles pas plus précieuses que toutes les autres saletés au monde ? Vivez tranquillement.

Rimbaud

OceanofPDF.com

5 août 1881, Harar
À sa famille

Harar, le 5 août 1881.

Chers amis,

Je viens de demander que l'on donne l'ordre à la maison de France de payer entre vos mains, en monnaie française, la somme de onze cent soixante-cinq roupies et quatorze anas[1] : ce qui fait, la roupie valant à peu près 2 francs 12 cents, deux mille quatre cent soixante dix-huit francs. Toutefois, le change est variable. Dès que vous aurez reçu cette petite somme, placez-la selon qu'il convient, et prévenez-moi promptement.

Désormais, je tâcherai que mes appointements vous soient payés directement en France, tous les trois mois.

Tout cela, hélas ! n'est pas bien intéressant. Je commence à me remettre un peu de ma maladie. Je compte que vos santés sont bonnes et que votre petit travail marche à votre souhait. Moi j'ai été bien éprouvé ici, mais je compte qu'un petit tour à la côte ou à Aden me refera tout à fait. Et qui diable sait encore sur quelle route nous conduira notre chance ?

À vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

2 septembre 1881, Harar
À sa famille

Harar, 2 septembre 1881.

Chers amis,

Je crois vous avoir écrit une fois depuis votre lettre du 12 juillet.

Je continue à me déplaire fort dans cette région de l'Afrique. Le climat est grincheux et humide ; le travail que je fais est absurde et abrutissant, et les conditions d'existence généralement absurdes aussi. J'ai eu d'ailleurs des démêlés désagréables avec la direction et le reste, et je suis à peu près décidé à changer d'air prochainement. J'essayerai d'entreprendre quelque chose à mon compte dans le pays ; et, si ça ne répond pas, ce que je saurai vite, je serai tôt parti pour, je l'espère, un travail plus intelligent sous un ciel meilleur. Il se pourrait, d'ailleurs, qu'en ce cas même je reste associé de la maison, – ailleurs.

Vous me dites m'avoir envoyé des objets, caisses, effets, dont je n'ai pas donné réception. J'ai tout juste reçu un envoi de livres selon votre liste et des chemises avec. D'ailleurs, mes commandes et correspondances ont toujours circulé d'une façon insensée dans cette boîte.

Figurez-vous que j'ai commandé deux tenues en drap à Lyon, l'année passée, en novembre, et que rien n'est encore venu !

J'ai eu besoin d'un médicament, il y a six mois ; je l'ai demandé à Aden, et je ne l'ai pas encore reçu ! – Tout cela est en route au diable.

Tout ce que je réclame au monde est un bon climat et un travail convenable, intéressant : je trouverai bien cela, un jour ou l'autre ! J'espère aussi ne recevoir que de bonnes nouvelles de vous et de votre santé. C'est

mon plaisir premier d'avoir de vos nouvelles, chers amis ; et je vous souhaite plus de chance et de gaîté qu'à moi.

Au revoir.

Rimbaud

– J'ai fait donner l'ordre à la maison de Lyon de vous adresser à Roches, par la poste, le total de mes appointements en espèces, du 1er décembre 1880 au 31 juillet 1881, s'élevant à 1 165 roupies (la roupie vaut à peu près 2 francs et 12 centimes). Prière de me prévenir dès que vous aurez reçu, et de placer cette somme convenablement.

– À propos du service militaire, je continue à croire que je ne suis pas en faute ; et je serais très fâché de l'être. Renseignez-moi au juste là-dessus. Il faudra bientôt que je me fasse faire un passeport à Aden, et je devrai des explications sur ce point.

Bonjour à F.

OceanofPDF.com

7 novembre 1881, Harar
À sa famille

Harar, 7 novembre 1881.

Chers amis,

Je reçois aujourd'hui trois lettres des 8, 24 et 25 septembre.

Pour l'histoire militaire, j'écris immédiatement au consul de France à Aden, et l'agent général à Aden joindra un certificat à la déclaration du consul, et vous l'enverra de suite, je l'espère. Je ne peux pas quitter l'agence ici, où ça arrêterait de suite les affaires, puisque je suis chargé de tout et directeur du mouvement provisoirement. D'ailleurs, je vais aller en exploration plus loin encore.

Quant à prédire que ceci arrivera bientôt, ou même que cela arrivera du tout, on n'en sait rien : ainsi votre lettre du 8 septembre m'arrive après celle du 25. Une fois, j'ai reçu une lettre de mai en septembre.

Une chose qui me paraît fort singulière est que vous n'ayez pas reçu mon argent, à cette date du 25 septembre. L'ordre de payer a été donné et parti d'ici par un courrier du 4 août, et c'est arrivé à Lyon, au plus tard vers le 10 septembre. Pourquoi ne vous a-t-on pas payés ? Je vous envoie le modèle de la réclamation qu'il faut que vous adressiez de suite à cette boîte :

MM. Mazeran, Viannay et Bardey,
Rue de l'Arbre Sec, Lyon

MM.

Mon fils, M. Rimbaud, employé à votre agence au Harar, m'ayant avertie par lettre de Harar, du…, que l'ordre avait été donné, dans un courrier du Harar du 4 août 1881, à votre maison de Lyon de payer dans mes mains une somme de roupies mille cent soixante-cinq en francs au change d'Aden, solde des appointements de M. Rimbaud au Harar, du 1er décembre 80 au 30 juillet 81, je suis étonnée de n'avoir reçu jusqu'aujourd'hui rien de relatif à ce sujet. Je vous serai obligée de me dire ce qu'il en est et ce que vous entendez faire.

Agréez, MM. l'assurance de mes respects.

Et si on ne répond pas, réclamez énergiquement ; si on répond, vous savez que la somme est de 1 165 roupies et le change de la roupie 2 francs 15, c'est-à-dire

	215
	5 825
	1 165
2 504	2 330
soit francs	2 504,75

que vous devez toucher.

En tous cas, je ne déguerpirai pas d'ici sans avoir des nouvelles sûres de cette somme et sans posséder le reçu ou au moins la nouvelle de votre main.

Vous êtes en hiver à présent, et je suis en été. Les pluies ont cessé ; il fait très beau et assez chaud. Les caféiers mûrissent. Je vais prochainement faire une grande expédition ; peut-être jusqu'au Choa, un nom que vous voyez sur vos cartes. Soyez tranquilles, je ne m'aventure jamais qu'à bon escient. Il y aurait beaucoup à faire et à gagner ici, si le pays n'était entouré de brigands qui coupent les routes des meilleurs débouchés.

Je me confie à vous pour ces malheureux fonds. Mais que diable voulez-vous que je fasse de propriétés foncières ? J'ai bien encore quelques fonds à envoyer à présent, environ 1 500 francs ; mais je voudrais voir arriver les premiers.

J'aime à croire que cette affaire des 28 jours s'arrangera sans bruit : je préviens à Aden qu'on ne laisse pas traîner ça. Comment diable voulez-vous

que je flanque tous mes travaux à la dérive pour ces 28 jours ?

Quoi qu'il arrive, je prends plaisir à penser que vos petites affaires vont bien. Si vous avez besoin, prenez ce qui est à moi : c'est à vous. Pour moi, je n'ai personne à qui songer, sauf ma propre personne, qui ne demande rien.

Tout à vous,

Rimbaud
Harar 7 novembre 81

OceanofPDF.com

1882

18 janvier 1882, Aden
À sa famille

Aden, le 18 janvier 1882.

Chers amis,

Je reçois votre lettre du 27 décembre 1881, contenant une lettre de Delahaye. Vous me dites m'avoir écrit deux fois au sujet du reçu de cette somme d'argent. Comment se fait-il que vos lettres ne me soient pas arrivées ? Et je viens de télégraphier d'Aden à Lyon, à la date du 5 janvier, sommant de payer cette somme ! Vous ne me dites pas non plus quelle somme vous avez reçue, ce que je suis cependant pressé de savoir. Enfin, il est heureux que cela soit arrivé, après avoir été retenu pendant six mois ! Je me demande aussi à quel change cela a pu vous être payé. À l'avenir, je choisirai un autre moyen pour mes envois d'argent, car la façon d'agir de ces gens est très désagréable. J'ai en ce moment environ 2 000 francs de libre, mais j'en aurai besoin prochainement.

Je suis sorti du Harar et rentré à Aden, où j'attends de rompre mon engagement avec la maison. Je trouverai facilement autre chose.

Quant à l'affaire du service militaire, vous trouverez ci-inclus une lettre du consul à mon adresse, vous montrant ce que j'ai fait et quelles pièces sont au ministère. Montrez cette lettre à l'autorité militaire, ça les tranquillisera. S'il est possible de m'envoyer un double de mon livret perdu, je vous serai obligé de le faire prochainement, car le consul me le demande. Enfin, avec ce que vous avez et ce que j'ai envoyé, je crois que l'affaire va pouvoir s'arranger.

Ci-joint une lettre pour Delahaye, prenez-en connaissance. S'il reste à Paris[1], cela fera bien mon affaire : j'ai besoin de faire acheter quelques instruments de précision. Car je vais faire un ouvrage pour la Société de géographie[2], avec des cartes et des gravures, sur le Harar et les pays Gallas. Je fais venir en ce moment de Lyon un appareil photographique ; je le transporterai au Harar, et je rapporterai des vues de ces régions inconnues. C'est une très bonne affaire.

Il me faut aussi des instruments pour faire des levés topographiques et prendre des latitudes. Quand ce travail sera terminé et aura été reçu à la Société de géographie, je pourrai peut-être obtenir des fonds d'elle pour d'autres voyages. La chose est très facile.

Je vous prie donc de faire parvenir la commande ci-incluse à Delahaye, qui se chargera de ces achats, et vous n'aurez qu'à payer le tout. Il y en aura pour plusieurs milliers de francs, mais cela me fera un bon rapport. Je vous serai très reconnaissant de me faire parvenir le tout le plus tôt possible, *directement*, à Aden. Je vous conjure d'exécuter entièrement la commande ; si vous me faisiez manquer quelque chose là-dedans, vous me mettriez dans un grand embarras.

Tout à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

18 janvier 1882, Aden
À Ernest Delahaye
(lettre jointe à la précédente)

Monsieur Alfred [*sic*] Delahaye, 8, place Gerson, à Paris.

Aden, le 18 janvier 1882.

Mon cher Delahaye,

Je reçois de tes nouvelles avec plaisir.

Sans autres préambules, je vais t'expliquer comme quoi, si tu restes à Paris, tu peux me rendre un grand service.

Je suis pour composer un ouvrage, sur le Harar et les Gallas que j'ai explorés, et le soumettre à la Société de géographie. Je suis resté un an dans ces contrées, en emploi dans une maison de commerce française.

Je viens de commander à Lyon un appareil photographique qui me permettra d'intercaler dans cet ouvrage des vues de ces étranges contrées.

Il me manque des instruments pour la confection des cartes, et je me propose de les acheter. J'ai une certaine somme d'argent en dépôt chez ma mère, en France ; et je ferai ces achats là-dessus.

Voici ce qu'il me faut, et je te serai infiniment reconnaissant de me faire ces achats en t'aidant de quelqu'un d'expert, par exemple d'un professeur de mathématiques de ta connaissance, et tu t'adresseras au meilleur fabricant de Paris :

1º Un *théodolithe*[1] *de voyage*, de petites dimensions. Faire régler soigneusement, et emballer soigneusement. Le prix d'un théodolithe est assez élevé. Si cela coûte plus de 15 à 1 800 francs, laisser le théodolithe et acheter les deux instruments suivants :

Un bon sextant,

Une boussole de reconnaissance Cravet, à niveau.

2º Acheter une *collection minéralogique de 300 échantillons.* Cela se trouve dans le commerce.

3º *Un baromètre anéroïde de poche.*

4º *Un cordeau d'arpenteur en chanvre.*

5º *Un étui de mathématiques* contenant : une règle, une équerre, un rapporteur, compas de réduction, décimètre, tire-lignes, etc.

6º *Du papier à dessin.*

Et les livres suivants :

Topographie et Géodésie, par le commandant Salneuve *(librairie Dumaine*, Paris) ;

Trigonométrie des lycées supérieurs ;

Minéralogie des lycées supérieurs, ou le meilleur cours de l'École des mines ;

Hydrographie, le meilleur cours qui se trouve ;

Météorologie, par Marie Davy (*Masson, libraire*) ;

Chimie industrielle, par Wagner (*Savy, libraire*, rue Hautefeuille) ;

Manuel du vogageur, par Kaltbrünner (chez *Reinwald*) ;

Instructions pour les voyageurs préparateurs (*librairie du Muséum d'Histoire naturelle*) ;

Le Ciel, par Guillemin[2] ;

Enfin l'*Annuaire du Bureau des Longitudes pour 1882*.

Fais la facture du tout, joins-y tes frais, et paie-toi sur mes fonds déposés chez madame Rimbaud, à Roches.

Tu ne t'imagines pas quel service tu me rendras. Je pourrai achever cet ouvrage et travailler ensuite aux frais de la société de Géographie.

Je n'ai pas peur de dépenser quelques milliers de francs, qui me seront largement revalus.

Je t'en prie donc, si tu peux le faire, achète-moi ce que je demande le plus promptement possible ; surtout le théodolithe et la collection minéralogique. D'ailleurs, j'ai également besoin du tout. Emballe soigneusement.

À la prochaine poste, qui part dans trois jours, détails. En attendant, hâte-toi.

Salutations cordiales.

Rimbaud

(Maison Mazeran, Viannay et Bardey, à Aden).

OceanofPDF.com

22 janvier 1882, Aden
À sa famille

Aden, 22 janvier 1882.

Chers amis,

Je vous confirme ma lettre du 18, partie avec le bateau anglais et qui vous arrivera quelques jours avant ceci.

Aujourd'hui, un courrier de Lyon m'apprend que l'on ne vous a payé que 2 250 francs au lieu de 2 469 fr. 80 qui me sont dûs [*sic*], en comptant la roupie au change de 2 francs et 12 centimes, comme il était spécifié dans l'ordre de paiement. J'envoie de suite une réclamation à la maison et je vais faire une plainte au consul, car ceci est une filouterie pure et simple ; et, d'ailleurs, j'aurais dû m'y attendre, car ces gens sont des ladres et des fripons bons seulement pour exploiter les fatigues de leurs employés. Mais je persiste à ne pas comprendre comment vos lettres mentionnant le paiement de cette somme ne me sont pas arrivées : vous les avez donc adressées à eux, à Lyon ? En ce cas, cela ne m'étonne pas que rien ne soit parvenu, car ces gens s'arrangent de façon à bouleverser et intercepter toutes les correspondances de leurs employés.

Faites attention, à l'avenir, de m'adresser tout ici directement, sans passer par leur maudite entremise. Faites-y attention, surtout à propos de l'envoi des objets que je vous ai demandés par ma lettre d'avant-hier et à l'achat desquels je suis décidé à employer la somme que vous avez reçue : que rien ne passe par chez eux, car cela serait infailliblement gâté ou perdu.

Vous m'avez fait un premier envoi de livres, qui m'est débarqué en mai 1881. Ils avaient eu l'idée d'emballer des bouteilles d'encre dans la caisse, et, les bouteilles s'étant cassées, tous les livres ont été baignés d'encre.

M'avez-vous fait un autre envoi que celui-là ? Dites-le-moi, que je puisse réclamer, s'il s'est égaré quelque chose.

Je suppose que vous avez transmis ma lettre à Delahaye, et que celui-ci aura pu se charger des commissions indiquées. Je recommande de nouveau que les instruments de précision soient soigneusement vérifiés, avant l'achat, par des personnes compétentes, et, ensuite, soigneusement emballés et expédiés directement, à mon adresse à Aden, par les agences à Paris des Messageries maritimes.

Je tiens surtout au théodolithe, car c'est le meilleur instrument topographique et celui qui peut me rendre le plus de services. Il est bien entendu que le *sextant* et la *boussole* sont pour remplacer le théodolithe, si celui-ci coûte trop cher. Supprimez la *collection minéralogique*, si cela empêche d'acheter le théodolithe ; mais, en tous cas, achetez les livres, que je vous recommande de soigner.

Il me faut aussi une *longue vue* ou *lunette d'état-major* : à acheter, en même temps, chez les mêmes fabricants, que le théodolithe et le baromètre.

Décidément, supprimez complètement la collection minéralogique, pour l'instant. Prochainement, je vous enverrai un millier de francs : je vous serai donc obligé d'acheter *avant tout le théodolithe*.

Voici comme vous pourriez distribuer votre argent :

Longue vue, 100 francs ; baromètre, 100 francs ; cordeau, compas, 40 francs ; livres, 200 francs ; et le reste, au théodolithe et aux frais jusqu'à Aden.

Mon appareil photographique m'arrivera de Lyon dans quelques semaines : j'ai expédié les fonds, payé d'avance.

Je vous conjure d'exécuter mes commandes et de ne pas me faire manquer de ce que je vous demande, si vous voyez que vous pouvez réellement me procurer les choses dans de bonnes conditions ; car il est bien entendu que tous ces instruments ne peuvent être achetés que par quelqu'un de compétent. Sinon, gardez l'argent, – qu'il est trop pénible d'amasser pour l'employer à l'acquisition de camelote !

Prière d'envoyer la lettre ci-incluse à monsieur *Devisme, armurier*[1], à Paris. C'est une demande de renseignements, au sujet d'une arme spéciale pour la chasse à l'éléphant. Vous me transmettrez sa réponse de suite, et je verrai si je dois vous envoyer des fonds.

J'écris que l'on vous solde le restant de la dite somme. Il vous reste dû 219 francs 80 c. qui, je suppose, vont vous être envoyés sur ma

recommandation.

Tout à vous,

Rimbaud

– Et faites acheter le théodolithe, le baromètre, le cordeau et le télescope, à tout prix, par quelqu'un qui soit connaisseur et chez de bons fabricants. Sinon, il vaudrait beaucoup mieux garder l'argent et se contenter d'acheter les livres.

– N'avez-vous pas reçu de l'argent, sur mon ordre, une fois en novembre 1880 et une seconde fois en février 1881 ? On me l'écrit de Lyon. Faites-moi mon compte au juste, que je sache ce que j'ai ou ce que je n'ai pas.

OceanofPDF.com

22 janvier 1882, Aden
À Louis-Ferdinand Devisme
(lettre jointe à la précédente)

Monsieur Devisme, à Paris.

Aden, le 22 janvier 1882.

Monsieur,

Je voyage dans les pays Gallas (Afrique orientale) et, m'occupant en ce moment de la formation d'une troupe de chasseurs d'éléphants, je vous serais très réellement reconnaissant de vouloir bien me faire renseigner, aussi prochainement que possible, au sujet suivant :

Y a-t-il une arme spéciale pour la chasse à l'éléphant ?

Sa description ?

Ses recommandations ?

Où se trouve-t-elle ? Son prix ?

La composition des munitions, empoisonnées, explosibles ?

Il s'agit pour moi de l'achat de deux armes d'essai telles, – et, possiblement, après épreuve, d'une demi-douzaine.

Vous remerciant d'avance de la réponse, je suis, monsieur, votre serviteur.

Rimbaud,
Aden (colonies anglaises).

OceanofPDF.com

12 février 1882, Aden
À sa famille

Aden, le 12 février 1882.

Chers amis,

J'ai reçu votre lettre du 21 janvier, et je compte que vous aurez reçu mes deux lettres avec des commandes de livres et d'instruments, et aussi le télégramme, à la date du 24, qui les annulait.

Quant au reçu de l'argent : vos lettres étaient arrivées au Harar le lendemain de mon départ, de sorte qu'elles n'ont pu me rejoindre à Aden avant la fin de janvier. En tout cas, il se trouve qu'on m'a supprimé une certaine somme sur le change. Mais tenez-vous tranquilles, et ne faites pas de réclamations. Je toucherai cela ici, ou je vous le ferai envoyer en France.

Vous avez placé cet argent en terrain[1], et vous avez bien fait. Aussitôt que je l'ai su, je vous ai télégraphié de ne pas acheter ce que j'avais commandé, et j'espère que vous aurez compris.

Quand je vous enverrai une nouvelle somme, elle pourra être employée comme je vous l'avais expliqué ; car j'ai réellement besoin des instruments que je vous ai dits. Seulement, l'achat en sera pour plus tard.

Je ne compte pas rester longtemps à Aden, où il faudrait avoir des intérêts plus intelligents que ceux que j'y ai. Si je pars, et je compte partir prochainement, ce sera pour retourner au Harar ou descendre à Zanzibar, où j'aurai de très bonnes recommandations ; en tous cas, si je n'y trouve rien, je pourrai toujours rentrer ici, où je dénicherai bien des travaux meilleurs que ceux que j'ai.

Il y a près d'un mois que je vous ai envoyé les certificats demandés, du moins que je les ai envoyés au ministère de la guerre, par la voie du consul

de France à Aden.

Le consul veut absolument voir mon livret. Je n'ai pas dit qu'il est perdu. S'il est possible d'en avoir un double, prière de me l'envoyer.

Bonne chance et bonne santé. À bientôt d'autres nouvelles.

Rimbaud

OceanofPDF.com

15 avril 1882, Aden
À sa mère

Aden, 15 avril 1882.

Chère mère,

Ta lettre du 30 mars m'arrive le 12 avril.

Je vois avec plaisir que tu t'es remise, et il faut te rassurer de ce côté. Inutile de se noircir les idées tant qu'on existe.

Quant à mes intérêts, dont tu parles, ils sont minces et je ne me tourmente nullement à leur sujet. Qui pourrait me faire du tort, à moi qui n'ai rien que mon individu ? Un capitaliste de mon espèce n'a rien à craindre de ses spéculations, ni de celles des autres.

Merci pour l'hospitalité que vous m'offrez, mes chers amis. Ça, c'est entendu, d'un côté comme de l'autre.

Excusez-moi d'avoir passé un mois sans vous écrire. J'ai été harassé par toutes sortes de travaux. Je suis toujours dans la même maison, aux mêmes conditions ; seulement, je travaille bien plus et je dépense presque tout, et je suis décidé à ne pas séjourner à Aden. Dans un mois, je serai ou de retour à Harar, ou en route pour Zanzibar.

À l'avenir, je n'oublierai plus de vous écrire par chaque poste.

Beau temps et bonne santé.

Tout à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

10 mai 1882, Aden
À sa famille

Aden, 10 mai 1882.

Cher amis,

J'ai écrit deux fois dans le courant d'avril, et mes lettres ont dû parvenir. Je reçois la vôtre du 23 avril.

Rassurez-vous sur mon compte : ma situation n'a rien d'extraordinaire. Je suis toujours employé à la même boîte, et je trime comme un âne dans un pays pour lequel j'ai une horreur invincible. Je fais des pieds et des mains pour tâcher de sortir d'ici et d'obtenir un emploi plus récréatif. J'espère bien que cette existence-là finira avant que j'aie eu le temps de devenir complètement idiot. En outre, je dépense beaucoup à Aden, et ça me donne l'avantage de me fatiguer bien plus qu'ailleurs. Prochainement, je vous enverrai quelques centaines de francs pour des achats. En tout cas, si je pars d'ici, je vous préviendrai. Si je n'écris pas plus, c'est que je suis très fatigué et que, d'ailleurs, chez moi, comme chez vous, il n'y a rien de nouveau.

Avant tout, bonne santé.

Rimbaud

OceanofPDF.com

25 mai 1882, Aden
À sa famille

Aden, 25 mai 1881[1].

Chers amis, chère maman,

Je reçois ta lettre du 5 mai. Je suis heureux de savoir que ta santé s'est remise et que tu peux rester en repos. À ton âge, il serait malheureux d'être obligé de travailler. Hélas ! moi, je ne tiens pas du tout à la vie ; et si je vis, je suis habitué à vivre de fatigue ; mais si je suis forcé de continuer à me fatiguer comme à présent, et à me nourrir de chagrins aussi véhéments qu'absurdes dans ces climats atroces, je crains d'abréger mon existence.

Je suis toujours ici aux mêmes conditions, et, dans trois mois, je pourrais vous envoyer 5 000 francs d'économies ; mais je crois que je les garderai pour commencer quelque petite affaire à mon compte dans ces parages, car je n'ai pas l'intention de repasser toute mon existence dans l'esclavage.

Enfin, puissions-nous jouir de quelques années de vrai repos dans cette vie ; et heureusement que cette vie est la seule et que cela est évident, puisqu'on ne peut s'imaginer une autre vie avec un ennui plus grand que celle-ci !

Tout à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

10 juillet 1882, Aden
À sa famille

Aden, 10 juillet 1882.

Chers amis,

J'ai reçu vos lettres du 19 juin ; et je vous remercie de vos bons conseils.

J'espère bien aussi voir arriver mon repos avant ma mort. Mais d'ailleurs, à présent, je suis fort habitué à toute espèce d'ennuis et si je me plains, c'est une espèce de façon de chanter.

Il est probable que je vais repartir dans un mois ou deux au Harar si les affaires d'Égypte s'arrangent. Et cette fois j'y ferai un travail sérieux.

C'est dans la prévision de ce prochain voyage que je vous prie d'envoyer à sa destination la lettre ci-jointe, dans laquelle je demande une bonne carte du Harar. Mettez cette lettre sous enveloppe à l'adresse y indiquée, affranchissez et joignez un timbre pour la réponse. On vous dira le prix et vous enverrez le montant une dizaine de francs en un mandat-poste ; et, sitôt arrivée, envoyez-moi cette carte. Je ne puis pas m'en passer, et personne ne l'a ici. Je compte donc sur vous. Nouvelles prochainement.

À vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

31 juillet 1882, Aden
À sa famille

Aden, 31 juillet 1882.

Chers amis,

J'ai reçu votre lettre du 10 juillet.

Vous allez bien, je vais bien aussi.

Vous avez dû recevoir une lettre de moi, où je vous priais de me faire revenir une carte de l'Abyssinie et du Harar, la *carte de l'Institut géographique de Péterman*[1]. Je compte qu'on vous l'aura trouvée, et que je la recevrai. Surtout, ne m'envoyez pas une carte autre que celle-là.

Mon travail ici est toujours le même ; et je ne sais si je permuterai, ou si on me laissera à la même place.

Les désordres en Égypte[2] ont pour effet de gêner toutes les affaires de ce côté ; et je me tiens tranquille dans mon coin, pour le moment, car je ne trouverais rien ailleurs. Si l'occupation anglaise est permanente en Égypte, cela vaudra mieux. De même, si les Anglais descendent au Harar, il y aura un bon temps à passer.

Enfin, espérons de l'avenir.

Tout à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

28 septembre 1882, Aden
À sa famille

Aden, 28 septembre 1882.

Mes chers amis,

Je suis toujours au même lieu ; mais je compte partir, à la fin de l'année, pour le continent africain, non plus pour le Harar, mais pour le Choa (Abyssinie).

Je viens d'écrire à l'ancien agent de la maison à Aden, monsieur le colonel Dubar, Lyon, qu'il me fasse envoyer ici un appareil photographique complet, dans le but de le transporter au Choa, où c'est inconnu et où ça me rapportera une petite fortune, en peu de temps.

Ce monsieur Dubar est un homme très sérieux, et il m'enverra ce qui me convient. Il doit s'informer ; et, aussitôt qu'il aura rassemblé ce qu'il faut, il vous demandera les fonds nécessaires, que je vous fais expédier et que vous lui enverrez immédiatement sans détails.

Je vous fais envoyer une somme de 1 000 francs par la maison de Lyon. Cette somme est destinée exclusivement au but ci-dessus indiqué : – ne l'employez pas autrement sans avis de moi. En outre, s'il faut davantage, 500 ou 1 000 francs, trouvez-les chez vous, et envoyez tout ce qu'on vous demande. Vous m'écrirez ensuite ce que je vous dois, cela sera aussitôt envoyé : j'ai à moi, ici, une somme de 5 000 francs.

La dépense ci-dessus me sera très utile ; si même des circonstances contraires me retenaient ici, j'y vendrais toujours le tout avec bénéfice.

À la fin d'octobre, vous recevrez les 1 000 francs de Lyon. Comme je l'ai dit, ils sont exclusivement destinés à cet achat. Je n'ai pas le temps d'en dire plus aujourd'hui. J'aime à vous croire en bonne santé et prospérité.

Tout à vous,

Rimbaud

– Ci-inclus chèque de 1 000 francs sur la maison de Lyon.

OceanofPDF.com

3 novembre 1882, Aden
À sa famille

Aden, 3 novembre 1882.

Chers amis,

Une lettre de Lyon, du 20 octobre, m'annonce que mon bagage photographique est acheté. Il doit être en route à présent. On a donc dû s'adresser à vous pour le remboursement des frais. Je compte que vous avez reçu, il y a longtemps, mon chèque de 1 000 francs sur la maison de Lyon, et que l'on vous en aura renvoyé le montant, d'où vous aurez payé les achats.

J'attends nouvelles de cela, et je compte que tout se sera passé sans accrocs.

Quand je saurai cette affaire en règle, je vous enverrai de nouvelles commissions, s'il reste de l'argent.

Je pars en janvier 1883 au Harar, pour le compte de la maison.

Bonne santé. Tout à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

16 novembre 1882, Aden
À sa famille

Aden, le 16 novembre 1882.

Chers amis,

Je reçois votre lettre du 24 octobre. Je pense qu'à présent on aura payé le chèque, et que mon affaire est en route.

Si je pars d'Aden, ce sera probablement au compte de la Compagnie. Tout cela ne se décidera que dans un mois ou deux ; jusqu'à présent, on ne me laisse rien voir de précis. Quant à revenir en France, qu'irais-je chercher là, à présent ? Il vaut beaucoup mieux que je tâche d'amasser quelque chose par ici ; ensuite, je verrai. L'important et le plus pressé pour moi, c'est d'être indépendant, n'importe où.

Le calendrier me dit que le soleil se lève en France à 7 h. 1/4 et se couche à 4 h. 15, en ce mois de novembre ; ici, c'est toujours à peu près de 6 à 6. Je vous souhaite un hiver à votre mesure, – et, d'avance (car qui sait où je serai dans quinze jours ou un mois), une bonne année, ce qui peut s'appeler une bonne année, et tout à votre souhait, pour 1883.

Quand je serai reparti en Afrique, avec mon bagage photographique, je vous enverrai des choses intéressantes. Ici, à Aden, il n'y a rien, pas même une seule feuille[1] (à moins qu'on ne l'apporte), et c'est un endroit où l'on ne séjourne que par nécessité.

Pour le cas où les 1 000 francs ne seraient pas entièrement employés, je vous donne encore commission de m'envoyer les livres suivants, qui me sont indispensables là où je vais et où je n'ai rien pour me renseigner.

Vous donnez la liste ci-jointe à la librairie d'Attigny[2], avec commission de faire revenir le tout le plus promptement possible (car si cela n'arrive pas

à Aden, on me le retardera beaucoup).

S'il ne reste pas d'argent, envoyez néanmoins de suite la commande, et prévenez-moi : j'enverrai le manquant. La valeur du tout peut être 200 francs. Enfermez dans une caisse, avec la déclaration « livres » à l'extérieur ; expédiez à M. Dubar, avec un mot lui expliquant de remettre le colis adressé à mon nom à Aden à l'agence des Messageries maritimes. Car si vous faites passer cela par la maison de Lyon, ça ne m'arrivera jamais.

Forcé de vous quitter. Je vous remercie d'avance.

Tout à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

18 novembre 1882, Aden
À sa mère

Aden, 18 novembre 1882.

Chère maman,

Je reçois ta lettre du 27 octobre, où tu dis avoir reçu les 1 000 francs de Lyon.

L'appareil coûte, dites-vous, 1 850 francs. Je vous télégraphie à la date d'aujourd'hui : « Payez-le de mon argent de l'année passée. » C'est-à-dire : le surplus des 1 000 francs, fournissez-le des 2 500 que j'ai envoyé l'an passé.

J'ai bien 4 000 francs ici ; mais ils sont placés au Trésor anglais, et je ne puis les déplacer sans frais. D'ailleurs, j'en aurai besoin prochainement[1].

Ainsi donc, retirez 1 000 francs de ce que je vous ai envoyé en 1881 : je ne puis m'arranger autrement. Car ce que j'ai à présent, quand je serai en Afrique, je pourrai faire avec des affaires qui me rapporteront le triple. Si je vous dérange, je m'excuse mille fois. Mais je ne puis pas me dépouiller à présent.

Quant à l'appareil, s'il est bien conditionné, il me rapportera certainement ses frais. De cela, je ne doute pas. En tous cas, je trouverai toujours à le revendre avec bénéfice. L'affaire est envoyée, laissons-la aboutir.

Je vous ai écrit hier, en joignant une commande de livres de la valeur d'environ 200 francs. Prière de me les expédier, comme je vous l'ai indiqué, sans faute.

Je vais retourner au Harar, comme agent de la maison, et je vais travailler sérieusement. J'espère avoir une quinzaine de mille francs à la fin de l'année prochaine.

Encore une fois, excusez-moi du tracas. Je ne vous le renouvellerai plus. Seulement, n'oubliez pas les livres.

Tout à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

8 décembre 1882, Aden
À sa mère et à sa sœur

Aden, 8 décembre 1882.

Chère maman,

Je reçois ta lettre du 24 novembre m'apprenant que la somme a été versée et que l'expédition est en train. Naturellement, on n'a pas acheté sans savoir s'il y aurait des fonds pour couvrir l'achat. C'est pour cette raison que la chose ne s'est décidée qu'au reçu des 1 850 francs.

Tu dis qu'on me vole. Je sais très bien ce que coûte un appareil seul : quelques centaines de francs. Mais ce sont les produits chimiques, très nombreux et chers et parmi lesquels se trouvent des composés d'or et d'argent valant jusqu'à 250 francs le kilog., ce sont les glaces, les cartes, les cuvettes, les flacons, les emballages très chers, qui grossissent la somme. J'ai demandé de tous les ingrédients pour une campagne de deux ans. Pour moi, je trouve que je suis servi à bon marché. Je n'ai qu'une crainte, celle que ces choses se brisent en route, en mer. Si cela m'arrive intact, j'en tirerai un large profit, et je vous enverrai des choses curieuses.

Au lieu donc de te fâcher, tu n'as qu'à te réjouir avec moi. Je sais le prix de l'argent ; et, si je hasarde quelque chose, c'est à bon escient.

Je vous prierai de vouloir bien ajouter ce qu'on pourrait vous demander en outre pour les frais de port et d'emballage.

Vous avez de moi une somme de 2 500 francs, d'il y a deux ans. Prenez à votre compte les terres que vous avez achetées avec cela, en concurrence des sommes que vous débourserez pour moi. L'affaire est bien simple, et il n'y a pas de dérangements.

Ce qui est surtout attristant, c'est que tu termines ta lettre en déclarant que vous ne vous mêlerez plus de mes affaires. Ce n'est pas une bonne manière d'aider un homme à des mille lieues de chez lui, voyageant parmi des peuplades sauvages et n'ayant pas un seul correspondant dans son pays. J'aime à espérer que vous modifierez cette intention peu charitable. Si je ne puis même plus m'adresser à ma famille pour mes commissions, où diable m'adresserai-je ?

Je vous ai dernièrement envoyé une liste de livres à m'expédier ici. Je vous en prie, ne jetez pas ma commission au diable ! Je vais repartir au continent africain, pour plusieurs années ; et, sans ces livres, je manquerais d'une foule de renseignements qui me sont indispensables. Je serais comme un aveugle ; et le défaut de ces choses me préjudicierait beaucoup. Faites donc revenir promptement tous ces ouvrages, sans en excepter un ; mettez-les en une caisse avec la suscription « livres », et envoyez-moi ici, en payant le port, par l'entremise de M. Dubar.

Joignez-y ces deux ouvrages :

Traité complet des chemins de fer, par Couche (chez *Dunod*, quai des Augustins, à Paris) ;

Traité de Mécanique de l'École de Châlons.

Tous ces ouvrages coûteront 400 francs. Déboursez cet argent pour moi, et couvrez-vous comme je l'ai dit ; et je ne vous ferai plus rien débourser, car je pars dans un mois pour l'Afrique. Pressez-vous donc.

À vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

1883

6 janvier 1883, Aden
À sa mère et à sa sœur

Aden, le 6 janvier 1883.

Ma chère maman,
Ma chère sœur,

J'ai reçu il y a déjà huit jours la lettre où vous me souhaitez la bonne année. Je vous rends mille fois vos souhaits, et j'espère qu'ils seront réalisés pour nous tous. Je pense toujours à Isabelle ; c'est à elle que j'écris chaque fois[1], et je lui souhaite particulièrement tout à son souhait.

Je repars à la fin du mois de mars pour le Harar. Le dit bagage photographique m'arrive ici dans 15 jours ; et je verrai vite à l'utiliser et à en repayer les frais : ce qui sera peu difficile, les reproductions de ces contrées ignorées et des types singuliers qu'elles renferment devant se vendre en France et d'ailleurs, je retirerai là-bas même un bénéfice immédiat de toute la balançoire[2].

J'aime à compter que les frais sont terminés pour cette affaire. Si cependant l'expédition nécessitait quelques nouvelles dépenses, faites-les encore, je vous en prie ; et terminez au plus tôt.

Envoyez-moi les livres également.

M. Dubar doit aussi m'envoyer un instrument scientifique, nommé graphomètre[3].

Je compte faire quelques bénéfices à Harar, cette année-ci, et je vous renverrai la balance de ce que je vous ai fait débourser. Pour longtemps, non plus, je ne vous troublerai avec mes commissions. Je vous demande bien

pardon, si je vous ai dérangés. C'est que la poste est si longue, aller et retour, du Harar, que j'ai mieux aimé me pourvoir de suite pour longtemps.

Tout au mieux

Rimbaud

OceanofPDF.com

15 janvier 1883, Aden
À sa famille

Aden, le 15 janvier 1883.

Chers amis,

J'ai reçu votre dernière lettre, avec vos souhaits de bonne année. Merci de tout cœur, et croyez-moi toujours votre dévoué.

J'ai reçu la liste des livres achetés. Justement, comme vous le dites, ceux qui manquent sont le plus nécessaires. L'un est un *traité de topographie* (non de photographie, j'ai un traité de photographie dans mon bagage). La topographie est l'art de lever des plans en campagne : il faut que je l'aie. Vous communiquerez donc la lettre ci-jointe au libraire, et il trouvera facilement un traité d'un auteur quelconque. L'autre est un traité de géologie et minéralogie pratiques. Pour le trouver, il s'adressera comme je le lui explique.

Ces deux détails faisaient partie d'une commission passée ; c'est pour cela que j'insiste pour les avoir. Ils me sont d'ailleurs très utiles.

Je ne vous enverrai plus de nouvelles commissions, sans argent. Excusez-moi du trouble.

Isabelle a tort de désirer me voir dans ce pays-ci. C'est un fond de volcan, sans une herbe. Tout l'avantage est que le climat est très sain et qu'on y fait des affaires assez actives. Mais, de mars en octobre, la chaleur est excessive ici. À présent, nous sommes en hiver, le thermomètre est à 30° seulement, à l'ombre ; il ne pleut jamais. Voici un an que je couche continuellement à ciel ouvert. Personnellement, j'aime beaucoup ce climat ; car j'ai toujours horreur de la pluie, de la boue et du froid. Mais, fin mars, il est probable que je repartirai pour le Harar. Là, c'est montagneux et très élevé ; de mars

en octobre, il pleut sans cesse et le thermomètre est à 10 degrés. Il y a une végétation magnifique, et des fièvres. Si j'y repars, j'y resterai probablement une année encore. Tout ceci se décidera prochainement. Du Harar, je vous enverrai des vues, des paysages et des types.

Quant au Trésor anglais dont je parlais, c'est simplement une caisse d'épargne spéciale à Aden ; et cela rapporte environ 4 1/2 pour cent. Mais la somme des dépôts est limitée. Ce n'est pas très pratique.

À une prochaine occasion.

A. Rimbaud

OceanofPDF.com

28 janvier 1883, Aden
À Albert Delagenière, vice-consul de France à Aden

Aden, le 28 janvier 1883

Monsieur le consul de France[1] à Aden.

Monsieur

Excusez-moi de soumettre à votre jugement la circonstance suivante.

Ce jour à 11 heures du matin, le nommé Ali Chemmak[2], magasinier à la maison où je suis employé, s'étant montré très insolent envers moi, je m'étais permis de lui donner un soufflet sans violence. Les coolies de service et divers témoins arabes m'ayant ensuite saisi pour le laisser libre de riposter, le dit Ali Chemmak me frappa à la figure, me déchira mes vêtements et par la suite se saisit d'un bâton et m'en menaçait. Les gens présents ayant [*sic*] intervenu, Ali se retira et peu après sortit porter contre moi à la police municipale plainte en coups et blessures, et aposta plusieurs faux témoins pour déclarer que je l'avais menacé de le frapper d'un poignard, etc., etc., et autres mensonges destinés à envenimer l'affaire à mes dépens et exciter contre moi la haine des indigènes.

Comparaissant à ce sujet à la police municipale à Aden, je me suis permis de prévenir M. le consul de France au sujet des violences et des menaces dont j'ai été l'objet de la part des indigènes, demandant sa protection dans le cas où l'issue de l'affaire semblerait le lui conseiller.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Consul,

Votre serviteur,

Rimbaud
Employé à la maison Mazeran,
Viannay et Bardey à Aden

OceanofPDF.com

14 mars 1883, Aden
À sa famille

Aden, 14 mars 1883.

Chers amis,

Je pars le 18 pour Harar, au compte de la maison.

J'ai reçu tous les bagages qui vous ont tant troublés. Je n'attends plus que les derniers trois livres.

On vous demandera, peut-être prochainement, de Lyon, une somme de 100 francs, plus ou moins, pour paiement d'un *graphomètre* (instrument à lever les plans) que j'ai commandé. Payez-les ; et, désormais, je ne vous commanderai plus rien, sans envoyer d'argent.

Je compte faire quelques bénéfices au Harar et pouvoir recevoir, dans un an, des fonds de la Société de géographie.

Je vous écrirai le jour de mon départ.

Bonne chance et santé.

Tout à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

19 mars 1883, Aden
À sa famille

Aden, 19 mars 1883.

Mes chers amis,

J'ai reçu votre dernière lettre ; et la caisse de livres m'est arrivée hier au soir. Je vous remercie.

L'appareil photographique, et tout le reste, est en excellent état ; quoiqu'il ait été se promener à Maurice. Et je tirerai bon parti de tout cela.

Quant aux livres, ils me seront très utiles dans un pays où il n'y a pas de renseignements et où l'on devient bête comme un âne, si on ne repasse pas un peu ses études. Les jours et les nuits, surtout, sont bien longs au Harar, et ces bouquins me feront agréablement passer le temps. Car il faut dire qu'il n'y a aucun lieu de réunion public au Harar ; on est forcé de rester chez soi continuellement. Je compte, d'ailleurs, faire un curieux album de tout cela.

Je vous envoie un chèque de cent francs, que vous toucherez. Achetez-moi les livres dont le détail suit. La dépense des livres est utile :

Dunod, 49, quai des Grds-Augustins, Paris :	Fcs
Debauve. – Exécution des travaux. 1 vol.	30
Lalanne et Sganzin. – Calculs abrégés des terrassements 1 vol	2
Debauve. Géodésie 1 v.	7,50
Debauve. – Hydraulique 1 vol.	6
Jacquet. – Tracé des courbes 1 vol.	6
Libr Masson	
Delaunay. – Cours élémentaire de Mécanique	8
Liais. – Traité d'astronomie appliquée	10
Tot.	69f50

Vous dites qu'il reste quelques cents francs de mon ancien argent. Quand on vous demandera le montant du graphomètre (instrument de nivellement) que j'ai commandé à Lyon, payez-le donc de ce qui reste. J'ai sacrifié toute cette somme. J'ai ici cinq mille francs, qui portent à la maison même 5 % d'intérêt : je ne suis donc pas encore ruiné. Mon contrat avec la maison finit en novembre ; c'est par conséquent encore 8 mois à 330 francs que j'ai devant moi, soit 2 500 francs environ, soit qu'à la fin de l'année j'aurai toujours au moins 7 000 francs en caisse, sans compter ce que je puis bricoler en vendant et achetant quelque peu pour mon compte. Après novembre, si je ne fais plus partie de la maison, je pourrai toujours faire un petit commerce, qui me rapportera 60 % en un an. Je voudrais faire rapidement, en 4 ou 5 ans, 50 000 francs ; et je me marierais ensuite.

Je pars demain pour Zeilah. Vous n'aurez plus de nouvelles de moi avant deux mois. Je vous souhaite beau temps, santé, prospérité.

Tout à vous,

Rimbaud

– Toujours adresser à Aden.

OceanofPDF.com

6 mai 1883, Harar
À sa famille

Harar le 6 mai 1883.

Mes chers amis,

Le 30 avril, j'ai reçu au Harar votre lettre du 26 mars. Vous dites m'avoir envoyé deux caisses de livres. J'ai reçu une seule caisse à Aden, celle pour laquelle Dubar disait avoir épargné 25 francs. L'autre est probablement arrivée à Aden, avec le graphomètre. Car je vous avais envoyé, avant de partir d'Aden, un chèque de 100 francs avec une autre liste de livres. Vous devez avoir touché ce chèque et les livres, vous les avez probablement achetés. Enfin, à présent, je ne suis plus au courant des dates. Prochainement, je vous enverrai un autre chèque de 200 francs, car il faut que je fasse revenir des glaces pour la photographie.

Cette commission a été bien faite ; et, si je veux, je regagnerai vite les 2 000 francs que ça m'a coûté. Tout le monde veut se faire photographier ici, même on offre une guinée par photographie. Je ne suis pas encore bien installé, ni au courant ; mais je le serai vite, et je vous enverrai des choses curieuses.

Ci-inclus 2 photographies de moi-même par moi-même[1]. Je suis toujours mieux ici qu'à Aden. Il y a moins de travail et bien plus d'air, de verdure, etc… J'ai renouvelé mon contrat pour 3 ans ici ; mais je crois que l'établissement fermera bientôt. Les bénéfices ne couvrent pas les frais. Enfin il est conclu que le jour qu'on me renverra on me donnera 3 mois d'appointements d'indemnité. À la fin de cette année-ci, j'aurai trois ans complets dans cette boîte.

Isabelle a bien tort de ne pas se marier si quelqu'un de sérieux et d'instruit se présente, quelqu'un avec un avenir. La vie est comme cela et la solitude est une mauvaise chose ici-bas. Pour moi, je regrette de ne pas être marié et de n'avoir une famille. Mais à présent je suis condamné à errer, attaché à une entreprise lointaine ; et tous les jours je perds le goût pour le climat et les manières de vivre, et même la langue de l'Europe.

Hélas ! à quoi servent ces allées et venues, et ces fatigues, et ces aventures chez des races étranges, et ces langues dont on se remplit la mémoire, et ces peines sans nom si je ne dois pas un jour, après quelques années pouvoir me reposer dans un endroit qui me plaise à peu près, et trouver une famille, et avoir au moins un fils que je passe le reste de ma vie à élever à mon idée, à orner et à armer de l'instruction la plus complète qu'on puisse atteindre à cette époque, et que je voie devenir un ingénieur renommé, un homme puissant et riche par la science ? Mais qui sait combien peuvent durer mes jours dans ces montagnes-ci ? Et je puis disparaître au milieu de ces peuplades sans que la nouvelle en ressorte jamais.

Vous me parlez des nouvelles politiques si vous saviez comme ça m'est indifférent ! Plus de 2 ans que je n'ai pas touché un journal. Tous ces débats me sont incompréhensibles, à présent. Comme les musulmans, je sais que ce qui arrive arrive, et c'est tout.

La seule chose qui m'intéresse sont les nouvelles de la maison, et je suis toujours heureux à me reposer sur le tableau de votre travail pastoral. C'est dommage qu'il fasse si froid et lugubre chez vous, en hiver. Mais vous êtes au printemps à présent et votre climat à ce temps-ci correspond avec celui que j'ai ici au Harar.

Ces photographies me représentent, l'une, debout sur une terrasse de la maison, l'autre debout dans un jardin de café ; une autre les bras croisés dans un jardin de bananes. Tout cela est devenu blanc à cause des mauvaises eaux qui me servent à laver. Mais, je vais faire de meilleur travail dans la suite. Ceci est seulement pour rappeler ma figure, et vous donner une idée des paysages d'ici.

Au revoir.

Rimbaud

OceanofPDF.com

26 août 1883, Harar
À Alfred Bardey

Harar, 26 août 1883

Monsieur Alfred Bardey,
Marseille

J'ai reçu la lettre où vous m'accusez réception des photographies. Je vous remercie. Celles-là n'avaient rien d'intéressant. J'avais lâché ce travail à cause des pluies, le soleil n'a pas paru depuis trois mois. Je vais le reprendre avec le beau temps et je pourrais vous envoyer des choses vraiment curieuses.

Si j'ai quelque chose à vous demander c'est seulement de faire surveiller les articles que j'ai commandés à fabriquer pour le Harar. Je compte dessus pour distinguer et établir l'agence ici dans les Gallas. Je recommande tous ces ordres 1 à 1 ; surtout les zâbouns[1], la bijouterie cuivre. Mais tout le reste est bien compris aussi. Même les robes Hararis (les chères, à thaler 15), pourquoi ne pourrait-on pas les faire ?

Ici il n'y a que par ces détails qu'on se distinguera. Je suppose que l'on s'occupe de tout cela.

– M. Sacconi est mort près du Wabi, le 11 août, massacré par sa faute et inutilement[2].

Voulez-vous d'autres curiosités du Harar ? L'histoire du Guirane Ahmed a un second volume[3], me dit-on, beaucoup plus intéressant que le premier géographiquement.

– À propos, je reçois un billet de M. Pierre Mazeran m'annonçant son retour au Harar en octobre.

J'espère qu'on ne nous mettra pas ces nouveaux frais sur le dos, et qu'on s'abstiendra d'aggraver notre situation par l'envoi d'un individu incapable d'autre chose que de dissiper nos mises et nous contrarier, ridiculiser, et ruiner ici de toutes manières. Enfin personnellement nous supportons toutes les privations sans crainte, et tous les ennuis sans impatience, mais nous ne pouvons souffrir la société d'un aliéné.

Bien à vous.

OceanofPDF.com

10 décembre 1883, Harar
Notice sur l'Ogadine adressée à Alfred Bardey

Harar, 10 décembre 1883

Voici les renseignements rapportés par notre première expédition dans l'Ogadine.

Ogadine est le nom d'une réunion de tribus somalies d'origine et de la contrée qu'elles occupent et qui se trouve délimitée généralement sur les cartes entre les tribus somalies des Habr-Gerhadjis, Doulbohantes, Midjertines et Hawïa au nord, à l'est et au sud. À l'ouest, l'Ogadine confine aux Gallas pasteurs Ennyas jusqu'au Wabi, et ensuite la rivière Wabi la sépare de la grande tribu Oromo des Oroussis.

Il y a deux routes du Harar à l'Ogadine : l'une par l'est de la ville, vers le Boursouque, et au sud du mont Condoudo par le War-Ali, comporte trois stations jusqu'aux frontières de l'Ogadine.

C'est la route qu'a prise notre agent, M. Sotiro[1], et la distance du Harar au point où il s'est arrêté dans le Rère-Hersi égale la distance du Harar à Biocabouba sur la route de Zeilah, soit environ 140 kilomètres. Cette route est la moins dangereuse et elle a de l'eau.

L'autre route se dirige au sud-est du Harar par le gué de la rivière du Hérer, le marché de Babili, les Wara-Heban, et ensuite les tribus pillardes des Somali-Gallas de l'Hawïa.

Le nom de Hawïa semble désigner spécialement des tribus formées d'un mélange de Gallas et de Somalis, et il en existe une fraction au nord-ouest, en dessous du plateau du Harar, une deuxième au sud du Harar sur la route de l'Ogadine, et enfin une troisième très considérable au sud-est de l'Ogadine, vers le Sahel, les trois fractions étant donc absolument séparées et apparemment sans parenté.

Comme toutes les tribus somalies qui les environnent, les Ogadines sont entièrement nomades et leur contrée manque complètement de routes ou de marchés. Même de l'extérieur, il n'y a pas spécialement de routes y aboutissant, et les routes tracées sur les cartes, de l'Ogadine à Berberah, Mogdischo (Magadoxo)[2] ou Braoua, doivent indiquer simplement la direction générale du trafic.

L'Ogadine est un plateau de steppes presque sans ondulations, incliné généralement au sud-est : sa hauteur doit être à peine la moitié de celle (1 800 m) du massif du Harar.

Son climat est donc plus chaud que celui du Harar. Elle aurait, paraît-il, deux saisons de pluies, l'une en octobre et l'autre en mars. Les pluies sont alors fréquentes, mais assez légères.

Les cours d'eau de l'Ogadine sont sans importance. On nous en compte quatre, descendant tous du massif de Harar : l'un, le Fafan, prend sa source dans le Condoudo, descend par le Boursouque (ou Barsoub), fait un coude dans toute l'Ogadine, et vient se jeter dans le Wabi au point nommé Faf, à mi-chemin de Mogdischo ; c'est le cours d'eau le plus apparent de l'Ogadine. Deux autres petites rivières sont : le Hérer, sortant également du Garo Condoudo, contournant le Babili et recevant à quatre jours sud du Harar, dans les Ennyas, le Gobeiley et le Moyo descendus des Alas, puis se jetant dans le Wabi en Ogadine, au pays de Nokob ; et la Dokhta, naissant dans le Warra Heban (Babili) et descendant au Wabi, probablement dans la direction du Hérer.

Les fortes pluies du massif Harar et du Boursouque doivent occasionner dans l'Ogadine supérieure des descentes torrentielles passagères et de légères inondations qui, à leur apparition, appellent les goums[3] pasteurs dans cette direction. Au temps de la sécheresse il y a, au contraire, un mouvement général de retour des tribus vers le Wabi.

L'aspect général de l'Ogadine est donc la steppe d'herbes hautes, avec des lacunes pierreuses ; ses arbres, du moins dans la partie explorée par nos voyageurs, sont tous ceux des déserts somalis : mimosas, gommiers, etc. Cependant, aux approches du Wabi, la population est sédentaire et agricole. Elle cultive d'ailleurs presque uniquement le *dourah*[4], et emploie même des esclaves originaires des Aroussis et autres Gallas d'au[-]delà du fleuve. Une fraction de la tribu des Malingours, dans l'Ogadine supérieure, plante aussi accidentellement du dourah, et il y a également de ci de là quelques villages de Cheikhaches cultivateurs.

Comme tous les pasteurs de ces contrées, les Ogadines sont toujours en guerre avec leurs voisins et entre eux-mêmes.

Les Ogadines ont des traditions assez longues de leurs origines. Nous avons seulement retenu qu'ils descendent tous primitivement de Rère Abdallah et Rère Ishay (*Rère* signifie : enfants, famille, maison ; en galla, on dit *Warra*). Rère Abdallah eut la postérité de Rère Hersi, et Rère Hammadèn : ce sont les deux principales familles de l'Ogadine supérieure.

Rère Ishay engendra Rère Ali et Rère Aroun. Ces *rères* se subdivisent ensuite en innombrables familles secondaires. L'ensemble des tribus visitées par M. Sottiro est de la descendance Rère Hersi, et se nomment Malingours, Aïal, Oughas, Sementar, Magan.

Les différentes divisions des Ogadines ont à leur tête des chefs nommés *oughaz*[5]. L'oughaz de Malingour, notre ami Amar [*sic*] Hussein, est le plus puissant de l'Ogadine supérieure, et il paraît avoir autorité sur toutes les tribus entre l'Habr Gerhadji et le Wabi. Son père vint au Harar du temps de Raouf Pacha[6] qui lui fit cadeau d'armes et de vêtements. Quant à Omar Hussein, il n'est jamais sorti de ses tribus où il est renommé comme guerrier et il se contente de respecter l'autorité égyptienne à distance.

D'ailleurs, les Égyptiens semblent regarder les Ogadines, ainsi du reste, que tous les Somalis et Dankalis, comme leurs sujets ou plutôt alliés naturels en qualité de Musulmans, et n'ont aucune idée d'invasion sur leurs territoires.

Les Ogadines, du moins ceux que nous avons vus, sont de haute taille, plus généralement rouges que noirs ; ils gardent la tête nue et les cheveux courts, se drapent de robes assez propres, portent à l'épaule la *sigada*[7], à la hanche le sabre et la gourde des ablutions, à la main la canne, la grande et la petite lance, et marchent en sandales.

Leur occupation journalière est d'aller s'accroupir en groupes sous les arbres, à quelque distance du camp, et, les armes en main, de délibérer indéfiniment sur leurs divers intér[ê]ts de pasteurs. Hors de ces séances, et aussi de la patrouille à cheval pendant les abreuvages et des razzias chez leurs voisins, ils sont complètement inactifs. Aux enfants et aux femmes est laissé le soin des bestiaux, de la confection des ustensiles de ménage, du dressage des huttes, de la mise en route des caravanes. Ces ustensiles sont les vases à lait connus du Somal, et les nattes des chameaux qui, montées sur des bâtons, forment les maisons des *gacias* (villages) passagères.

Quelques forgerons errent par les tribus et fabriquent les fers de lances et poignards.

Les Ogadines ne connaissent aucun minerai chez eux.

Ils sont musulmans fanatiques. Chaque camp a son iman qui chante la prière aux heures dues. Des *wodads* (lettrés) se trouvent dans chaque tribu ; ils connaissent le Coran et l'écriture arabe et sont poètes improvisateurs.

Les familles ogadines sont fort nombreuses. L'*abban*[8] de M. Sottiro comptait soixante fils et petit-fils. Quand l'épouse d'un Ogadine enfante, celui-ci s'abstient de tout commerce avec elle jusqu'à ce que l'enfant soit capable de marcher seul. Naturellement, il en épouse une ou plusieurs autres dans l'intervalle, mais toujours avec les mêmes réserves.

Leurs troupeaux consistent en bœufs à bosse, moutons à poil ras, chèvres, chevaux de race inférieure, chamelles laitières et enfin en autruches dont l'élevage est une coutume de tous les Ogadines. Chaque village possède quelques douzaines d'autruches qui paissent à part, sous la garde des enfants, se couchent même au coin du feu dans les huttes, et, mâles et femelles, les cuisses entravées, cheminent en caravane à la suite des chameaux dont elles atteignent presque la hauteur.

On les plume trois ou quatre fois par an, et chaque fois on en retire environ une demi-livre de plumes noires et une soixantaine de plumes blanches. Ces possesseurs d'autruches les tiennent en grand prix.

Les autruches sauvages sont nombreuses. Le chasseur, couvert d'une dépouille d'autruche femelle, perce de flèches le mâle qui s'approche.

Les plumes mortes ont moins de valeur que les plumes vivantes. Les autruches apprivoisées ont été capturées en bas âge, les Ogadines ne laissant pas les autruches se reproduire en domesticité.

Les éléphants ne sont ni fort nombreux, ni de forte taille, dans le centre de l'Ogadine. On les chasse cependant sur le Fafan, et leur vrai rendez-vous, l'endroit où ils vont mourir, est toute la rive du Wabi. Là ils sont chassés par les Dônes, peuplade Somalie mêlée de Gallas et de Souahélis, agriculteurs et établis sur le fleuve. Ils chassent à pied et tuent avec leurs énormes lances. Les Ogadines chassent à cheval : tandis qu'une quinzaine de cavaliers occupent l'animal en front et sur les flancs, un chasseur éprouvé tranche, à coups de sabre, les jarrets de derrière de l'animal.

Ils se servent également de flèches empoisonnées. Ce poison, nommé *ouabay* et employé dans tout le Somal, est formé des racines d'un arbuste pilées et bouillies. Nous vous en envoyons un fragment. Au dire des

Somalis, le sol aux alentours de cet arbuste est toujours couvert de dépouilles de serpents, et tous les autres arbres se dessèchent autour de lui. Ce poison n'agit d'ailleurs qu'assez lentement, puisque les indigènes blessés par ces flèches (elles sont aussi armes de guerre) tranchent la partie atteinte et restent saufs.

Les bêtes féroces sont assez rares en Ogadine. Les indigènes parlent cependant de serpents, dont une espèce à cornes, et dont le souffle même est mortel. Les bêtes sauvages les plus communes sont les gazelles, les antilopes, les girafes, les rhinocéros, dont la peau sert à la confection des boucliers. Le Wabi a tous les animaux des grands fleuves : éléphants, hippopotames, crocodiles, etc.

Il existe chez les Ogadines une race d'hommes regardée comme inférieure et assez nombreuse, les Mitganes (Tsiganes) ; ils semblent tout à fait appartenir à la race Somalie dont ils parlent la langue. Ils ne se marient qu'entre eux. Ce sont eux surtout qui s'occupent de la chasse des éléphants, des autruches, etc.

Ils sont répartis entre les tribus et en temps de guerre réquisitionnés comme espions et alliés. L'Ogadine mange l'éléphant, le chameau et l'autruche, et le Mitgan mange l'âne et les animaux morts, ce qui est un péché.

Les Mitganes existent et ont même des villages fort peuplés chez les Dankalis de l'Haouache, où ils sont renommés chasseurs.

Une coutume politique et une fête des Ogadines est la convocation des tribus d'un certain centre, chaque année, à jour fixe.

La justice est rendue en famille par les vieillards et en général par les oughaz.

Les routes générales d'importation vers l'Ogadine sont : au nord-est de Berbera, aux tribus de Melmil, par les Habb-Awal, au sud-est de Mogdischo et Brawa par les Somalis de ces ports (mélangés d'Arabes, Gallas, et Souahélis) et les Habr Braouas.

Les marchandises d'importation pour l'Ogadine sont les Sheerings[9] de fabrique américaine et anglaise nommés Abouguédis et Wilayéti, quelques espèces de tobes[10] rayés nommés Taouachis, Aïtabans, Kheïlis, Boredjis, et plusieurs espèces de cotonnade légère teinte en indigo, nommées Dibbâni, Mokhaoui, Bengali. Labarbocroud, etc. Ces dernières étoffes servant à envelopper les coiffures des femmes. Quelques perles et du tabac complètent la liste des denrées d'importation dans l'Ogadine. Les mêmes

marchandises sont importées des ports de la côte de Berbera et de ceux de la mer des Indes.

La monnaie est entièrement inconnue dans toute l'Ogadine, et les transactions entre les indigènes ne sont que des échanges de bestiaux : avec les étrangers elles se font par le moyen des marchandises ci-dessus énumérées.

L'Ogadine possède le sel en vastes plaines salées s'étendant près du Wabi en dessous d'Eimeh. Ce sel s'exporte même chez les Gallas et il en est venu quelquefois au Harar.

Les colporteurs de l'extérieur entrent dans l'Ogadine transportant leurs quelques marchandises à dos de chameau ou d'ânes ou même à leur épaule, et circulent ainsi de gacia[11] en gacia guidés par leur abban qu'ils changent de tribu en tribu. Ce guide ou abban prend son salaire ou droit en marchandises du colporteur, et prend courtage du vendeur et de l'acheteur à la fois dans les opérations mercantiles qui se font devant lui. L'abban est toujours un homme assez recommandable et connu dans les deux tribus, il est votre garantie dans la tribu et la route et il répond également de vos faits et gestes dans la tribu. On peut changer une dizaine de fois d'abbans, avant le Wabi, et un abban spécial passe le Wabi en radeau avec le voyageur jusqu'à la Rive Aroussi. Hors de ce mode il est impossible de circuler dans l'Ogadine. Mais en choisissant bien ses abbans et en suivant leurs conseils et en marchant selon les coutumes politiques et religieuses et le caractère des indigènes, nous sommes convaincus qu'un Européen se présentant comme marchand et sans se presser, franchirait aisément en deux ou trois mois tout le continent de Harar à Brava par la route des Ogadines.

Les exportations de l'Ogadine sont les plumes et l'ivoire. Rète Baouadley au sud-est est le point le plus fréquenté pour les plumes, dont il sort une importante quantité par les ports du Golfe d'Aden comme par ceux de la mer des Indes.

L'ivoire débouche des Gallas Aroussis par Eimeh, point situé sur la rive gauche du Wabi. Tout le long du Wabi s'exportent aussi par l'Ogadine une quantité d'esclaves Gallas pour le Sahel.

Une certaine quantité de peaux [de] bœufs arrivent également à Berbera de l'Ogadine.

À Galimaÿ, pays de Nokob, au confluent de la Dokhta et du Wabi, on vient chercher les peaux de chèvre et la myrrhe.

Les produits de l'Ogadine supérieure arrivent habituellement à la fin de l'année à Boulhar-Berbera.

Quelque café arrive peut-être aussi à Berbera des Aroussis par l'Ogadine. On nous dit même que les Ogadines riverains de Wabi ont quelques cultures de café.

Les Hararis vont chercher en Ogadine des bestiaux et de la graisse et y envoient quelques cotonnades, des chevaux entiers, des mulets, etc. … Les douanes du Harar n'ont jamais reçu d'entrées de plumes de l'Ogadine. (Les Ogadines mêmes sont peu nombreux au Harar.)

De mémoire d'homme, on n'avait vu en Ogadine une quantité de marchandises aussi considérable que les quelques centaines de dollars que nous y expédiâmes. Il est vrai que le peu que nous avons rapporté de là nous revient fort cher, parce que la moitié de nos marchandises a dû nécessairement s'écouler en cadeaux à nos guides, abbans, hôtes de tous côtés et sur toute route, et l'Oughaz personnellement a reçu de nous quelque cent dollars d'abbayas dorés, immahs[12] et cadeaux de toute sorte qui nous l'ont d'ailleurs sincèrement attaché, et c'est là le bon résultat de l'expédition. M. Sotiro est réellement à féliciter de la sagesse et de la diplomatie qu'il a montrées en ce cas. Tandis que nos concurrents ont été pourchassés, maudits, pillés et assassinés et ont encore été par leur désastre même la cause de guerres terribles entre les tribus[13], nous nous sommes établis dans l'alliance de l'Oughaz et nous nous sommes fait connaître dans tout le Rère Hersi.

Omar Hussein nous a écrit au Harar et nous attend pour descendre avec lui et tous ses goums jusqu'au Wabi, éloigné de quelques jours seulement de notre première station.

Là en effet est notre but. Un de nous, ou quelque indigène énergique de notre part, ramasserait en quelques semaines une tonne d'ivoire qu'on pourrait exporter directement par Berbera en franchise. Des Habr-Awal partis au Wabi avec quelques sodas ou tobs wilayetis[14] à leur épaule rapportent à Boulhar des centaines de dollars de plumes. Q[uel]ques ânes chargés en tout d'une dizaine de pièces sheeting ont rapporté quinze fraslehs[15] d'ivoire.

Nous sommes donc décidés à créer un poste sur le Wabi, et ce poste sera environ au point nommé Eimeh, grand village permanent situé sur la rive Ogadine du fleuve à huit jours de distance du Harar par caravanes.

OceanofPDF.com

1884

14 janvier 1884, Harar
À sa famille

Harar, 14 janvier 1884.

Chers amis,

Je n'ai que le temps de vous saluer, en vous annonçant que la maison, se trouvant gênée (et les troubles de la guerre[1] se répercutant par ici), est en train de me faire liquider cette agence du Harar. Il est probable que je partirai d'ici, pour Aden, dans quelques mois. Pour mon compte, je n'ai rien à craindre des affaires de la maison.

Je me porte bien, et vous souhaite santé et prospérité pour tout 1884.

Rimbaud

OceanofPDF.com

24 avril 1884, Aden
À sa famille

Aden, le 24 avril 1884.

Chers amis,

Je suis arrivé à Aden, après six semaines de voyage dans les déserts ; et c'est pour cela que je n'ai pas écrit.

Le Harar, pour le moment, est inhabitable, à cause des troubles de la guerre. Notre maison est liquidée à Harar, comme à Aden, et, à la fin du mois, je me trouve hors d'emploi. Cependant, mes appointements sont réglés jusqu'à fin juillet, et, d'ici là, je trouverai toujours quelque chose à faire.

Je pense d'ailleurs, et j'espère, que nos messieurs vont pouvoir remonter une affaire ici.

J'espère que vous vous portez bien, et je vous souhaite prospérité. Mon adresse actuelle :

Arthur Rimbaud,
Maison Bardey, Aden

OceanofPDF.com

5 mai 1884, Aden
À sa famille

Aden le 5 mai 1884.

Mes chers amis.

Comme vous le savez, notre société est entièrement liquidée, et l'agence du Harar, que je dirigeais, est supprimée ; l'agence d'Aden aussi est fermée. Les pertes de la Cie en France sont, me dit-on, de près d'un million, pertes faites cependant dans des affaires distinctes de celles-ci, qui travaillaient assez satisfaisamment. Enfin, je me suis trouvé remercié fin avril, et, selon les termes de mon contrat, j'ai reçu une indemnité de trois mois d'appointements, jusque fin juillet. Je suis donc actuellement sans emploi, quoique je sois toujours logé dans l'ancien immeuble de la Cie, lequel immeuble est loué jusqu'à fin juin. M. Bardey est reparti pour Marseille, il y a une dizaine de jours afin de rechercher de nouveaux fonds pour continuer les affaires à Aden. Je lui souhaite de réussir ; mais je crains fort le contraire. Il m'a dit de l'attendre ici ; mais, à la fin de ce mois-ci, si les nouvelles ne sont pas satisfaisantes, je verrai à m'employer ailleurs et autrement.

Il n'y a pas de travail ici à présent, les grandes maisons fournissant les agences ayant toutes sauté à Marseille.

D'un autre côté, pour qui n'est pas employé, la vie est hors de prix ici et l'existence est intolérablement ennuyeuse, surtout l'été commencé ; et vous savez qu'on a ici l'été le plus chaud du monde entier !

Je ne sais pas du tout où je pourrai me trouver dans un mois. J'ai de 12 à 13 mille francs avec moi ; et, comme on ne peut rien confier à personne ici, on est obligé de traîner son pécule avec soi et de le surveiller

perpétuellement. Et cet argent, qui pourrait me donner une petite rente suffisante pour me faire vivre hors d'emploi, ne me rapporte rien, que des embêtements continuels !

Quelle existence désolante je traîne sous ces climats absurdes et dans ces conditions insensées ! J'aurais avec ces économies un petit revenu assuré ; je pourrais me reposer un peu après de longues années de souffrances et non seulement je ne puis rester un jour sans travail, mais je ne puis jouir de mon gain. Le Trésor ici ne prend que des dépôts sans intérêts, et les maisons de commerce ne sont pas solides du tout !

Je ne puis pas vous donner une adresse pour réponse à ceci, car j'ignore personnellement où je me serai trouvé entraîné prochainement, et par quelles routes, et pour où, et pour quoi, et comment !

Il est possible que les Anglais occupent prochainement le Harar ; et, il se peut que j'y retourne. On pourrait faire là un petit commerce ; je pourrais peut-être y acheter des jardins et quelques plantations, et essayer d'y vivre ainsi. Car les climats du Harar et de l'Abyssinie sont excellents, meilleurs que ceux de l'Europe, dont ils n'ont pas les hivers rigoureux ; et la vie y est pour rien, la nourriture bonne et l'air délicieux ; tandis que le séjour sur les côtes de la mer Rouge énerve les gens les plus robustes, et une année là vieillit les gens comme quatre ans ailleurs.

Ma vie ici est donc un réel cauchemar. Ne vous figurez pas que je la passe belle. Loin de là : j'ai même toujours vu qu'il est impossible de vivre plus péniblement que moi. Si le travail peut reprendre à bref délai, cela va encore bien : je ne mangerai pas mon malheureux fonds en courant les aventures. Dans ce cas là, je resterais encore le plus possible dans cet affreux trou d'Aden ; car les entreprises personnelles sont trop dangereuses en Afrique, de l'autre côté.

Excusez-moi de vous détailler mes ennuis. Mais je vois que je vais atteindre les 30 ans (la moitié de la vie !) et je me suis fort fatigué à rouler le monde sans résultat.

Pour vous vous n'avez pas de ces mauvais rêves ; et j'aime à me représenter votre vie tranquille et vos occupations paisibles. Qu'elles durent ainsi !

Quant à moi je suis condamné à vivre longtemps encore, toujours peut-être, dans ces environs-ci, où je suis connu à présent, et où je trouverai toujours du travail tandis qu'en France je serais un étranger et je ne trouverais rien. Enfin, espérons au mieux.

Salut prospère.

Arthur Rimbaud
poste restante, Aden-camp, Arabie

OceanofPDF.com

20 mai 1884, Aden
À sa famille

Aden, le 20 mai 1884.

Mes chers amis,

D'après les dernières nouvelles, il paraît certain que le commerce va reprendre[1] ; et je resterai employé, aux mêmes conditions, probablement à Aden.

Je compte que les affaires recommenceront vers la 1re quinzaine de juin.

Dites-moi si je puis vous envoyer quatre groupes de dix mille francs, que vous placeriez sur l'État à mon nom ; car ici je suis très embarrassé de cet argent.

Bien à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

29 mai 1884, Aden
À sa famille

Aden, le 29 mai 1884.

Mes chers amis,

Je ne sais encore si le travail va reprendre, on m'a télégraphié de rester, mais je commence à trouver que ça tarde. Il y a six semaines que je suis sans travail ; et, par les chaleurs qu'il fait ici, c'est absolument intolérable. Mais, enfin, il est évident que je ne suis pas venu ici pour être heureux. Et pourtant je ne puis quitter ces régions, à présent que j'y suis connu et que j'y puis trouver à vivre, – tandis qu'ailleurs je trouverais à crever de faim exclusivement.

Si donc le travail reprend ici, je serai probablement réengagé pour quelques années, deux ou trois ans, juillet 86 ou 87. J'aurai 32 ou 33 ans à ces dates : je commencerai à vieillir. Ce sera peut-être alors le moment de ramasser les quelques vingt mille francs que j'aurai pu épargner par ici et d'aller épouser au pays, où l'on me regardera seulement comme un vieux et il n'y aura plus que des veuves pour m'accepter !

Enfin qu'il arrive seulement un jour où je pourrai sortir de l'esclavage et avoir des rentes assez pour ne travailler qu'autant qu'il me plaira !

Mais qui sait ce qui arrivera demain, et ce qui arrivera dans la suite !

Des sommes que je vous avais envoyées les années passées et dont le total formait 3 600[1], ne reste-t-il rien ? S'il reste quelque chose, avertissez-m'en.

Je n'ai jamais reçu votre dernière caisse de livres. Comment a-t-elle pu s'égarer ?

Je vous enverrais bien l'argent que j'ai ; mais, si le travail ne reprend pas, je serai forcé de faire ici un petit commerce et j'aurai besoin de mes fonds, lesquels disparaîtront peut-être entièrement à bref délai. Telle est la marche des choses partout et surtout ici.

Est-ce que j'ai encore un service militaire à faire, après l'âge de 30 ans, et, si je rentre en France, est-ce que j'ai toujours à faire le service que je n'ai pas fait ? D'après les termes de la loi, il me semble qu'en cas d'absence motivée, le service est *sursis,* et reste toujours à faire, en cas de retour.

Je vous souhaite bonne santé et prospérité.

Rimbaud

OceanofPDF.com

19 juin 1884, Aden
À sa famille

Aden, le 19 juin 1884.

Chers amis,

Ceci est pour avertir que je me trouve réemployé à Aden pour 6 mois, du 1er juillet au 31 décembre 1884, aux mêmes conditions. Les affaires vont reprendre et, pour le moment, je me trouve domicilié à la même adresse, à Aden.

Pour la caisse de livres qui ne m'est pas parvenue l'an passé, elle doit être restée à l'agence des Messageries à Marseille, d'où, naturellement, on ne me l'a pas expédiée parce que je n'avais pas de correspondant là pour prendre un connaissement et payer le fret. Si c'est donc à l'agence des Messageries qu'elle a été expédiée, réclamez-la et tâchez de me la réexpédier, en paquets séparés, par la poste. Je ne comprends pas comment elle a pu être perdue.

Bien à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

10 septembre 1884, Aden
À sa famille

Aden, le 10 septembre 1884.

Mes chers amis,

Il y a longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles : j'aime cependant à croire que tout va bien chez vous et je vous souhaite bonnes récoltes et long automne. Je vous crois en bonne santé et en paix comme d'ordinaire.

Voici le 3e mois de mon nouveau contrat de 6 mois qui va être passé. Les affaires vont mal, et je crois que fin décembre j'aurai à chercher un autre emploi, que je trouverai d'ailleurs facilement, je l'espère. Je ne vous ai pas envoyé mon argent : parce que je ne sais pas où je vais me trouver prochainement, et si je pourrais employer ce fonds dans quelque petit trafic lucratif.

Il se pourrait que, dans le cas où je doive quitter Aden, j'aille à Bombay, où je trouverais à placer l'argent que j'ai à forts intérêts sur des banques solides, et je pourrais presque vivre de mes rentes. 6 000 roupies à 6 % me donneraient 360 roupies par an, soit 2 francs par jour, et je pourrais vivre là-dessus, en attendant des emplois.

Celui qui n'est pas un grand négociant pourvu de fonds ou de crédits considérables, celui qui n'a que de petits capitaux, ici risque bien plus de les perdre que de les voir fructifier ; car on est entouré de mille dangers, et la vie, si on veut vivre un peu comfortablement [*sic*], vous coûte plus que vous ne gagnez car les employés en Orient, à présent sont aussi mal payés qu'en Europe, leur sort y est même bien plus précaire, à cause des climats funestes et de la vie énervante qu'on mène.

Pour moi, je suis à peu près acclimaté à tous ces climats, froids ou chauds, frais ou secs, et je ne risque plus d'attraper les fièvres ou autres maladies d'acclimatation, mais je sens que je me fais très vieux très vite, dans ces métiers idiots et ces compagnies de sauvages ou d'imbéciles.

Enfin, vous le penserez comme moi, je crois, du moment que je gagne ma vie ici, et puisque chaque homme est esclave de cette fatalité misérable, autant ici qu'ailleurs ; mieux vaut même ici qu'ailleurs où je suis inconnu, où l'on m'a oublié complètement et où j'aurais à recommencer ! Tant donc que je trouverai mon pain ici, ne dois-je pas y rester tant que je n'aurai pas de quoi vivre tranquille et il est plus que probable que je n'aurai jamais de quoi, et que je ne vivrai ni ne mourrai tranquille. Enfin, comme disent les musulmans : C'est écrit ! – C'est la vie : elle n'est pas drôle !

L'été finit ici fin septembre ; et dès lors nous n'aurons plus que 25 à 30° centigrade dans le jour, et 20 à 25 la nuit. C'est ce qu'on appelle l'hiver ici.

Tout le littoral de cette sale mer Rouge est ainsi torturé par les chaleurs. Il y a un bateau de guerre français à Obock, où sur 70 hommes composant tout l'équipage, 65 sont malades des fièvres tropicales[1] ; et le commandant est mort hier. Encore, à Obock, qui est à 4 heures de vapeur d'ici, fait-il plus frais qu'à Aden. Mais ici c'est très sain et seulement énervant par l'excès des chaleurs.

Et le fameux Frédéric, est-ce qu'il a fini ses escapades ; qu'est-ce que c'est que ces histoires ridicules que vous me racontiez sur son compte ? Il est donc poussé par une frénésie de mariage, cet homme-là[2]. Donnez-moi des nouvelles de tout cela.

Bien à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

7 octobre 1884, Aden
À sa famille

Aden, le 7 octobre 1884.

Chers amis,

Je reçois votre lettre du 23 7bre. Vos nouvelles m'attristent. Ce que vous me racontez de Frédéric est très ennuyeux et peut nous porter grand préjudice, à nous autres. Ça me gênerait assez, par exemple, que l'on sache que j'ai un pareil oiseau pour frère. Ça ne m'étonne d'ailleurs pas de ce Frédéric : c'est un parfait idiot, nous l'avons toujours su, et nous adoucirons toujours la dureté de sa caboche. Vous n'avez pas besoin de me dire de ne pas engager de correspondance avec lui. Quant à lui donner qque chose, ce que je gagne est trop péniblement amassé pour que j'en fasse cadeau à un Bédouin de ce genre qui matériellement est moins fatigué que moi, j'en suis sûr. Enfin j'espère cependant pour vous et pour moi qu'il finira par cesser cette comédie.

Quant à exercer sa langue sur mon compte, ma conduite est connue ici comme ailleurs. Je puis vous envoyer le témoignage de satisfaction *exceptionnel* que la Cie Mazeran liquidée m'a accordé pour quatre années de services rendus, de 1880 à 84, et j'ai une très bonne réputation ici, qui me permettra de gagner ma vie convenablement. Si j'ai eu des moments malheureux auparavant, je n'ai jamais cherché à vivre aux dépens des gens, ni au moyen du mal[1].

Nous sommes en hiver à présent : la température moyenne est 25 degrés au-dessus de zéro. Tout va bien. Mon contrat, qui finit fin Xbre, sera, je l'espère, renouvelé à mon avantage. Je trouverai toujours à vivre honorablement par ici.

Il y a ici près la triste colonie française d'Obock[2], où on essaie à présent de faire un établissement ; mais je crois qu'on n'y fera rien. C'est une plage déserte, brûlée, sans vivres, sans commerce, bonne seulement pour faire des dépôts de charbon pour les vaisseaux de guerre pour la Chine ou Madagascar.

La côte du Somali et le Harar sont en train de passer des mains de la pauvre Égypte dans celles des Anglais[3], qui n'ont d'ailleurs pas assez de forces pour maintenir toutes ces colonies. L'occupation anglaise ruine tout le commerce de ces côtes, de Suez à Gardafui.

L'Angleterre s'est terriblement embarrassée avec les affaires d'Égypte et il est fort probable qu'elles lui tourneront très mal.

Bien à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

30 décembre 1884, Aden
À sa famille

Aden, le 30 décembre 1884.

Mes chers amis,

J'ai reçu votre lettre du 12 décembre et je vous remercie des souhaits de prospérité et bonne santé, souhaits que je vous rends semblablement pour chaque jour de la prochaine année.

Comme vous dites, ma vocation ne sera jamais dans le labourage, et je n'ai pas d'objection à voir ces terres louées. J'espère pour vous qu'elles se loueront bientôt et bien : garder la maison est toujours une bonne chose. Quant à venir m'y reposer auprès de vous, ce me serait fort agréable. Je serais bien heureux, en effet, de me reposer ; mais je ne vois guère se dessiner l'occasion du repos. Jusqu'à présent je trouve à vivre ici. Si je quitte, que rencontrerai-je en échange ? Comment puis-je aller m'enfouir dans une campagne où personne ne me connaît, où je ne puis trouver aucune occasion de gagner quelque chose ? Comme vous le dites, je ne puis aller là que pour me reposer, et pour se reposer il faut des rentes pour se marier il faut des rentes ; et ces rentes-là, je n'en ai rien. Pour longtemps encore, je suis donc condamné à suivre les pistes où je puis trouver à vivre, jusqu'à ce que je puisse râcler, à force de fatigues, de quoi me reposer momentanément.

J'ai à présent, en mains, treize mille francs. Que voulez-vous que je fasse de cela en France ? Quel mariage voulez-vous que ça me procure ? Pour des femmes pauvres et honnêtes, on en trouve par tout le monde ! Puis-je aller me marier là-bas, et, néanmoins, je serais toujours forcé de voyager pour vivre ?

Enfin, j'ai trente ans passés à m'embêter considérablement ; et je ne vois pas que ça va finir, loin de là, ou du moins que ça va finir par un mieux.

Enfin, si vous pouvez me donner un bon plan, ça me fera bien plaisir.

Les affaires vont très mal ici, à présent. Je ne sais pas si je vais être rengagé, ou, du moins à quelles conditions on me rengagera. J'ai 4 ans et demi ici ; je ne voudrais pas être diminué, et cependant les affaires vont très mal.

L'été aussi va revenir dans 3 ou 4 mois, et le séjour ici redeviendra atroce.

C'est justement les Anglais avec leur absurde politique, qui ruinent à présent le commerce de toutes ces côtes. Ils ont voulu tout remanier, et ils sont arrivés à faire pire que les Égyptiens et les Turcs, qu'ils ont ruinés. Leur Gordon[1] est un idiot, leur Wolseley[2] un âne, et toutes leurs entreprises une suite insensée d'absurdités et de déprédations. Pour les nouvelles du Soudan, nous n'en savons pas plus qu'en France ; il ne vient plus personne de l'Afrique, tout est désorganisé, et l'administration anglaise d'Aden n'a intérêt qu'à annoncer des mensonges mais il est fort probable que l'expédition du Soudan ne réussira pas.

La France aussi vient faire des bêtises de ce côté-ci : on a occupé il y a un mois toute la baie de Tadjourah, pour avoir ainsi les têtes de route du Harar et de l'Abyssinie[3]. Mais ces côtes sont absolument désolées, les frais qu'on fait là sont complètement inutiles, si on ne peut s'avancer prochainement vers les plateaux de l'intérieur (Harar), qui sont alors de beaux pays très sains et productifs.

Nous voyons aussi que Madagascar[4], qui est une bonne colonie, n'est pas prête de tomber en notre pouvoir et on dépense des centaines de millions pour le Tonkin[5], qui, selon tous ceux qui en reviennent, est une contrée misérable et impossible à défendre des invasions.

Je crois qu'aucune nation n'a une politique coloniale aussi inepte que la France. – Si l'Angleterre commet des fautes et fait des frais, elle a au moins des intérêts sérieux et des perspectives importantes. Mais nul pouvoir ne sait gâcher son argent, en pure perte dans des endroits impossibles comme le fait la France.

Dans huit jours, je vous ferai savoir si je suis rengagé ou ce que je dois faire.

Tout à vous,

Rimbaud
Aden-camp.

OceanofPDF.com

1885

15 janvier 1885, Aden
À sa famille

Aden, le 15 janvier 1885.

Mes chers amis,

J'ai reçu votre lettre du 26 X^bre 1884, merci de vos bons souhaits. Que l'hiver vous soit court et l'année heureuse. Je me porte toujours bien, dans ce sale pays.

J'ai rengagé pour un an, c'est-à-dire jusqu'à fin 85 ; mais il est possible que cette fois encore les affaires soient suspendues avant ce terme. Ces pays-ci sont devenus très mauvais depuis les affaires d'Égypte. J'ai mieux fait de patienter là où je pouvais vivre en travaillant ; car quelles sont mes perspectives ailleurs ? Mais c'est égal, les années se passent, et je n'amasse rien. Je n'arriverai jamais à vivre de mes rentes dans ces pays.

Mon travail ici consiste à faire des achats de cafés. J'achète pour environ deux cent mille francs par mois. En 1883, j'avais acheté pour plus de trois millions dans l'année. J'achète aussi beaucoup d'autres choses : des gommes, encens, plumes d'autruche, ivoire, cuirs secs, girofles, etc., etc…

Je ne vous envoie pas ma photographie. J'évite avec soin tous les frais inutiles. Je suis d'ailleurs toujours mal habillé, on ne peut se vêtir ici que de cotonnades très légères. Les gens qui ont passé quelques années ici ne peuvent plus passer l'hiver en Europe ; ils crèveraient de suite par quelque fluxion de poitrine. Si je reviens, ce ne sera donc jamais qu'en été ; et je serai forcé de redescendre en hiver au moins vers la Méditerranée. En tous cas, ne comptez pas que mon humeur deviendrait moins vagabonde, au contraire, si j'avais le moyen de voyager sans être forcé de séjourner pour

travailler et gagner l'existence, on ne me verrait pas deux mois à la même place. Le monde est très grand et plein de contrées magnifiques que les existences de mille hommes ne suffiraient pas à visiter. Mais, d'un autre côté, je ne voudrais pas vagabonder dans la misère. Je voudrais avoir quelques milliers de francs de rente et pouvoir passer l'année dans deux ou trois contrées différentes, en vivant modestement et en m'occupant d'une façon intelligente et en faisant quelques petits trafics pour payer mes frais. Vivre toujours au même lieu, je trouverai toujours cela très malheureux. Enfin, le plus probable c'est qu'on va plutôt où l'on ne veut pas, et que l'on fait plutôt ce qu'on ne voudrait pas faire, et qu'on vit et décède tout autrement qu'on ne le voudrait jamais, cela sans espoir d'aucune espèce de compensation.

Pour les Corans[1], je les ai reçus il y a longtemps, il y a juste un an, au Harar même. Quant aux autres livres, ils ont en effet dû être vendus.

Je voudrais bien vous faire envoyer quelques livres, mais j'ai déjà perdu de l'argent à cela. Pourtant, je n'ai aucune distraction ici, où il n'y a ni journaux, ni bibliothèques et où l'on vit comme des sauvages.

Écrivez cependant à la librairie Hachette, je crois, et demandez quelle est *la plus récente édition* du Dictionnaire de Commerce et de Navigation, de Guillaumin. S'il y a une édition récente, d'après 1880, vous pouvez me l'envoyer, il y a deux gros volumes, ça coûte cent francs, mais on peut avoir cela au rabais chez Sauton. Mais s'il n'y a que de vieilles éditions, je n'en veux pas.

Attendez ma prochaine lettre.

Bien à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

14 avril 1885, Aden
À sa famille

Aden, le 14 avril 1885.

Mes chers amis,

Je reçois votre lettre du 17 mars et je vois que vos affaires vont aussi bien que possible.

Si vous vous plaignez du froid, je me plains de la chaleur qui vient de recommencer ici. On étouffe déjà, et il y en a encore pour jusqu'à la fin septembre.

Je souffre d'une fièvre gastrique, je ne puis rien digérer, mon estomac est devenu très faible et me rend très malheureux tout l'été, je ne sais pas comment je vais passer cet été, je crains fort d'être forcé de quitter l'endroit, ma santé est fort délabrée, une année ici en vaut cinq ailleurs. En Afrique, au contraire (au Harar et en Abyssinie) il fait très bon, et je m'y plairais beaucoup mieux qu'en Europe. Mais, depuis que les Anglais sont sur la côte, le commerce de tous ces côtés est ruiné entièrement.

J'ai toujours les mêmes appointements : je n'en dépense *pas un sou*. Les 3 600 frcs que je touche, je les ai intacts à la fin de l'année, ou à peu près, puisqu'en 4 ans et 4 mois, j'ai encore en main 14 500 fcs. L'appareil photographique, à mon grand regret, je l'ai vendu, mais sans perte. Quand je vous disais que mon emploi vaut pour 6 000 francs, j'évalue les frais de nourriture et de logement qu'on paie pour moi. Car tout est très cher ici. Je ne bois que de l'eau absolument, et il m'en faut pour *quinze francs par mois* ! Je ne fume jamais, je m'habille en toile de coton, mes frais de toilette ne font pas 50 francs par an. On vit horriblement mal ici pour très cher. Toutes les nuits de l'année, on dort en plein air, et cependant mon logement

coûte 40 francs par mois ! – ainsi de suite. Enfin, on mène ici la vie la plus atroce du monde ; et, certainement, je ne reste plus ici l'an prochain. Vous ne voudriez pour rien au monde vivre de la vie que je mène ici !

On ne reçoit aucuns journaux, il n'y a point de bibliothèque, en fait d'Européens, il n'y a que quelques employés de commerce idiots, qui mangent leurs appointements sur le billard et quittent ensuite l'endroit en le maudissant.

Le commerce de ces pays était très bon, il n'y a encore que quelques années. Le principal commerce est le café dit moka : tout le moka sort d'ici depuis que Moka est désert[1]. Il y a, ensuite, une foule d'articles, cuirs secs, ivoire, plumes, gommes, encens, etc., etc., etc. et l'importation est aussi très variée. Nous, ici, nous ne faisons guère que le café et je suis chargé des achats et expéditions. J'ai acheté pour 800 mille francs en six mois ; mais les mokas sont morts en France, ce commerce tombe tous les jours, les bénéfices couvrent à peine les frais toujours fort élevés.

Les affaires sont devenues très difficiles ici, et je vis aussi simplement que possible pour tâcher de sortir d'ici avec quelque chose. Tous les jours, je suis occupé de 7 h à 5 h et je n'ai jamais un jour de congé. Quand cette vie finira-t-elle ?

Qui sait ? On nous bombardera peut-être prochainement. Les Anglais se sont mis toute l'Europe à dos.

La guerre est commencée en Afghanistan, et les Anglais ne finiront qu'en cédant provisoirement à la Russie ; et la Russie, après quelques années, reviendra à la charge sur eux[2].

Au Soudan, l'expédition de Kartoum[3] a battu en retraite ; et, comme je connais ces climats, elle doit être fondue aux deux tiers. Du côté de Souakim[4], je crois que les Anglais ne s'avanceront pas pour le moment, avant de savoir comment tourneront les affaires de l'Inde[5]. D'ailleurs, ces déserts sont infranchissables, de mai à septembre, pour des armées à grand train.

À Obock, la petite administration française s'occupe à banqueter et à licher les fonds du gouvernement, qui ne feront jamais rendre un sou à cette affreuse colonie, colonisée jusqu'ici par une dizaine de flibustiers seulement.

Les Italiens sont venus se fourrer à Massaouah, personne ne sait comment. Il est probable qu'ils auront à l'évacuer, l'Angleterre ne pouvant plus rien faire pour eux.

À Aden, en prévision de guerres, on refait tout le système des fortifications. Ça me ferait plaisir de voir réduire cet endroit en poudre, – mais pas quand j'y suis !

D'ailleurs, j'espère bien n'avoir plus guère de mon existence à dépenser dans ce sale lieu.

Bien à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

26 mai 1885, Aden
À sa famille[1]

Aden, 26 mai 1885.

Chers amis,

Je vais bien, tout de même et je vous souhaite beaucoup mieux.

Nous sommes dans nos étuves printanières. Les peaux ruissellent, les estomacs s'aigrissent, les cervelles se troublent, les affaires sont infectes, les nouvelles sont mauvaises.

Quoi qu'on en ait dit dernièrement, on craint toujours fort que la guerre russo-anglaise se déclare prochainement. D'ailleurs les Anglais continuent d'armer dans l'Inde, et en Europe, ils cherchent à se réconcilier les Turcs.

La guerre du Soudan s'est terminée honteusement pour nos Anglais[2]. Ils abandonnent tout, pour concentrer leurs efforts sur l'Égypte propre ; il y aura probablement, ensuite, des histoires au sujet du Canal.

La pauvre France est dans une situation tout aussi ridicule au Tonkin, où il est fort possible que malgré les promesses de paix les Chinois flanquent à la mer le restant des troupes. Et la guerre de Madagascar semble aussi abandonnée.

J'ai un nouvel engagement jusqu'à fin 1885. Il est fort possible que je ne le finisse pas, les affaires sont devenues tellement mesquines ici, qu'il vaudrait mieux les abandonner.

Mon capital arrive juste à 15 mille francs à présent. Cela me donnerait à Bombay à 6 % sur n'importe quelle banque, une rente de 900 francs qui me permettrait de vivre en attendant un bon emploi. Mais, nous verrons à la fin de l'année.

En attendant de vos nouvelles.

OceanofPDF.com

28 septembre 1885, Aden
À sa famille

Aden, le 28 septembre 1885.

Mes chers amis,

Je reçois votre lettre de fin août.

Je n'écrivais pas, parce que je ne savais si j'allais rester ici. Cela va se décider à la fin de ce mois, comme vous le voyez par le contrat ci-joint, trois mois avant l'expiration duquel je dois prévenir. Je vous envoie ce contrat, pour que vous puissiez le présenter en cas de réclamations militaires. Si je reste ici, mon nouveau contrat prendra du 1er octobre. Je ferai peut-être encore ce contrat de six mois ; mais l'été prochain, je ne le passerai plus ici, je l'espère. L'été finit ici vers le 15 octobre. Vous ne vous figurez pas du tout l'endroit. Il n'y a aucun arbre ici, même desséché, aucun brin d'herbe, aucune parcelle de terre, pas une goutte d'eau douce. Aden est un cratère de volcan éteint et comblé au fond par le sable de la mer. On n'y voit et on n'y touche donc absolument que des laves et du sable qui ne peuvent produire le plus mince végétal. Les environs sont un désert de sable absolument aride. Mais ici, les parois du cratère empêchent l'air d'entrer, et nous rôtissons au fond de ce trou comme dans un four à chaux. Il faut être bien forcé de travailler pour son pain, pour s'employer dans des enfers pareils ! On n'a aucune société, que les Bédouins du lieu et on devient, un imbécile total en peu d'années. Enfin il me suffirait de ramasser ici une somme qui, placée ailleurs, me donnerait un intérêt sûr à peu près suffisant pour vivre.

Malheureusement, le change de la roupie en francs à Bombay baisse tous les jours. L'argent se déprécie partout ; le petit capital que j'ai

(16 000 francs) perd sa valeur, car il est en roupies ; tout cela est abominable : des pays affreux et des affaires déplorables, ça empoisonne l'existence.

La roupie se comptait autrefois 2 fcs 10 cent dans le commerce ; elle n'a plus, à présent, que 1,90 de valeur ! Elle est tombée en trois mois. Si la convention monétaire est resignée, la roupie remontera peut-être jusqu'à 2 francs.

L'Inde est plus agréable que l'Arabie. Je pourrais aussi aller au Tonkin : il doit bien y avoir quelques emplois là, à présent. Et s'il n'y a rien là, on peut pousser jusqu'au canal de Panama[1], qui est loin encore de finir.

Enfin, je verrai.

Si je fais un nouveau contrat, je vous l'enverrai. Renvoyez-moi celui-ci, quand vous n'en aurez plus besoin.

Bien à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

22 octobre 1885, Aden
À sa famille

Aden, le 22 octobre 1885.

Chers amis,

Quand vous recevrez ceci, je me trouverai probablement à Tadjourah, sur la côte du Dankali annexée à la colonie d'Obock. J'ai quitté mon emploi à Aden, après une violente discussion avec ces ignobles pignoufs qui prétendaient m'abrutir à perpétuité. J'ai rendu beaucoup de services à ces gens ; et ils s'imaginaient que j'allais, pour leur plaire, rester avec eux toute ma vie. Ils ont tout fait pour me retenir ; mais je les ai envoyés au diable, avec leurs avantages, et leur commerce, et leur affreuse maison, et leur sale ville ! Sans compter qu'ils m'ont toujours suscité des ennuis et qu'ils ont toujours cherché à me faire perdre quelque chose. Enfin, qu'ils aillent au diable !… Ils m'ont donné un bon certificat pour cinq années.

Il me vient quelques centaines de fusils de France[1], je vais former une caravane et porter cette marchandise à Ménélik[2], roi du Choa. La route est très longue, deux mois de marche presque jusqu'à Ankober, la capitale, et les pays qu'on traverse jusque là sont d'affreux déserts. Mais là-haut, en Abyssinie, le climat est délicieux, la population est chrétienne[3] et hospitalière, la vie est presque pour rien. Il n'y a là que quelques Européens, une dizaine en tout, et leur occupation est le commerce des fusils que le roi achète à bon prix. S'il ne m'arrive pas d'accidents, je compte arriver là-haut, être payé de suite et redescendre avec un bénéfice de 7 à 8 mille francs en moins d'un an.

Si cette affaire réussit, vous me verrez arriver en France, vers l'automne de 1886, pour racheter de nouvelles marchandises. J'espère que cette

affaire-là tournera bien, espérez-le aussi pour moi, j'en ai bien besoin.

Si je pouvais gagner une cinquantaine de mille francs après deux ou trois ans, je quitterais avec bonheur ces malheureux pays.

Je vous ai envoyé mon contrat, par l'avant-dernière malle, pour en exciper par devers l'autorité militaire, j'espère que désormais ce sera en règle ; à présent avec tout cela, vous n'avez jamais pu m'apprendre quelle sorte de service j'ai à faire, de sorte que, si je me présente à un consul pour quelque certificat, je suis incapable de le renseigner sur ma situation, ne la connaissant pas moi-même ; c'est ridicule[4] !

Ne m'écrivez plus à la boîte Bardey, ces animaux couperaient ma correspondance. Pendant encore trois mois ou au moins deux et demi, après la date de cette lettre, c'est-à-dire jusqu'à fin 1885 (y compris les 15 jours de Marseille ici), vous pouvez m'écrire à l'adresse ci-dessous ;

M. ARTHUR RIMBAUD,
à Tadjourah,
Colonie française d'Obock.

Bonne santé, bonne année, repos et prospérité.

Bien à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

18 novembre 1885, Aden
À sa famille

Aden, le 18 novembre 1885.

Mes chers amis,

J'ai bien reçu votre dernière lettre datée du 22 octobre.

Je vous ai déjà annoncé que je partais d'Aden pour le royaume du Choa. Mes affaires se trouvent retardées ici d'une façon inattendue. Je crois que je ne pourrai encore partir d'Aden qu'à la fin de ce mois. Je crains donc que vous ne m'ayez déjà écrit à Tadjourah. Je change d'avis à ce sujet ; écrivez-moi seulement à l'adresse suivante : Monsieur ARTHUR RIMBAUD, Hôtel de l'Univers, à Aden. De là, on me fera suivre en tout cas ; et cela vaudra mieux, car je crois que le service postal d'Obock à Tadjourah n'est pas bien organisé.

Je suis heureux de quitter cet affreux trou d'Aden où j'ai tant peiné. Il est vrai aussi que je vais faire une route terrible ; d'ici au Choa, il y a une cinquantaine de jours de marche à cheval, par des déserts brûlants. Mais en Abyssinie le climat est délicieux, il ne fait ni chaud ni froid, la population est chrétienne et hospitalière, on mène une vie facile, c'est un lieu de repos très agréable pour ceux qui se sont abrutis quelques années sur les rivages incandescents de la mer Rouge.

À présent que cette affaire est en train, je ne puis reculer. Je ne me dissimule pas les dangers, je n'ignore pas les fatigues de ces expéditions ; mais, de Harar, je connais déjà les manières et les mœurs de ces contrées. Enfin, j'espère que cette affaire réussira. Je compte à peu près que ma caravane pourra se lever de Tadjourah vers le 15 janvier 86 ; et j'arriverai vers le 15 mars au Choa : c'est alors la fête de Pâques chez les Abyssins. Si

le roi me paie de suite, je descendrai vers la côte immédiatement avec environ 25 mille fcs de bénéfice.

Alors, je rentrerai en France pour faire des achats de marchandises moi-même, – si je vois que ces affaires sont bonnes. De sorte que vous pourriez bien recevoir ma visite vers la fin de l'été 1886. Je souhaite fort que ça tourne comme cela ; souhaitez-le-moi de même.

À présent, il faut que vous me cherchiez quelque chose dont je ne puis me passer, et que je ne puis trouver jamais ici.

Écrivez à M. le *Directeur de la Librairie des Langues Orientales*, à Paris :

Monsieur,

Je vous prie d'expédier contre remboursement à l'adresse ci-dessous le *Dictionnaire de la langue amhara* (avec la prononciation en caractères latins), par M. d'Abbadie de l'Institut[1].

Agréez, monsieur, mes salutations empressées.

Rimbaud, à Roches, canton d'Attigny (Ardennes).

Payez pour moi ce que cela coûtera, une vingtaine de francs, *plus ou moins*. Je ne puis me passer de l'ouvrage pour apprendre la langue du pays où je vais et où personne ne sait une langue européenne, car il n'y a là, jusqu'à présent, presque point d'Européens.

Expédiez-moi l'ouvrage dit à l'adresse suivante : *M. Arthur Rimbaud, hôtel de l'Univers, à Aden*.

Achetez-moi cela le plus tôt possible, car j'ai besoin d'étudier cette langue avant d'être en route. D'Aden on me réexpédiera à Tadjourah, où j'aurai toujours à séjourner un mois ou deux pour trouver des chameaux, mulets, guides, etc., etc.

Je ne compte guère pouvoir me mettre en route avant le 15 janvier 1886.

Faites ce qui est nécessaire, au sujet de cette affaire du service militaire. Je voudrais être en règle pour quand je rentrerai en France, l'an prochain.

Je vous écrirai encore plusieurs fois, avant d'être en route, comme je vous l'explique.

Donc, au revoir, et tout à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

3 décembre 1885, Tadjourah
À sa famille

Tadjourah, le 3 décembre 1885.

Mes chers amis,

Je suis en train de former ma caravane pour le Choa. Ça ne va pas vite, comme c'est l'habitude ; mais, enfin je compte me lever d'ici vers la fin de janvier 1886.

Je vais bien. – Envoyez-moi le dictionnaire demandé, à l'adresse donnée. À cette même adresse par la suite, toutes les communications pour moi. De là on me fera suivre.

Ce Tadjourah-ci est annexé depuis un an à la colonie française d'Obock. C'est un petit village Dankali avec quelques mosquées et quelques palmiers, il y a un fort, construit jadis par les Égyptiens et où dorment à présent six soldats français sous les ordres d'un sergent, commandant le poste. On a laissé au pays son petit sultan et son administration indigène. C'est un protectorat. Le commerce du lieu est le trafic des esclaves. D'ici partent les caravanes des Européens pour le Choa, très peu de chose ; et on ne passe qu'avec de grandes difficultés, les indigènes de toutes ces côtes étant devenus les ennemis des Européens, depuis que l'amiral anglais Hewett a fait signer à l'empereur Jean du Tigré un traité abolissant la traite des esclaves[1], le seul commerce indigène un peu florissant. Cependant sous le protectorat français, on ne cherche pas à gêner la traite et cela vaut mieux.

N'allez pas croire que je sois devenu marchand d'esclaves. Les M[archand]ises que nous importons sont des fusils (vieux fusils à piston réformés depuis 40 ans) qui valent chez les marchands de vieilles armes à Liège ou en France 7 ou 8 francs la pièce ; au roi du Choa, Ménélik II, on

les vend une quarantaine de francs. Mais il y a dessus des frais énormes, sans parler des dangers de la route aller et retour ; les gens de la route sont les Dankalis, pasteurs bédouins musulmans fanatiques, ils sont à craindre. Il est vrai que nous marchons avec des armes à feu, et les bédouins n'ont que des lances ; mais toutes les caravanes sont attaquées.

Une fois la rivière Hawache passée, on entre dans les domaines du puissant roi Ménélik, là ce sont des agriculteurs chrétiens, le pays est très élevé, jusqu'à 3 000 mètres au-dessus de la mer, le climat est excellent, la vie est absolument pour rien, tous les produits de l'Europe poussent, on est bien vu de la population. Il pleut là six mois de l'année, comme au Harar, qui est un des contreforts de ce grand massif Éthiopien.

Je vous souhaite bonne santé et prospérité pour l'année 1886.

Bien à vous,

A. Rimbaud
Hôtel de l'Univers
Aden

OceanofPDF.com

1886

2 janvier 1886, Tadjourah
À sa famille

Tadjourah, 2 janvier 1886.

Chers amis,

J'ai reçu votre lettre du 2 décembre.

Je suis toujours à Tadjourah et y serai certes encore plusieurs mois ; mes affaires vont bien doucement, mais j'espère que cela marchera bien tout de même. Il faut une patience surhumaine dans ces contrées.

Je n'ai pas reçu la lettre que vous dites m'avoir adressée à Tadjourah, via Obock. Le service est encore très mal organisé dans cette sale colonie.

J'attends toujours le livre demandé. Je vous souhaite une bonne année, exempte des soucis qui me tourmentent.

Voici que mon départ se trouve encore passablement retardé ; tellement que je doute pouvoir arriver en France pour cet automne, et il me serait dangereux d'y rentrer tout d'un coup en hiver.

Bien à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

6 janvier 1886, Tadjourah
À sa famille

Tadjourah, 6 janvier 1886.

Chers amis,

Je reçois aujourd'hui votre lettre du 12 décembre 1885.

Écrivez-moi tout le temps comme cela : on me fera toujours suivre ma correspondance, où que je sois. Du reste, ça va très mal : la route de l'intérieur semble devenir impraticable. Il est bien vrai que je m'expose à beaucoup de dangers et, surtout, à des désagréments indescriptibles. Mais il s'agit de gagner une dizaine de mille francs d'ici à la fin de l'année, et, autrement, je ne les gagnerais pas en trois ans. D'ailleurs, je me suis ménagé la possibilité de rentrer dans mon capital, à n'importe quel moment ; et, si les épreuves surpassent ma patience, je me ferai rembourser ce capital et je retournerai chercher un travail à Aden ou ailleurs. À Aden, je trouverai toujours quelque chose à faire.

Ceux qui répètent à chaque instant que la vie est dure devraient venir passer quelque temps par ici, pour apprendre la philosophie !

À Tadjourah, on n'entretient qu'un poste de six soldats et un sergent français. On les relève tous les trois mois, pour les expédier, en congé de convalescence, vers la France. Aucun poste n'a pu passer trois mois sans être entièrement pris par les fièvres. Or, c'est la saison des fièvres dans un ou deux mois, et je compte bien y passer.

Enfin, l'homme compte passer les trois quarts de sa vie à souffrir pour se reposer le quatrième quart ; et, le plus souvent, il crève de misère sans plus savoir où il en est de son plan !

Vous m'embarrassez en vous embarrassant. Le reçu de ce livre va être à présent fort retardé ! C'est bien ce qui est indiqué :

« D'Abbadie. – *Dictionnaire de la langue amariñña*, I vol. in-8. »

Envoyez-le, sans plus de retard, à mon adresse ordinaire : hôtel de l'Univers, à Aden, si la poste veut bien le prendre ; et, dans le cas contraire, s'il faut l'envoyer par chemin de fer, expédiez, comme je vous l'ai indiqué, à

MM. Ulysse Pila et Cie, à Marseille,
pour
MM. Bardey frères, à Aden.

Ceux-ci feront suivre à Tadjourah.

Je ne trouve pas un timbre dans cet horrible pays ; je vous envoie ceci non affranchi, excusez-moi.

Rimbaud

OceanofPDF.com

28 février 1886, Tadjourah
À sa famille

Tadjourah, 28 février 1886.

Mes chers amis.

Cette fois, il y a deux mois presque que je suis sans vos nouvelles.

Je suis toujours ici, avec la perspective d'y rester encore trois mois. C'est fort désagréable ; mais cela finira cependant par finir, et je me mettrai en route pour arriver, je l'espère, sans encombre.

Toute ma marchandise est débarquée, et j'attends le départ d'une grande caravane pour m'y joindre.

Je crains que vous n'ayez pas rempli les formalités pour l'envoi du dictionnaire amhara : il ne m'est rien arrivé jusqu'à présent. Mais, peut-être, est-ce à Aden ; car il y a *six mois* que je vous ai écrit, à propos de ce livre, pour la première fois, et vous voyez comme vous avez le talent de me faire parvenir avec précision les choses dont j'ai besoin : six mois pour recevoir un livre !

Dans un mois, ou six semaines, l'été va recommencer sur ces côtes maudites. J'espère ne pas en passer une grande partie ici et me réfugier, dans quelques mois, parmi les monts de l'Abyssinie, qui est la Suisse africaine, sans hivers et sans étés : printemps et verdure perpétuelle, et l'existence gratuite et libre !

Je compte toujours redescendre, fin 86 ou commencement 1887.

Bien à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

15 septembre 1886, Tadjourah
À sa famille

Tadjourah, 15 septembre 1886.

Mes chers amis,

Il y a très longtemps que je ne reçois rien de vous.

Je compte définitivement partir pour le Choa, fin septembre.

J'ai été retardé très longtemps ici, parce que mon associé est tombé malade et est rentré en France d'où on m'écrit qu'il est près de mourir[1].

J'ai une procuration pour toutes ses marchandises ; de sorte que je suis obligé de partir quand même ; et je partirai seul, Soleillet[2] (l'autre caravane à laquelle je devais me joindre) étant mort également.

Mon voyage durera au moins un an.

Je vous écrirai au dernier moment. Je me porte très bien.

Bonne santé et bon temps.

Adresse : Arthur Rimbaud,
Hôtel de l'Univers, Aden.

OceanofPDF.com

Second semestre 1886 (?), Tadjourah
À Augusto Franzoj

Cher Monsieur Franzoj[1]

Excusez-moi, mais j'ai renvoyé cette femme[2] sans rémission.

Je lui donnerai quelques thalers et elle partira s'embarquer par le boutre qui se trouve à Rasali[3] pour Obock, où elle ira où elle veut.

J'ai eu assez longtemps cette mascarade devant moi.

Je n'aurais pas été assez bête pour l'apporter du Choa, je ne le serai pas assez pour me charger de l'y remporter.

Bien à vous

Rimbaud

OceanofPDF.com

1887

30 juillet 1887, Aden
À Émile de Gaspary[1], vice-consul de France à Aden

Monsieur de Gaspary,
Consul de France
à Aden
Monsieur le Consul,

J'ai l'honneur de vous rendre compte de la liquidation de la caravane de feu Labatut, opération dans laquelle j'étais associé selon une convention faite au Consulat en mai 1886.

Je ne sus le décès de Labatut qu'à la fin de 86, au moment où, tous les premiers frais payés, la caravane commençait à se mettre en marche et ne pouvait plus être arrêtée, et ainsi je ne pus m'arranger à nouveau avec les créanciers de l'opér[ati]on.

Au Choa la négociation de cette caravane se fit dans des conditions désastreuses : Menelik s'empara de toutes les march[and]ises et me força de les lui vendre à prix réduit, m'interdisant la vente au détail et me menaçant de les renvoyer à la côte à mes frais ! Il me donna en bloc 14 000 thalers de toute la caravane, retranchant de ce total une somme de Th[alaris] 2 500 pour paiement de la 2e moitié du loyer des chameaux et autres frais de caravane soldés par l'Azzaze[2], et une autre somme de Th[alaris] 3 000 solde de compte au débit de Labatut chez lui, me dit-il, – tandis que tous m'assurèrent que le Roi restait plutôt débiteur de Labatut !

Traqué par la bande des prétendus créanciers de Labatut, auxquels le Roi donnait toujours raison, tandis que je ne pouvais jamais rien recouvrer de ses débiteurs, tourmenté par sa famille abyssine qui réclamait acharnément

sa succession, et refusait de reconnaître ma procuration, je craignis d'être bientôt dépouillé complètement, et je pris le parti de quitter le Choa, et je pus obtenir du Roi un bon sur le Gouverneur du Harar, Dedjazmatche[3] Mékounène, pour le paiement d'environ Th[alaris] 9 000, qui me restaient redus seulement, après le vol de Th[alaris] 3 000 opéré par Ménélik sur mon compte, et selon les prix dérisoires qu'il m'avait payés.

Le paiement du bon de Ménélik ne se termina pas au Harar sans frais et difficultés considérables, quelques-uns des créanciers étant venus me relancer jusque là. En somme je rentrai à Aden le 25 juillet 87 avec 8 000 Th[alaris] de traites et environs 600 Th[alaris] en caisse.

Dans notre convention avec Labatut, je me chargeais de payer, outre tous les frais de caravane :

1º au Choa, 3 000 Th[alaris] par la livraison de 300 fusils à ras Govana, affaire réglée par le Roi lui-même.

2º À Aden une créance à M. Suel[4], acquittée actuellement avec une réduction réglée entre les parties.

3º un billet de Labatut à M. Audon[5] au Choa, créance dont j'ai déjà versé, au Choa et au Harar, plus de 50 % suivant documents entre mes mains.

Tout ce qui pouvait être d'ailleurs au débit de l'opération a été réglé par moi. La Balance étant un encaisse d'environs Th[alaris] 2 500, et Labatut me restant débiteur par obligations faites au Consulat, d'une somme de Th[alaris] 5 800 – je sors de l'opération avec une perte de 60 % sur mon capital, sans compter 21 mois de fatigues atroces passés à la liquidation de cette misérable affaire.

Tous les Européens au Choa ont été témoins de la marche de cette affaire, et j'en tiens les documents à la disposition de Monsieur le Consul.

Agréez, Monsieur le Consul, l'expression de mon dévouement respectueux.

A. Rimbaud

OceanofPDF.com

5 août 1887, Massaouah Alexandre Mercinier, vice-consul de France à Massaouah, à Émile de Gaspary, vice-consul de France à Aden

Massaouah le 5 août 1887

Monsieur le Consul,

Un S[ieu]r Raimbeaux [*sic*], se disant négociant à Harar et à Aden, est arrivé hier à Massaouah à bord du courrier hebdomadaire d'Aden.

Ce Français, qui est grand, sec, yeux gris, moustaches presque blondes, mais petites, m'a été amené par les carabiniers. M. Raimbeaux n'a pas de passeport et n'a pu me prouver son identité. Les pièces qu'il m'a exhibées, sont des procurations passées devant vous avec un S[ieu]r Labatut dont l'intéressé aurait été son fondé de pouvoirs.

Je vous serai obligé, Monsieur le Consul, de vouloir bien me renseigner sur cet individu dont les allures sont quelque peu louche[s].

Ce S[ieu]r Raimbeau [*sic*] est porteur d'une traite de 5,000 thalers à cinq jours de vue s[u]r M. Lucardi[1] et d'une autre traite de 2 500 thalers sur un négociant indien de Massaouah.

Veuillez agréer, Monsieur le Consul, les assurances de ma considération la plus distinguée.

Alexandre Mercinier

OceanofPDF.com

23 août 1887, Le Caire
À sa famille

Le Caire, 23 août 1887.

Mes chers amis,

Mon voyage en Abyssinie s'est terminé.

Je vous ai déjà expliqué comme quoi, mon associé étant mort, j'ai eu de grandes difficultés au Choa, à propos de sa succession. On m'a fait payer deux fois les dettes et j'ai eu une peine terrible à sauver ce que j'avais mis dans l'affaire. Si mon associé n'était pas mort, j'aurais gagné une trentaine de mille francs ; tandis que je me retrouve avec le petit capital que j'avais, après m'être fatigué d'une manière horrible pendant près de deux ans. Je n'ai pas de chance !

Je suis venu en Égypte parce que les chaleurs étaient épouvantables, cette année, dans la mer Rouge : tout le temps 50 à 60 degrés et, me trouvant très affaibli, après sept années de fatigues qu'on ne peut s'imaginer et de privations les plus abominables, j'ai pensé que deux ou trois mois ici me remettraient ; mais c'est encore des frais, car je ne fais rien et la vie est à l'européenne et assez chère.

Je me trouve tourmenté ces jours-ci par un rhumatisme dans les reins, qui me fait damner ; j'en ai un autre dans la cuisse gauche qui me paralyse de temps à autre, une douleur articulaire dans le genou gauche, un rhumatisme (déjà ancien) dans l'épaule droite ; j'ai les cheveux absolument gris. Je me figure que mon existence périclite.

Figurez-vous comment on doit se porter, après des exploits du genre des suivants : traversées de mer en barque et voyages de terre à cheval, sans vêtements, sans vivres, sans eau, etc., etc…

Je suis excessivement fatigué. Je m'ennuie à mort. Je n'ai rien à faire à présent. J'ai peur de perdre le peu que j'ai. Figurez-vous que je porte continuellement dans ma ceinture seize mille et quelques cents francs d'or ; ça pèse une huitaine de kilos et ça me flanque la dyssenterie.

Pourtant, je ne puis aller en Europe, pour bien des raisons. D'abord, je mourrais l'hiver ; ensuite, je suis trop habitué à la vie errante, libre et gratuite ; enfin, je n'ai pas de position.

Je dois donc passer le reste de mes jours à errer dans les fatigues et les privations, avec l'unique perspective de mourir à la peine.

Je ne resterai pas longtemps dans ces parages : je n'ai pas d'emploi. Par force, je devrai m'en retourner du côté du Soudan, de l'Abyssinie ou de l'Arabie. Peut-être irai-je à Zanzibar, d'où l'on peut faire de longs voyages en Afrique, et peut-être en Chine, au Japon, qui sait où ?

Envoyez-moi de vos nouvelles. Je vous souhaite paix et bonheur.

Bien à vous,

Arthur Rimbaud,
poste restante, au Caire (Égypte).

OceanofPDF.com

24 août 1887, Le Caire
À sa mère

Le Caire, 24 août 1887

Ma chère maman,

Je suis obligé de te demander un service, que j'espère d'ailleurs pouvoir rembourser prochainement.

J'ai placé l'argent que j'avais sur moi au Crédit Lyonnais en dépôt à six mois donnant un intérêt de 4 %.

Or il arrive que je dois prendre à Suez le bateau de Zanzibar[1] vers le 15 septembre, car on me donne des recommandations pour là-bas, et ici, quoique je puisse trouver quelque chose, on dépense trop, et on reste trop sédentaire, tandis qu'à Zanzibar on fait des voyages à l'intérieur où l'on vit pour rien, et on arrive à la fin de l'année avec ses appointements intacts, tandis qu'ici le logement, la pension et le vêtement (dans les déserts on ne s'habille pas) vous mangent tout.

Je vais donc m'en retourner à Zanzibar et là j'aurai beaucoup d'occasions, sans compter les recommandations que l'on veut me donner pour Zanzibar.

Je laisserai mon argent ici à la banque, et comme il y a à Zanzibar des négociants faisant avec le Crédit d^{o}[2], je toucherai toujours les intérêts.

Si je retire le dépôt à présent, je perds les intérêts, et en outre je ne puis plus transporter continuellement cet argent sur mon dos, c'est trop bête, trop fatigant et trop dangereux.

Je te demande donc, comme il ne me reste que quelques centaines de francs, de vouloir bien me prêter une somme de *cinq cents francs* et me l'envoyant ici aussitôt le reçu de cette lettre, ou bien je manquerai le vapeur,

qui ne part qu'une fois par mois, du 15 au 18. Et un mois de plus ici coûte cher.

Je ne t'ai rien demandé depuis sept ans, sois assez bonne pour m'accorder ceci[3], et ne me le refuse pas, cela me gênerait fort.

Dans tous les cas, je suis forcé d'attendre jusqu'au 15 7bre ici, il ne faudrait pas que cela m'arrive en retard[4].

Cette lettre t'arrivera dans huit jours, et huit jours pour la réponse.

Envoie-moi cela en une lettre chargée adressée ainsi :

Monsieur Rimbaud,
au consulat de France,
Caire,
Égypte.

OceanofPDF.com

25 et 27 août 1887
Au directeur du *Bosphore égyptien*[1]
(lettre parue dans ce journal
sous le titre « M. Rimbaud au Harar
et au Choa »)

M. Rimbaud, le voyageur français bien connu, dont nous avons annoncé l'arrivée au Caire, nous adresse la lettre suivante qui présente un puissant intérêt et des renseignements complètement inédits sur le Harar et le Choa.

Monsieur le Directeur du *Bosphore Égyptien*.
Monsieur,

De retour d'un voyage en Abyssinie et au Harar, je me suis permis de vous adresser les quelques notes suivantes sur l'état actuel des choses dans cette région. Je pense qu'elles contiennent quelques renseignements inédits, et quant aux opinions y énoncées, elles me sont suggérées par une expérience de sept années de séjour là-bas.

Comme il s'agit d'un voyage circulaire entre Obock, le Choa, Harar et Zeilah, permettez[-]moi d'expliquer que je descendis à Tadjourah au commencement de l'an passé dans le but d'y former une caravane à destination du Choa.

Ma caravane se composait de quelques milliers de fusils à capsules et d'une commande d'outils et fournitures diverses pour le roi Ménélik. Elle fut retenue une année entière à Tadjourah par les Dankalis, qui procèdent de la même manière avec tous les voyageurs, ne leur ouvrant leur route qu'après les avoir dépouillés de tout le possible. Une autre caravane, dont les

marchandises débarquèrent à Tadjourah avec les miennes, n'a réussi à se mettre en marche qu'au bout de quinze mois, et les mille Remington apportés par feu Soleillet à la même date gisent encore après dix-neuf mois sous l'unique bosquet de palmiers du village.

À six courtes étapes de Tadjourah, soit environ soixante kilomètres, les caravanes descendent au lac[2] salé par des routes horribles rappelant l'horreur présumée des paysages lunaires. Il paraît qu'il se forme actuellement une société française pour l'exploitation de ce sel.

Certes le sel existe, en surfaces très étendues, et, peut-être assez profondes, quoiqu'on n'ait pas fait de sondages. L'analyse l'aurait déclaré chimiquement pur, quoiqu'il se trouve déposé, sans filtrations, aux bords du lac. Mais il est fort à douter que la vente couvre les frais du percement d'une voie pour l'établissement d'un Decauville[3], entre la plage du lac et celle du golfe de Goubbet-Kérab, les frais de personnel et de main-d'œuvre, qui seraient excessivement élevés, tous les travailleurs devant être importés, parce que les Bédouins Dankalis ne travaillent pas, et l'entretien d'une troupe armée pour protéger les travaux.

Pour en revenir à la question des débouchés, il est à observer que l'importante saline de Cheikh Othman, faite près d'Aden, par une société italienne, dans des conditions exceptionnellement avantageuses, ne paraît pas encore avoir trouvé de débouché pour les montagnes de sel qu'elle a en stock.

Le ministère de la Marine a accordé cette concession aux pétitionnaires, personnes trafiquant autrefois au Choa, à condition qu'elles se procurent l'acquiescement des chefs intéressés de la côte et de l'intérieur. Le gouvernement s'est d'ailleurs réservé un droit par tonne, et a fixé une quotité pour l'exploitation libre par les indigènes. Les chefs intéressés sont le sultan de Tadjourah, qui serait propriétaire héréditaire de quelques massifs de roches dans les environs du lac (il est très disposé à vendre ses droits) ; le chef de la tribu des Debené, qui occupe notre route, du lac jusqu'à Hérer, le sultan Loïta lequel touche du gouvernement français une paie mensuelle de cent cinquante thalers pour ennuyer le moins possible les voyageurs ; le sultan Hanfaré de l'Aoussa, qui peut trouver du sel ailleurs, mais qui prétend avoir le droit partout chez les Dankalis ; et enfin Ménélik, chez qui la tribu des Debené, et d'autres, apportent annuellement quelques milliers de chameaux de ce sel, peut-être moins d'un millier de tonnes. Ménélik a réclamé au gouvernement quand il a été averti des agissements de la société

et du don de la concession. Mais la part réservée dans la concession suffit au trafic de la tribu des Debené et aux besoins culinaires du Choa, le sel en grains ne passant pas comme monnaie en Abyssinie.

Notre route est dite route Gobât, du nom de sa quinzième station, où paissent ordinairement les troupeaux des Debené, nos alliés. Elle compte environ vingt trois étapes, jusqu'à Hérer, par les paysages les plus affreux de ce côté de l'Afrique. Elle est fort dangereuse par le fait que les Debené, tribu d'ailleurs des plus misérables, qui font les transports, sont éternellement en guerre à droite avec les tribus Moudeïtos et Assa Imara, et à gauche avec les Issa Somali. Au Hérer, pâturages à une altitude d'environ 800 mètres à environ soixante kilomètres du pied du plateau des Itous Gallas, les Dankalis et les Issas paissent leurs troupeaux en état de neutralité généralement. De Hérer on parvient à l'Hawach[4] en huit ou neuf jours. Ménélik a décidé d'établir un poste armé dans les plaines du Hérer pour la protection des caravanes ; ce poste se relierait avec ceux des Abyssins dans les monts Itous.

L'agent du Roi au Harar, le dedjazmatche Mékounène, a expédié du Harar au Choa par la voie de Hérer les trois millions de cartouches Remington et autres munitions que les commissaires anglais avaient fait abandonner au profit de l'émir Abdoullahi lors de l'évacuation égyptienne.

Toute cette route a été relevée astronomiquement, pour la première fois, par Monsieur Jules Borelli[5], en mai 1886, et ce travail est relié géodésiquement par la topographie, en sens parallèle des monts Itous, qu'il a faite dans son récent voyage au Harar.

En arrivant à l'Hawach on est stupéfait en se remémorant les projets de canalisation de certains voyageurs. Le pauvre Soleillet avait une embarcation spéciale en construction à Nantes dans ce but ! L'Hawach est une rigole tortueuse et obstruée à chaque pas par les arbres et les roches : je l'ai passé à plusieurs points à plusieurs centaines de kilomètres, et il est évident qu'il est impossible de le descendre même pendant les crues. D'ailleurs il est partout bordé de forêts et de déserts, éloigné des centres commerciaux et ne s'embranchant avec aucune route. Ménélik a fait faire deux ponts sur l'Hawach, l'un sur la route d'Antotto au Gouragné, l'autre sur celle d'Ankober au Harar par les Itous. Ce sont de simples passerelles en troncs d'arbres, destinées au passage des troupes pendant les pluies et les crues, et néanmoins ce sont des travaux remarquables pour le Choa.

– Tous frais réglés, à l'arrivée au Choa, le transport de mes marchandises, cent charges de chameau, se trouvait me coûter huit mille thalers, soit quatre-vingts thalers par chameau, sur une longueur de 500 kilomètres, seulement. Cette proportion n'est égalée sur aucune des routes de caravanes africaines : cependant je marchais avec toute l'économie possible et une très longue expérience de ces contrées. Sous tous les rapports, cette route est désastreuse, et est heureusement remplacée par la route de Zeilah au Harar et du Harar au Choa par les Itous.

– Ménélik se trouvait encore en campagne au Harar quand je parvins à Farré, point d'arrivée et de départ des caravanes et limite de la race Dankalie. Bientôt arriva à Ankober la nouvelle de la victoire du Roi[,] de son entrée au Harar, et l'annonce de son retour, lequel s'effectua en une vingtaine de jours. Il entra à Antotto précédé de musiciens sonnant à tue-tête des trompettes égyptiennes trouvées au Harar, et suivi de sa troupe et de son butin, parmi lequel deux canons Krupp transportés chacun par quatre-vingts hommes.

Ménélik avait depuis longtemps l'intention de s'emparer du Harar, où il croyait trouver un arsenal formidable, et en avait prévenu les agents politiques français et anglais sur la côte. Dans les dernières années, les troupes abyssines rançonnaient régulièrement les Itous ; elles finirent par s'y établir. D'un autre côté, l'Émir Abdullaï, depuis le départ de Radouan Pacha avec les troupes égyptiennes, s'organisait une petite armée et rêvait de devenir le Mahdi[6] des tribus musulmanes du centre du Harar. Il écrivit à Ménélik revendiquant la frontière de l'Hawach et lui intimant de se convertir à l'islam. Un poste abyssin s'étant avancé jusqu'à quelques jours du Harar, l'émir envoya pour les disperser quelques canons et quelques Turcs restés à son service : les Abyssins furent battus, mais Ménélik irrité se mit en marche lui-même d'Antotto, avec une trentaine de mille guerriers. La rencontre eut lieu à Shalanko[7], à 60 kilomètres ouest du Harar, là où Nadi Pacha avait, quatre années auparavant, battu les tribus Galla des Meta et des Oborra.

L'engagement dura à peine un quart d'heure, l'émir n'avait que quelques centaines de Remington, le reste de sa troupe combattant à l'arme blanche. Ses trois mille guerriers furent sabrés et écrasés en un clin d'œil par ceux du roi du Choa. Environ deux cents Soudanais, Égyptiens et Turcs, restés auprès d'Abdullaï après l'évacuation égyptienne, périrent avec les guerriers Gallas et Somalis. Et c'est ce qui fit dire à leur retour aux soldats Choanais

qui n'avaient jamais tué de blancs, qu'ils rapportaient les testicules de tous les Frenguis[8] du Harar.

L'Émir put s'enfuir au Harar, d'où il partit la même nuit, pour aller se réfugier chez le chef de la tribu des Guerrys, à l'est du Harar dans la direction de Berbera. Ménélik entra quelques jours ensuite au Harar sans résistance, et ayant consigné ses troupes hors de la ville aucun pillage n'eut lieu. Le monarque se borna à frapper une imposition de soixante-quinze mille thalers sur la ville et la contrée, à confisquer, selon le droit de guerre abyssin, les biens meubles et immeubles des vaincus morts dans la bataille, et à aller emporter lui-même des maisons des Européens et des autres tous les objets qui lui plurent. Il se fit remettre toutes les armes et munitions en dépôt en ville, ci-devant propriété du gouvernement égyptien, et s'en retourna pour le Choa, laissant trois mille de ses fusiliers campés sur une hauteur voisine de la ville et confiant l'administration de la ville à l'oncle de l'émir Abdullaï, Ali Abou Béker, que les Anglais avaient, lors de l'évacuation, emmené prisonnier à Aden, pour le lâcher ensuite, et que son neveu tenait en esclavage dans sa maison.

(*À suivre*)

(Suite et fin)

Il advint, par la suite, que la gestion d'Ali Abou Beker ne fut pas du goût de Mékounène, le général agent de Ménelik, lequel descendit dans la ville avec ses troupes, les logea dans les maisons et les mosquées, emprisonna Ali, et l'expédia enchaîné à Ménélik.

Les Abyssins entrés en ville, la réduisirent en un cloaque horrible, démolirent les habitations[,] ravagèrent les plantations, tyrannisèrent la population comme les nègres savent procéder entr'eux, et, Ménélik continuant à envoyer du Choa des troupes de renfort suivies de masses d'esclaves, le nombre des Abyssins actuellement au Harar peut être de douze mille, dont quatre mille fusiliers armés de fusils de tous genres, du Remington au fusil à silex.

La rentrée des impôts de la contrée Galla environnante ne se fait plus que par razzias où les villages sont incendiés, les bestiaux volés, et la population emportée en esclavage. Tandis que le gouvernement égyptien tirait sans efforts de Harar quatre-vingt mille livres, la caisse abyssine est constamment vide. Les revenus des Gallas, de la douane, des postes, du

marché, et les autres recettes sont pillés par quiconque se met à les toucher. Les gens de la ville émigrent, les Gallas ne cultivent plus. Les Abyssins ont dévoré en quelques mois la provision de dourah laissée par les Égyptiens et qui pouvait suffire pour plusieurs années. La famine et la peste sont imminentes.

Le mouvement de ce marché, dont la position est très importante comme débouché des Gallas le plus rapproché de la côte, est devenu nul. Les Abyssins ont interdit le cours des anciennes piastres égyptiennes qui étaient restées dans le pays comme monnaie divisionnaire des thalaris Marie-Thérèse, au privilège exclusif d'une certaine monnaie de cuivre qui n'a aucune valeur. Toutefois, j'ai vu à Antotto quelques piastres d'argent que Ménélik a fait frapper à son effigie, et qu'il se propose de mettre en circulation au Harar, pour trancher la question des monnaies.

Ménélik aimerait à garder le Harar, en sa possession, mais il comprend qu'il est incapable d'administrer le pays de façon à en tirer un revenu sérieux, et il sait que les Anglais ont vu d'un mauvais œil l'occupation abyssine. On dit, en effet, que le gouverneur d'Aden qui a toujours travaillé avec la plus grande activité au développement de l'influence britannique sur la côte Somalie, ferait tout son possible pour décider son gouvernement à faire occuper le Harar au cas où les Abyssins l'évacueraient, ce qui pourrait se produire par suite d'une famine, ou des complications de la guerre du Tigré.

De leur côté, les Abyssins au Harar croient chaque matin voir apparaître les troupes anglaises au détour des montagnes. Mékounène a écrit aux agents politiques anglais à Zeilah et à Berbera de ne plus envoyer de leurs soldats au Harar ; ces agents faisaient escorter chaque caravane de quelques soldats indigènes. Le gouvernement anglais, en retour, a frappé d'un droit de cinq pour cent l'importation des thalaris à Zeilah, Boulhar et Berbera. Cette mesure contribuera à faire disparaître le numéraire déjà très rare au Choa et au Harar, et il est à douter qu'elle favorise l'importation des roupies, qui n'ont jamais pu s'introduire dans ces régions, et que les Anglais ont aussi, on ne sait pourquoi, frappées d'un droit d'un pour cent à l'importation par cette côte.

Ménélik a été fort vexé de l'interdiction de l'importation des armes sur les côtes d'Obock et de Zeilah. Comme Joannès rêvait d'avoir son port de mer à Massaouah, Ménélik, quoique relégué fort loin dans l'intérieur, se flatte de posséder prochainement une échelle[9] sur le golfe d'Aden. Il avait écrit au

Sultan de Tadjourah, malheureusement après l'avènement du protectorat français, en lui proposant de lui acheter son territoire. À son entrée au Harar il s'est déclaré souverain de toutes les tribus jusqu'à la côte, et a donné commission à son général, Mékounène, de ne pas manquer l'occasion de s'emparer de Zeilah ; seulement les Européens lui ayant parlé d'artillerie et de navires de guerre, ses vues sur Zeilah se sont modifiées, et il a écrit dernièrement au gouvernement français pour lui demander la cession d'Ambado.

On sait que la côte, du fond du golfe de Tadjourah jusqu'au-delà de Berbera, a été partagée entre la France et l'Angleterre de la façon suivante : la France garde tout le littoral, de Gubbet Kérab à Djibouti, un cap à une douzaine de milles au nord-ouest de Zeilah, et une bande de territoire de je ne sais combien de kilomètres de profondeur à l'intérieur, dont la limite du côté du territoire anglais est formée par une ligne tirée de Djibouti à Ensa, troisième station sur la route de Zeilah au Harar. Nous avons donc un débouché sur la route du Harar et de l'Abyssinie. L'Ambado[10] dont Ménélik ambitionne la possession est une anse près de Djibouti, où le gouverneur d'Obock avait depuis longtemps fait planter une planche tricolore que l'agent anglais de Zeilah faisait obstinément déplanter, jusqu'à ce que les négociations fussent terminées. Ambado est sans eau, mais Djibouti a de bonnes sources ; et des trois étapes rejoignant notre route à Ensa, deux ont de l'eau. En somme la formation des caravanes peut s'effectuer à Djibouti, dès qu'il y aura quelque établissement pourvu des marchandises indigènes et quelque troupe armée. L'endroit jusqu'à présent est complètement désert. Il va sans dire qu'il doit y être laissé port franc si l'on veut faire concurrence à Zeilah[11].

Zeilah, Berbera et Bulhar restent aux Anglais ainsi que la baie de Samawanak, sur la côte Gadiboursi, entre Zeilah et Bulhar, point où le dernier agent consulaire français à Zeilah, M. Henry, avait fait planter le drapeau tricolore, la tribu Gadiboursi ayant elle-même demandé notre protection, dont elle jouit toujours. Toutes ces histoires d'annexions ou de protections avaient fort excité les esprits sur cette côte pendant ces deux dernières années.

Le successeur de l'agent français fut M. Labosse, consul de France à Suez, envoyé par intérim à Zeilah où il apaisa tous les différends. On compte à présent environ cinq mille Somalis protégés français à Zeilah.

L'avantage de la route du Harar pour l'Abyssinie est très considérable, tandis qu'on n'arrive au Choa par la route Dankalie qu'après un voyage de cinquante à soixante jours par un affreux désert, et au milieu de mille dangers ; le Harar, contrefort très avancé du massif éthiopien méridional, n'est séparé de la côte que par une distance franchie aisément en une quinzaine de jours par les caravanes.

La route est fort bonne, la tribu Issa, habituée à faire les transports, est fort conciliante, et on n'est pas chez elle en danger des tribus voisines.

Du Harar à Antotto, résidence actuelle de Ménélik, il y a une vingtaine de jours de marche sur le plateau des Itous Gallas, à une altitude moyenne de 2 500 mètres, vivres, moyens de transport et de sécurité assurés. Cela met en tout un mois entre notre côte et le centre du Choa, mais la distance au Harar n'est que de douze jours, et ce dernier point, en dépit des invasions, est certainement destiné à devenir le débouché commercial exclusif du Choa lui-même et de tous les Gallas. Ménélik lui-même fut tellement frappé de l'avantage de la situation du Harar qu'à son retour, se remémorant les idées des chemins de fer que des Européens ont souvent cherché à lui faire adopter, il cherchait quelqu'un à qui donner la commission ou concession des voies ferrées du Harar à la mer : il se ravisa ensuite, se rappelant la présence des Anglais à la côte ! Il va sans dire que, dans le cas où cela se ferait, (et cela se fera d'ailleurs, dans un avenir plus ou moins rapproché)[12] le gouvernement du Choa ne contribuerait en rien aux frais d'exécution.

Ménélik manque complètement de fonds, restant toujours dans la plus complète ignorance (ou insouciance) de l'exploitation des ressources des régions qu'il a soumises et continue à soumettre. Il ne songe qu'à ramasser des fusils lui permettant d'envoyer ses troupes réquisitionner les Gallas. Les quelques négociants européens montés au Choa ont apporté à Ménélik, en tout, dix mille fusils à cartouches et quinze mille fusils à capsules, dans l'espace de cinq ou six années. Cela a suffi aux Amhara pour soumettre tous les Gallas environnants, et le Dedjatch Mékounène au Harar, se propose de descendre à la conquête des Gallas jusqu'à leur limite sud vers la côte de Zanzibar. Il a pour cela l'ordre de Ménélik même, à qui on a fait croire qu'il pourrait s'ouvrir une route dans cette direction pour l'importation des armes. Et ils peuvent au moins s'étendre très loin de ces côtes, les tribus Gallas n'étant pas armées.

Ce qui pousse surtout Ménélik à une invasion vers le Sud, c'est le voisinage gênant et la suzeraineté vexante de Joannès. Ménélik a déjà quitté

Ankober pour Antotto. On dit qu'il veut descendre au Djimma Abba-Djifar, le plus florissant des pays Gallas, pour y établir sa résidence, et il parlait aussi d'aller se fixer au Harar. Ménélik rêve une extension continue de ses domaines au sud, au-delà de l'Hawach, et pense peut-être émigrer lui-même des pays Amhara au milieu des pays gallas neufs, avec ses fusils, ses guerriers, ses richesses, pour établir loin de l'empereur un empire méridional comme l'ancien royaume d'Ali Alaba.

On se demande quelle est et quelle sera l'attitude de Ménélik pendant la guerre italoabyssine. Il est clair que son attitude sera déterminée par la volonté de Joannès, qui est son voisin immédiat, et non par les menées diplomatiques de gouvernements qui sont à une distance de lui infranchissable, menées qu'il ne comprend d'ailleurs pas et dont il se méfie toujours. Ménélik est dans l'impossibilité de désobéir à Joannès, et celui-ci, très bien informé des intrigues diplomatiques où l'on mêle Ménélik, saura bien s'en garer dans tous les cas. Il lui a déjà ordonné de lui choisir ses meilleurs soldats, et Ménélik a dû les envoyer au camp de l'empereur à l'Asmara. Dans le cas même d'un désastre, ce serait sur Ménélik que Joannès opérerait sa retraite. Le Choa, le seul pays Amhara possédé par Ménélik, ne vaut pas la quinzième partie du Tigré. Ses autres domaines sont tous [les] pays Gallas précairement soumis, et il aurait grand peine à éviter une rébellion générale dans le cas où il se compromettrait dans une direction ou une autre. Il ne faut pas oublier non plus que le sentiment patriotique existe au Choa et chez Ménélik, tout ambitieux qu'il soit, et il est impossible qu'il voie un honneur ni un avantage à écouter les conseils des étrangers.

Il se conduira donc de manière à ne pas compromettre sa situation déjà très embarrassée, et, comme chez ces peuples on ne comprend et on n'accepte rien que ce qui est visible et palpable, il n'agira personnellement que comme le plus voisin le fera agir, et personne n'est son voisin que Joannès, qui saura lui éviter les tentations. Cela ne veut pas dire qu'il n'écoute avec complaisance les diplomates ; il empochera ce qu'il pourra gagner d'eux, et, au moment donné, Joannès, averti, partagera avec Ménélik. Et, encore une fois, le sentiment patriotique général et l'opinion du peuple de Ménélik sont bien pour quelque chose dans la question. Or, on ne veut pas des étrangers, ni de leur ingérence, ni de leur influence, ni de leur présence sous aucun prétexte, pas plus au Choa qu'au Tigré, ni chez les Gallas.

– Ayant promptement réglé mes comptes avec Ménélik, je lui demandai un bon de paiement au Harar, désireux que j'étais de faire la route nouvelle ouverte par le Roi à travers les Itous, route jusqu'alors inexplorée, et où j'avais vainement tenté de m'avancer du temps de l'occupation égyptienne du Harar. À cette occasion, M. Jules Borelli demanda au Roi la permission de faire un voyage dans cette direction, et j'eus ainsi l'honneur de voyager en compagnie de notre aimable et courageux compatriote, de qui je fis parvenir ensuite à Aden les travaux géodésiques, entièrement inédits, sur cette région.

Cette route compte sept étapes au-delà de I'Hawach et douze de l'Hawach au Harar sur le plateau Itou, région de magnifiques pâturages et de splendides forêts à une altitude moyenne de 2 500 mètres, jouissant d'un climat délicieux. Les cultures y sont peu étendues, la population y étant assez claire, ou peut-être s'étant écartée de la route par crainte des déprédations des troupes du Roi. Il y a cependant des plantations de café, les Itous fournissant la plus grande partie des quelques milliers de tonnes de café qui se vendent annuellement au Harar. Ces contrées, très salubres et très fertiles, sont les seules de l'Afrique Orientale adaptées à la colonisation européenne.

Quant aux affaires au Choa à présent, il n'y a rien à y importer, depuis l'interdiction du commerce des armes sur la côte. Mais qui monterait avec une centaine de mille thalaris pourrait les employer dans l'année en achats d'ivoire et autres marchandises, les exportateurs ayant manqué ces dernières années et le numéraire devenant excessivement rare. C'est une occasion. La nouvelle route est excellente, et l'état politique du Choa ne sera pas troublé pendant la guerre, Ménélik tenant, avant tout, à maintenir l'ordre en sa demeure.

Agréez, Monsieur, mes civilités empressées.

Rimbaud

OceanofPDF.com

26 août 1887, Le Caire
À Alfred Bardey

Le Caire, 26 août 1887.

Mon cher monsieur Bardey,

Sachant que vous vous intéressez toujours aux choses de l'Afrique, je me permets de vous envoyer les quelques notes suivantes sur les choses du Choa et du Harar à présent.

D'Entotto à Tadjourah, la route Dankalie est tout à fait impraticable ; les fusils Soleillet, arrivés à Tadjourah en février 86, sont encore là. – Le sel du lac Assal, qu'une société devait exploiter, est inaccessible et serait d'ailleurs invendable : c'est une flibusterie.

Mon affaire a très mal tourné, et j'ai craint quelque temps de redescendre sans un thaler ; je me suis trouvé assailli là-haut par une bande de faux créanciers de Labatut, et en tête Ménélik, qui m'a volé, en son nom, 3 000 thalaris. Pour éviter d'être intégralement dévalisé, je demandai à Ménélik de me faire passer par le Harar, qu'il venait d'annexer : il me donna une traite genre Choa, sur son *oukil*[1] au Harar, le dedjatch Makonnen.

Ce n'est que quand j'eus demandé à Ménélik de passer par cette route que M. Borelli eut l'idée de se joindre à moi.

Voici l'itinéraire :

1º D'Entotto à la rivière Akaki[2] plateau cultivé, 25 kilomètres ;

2º Village galla des Abitchou, 30 kilomètres. Suite du plateau : hauteur, environ 2 500 mètres. On marche, avec le mont Hérer au sud ;

3º Suite du plateau. On descend à la plaine du Mindjar par le Chankora. Le Mindjar a un sol riche soigneusement cultivé ; l'altitude doit être 1 800 mètres (je juge de l'altitude par le genre de végétation ; il est

impossible de s'y tromper, pour peu qu'on ait voyagé dans les pays éthiopiens). Longueur de cette étape : 25 kilomètres ;

4º Suite du Mindjar : 25 kilomètres. Mêmes cultures. Le Mindjar manque d'eau ; on conserve dans des trous l'eau des pluies ;

5º Fin du Mindjar. La plaine cesse, le pays s'accidente ; le sol est moins bon. Cultures nombreuses de coton. – 30 kilomètres ;

6º Descente au Cassam. Plus de cultures. Bois de mimosas traversés par la route frayée par Ménélik et déblayée sur une largeur de dix mètres. – 25 kilomètres ;

7º On est en pays bédouin, en *Konella*[3], ou terre chaude. Broussailles et bois de mimosas peuplés d'éléphants et de bêtes féroces. La route du roi se dirige vers une source d'eau chaude, nommée Fil-Ouaha, et l'Hawash. Nous campons dans cette direction, à 30 kilomètres du Cassam ;

8º De là à l'Hawash, très encaissé à ce passage, 20 kilomètres. Toute la région des deux côtés de l'Hawash à deux jours et demi se nomme Careyon. Tribus Gallas bédouines, propriétaires de chameaux et autres bestiaux. En guerre avec les Aroussis. Hauteur du passage de l'Hawash : environ 800 m, 80 d'eau ;

9º Au-delà de l'Hawash, 30 kilomètres de brousse, on marche par les sentiers des éléphants ;

10º Nous remontons rapidement à l'Itou par des sentiers ombragés. Beau pays boisé, peu cultivé. Nous nous retrouvons vite à 2 000 mètres d'altitude. Halte à Galamso, poste abyssin de trois à quatre cents soldats au dedjatch Woldé-Guibril[4]. – 35 kilomètres ;

11º De Galamso à Boroma, poste de mille soldats au ras Dargué[5], 30 kilomètres. Les cultures de l'Abyssinie sont remplacées par le dourah (sorgho). Altitude : 2 200 mètres ;

12º Suite du Tchertcher, magnifiques forêts. Un lac, nommé Arro. On marche sur la crête d'une chaîne de collines ; l'Aroussi, à droite, parallèle à notre route, plus élevé que l'Itou ; ses grandes forêts et ses belles montagnes sont ouvertes en panorama. Halte à un lieu nommé Wotcho. – 30 kilomètres ;

13º 15 kilomètres jusqu'à la maison du cheikh Jahia, à Goro. Nombreux villages. C'est le centre des Itous où se rendent les marchands du Harar et ceux de l'Abyssinie qui viennent vendre des chammas[6]. Il y a là beaucoup de familles abyssines musulmanes ;

14º 20 kilomètres, Herna. Splendides vallées couronnées de forêts à l'ombre desquelles on marche. Caféiers. C'est là qu'Abdullahi, l'émir de Harar, avait envoyé quelques Turcs déloger un poste abyssin, fait qui causa la mise en marche de Ménélik[7] ;

15º Bourka, vallée ainsi nommée d'une rivière ou torrent à fort débit, qui descend à l'Ennya. Forêts étendues. – 30 kilomètres ;

16º Obona, pays boisé, accidenté, calcaire pauvre. – 30 kilomètres ;

17º Chalanko, champ de bataille de l'émir. Meta, forêts de pins ; Warabelly. Meta doit être le point le plus haut de toute la route, peut-être 2 600 mètres. – Longueur de l'étape : 30 kilomètres.

18º Lac de Yabatha[8], lacs de Harramoïa. Harar. – 40 kilomètres.

La direction générale : entre N.-N.-E. et S.-S.-E., il m'a paru.

C'est la route avec un convoi de mules chargées ; mais les courriers la font en dix jours à pied.

Au Harar, les Amara procèdent, comme on sait, par confiscation, extorsions, razzias ; c'est la ruine du pays. La ville est devenue un cloaque. Les Européens étaient consignés en ville jusqu'à notre arrivée ! Tout cela de la peur que les Abyssins ont des Anglais. – La route Issa est très bonne, et la route de Gueldessey au Hérer aussi.

Il y a deux affaires à faire au Choa à présent :

1º Apporter soixante mille thalaris et acheter de l'ivoire, du musc et de l'or. – Vous savez que tous les négociants, sauf Brémond, sont descendus, et même les Suisses. – On ne trouve plus un thaler au Choa. J'ai laissé l'ivoire, au détail à cinquante thalaris ; chez le roi, à soixante thalaris.

Le ras Govana seul a pour plus de quarante mille thalaris d'ivoire et veut vendre : pas d'acheteurs, pas de fonds ! Il a aussi dix mille okiètes musc. – Personne n'en veut à deux thalaris les trois okiètes. – Il y a aussi beaucoup d'autres détenteurs d'ivoire de qui on peut acheter, sans compter les particuliers qui vendent en cachette. Brémond a essayé de se faire donner l'ivoire du ras, mais celui-ci veut être payé comptant. Soixante mille thalaris peuvent être employés en achats tels pendant six mois, sans frais aucuns, par la route Zeilah, Harar, Itou, et laisser un bénéfice de vingt mille thalaris ; mais il faudrait faire vite, je crois que Brémond va descendre chercher des fonds.

2º Amener du Harar à Ambado deux cents chameaux avec cent hommes armés (tout cela le dedjatch le donne pour rien), et, au même moment, débarquer avec un bateau quelconque huit mille Remingtons (sans

cartouches, le roi demande sans cartouches : il en a trouvé trois millions au Harar) et charger instantanément pour le Harar. La France a, à présent, Djibouti avec sortie à Ambos. Il y a trois stations de Djibouti à Ambos. Ici on a vendu et on vend encore des Remingtons à huit francs. – La seule question est celle du bateau ; mais on trouverait facilement à louer à Suez.

Comme cadeaux au roi : machine à fondre des cartouches Remington. – Plaques et produits chimiques et matériel pour fabriquer des capsules de guerre.

Je suis venu ici pour voir si quelque chose pouvait se monter dans cet ordre d'idées. Mais, ici, on trouve ça trop loin ; et, à Aden, on est dégoûté parce que ces affaires, moitié par mal conduite, moitié par malchance, n'ont jamais réussi. – Et pourtant il y a à faire, et ceux qui se pressent et vont économiquement feront.

Mon affaire a très mal réussi parce que j'étais associé avec cet idiot de Labatut qui, pour comble de malheur, est mort, ce qui m'a mis à dos sa famille au Choa et tous ses créanciers ; de sorte que je sors de l'affaire avec très peu de chose, moins que ce j'avais apporté. Je ne puis rien entreprendre moi-même, je n'ai pas de fonds.

Ici même, il n'y avait pas un seul négociant français pour le Soudan ! En passant à Souakim[9] on m'a dit que les caravanes passent et vont jusqu'à Berbera[10]. La gomme commence à arriver. Quand le Soudan se rouvrira, et peu à peu il se rouvre, il y aura beaucoup à faire.

Je ne resterai pas ici, et redescendrai aussitôt que la chaleur, qui était excessive cet été, diminuera dans la mer Rouge. Je suis à votre service dans tous les cas où vous auriez quelque entreprise où je pourrais servir. – Je ne puis plus rester ici, parce que je suis habitué à la vie libre. Ayez la bonté de penser à moi.

Rimbaud.
Poste restante, Caire.
Jusqu'à fin septembre.

OceanofPDF.com

8 octobre 1887, Aden
À sa mère

Aden, le 8 octobre 1887.

Chers amis,

Je vous remercie bien. Je vois que je ne suis pas oublié[1]. Soyez tranquilles. Si mes affaires ne sont pas brillantes pour le moment, du moins je ne perds rien ; et j'espère bien qu'une période moins néfaste va s'ouvrir pour moi.

Donc, depuis deux ans, mes affaires vont très mal, je me fatigue inutilement, j'ai beaucoup de peine à garder le peu que j'ai. Je voudrais bien en finir avec tous ces satanés pays ; mais on a toujours l'espoir que les choses tourneront mieux, et l'on reste à perdre son temps au milieu des privations et des souffrances que vous autres ne pouvez vous imaginer.

Et puis, quoi faire en France ? Il est bien certain que je ne puis plus vivre sédentairement ; et, surtout, j'ai grand'peur du froid, – puis, enfin, je n'ai ni revenus suffisants, ni emploi, ni soutiens, ni connaissances, ni profession, ni ressources d'aucune sorte. Ce serait m'enterrer que de revenir.

Le dernier voyage que j'ai fait en Abyssinie, et qui avait mis ma santé fort bas, aurait pu me rapporter une somme de trente mille francs ; mais, par la mort de mon associé et pour d'autres raisons, l'affaire a très mal tourné et j'en suis sorti plus pauvre qu'avant.

Je resterai un mois ici, avant de partir pour Zanzibar. Je ne me décide pas gaîment pour cette direction ; je n'en vois revenir les gens que dans un état déplorable, quoiqu'on me dise qu'on y trouve des choses à entreprendre.

Avant de partir, ou même si je ne pars pas, je me déciderai peut-être à vous envoyer les fonds que j'ai laissés en dépôt en Égypte ; car, en

définitive, avec les embarras de l'Égypte, le blocus du Soudan, le blocus de l'Abyssinie, et aussi pour d'autres raisons, je vois qu'il n'y a plus qu'à perdre en détenant des fonds, peu ou fort considérables, dans ces régions désespérées.

Vous pouvez donc m'écrire à Aden, à l'adresse suivante :

Monsieur Arthur Rimbaud, poste restante.

Si je pars, je dirai là qu'on fasse suivre.

– Vous devez me considérer comme un nouveau Jérémie, avec mes lamentations perpétuelles ; mais ma situation n'est vraiment pas gaie.

Je vous souhaite le contraire, et suis votre affectionné

Rimbaud

OceanofPDF.com

5 novembre 1887, Aden
À sa famille

Aden, 5 novembre 1887.

Mes chers amis,

Je suis toujours dans l'expectative. J'attends des réponses de différents points, pour savoir où je devrai me porter.

Il va peut-être y avoir quelque chose à faire à Massaouah, avec la guerre abyssine. Enfin, je ne serai pas longtemps à prendre une décision ou à trouver l'emploi que j'espère ; et peut-être ne partirai-je ni pour Zanzibar, ni pour ailleurs.

C'est l'hiver à présent, c'est-à-dire qu'on n'a guère plus de 30 degrés au-dessus de zéro, le jour, et, la nuit, 25.

Écrivez-moi de vos nouvelles. Que faites-vous ? Comment vous portez-vous ? Voilà longtemps que je n'ai rien reçu de vous. Ce n'est pas agréable d'être ainsi abandonné.

Rassurez-vous sur mon compte : je me porte mieux, et je compte me relever de mes pertes ; mes pertes, oui ! puisque je viens de passer deux années sans rien gagner et que c'est perdre son argent que de perdre son temps.

Dites-moi quel est le journal le plus important des Ardennes ?

Bien à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

9 novembre 1887
À Émile de Gaspary, vice-consul de France à Aden

Aden 9 novembre 1887

Monsieur de Gaspary
Consul de France
Aden
Monsieur,

Je reçois votre lettre du 8 et je prends note de vos observations.

Je vous envoie la copie du compte des frais de la caravane Labatut, devant garder par-devers moi l'original parce que le chef de caravane qui l'a signé a volé par la suite une partie des fonds que l'azzaze lui avait comptés pour le paiement des chameaux. L'azzaze s'entête en effet à ne jamais verser les frais de caravane aux Européens eux-mêmes, qui régleraient ainsi sans difficulté : et les Dankalis trouvent là une belle occasion d'embrouiller l'azzaze et le Frangui à la fois, et chacun des Européens s'est vu ainsi arracher par les Bédouins 75 % en plus de ses frais de caravane, l'azzaze et Menelik lui[-]même ayant l'habitude, avant l'ouverture de la route du Harar, de donner invariablement raison au Bédouin contre le Frangui. C'est prévenu de tout cela que j'eus l'idée de faire signer un compte de caravane à mon chef. Cela ne l'empêcha pas, au moment de mon départ, de me porter devant le Roi en réclamant q[uel]que 400 thalers en plus du compte approuvé par lui ! Il avait en cette occasion pour avocat *le redoutable bandit Mohammed Abou-Beker*[1], l'ennemi des négociants et voyageurs européens au Choa. Mais le roi, sans considérer la signature du Bédouin, (car les papiers ne sont rien du tout au Choa) comprit qu'il mentait, insulta par occasion Mohammed, qui se démenait contre moi en furieux, et me

condamna seulement à payer une somme de 30 t[halers] et un fusil Remington : mais je ne payai rien du tout. J'appris par la suite que le chef de caravane avait prélevé ces 400 thalers sur le fond versé par l'azzaze entre ses mains pour le paiement des Bédouins, et qu'il les avait employés en achat d'esclaves qu'il envoya avec la caravane de MM. Savouré, Dimitri, Brémond, et qui moururent tous en route, et lui[-]même alla se cacher au Djimma Abba-Djifar[2], où l'on dit qu'il est mort de la dissenterie [*sic*]. L'azzaze eut donc, un mois après mon départ, à rembourser ces 400 t[halers] aux Bédouins, mais si j'avais été présent, il me les aurait certain[eme]nt fait payer.

Les ennemis les plus dangereux des Européens en toutes ces occasions sont les Abou Beker, par la facilité qu'ils ont d'approcher l'azzaze et le Roi, pour nous calomnier, dénigrer nos manières, pervertir nos intentions. Aux Bédouins dankalis ils donnent effrontément l'exemple du vol, les conseils d'assassinat et de pillage. L'impunité leur est assurée en tout par l'autorité abyssine, et par l'autorité européenne sur les c[ô]tes, qu'ils dupent grossièrement l'une et l'autre. Il y a même des Français au Choa qui, pillés en route par Mohammed, et à présent encore en butte à toutes ses intrigues, vous disent néanmoins : « Mohammed, c'est un bon garçon ! » – Mais les quelques Européens au Choa et au Harar qui connaissent les mœurs et la politique de ces gens, exécrés par toutes les tribus Issa Dankali, par les Galla et les Amhara, fuient leur approche comme la peste.

Les 34 Abyssins de mon escorte m'avaient bien, à Sagalo, avant le départ, fait signer une obligation de leur payer à chacun th[alaris] 15 pour la route et 2 mois de paie arriérés, mais, à Ankober, irrité de leurs insolentes réclamations, je leur saisis le bon et le déchirai devant eux ; il y eut par suite plainte à l'azzaze, etc, etc., – Jamais d'ailleurs on ne prend de reçus des gages payés aux domestiques au Choa ; ils trouveraient cet acte très étrange, et se croiraient très en danger d'on ne sait quoi.

Je n'aurais pas payé à l'azzaze les 300 th[alers] pour Labatut si je n'avais découvert moi[-]même, dans un vieux calepin trouvé à la baraque de Mme Labatut, une annotation de l'écriture de Labatut portant reçu de l'azzaze de cinq okiètes d'ivoire moins q[uel]ques rotolis[3]. Labatut rédigeait en effet ses « mémoires » : j'en ramassai 34 volumes, soit 34 calepins, au domicile de sa veuve, et, malgré les imprécations de cette dernière, je les livrai aux flammes, ce qui fut, m'expliqua-t-on, un grand malheur, quelques

titres de propriété se trouvant intercalés parmi ces confessions qui parcourues à la légère, m'avaient paru indignes d'un examen sérieux.

D'ailleurs ce Sycophante d'azzaze, débouchant à Farré avec ses bourriques au moment où je débouchais avec mes chameaux, m'avait immédiatement insinué, après les salutations, que le Frangui, au nom de qui j'arrivais, avait avec lui un compte immense, et il avait l'air de me demander la caravane entière en gage. Je calmai ses ardeurs provisoirement par l'offre d'une lunette à moi, de q[uel]ques flacons de dragées Morton[4]. Et je lui expédiai par la suite, à distance, ce qui me semblait réellement son dû. Il fut amèrement désillusionné, et agit toujours très hostilement avec moi ; entr'autres, il empêcha l'autre sycophante, l'aboûne, de me payer une charge de raisins secs que je lui apportais pour la fabric[ati]on du petit vin des messes.

Quant aux diverses créances que j'ai payées sur Labatut, cela s'opérait de la manière suivante :

Arrivait par exemple chez moi un Dedjatch, et s'asseyait à boire mon tedj[5] en vantant les nobles qualité de l'*ami*, feu Labatut, et en manifestant l'espoir de découvrir en moi les mêmes vertus. À la vue d'un mulet broutant la pelouse, on s'écriait : « C'est ça le mulet que j'ai donné à Labatut ! » (on ne disait pas que le burnous qu'on avait sur le dos, c'était Labatut qui l'avait donné !) « – D'ailleurs, ajoutait-on, il est resté mon débiteur pour 70 thalers, ou 50, ou 60, etc, » Et on insistait sur cette réclamation, si bien que je congédiais le noble malandrin en lui disant « Allez au roi » ça veut à peu près dire « Allez au diable » – Mais le Roi me faisait payer une partie de la réclamation, ajoutant hypocritement qu'il paierait le reste !

Mais j'ai payé aussi sur des réclamations fondées, par exemple, à leurs femmes, les gages de domestiques morts en route à la descente de Labatut – ou bien c'était le remboursement de quelque 30, 15, 12 thalers que Labatut avait pris de quelques paysans en leur promettant au retour q[uel]que fusil, q[uel]ques étoffes, etc. Ces pauvres gens étant toujours de bonne foi, je me laissais toucher et je payais. Il me fut aussi réclamé une somme de 20 thalers par un M. Dubois[6], je vis qu'il y avait droit, et je payai en ajoutant pour les intérêts une paire de mes souliers, ce pauvre diable se plaignant d'aller nu-pieds.

Mais la nouvelle de mes vertueux procédés se répandant au loin, il se leva de-ci de-là toute une série, toute une bande, toute une horde de créanciers à la Labatut, avec des boniments à faire pâlir, et cela modifia mes

dispositions bienveillantes, et je pris la détermination de descendre du Choa au pas accéléré. Je me rappelle qu'au matin de mon départ, trottant déjà vers le NNE, je vis surgir d'un buisson un délégué d'une femme d'un ami de Labatut, me réclamant au nom de la Vierge Marie une somme de 19 thalers, et, plus loin, se précipitait du haut d'un promontoire un être avec une pèlerine en peau de mouton, me demandant si j'avais payé 12 thalers à son frère, empruntés par Labatut, etc, etc. À ceux-là je criai qu'il n'était plus temps !

La veuve Labatut m'avait, à ma montée à Ankôbeur, intenté auprès de l'azzaze un procès épineux tendant à la revendication de la succession. M. Hénon[7], voyageur français, s'était constitué son avocat dans cette noble tâche, et c'était lui qui me faisait citer, et qui dictait à la veuve l'énoncé de ses prétentions, avec l'aide de deux vieilles avocates amhara. Après d'odieux débats, où j'avais tantôt le dessus, tantôt le dessous, l'azzaze me donna un ordre de saisie aux maisons du défunt. Mais la veuve avait déjà caché au loin les q[uel]ques centaines de thalers de marchandises, d'effets et de curiosités laissés par lui, et à la saisie, que j'opérai non sans résistance, je ne trouvai que quelques vieux caleçons dont s'empara la veuve avec des larmes de feu, quelques moules à balles, et une douzaine d'esclaves femelles enceintes, que je laissai. M. Hénon intenta au nom de la veuve une action en appel, et l'azzaze ahuri abandonna la chose au jugement des Frenguis présents alors à Ankôbeur. M. Brémond décida alors que, mon affaire paraissant déjà désastreuse, je n'aurais à céder à cette mégère que les terrains, jardins et bestiaux du défunt, et que, à mon départ, les Européens se cotiseraient pour une somme de cent thalaris à donner à la femme. M. Hénon, procureur de la plaignante, se chargea de l'opération, et resta lui-même à Ankôbeur.

La veille de mon départ d'Antotto, montant avec M. Ilg[8] chez le Monarque pour prendre le bon sur le Dedjatch du Harar, j'aperçus derrière moi dans la montagne le casque de M. Hénon, qui, apprenant mon départ, avait franchi avec rapidité les 120 kilomètres d'Ankôbeur à Antotto, – et, derrière lui, le burnous de la frénétique veuve, serpentant au long des précipices. Chez le Roi je dus faire antichambre q[uel]ques heures, et *ils* tentèrent auprès de lui une démarche désespérée. Mais, quand je fus introduit, M. Ilg me dit en q[uel]ques mots qu'*ils* n'avaient pas réussi. Le Monarque déclara qu'il avait été l'ami de ce Labatut, et qu'il avait l'intention

de perpétuer son amitié sur sa descendance, et comme preuve, il retira de suite à la veuve la jouissance des terres qu'il avait données à Labatut !

Le but de M. Hénon était de me faire payer les 100 thalaris qu'il devait, *lui*, réunir pour la veuve chez les Européens. J'appris qu'après mon départ la souscription n'eut pas lieu !

M. Ilg qui, en raison de sa connaissance des langues et de son honnêteté, est généralement employé par le Roi au règlement des affaires de la cour avec les Européens, me faisait comprendre que Menelik se prétendait de fortes créances sur Labatut. En effet, le jour où l'on fit le prix de mes m[archand]ises Menelik dit qu'il lui était dû beaucoup, ce à quoi je ripostai en demandant des preuves. C'était un samedi, et le Roi reprit qu'on consulterait les comptes. Le lundi le Roi déclara que, ayant fait dérouler les cornets qui servent d'archives, il avait retrouvé une somme d'environ 3 500 thalaris, et qu'il la soustrayait de mon compte, et que d'ailleurs, en vérité, tout le bien de Labatut devait lui revenir, tout cela d'un ton qui n'admettait plus de contestation. J'alléguais les créanciers européens, produisant ma créance en dernier lieu, et, sur les remontrances de M. Ilg, le roi consentit hypocritement à abandonner les 3/8 de sa réclamation.

Pour moi, je suis convaincu que le Négouss m'a volé, et, ses marchandises circulant sur des routes que je suis encore condamné à parcourir, j'espère pouvoir les saisir un jour pour la valeur de ce qu'il me doit, de même que j'ai à saisir le ras Govana pour une somme de six cents thalaris, dans le cas où il persisterait dans ses réclamations après que le Roi lui a fait dire de se taire, ce que le Roi fait toujours dire aux autres quand il s'est payé lui-même.

– Telle est, Monsieur le Consul, la relation de mon paiement des créances sur la carav[an]e Labatut aux indigènes, excusez-moi de vous l'avoir faite en ce style, pour faire diversion à la nature des souvenirs que me laissa cette affaire, et qui sont en somme très désagréables.

Agréez, Monsieur le Consul, l'assurance de mon respectueux dévouement.

Rimbaud

	Noms	*Nombre de chameaux*
Pierre Labatut Ankober par Obock (Côte orientale d'Afrique)	Saïd Massa	5.
	Abd El Kader Daoud	12.
	Moussa et Sangogoda	19. 1/2
	Hassan Abou Beker	1. 1/2
	Djabeur	1.
	Ali Abey	10. 1/2
	Divers de Tadjourah	11. 1/2
	Saddik Hoummedou	5.
	Omar Boüda	3. 1/2
	Mohamed Kassem set Abou Beker Balla	4. 1/2
	Boguis	1. 1/2
	Bouka	1.
	Hoummedou et les Adaïel	13. –
	Total 90 1/2 à Th. 17 1/2	Th. 1584

Habib chef de caravane. Solde		Th	50
Moussa Dirio chef, gratification		Th	60
Saïd Massa chef dº		Th	40
Abd El Kader Daoud, chef. dº		Th	30
Mohammed Chaïm, chef de caravane. Bakchich		Th	46
	Total	Th.	1 810
Ajouté pour divers		Th.	24
	Total	Th.	1834

Compte signé et approuvé à Ankober par le chef de caravane Mohammed Chaïm.

OceanofPDF.com

22 novembre 1887, Aden
À sa famille

Aden, 22 novembre 1887.

Mes chers amis,

J'espère que vous êtes en bonne santé et en paix et je suis en bonne santé aussi, mais pas précisément en paix. Car je n'ai encore rien trouvé à faire, quoique je pense accrocher prochainement quelque chose.

Je ne reçois plus de vos nouvelles, mais je suis rassuré à votre égard.

Répondez-moi, s'il vous plaît, aux questions suivantes :

Quel est le nom et l'adresse des députés des Ardennes ? particulièrement celui de votre arrondissement ? Il se pourrait que j'aie à faire prochainement une demande à un ministère, pour quelque concession dans la colonie d'Obock, ou pour la permission d'importer des armes à feu pour l'Abyssinie par ladite côte, et je ferais appuyer ma demande par votre député.

– Enfin, où se placent les fonds pour rentes viagères ? Est-ce au gouvernement ? Puis-je avoir une rente viagère à mon âge ? Quel intérêt aurais-je ?

Bien à vous,

Rimbaud
Aden Cantonnement
British Colonies

OceanofPDF.com

15 décembre 1887, Aden
À sa famille

Aden, 15 décembre 1887.

Mes chers amis,

J'ai reçu votre lettre du 20 novembre. Je vous remercie de penser à moi.

Je vais assez bien ; mais je n'ai encore rien trouvé de bon à mettre en train.

Je vous charge de me rendre un petit service qui ne vous compromettra en rien. C'est un essai que je voudrais faire, si je puis obtenir l'autorisation ministérielle et trouver ensuite des capitaux.

Adressez la lettre ci-jointe au député de l'arrondissement de Vouziers[1], en ajoutant son nom et le nom de l'arrondissement dans l'en-tête intérieur de la lettre. Cette lettre au député doit contenir la lettre au ministre. À la fin de la lettre au ministre, aux places laissées en blanc, ayez seulement le soin d'écrire le nom du député que je charge des démarches. Cela fait, vous expédiez le tout à l'adresse du député, ayant eu le soin de laisser ouverte l'enveloppe de la lettre au ministre.

Si c'était actuellement M. Corneau[2], marchand de fer, le député de Charleville, il vaudrait mieux peut-être que cela lui fût envoyé, s'agissant d'une entreprise métallurgique ; et, alors, ce serait son nom qui devrait figurer aux blancs de la lettre et à la fin de la demande au ministère. Sinon, et comme je ne suis pas du tout au courant des cuisines politiques actuelles, adressez-vous au plus tôt au député de votre arrondissement. Vous n'avez rien à faire que ce que je viens de vous dire ; et, par la suite, rien ne vous sera adressé, car vous voyez que je demande au ministre de me répondre au député, et au député de me répondre ici, au consulat.

Je doute que cette démarche réussisse, à cause des conditions politiques actuelles sur cette côte d'Afrique ; mais enfin, cela, pour commencer, ne coûte que du papier.

Ayez donc la bonté d'adresser au plus tôt, et sans aucune annotation, cette lettre à ce député (contenant la demande au ministère). L'affaire avancera toute seule, si elle doit avancer.

J'adresse cela par votre entremise, parce que je ne connais pas l'adresse du député et que je ne veux pas écrire au ministère sans joindre à ma requête une recommandation. J'espère que ce député fera quelque chose.

Enfin, il n'y a qu'à attendre. Je vous dirai, par la suite, ce qu'on m'aura répondu, si l'on me répond : ce que j'espère.

J'ai écrit la relation de mon voyage en Abyssinie, pour la Société de géographie. J'ai envoyé des articles au *Temps*, au *Figaro*[3], etc… J'ai l'intention d'envoyer aussi au *Courrier des Ardennes*[4] quelques récits intéressants de mes voyages dans l'Afrique orientale. Je crois que cela ne peut pas me faire du tort.

Bien à vous.

Répondez-moi à l'adresse suivante, exclusivement :

A. Rimbaud, poste restante à Aden-camp,
Arabie.

OceanofPDF.com

15 décembre 1887, Aden
À Jean-Baptiste Fagot[1], député de Vouziers
(lettre jointe à la précédente)

Aden, le 15 décembre 1887

Monsieur,

Je suis natif de Charleville (Ardennes), et j'ai l'honneur de vous demander par la présente de vouloir bien transmettre, en mon nom, en l'appuyant de votre bienveillant concours, la demande ci-jointe au ministre de la Marine et des Colonies.

Je voyage depuis huit années environ sur la côte orientale d'Afrique, dans les pays d'Abyssinie, du Harar, des Dankalis et du Somal, au service d'entreprises commerciales françaises, et M. le Consul de France à Aden, où j'élis domicile ordinairement, peut vous renseigner sur mon honorabilité et mes actes en général.

Je suis un des très peu nombreux négociants français en affaires avec le roi Ménélik, roi du Choa (Abyssinie méridionale), ami de tous les pouvoirs européens et chrétiens, – et c'est dans son pays, distant d'environ 700 kilomètres de la côte d'Obock, que j'ai l'intention d'essayer de créer l'industrie mentionnée dans ma demande au Ministère. Mais, comme le commerce des armes et munitions est interdit sur la côte orientale d'Afrique possédée ou protégée par la France (c'est-à-dire dans la colonie d'Obock et les côtes dépendantes d'elle), je demande par la présente au Ministère de me donner une autorisation de faire transiter le matériel et l'outillage décrits, par la dite côte d'Obock, sans m'y arrêter, que le temps nécessaire à la formation de ma caravane, car tout ce chargement doit traverser les déserts à dos de chameaux.

Comme rien de ce matériel ni de cet outillage ne doit rester en retard sur les côtes que vise la prohibition, comme rien de tout le dit chargement n'en sera distrait, ni en route, ni à la côte, et que l'importation dudit matériel et outillage est exclusivement destinée au Choa, pays chrétien et ami des Européens ; et comme je dois m'engager à m'adresser, pour la dite commande, à des capitaux français et à l'industrie française exclusivement, j'espère que le ministre voudra bien favoriser ma demande et m'envoyer l'autorisation dans les termes requis, c'est-à-dire : laisser passer sur toute la côte d'Obock et les côtes dankalies et somalies adjacentes, protégées ou administrées par la France, la totalité de la dite commande à destination du Choa.

Permettez-moi, Monsieur, de vous prier encore une fois d'appuyer ma demande auprès du Ministère, dont je vous serai obligé de me faire parvenir la réponse.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Arthur Rimbaud

Adresse : au Consulat de France,
Aden (Colonies anglaises).

Monsieur Fagot, député de l'arrondissement de Vouziers, département des Ardennes.

OceanofPDF.com

15 décembre 1887, Aden
Au ministre de la Marine et des Colonies
(lettre jointe à la précédente)

Aden, 15 décembre 1887.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous demander par la présente une autorisation officielle de débarquer sur les territoires français de la côte orientale d'Afrique, comprenant la colonie d'Obock, le protectorat de Tadjourah et toute l'étendue de la côte somalie protégée ou possédée par la France, les marchandises suivantes à destination du roi Ménélik, du Choa, où elles doivent être rendues par caravanes devant se former à ladite côte française :

1º Toutes les matières, l'outillage et le matériel requis pour la fabrication de fusils à percussion centrale, système Gras ou Remington.

2º Toutes les matières, l'outillage et le matériel requis pour la fabrication des cartouches auxdits fusils, des amorces de cartouches, et des capsules de guerre en général.

Je m'adresserai pour le tout à des capitaux français et à l'industrie française, et l'établissement de cette industrie au Choa devra être confié à un personnel français. Il s'agit de l'essai d'une entreprise industrielle française à 700 kilomètres des côtes au profit d'une puissance chrétienne, intéressante, amie des Européens et des Français en particulier, et l'autorisation demandée doit simplement accorder et protéger le transit de ladite caravane à la côte, où le commerce des armes et munitions est d'ailleurs défendu.

Agent de commerce français, voyageant depuis environ huit années sur la côte orientale d'Afrique, honorablement connu de tous les Européens, aimé des indigènes, j'espère, Monsieur le Ministre, que vous voudrez bien

m'accorder ma demande, que j'ai l'honneur de faire aussi au nom du roi Ménélik, et j'attendrai la réponse du ministère par les soins de M. Fagot, député de l'arrondissement de Vouziers, département des Ardennes d'où je suis originaire.

Agréez, Monsieur le Ministre, l'assurance de mes repects très dévoués.

Arthur Rimbaud

Adresse : Au Consulat de France, Aden, Arabie.

OceanofPDF.com

1888

25 janvier 1888, Aden
À sa famille

Aden, 25 janvier 1888.

Mes chers amis,

J'ai reçu la lettre où vous m'annoncez l'expédition de mes tartines à l'adresse du Ministre. Je vous remercie. Nous allons voir ce qu'on répondra. Je compte peu sur le succès ; mais enfin il se peut qu'on accorde cette autorisation, au moins après la guerre Italo-Abyssine, – qui n'a pas l'air de clore.

D'ailleurs, l'autorisation accordée, les capitaux resteraient à trouver ; et cela ne se trouve pas dans le pas d'un cheval, ni même d'un âne. Vous pensez bien que ce ne sont pas mes quarante mille et quelques francs qui suffiraient à l'entreprise ; mais je pourrais avoir l'occasion de faire monnaie avec l'autorisation elle-même, si elle était accordée, et accordée *en termes précis*. Je suis déjà sûr du concours de quelques capitalistes, que ces affaires peuvent tenter.

Enfin, ayez la bonté de m'avertir, s'il vous revenait quelque chose du fait de cette demande ; quoique j'aie dit au député de me répondre à mon nom, ici, au consulat de France. – Ne vous mêlez de l'affaire aucunement. Ça marchera tout seul ; ou ça ne marchera pas, ce qui est plus vraisemblable.

Je ne me suis accroché encore à rien à Aden ; et l'été approche rapidement, me mettant dans la nécessité de rechercher un climat plus frais, car celui-ci m'épuise absolument, et j'en ai plus que mon compte.

Les affaires de cette mer Rouge sont bien changées ; elles ne sont plus ce qu'elles étaient il y a six ou sept ans.

C'est l'invasion des Européens, de tous les côtés, qui a fait cela : les Anglais en Égypte, les Italiens à Massaouah, les Français à Obock, les Anglais à Berbera, etc., etc. Et on dit que les Espagnols aussi vont occuper quelque port aux environs du détroit ! Tous les gouvernements sont venus engloutir des millions (et même en somme quelques milliards) sur toutes ces côtes maudites, désolées, où les indigènes errent des mois sans vivres et sans eau, sous le climat le plus effroyable du globe ; et tous ces millions qu'on a jetés dans le ventre des bédouins n'ont rien rapporté, que les guerres, les désastres de tous genres ! Tout de même, j'y trouverai peut-être quelque chose à faire.

Je vous souhaite bonne 88, dans tous ses détails.

Bien à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

29 février 1888, Argelès
Paul Bourde[1] à Arthur Rimbaud
(extrait)

Argelès (Hautes-Pyrénées), 29 février 1888

[…][2] Aujourd'hui[,] j'ai un vif regret d'avoir manqué cette occasion de rentrer en relations avec vous. Cet intérêt vous surprendra peut-être. Vous ignorez sans doute, vivant si loin de nous, que vous êtes devenu à Paris dans un très-petit cénacle une sorte de personnage légendaire, un de ces personnages dont on a annoncé la mort, mais à l'existence duquel quelques fidèles persistent à croire et dont ils attendent obstinément le retour. On a publié dans des revues du Quartier Latin et même réuni en un volume vos premiers essais, prose et vers[3] ; quelques jeunes gens (que je trouve naïfs) ont essayé de fonder un système littéraire sur votre sonnet sur la couleur des lettres. Ce petit groupe qui vous a reconnu pour maître, ne sachant ce que vous êtes devenu, espère que vous réapparaîtrez un jour pour le tirer de son obscurité. Tout cela est sans portée pratique d'aucune sorte. Je m'empresse de l'ajouter pour vous renseigner consciencieusement. Mais à travers, permettez-moi de vous parler franchement, à travers beaucoup d'incohérence et de bizarrerie j'ai été frappé de l'étonnante virtuosité de ces productions de la première jeunesse. C'est pour cela et aussi pour vos aventures que Mary qui est devenu un romancier populaire à grand succès[4] et moi parlons quelquefois ensemble de vous avec sympathie. […][5]

OceanofPDF.com

29 mars 1888, Aden
À Alfred Ilg

Aden
29 mars 1888

Mon cher Monsieur Ilg,

De retour du Harar il y a une quinzaine j'ai trouvé votre amicale. Merci.

J'ai en effet fait ce voyage au Harar, 6 jours à l'aller, 5 au retour, 8 de séjour là-haut, et une dizaine de jours dans les boutres et les vapeurs, (car c'est le plus long et le plus ennuyeux) ça a été une campagne d'un mois.

Là-haut bonnes nouvelles. Paix et silence sur terre et sous les cieux. Les docteurs doctorisent (et on leur viole leurs femmes, du moins c'est ce qui est arrivé au bon Sig. Traversi[1], dit-on, qui a répudié sa légitime et emporté son gosse ?). Sig. Alfieri[2] est remonté au Choa. Sig. Antonelli[3] à Lit-Marefia. M. Borelli au Djimma, M. Brémond en route pour le Harar, Sig. Viscardi[4] en route pour l'Aoussa, M. Bidault[5] avec ses caisses au Harar, Herr Zimmerman[6] remonté au Harar à présent, avec un chapeau helmet[7] à trois étages. Au Harar on a commencé à balayer, mais il paraît qu'on crèvera de faim prochainement.

Vous savez que M. Lagarde a dressé des baraques à Djibouti et surveille toute la côte, dans l'attente de M. Savouré, mais la route ne s'ouvre pas.

Je repars très prochainement pour le Harar au compte des négociants d'Aden. Je serai seul Français au Harar.

Par conséquent je suis votre correspondant naturel là-haut, et je réclame le privilège de votre service pour tout ce qui pourra vous être utile là-haut dans vos opérations.

À Zeilah mon correspondant sera un grec M. Sotiro, garçon probe et connaissant bien le pays.

N'allez pas vous fourrer, pour vos affaires, à la boîte Mousaïa[8].

À Aden Monsieur Tian[9] correspondra avec moi, et aussi Monsieur Bardey.

– Soyez très prudent, (permettez-moi de vous le conseiller, et excusez-m'en) la côte est absolument en état de siège.

Rimbaud

Par le consulat de France
Zeilah Mer rouge

ou bien : Chez Monsieur Tian
Aden

OceanofPDF.com

4 avril 1888, Aden
À sa famille

Aden, 4 avril 1888.

Mes chers amis,

Je reçois votre lettre du 19 mars.

Je suis de retour d'un voyage au Harar, six cents kilomètres, que j'ai faits en onze jours de cheval.

Je repars dans trois ou quatre jours pour Zeilah et Harar où je vais définitivement me fixer. Je vais pour le compte de négociants d'Aden.

Il y a longtemps que la réponse du ministre m'est arrivée, réponse négative, comme je le prévoyais. Rien à faire de ce côté, et, d'ailleurs, à présent j'ai trouvé autre chose.

Je vais donc habiter l'Afrique de nouveau, et on ne me verra pas de longtemps. Espérons que les affaires s'arrangeront au moins mal.

À partir d'à présent, écrivez-moi chez mon correspondant à Aden en évitant dans vos lettres les choses compromettantes. Vous pouvez aussi, et même préférablement, m'écrire directement à Zeilah, ce point faisant partie de l'Union postale. Renseignez-vous pour l'affranchissement.

Bien à vous,

Monsieur Arthur. Rimbaud,

Chez Monsieur César Tian à Zeilah,
mer Rouge, – Via Aden, – Possessions Anglaises, Arabie.

OceanofPDF.com

15 mai 1888, Aden
À sa famille

Harar, le 15 mai 1888.

Mes chers amis,

Je me trouve réinstallé ici, pour longtemps.

J'établis un comptoir commercial français, sur le modèle de l'agence que je tenais dans le temps, avec, cependant, quelques améliorations et innovations. Je fais des affaires assez importantes, qui me laissent quelques bénéfices.

Pourriez-vous me donner le nom des plus grands fabricants de drap de Sedan ou du département ? Je voudrais leur demander de légères consignations de leurs étoffes : elles seraient de placement au Harar et en Abyssinie.

Je me porte bien. J'ai beaucoup à faire, et je suis tout seul. Je suis au frais et content de me reposer, ou plutôt de me rafraîchir, après trois étés passés sur la côte.

Portez-vous bien et prospérez.

Rimbaud

OceanofPDF.com

25 juin 1888, Harar
À Alfred Ilg

Monsieur Ilg
Aden

Harar
25 juin 1888

Cher Monsieur

Je reçois ici votre aimable Tritligasse[1] 27 avril. Je m'étonne de ne pas avoir de nouvelles plus rapprochées de vous.

Je suis ici au travail, je me fournis graduellement des marchandises d'importation pour l'Abyssinie : mes commandes répétées d'articles étranges et odieux exaspèrent mon correspondant à Aden, Monsieur Tian. Cependant je compte établir ici quelque chose d'intéressant.

Le Roy [*sic*] est rentré à Antotto et la brillante cour s'est reformée, Ato Petros étant maître des cérémonies.

Antonelli vérolé gît à Lit-Marefia – Traversi chasse l'hippopotame sur l'Hawache – M. Appenzeller[2] répare le pont, dit-on – Borelli chez le Roi de Djimma, – M. Zimmerman dans votre attente – Antoine Brémond allaitant ses nourrissons à Alin Amba – Bidault pérégrinant et photographiant dans les monts du Harar, – le teinturier de peaux Stéphane étendu dans le ruisseau devant nos portes, etc., etc…

Tout cela est l'ordinaire. À la côte vous rencontrerez nos héros MM. Savouré et Brémond et vous saurez à quoi vous en tenir.

Pour moi voici la troisième fois que le Gouvernement français me donne et me retire successivement l'autorisation de débarquer des armes à Obock pour le Choa.

La dernière lettre du ministère suspendait provisoirement une autorisation formelle accordée à mon nom dans la seconde note ! – Les choses en sont là.

Ça peut encore changer comme ça douze fois jusqu'à fin 88 !

Ce doit être le genre de la situation de M. Savouré, autorisation et prohibition gonflant alternativement les voiles de la satanée tartane[3] bondée des maudits tuyaux[4].

Les affaires ici seront assez actives fin Keremt[5]. L'ivoire se vend ici à la parité de Th. 65 l'okiète[6] du Choa (au Choa c'est 45) le Zébad[7] à 2 onces pour 1 Thaler au Djimma, se vend ici Th. 1 1/2 l'once. Le café vaut Th. 5. Les gommes Th. 5 1/2.

La situation commerciale n'est pas mauvaise au Choa. – La manie des fusils est plus frénétique que jamais. – Les relations d'ici avec le Choa sont assez actives, et la route d'ici à Zeilah est bonne.

– Rappelez-vous, s'il vous plaît, que je suis ici tout à votre disposition.

Rimbaud
négociant français au Harar.

OceanofPDF.com

4 août 1888, Harar
À sa famille

Harar, 4 août 1888.

Mes chers amis,

Je reçois votre lettre du 27 juin. Il ne faut pas vous étonner du retard des correspondances, ce point étant séparé de la côte par des déserts que les courriers mettent huit jours à franchir ; puis, le service qui relie Zeilah à Aden est très irrégulier, la poste ne part d'Aden pour l'Europe qu'une fois par semaine et elle n'arrive à Marseille qu'en quinze jours. Pour écrire en Europe et recevoir réponse, cela prend au moins trois mois. Il est impossible d'écrire directement d'Europe au Harar, puisqu'au-delà de Zeilah, qui est sous la protection anglaise, c'est le désert habité par des tribus errantes. Ici, c'est la montagne, la suite des plateaux abyssins : la température ne s'y élève jamais à plus de 25 degrés au-dessus de zéro, et elle ne descend jamais à moins de 5 degrés au-dessus de zéro. Donc pas de gelées, ni de sueurs.

Nous sommes maintenant dans la saison des pluies. C'est assez triste. Le gouvernement est le gouvernement abyssin du roi Ménélik, c'est-à-dire un gouvernement négro-chrétien ; mais, somme toute, on est en paix et sûreté relatives, et, pour les affaires, elles vont tantôt bien, tantôt mal. On vit sans espoir de devenir tôt millionnaire. Enfin ! puisque c'est mon sort de vivre dans ces pays ainsi…

Il y a à peine une vingtaine d'Européens dans toute l'Abyssinie, y compris ces pays-ci. Or, vous voyez sur quels immenses espaces ils sont disséminés. À Harar, c'est encore l'endroit où il y en a le plus : environ une dizaine. J'y

suis le seul de nationalité française. Il y a aussi une mission catholique avec trois pères, dont l'un français[1] comme moi, qui éduquent des négrillons.

Je m'ennuie beaucoup, toujours ; je n'ai même jamais connu personne qui s'ennuyât autant que moi. Et puis, n'est-ce pas misérable, cette existence sans famille, sans occupation intellectuelle, perdu au milieu des nègres dont on voudrait améliorer le sort et qui, eux, cherchent à vous exploiter et vous mettent dans l'impossibilité de liquider des affaires à bref délai ? Obligé de parler leurs baragouins, de manger de leurs sales mets, de subir mille ennuis provenant de leur paresse, de leur trahison, de leur stupidité !

Le plus triste n'est pas encore là. Il est dans la crainte de devenir peu à peu abruti soi-même, isolé qu'on est et éloigné de toute société intelligente.

On importe des soieries, des cotonnades, des thalaris et quelques autres objets ; on exporte du café, des gommes, des parfums, de l'ivoire, de l'or qui vient de très loin, etc., etc… Les affaires, quoique importantes, ne suffisent pas à mon activité et se répartissent, d'ailleurs, entre les quelques Européens égarés dans ces vastes contrées.

Je vous salue sincèrement. Écrivez-moi.

Rimbaud

OceanofPDF.com

10 novembre 1888, Harar
À sa famille

Harar, 10 novembre 1888.

Chers amis,

Je reçois aujourd'hui votre lettre du 1er octobre.

J'aurais bien voulu retourner en France pour vous voir, mais il m'est tout à fait impossible de sortir de ce trou d'Afrique avant longtemps.

Enfin, ma chère maman, repose-toi, soigne-toi. Il suffit des fatigues passées. Épargne au moins ta santé et reste en repos.

Si je pouvais faire quelque chose pour vous, je n'hésiterais pas à le faire.

Croyez bien que ma conduite est irréprochable. Dans tout ce que j'ai fait, c'est plutôt les autres qui m'ont exploité.

Mon existence dans ces pays, je l'ai dit souvent, mais je ne le dis pas assez et je n'ai guère autre chose à dire, mon existence est pénible, abrégée par un ennui fatal et par des fatigues de tout genre. Mais peu importe ! – Je désirerais seulement vous savoir heureux et en bonne santé. Pour moi, je suis habitué de longtemps à la vie actuelle. Je travaille. Je voyage. Je voudrais faire quelque chose de bon, d'utile. Quels seront les résultats ? Je ne sais encore.

Enfin, je me porte mieux depuis que je suis à l'intérieur, et c'est toujours cela de gagné.

Écrivez-moi plus souvent. N'oubliez pas votre fils et votre frère.

Rimbaud

OceanofPDF.com

1889

10 janvier 1889, Harar
À sa famille

Harar, 10 janvier 1889.

Ma chère maman, ma chère sœur,

J'ai bien reçu votre lettre datée du dix décembre 1888. Merci de vos conseils et bons souhaits. Je vous souhaite bonne santé et prospérité pour l'année 1889.

Pourquoi parlez-vous toujours de maladies, de mort, de toutes sortes de choses désagréables ? Laissons toutes ces idées loin de nous, et tâchons de vivre le plus comfortablement [*sic*] possible, dans la mesure de nos moyens.

Je vais bien, je vais mieux que mes affaires qui me donnent beaucoup de tracas pour peu de bénéfices. Avec les complications où je suis engagé, il est peu probable que je sorte avant longtemps de ces pays. Pourtant mon capital ne s'augmente guère, je crois que je recule au lieu d'avancer.

C'est bien mon intention de faire la donation dont vous parlez. Il ne me plaît pas en effet de penser que le peu que j'aurais péniblement amassé serve à faire ripailler ceux qui ne m'ont jamais même écrit une seule lettre !

Si je me trouvais un jour sérieusement malade, je le ferais. Il y a, dans ces pays-ci, une mission catholique à laquelle je confierais mon testament qui viendrait ainsi transmis, au Consulat de France à Aden en quelques semaines. Mais ce que j'ai ne ressortirait qu'après la liquidation des affaires que je fais ici pour la maison César Tian d'Aden. D'ailleurs si j'étais fort malade, je liquiderais plutôt moi-même l'agence d'ici ; et je descendrais à Aden, qui est un pays civilisé et où on peut régler ses affaires immédiatement.

Envoyez-moi de vos nouvelles, et croyez-moi votre dévoué.

Rimbaud
chez Monsieur César Tian, Aden

OceanofPDF.com

25 février 1889, Harar
À Jules Borelli

Harar, 25 février 1889.

Mon cher monsieur Borelli,

Comment vous portez-vous ?

– Je reçois avec plaisir votre lettre du Caire, 12 janvier.

Merci mille fois de ce que vous avez pu dire et faire pour moi dans notre colonie. Malheureusement il y a toujours je ne sais quoi qui détourne complètement les Issas de notre Djibouti : la difficulté de la route de Biokaboba à Djibouti (car on ne peut aller d'ici à Ambos, trop voisin de Zeilah, pour côtoyer ensuite jusqu'à Djibouti !), le manque d'installation commerciale à Djibouti et même d'organisation politique, le défaut de communications maritimes de Djibouti avec Aden et, surtout, la question suivante : comment les produits arrivant à Djibouti seront-ils traités à Aden ? (car il n'y a pas à Obock d'installation pour la manutention de nos marchandises).

De Djibouti pour le Harar on trouve assez facilement des chameaux, et la franchise des marchandises compense, et au-delà, l'excédent de frais en loyers de ces animaux. Ainsi nous avons reçu par Djibouti les 250 chameaux de M. Savouré, de qui l'entreprise a finalement réussi : il est entré ici quelques semaines après vous, avec le monsieur son associé. Le dedjatch Mékonène est reparti d'ici pour le Choa le 9 novembre 1888, et M. Savouré est monté à Ankober par le Hérer huit jours après le départ de Mékonène par les Itous. M. Savouré logeait ici chez moi ; il m'avait même laissé en dépôt une vingtaine de chameaux de marchandises, que je lui ai adressés au Choa, il y a une quinzaine, par la route de Hérer. J'ai procuration de toucher

pour lui à la caisse du Harar une cinquantaine de mille thalaris pour le compte de ses fusils, car il paraît qu'il n'a pas reçu grand' chose du roi Ménélik. En tous cas, son associé descend de Farré pour Zeilah fin mars, avec leur première caravane de retour. M. Pino se rend à la côte par cette occasion.

Vous devez savoir que M. Brémond est arrivé à Obock-Djibouti. Je ne sais ce qu'il veut entreprendre. Enfin il a un associé voyageant avec lui. Je n'ai pas reçu de lettres de lui depuis son départ de Marseille ; mais j'attends personnellement un courrier de Djibouti.

M. Ilg est arrivé ici, de Zeilah, fin décembre 1888, avec une quarantaine de chameaux d'engins destinés au roi. Il est resté chez moi un mois et demi environ : on ne lui trouvait point de chameaux, notre administration actuelle est fort débile et les Gallas n'obéissent guère. Enfin il a pu charger sa caravane et est parti le 5 février pour le Choa, via Hérer. Il doit être à l'Hawache à présent. – Les deux autres Suisses sont à l'attendre.

Nos choums[1] sont Ato Tesamma, Ato Mikael et le gragnazmatche[2] Banti. Le mouslénié[3], qui fait rentrer l'impôt, est l'émir Abdullahi. Nous n'avons jamais été aussi tranquilles, et nous ne sommes nullement touchés des soi-disant convulsions politiques de l'Abyssinie. – Notre garnison est d'environ mille remingtons.

Naturellement, depuis la retraite de Mékonène, qui a été suivie de celle du dedjatch Bécha de Boroma et même de celle de Waldé Gabriel du Tchertcher, cette route nous est complètement fermée. – Nous ne recevons plus de naggadiés[4] depuis longtemps.

Nous ne recevons d'ailleurs guère de courriers que ceux de M. Savouré, quoique le roi envoie quelques ordres aux choums d'ici et que Mékonène continue à adresser aussi ses ordres aux dits choums, comme s'il était présent, quoiqu'il ne soit pas sûr qu'il sera renommé gouverneur ici, où il a laissé de fortes dettes.

Enfin, par le dernier courrier on nous annonçait que, la situation semblant calmée au Choa, le dedjatch Waldé Gabriel retournait réoccuper le Tchertcher : ce serait pour nous la réouverture des relations commerciales avec le Choa.

Quant à ce qui s'est passé au Choa, vous devez le savoir. L'empereur avait détrôné Tékla Haïmanante du Godjam pour mettre à sa place ras Mickael, je crois. L'ancien roi du Godjam se révolta, chassa son remplaçant, battit les gens de l'empereur ; d'où mise en marche d'Ato Joannès, son

entrée au Godjam, qu'il ravagea terriblement et où il est toujours. On ne sait encore si la paix est faite avec Tékla Haïmanante.

Ato Joannès avait de nombreux griefs contre Ménélik. Celui-ci refusait de livrer un certain nombre de déserteurs qui avaient cherché asile chez lui. On dit même qu'il avait prêté un millier de fusils au roi du Godjam. L'empereur était aussi très mécontent des intrigues, vraies ou non, de Ménélik avec les Italiens. Enfin les relations des deux souverains s'étaient fort envenimées, et on a craint, et on craint toujours que Joannès ne passe l'Abbal pour tomber sur le roi du Choa.

C'est dans l'appréhension de cette invasion que Ménélik a fait abandonner tous les commandements extérieurs pour concentrer toutes les troupes au Choa et particulièrement sur la route du Godjam. Le ras Govana, le ras Darghi gardent encore à présent le passage de l'Abbaï ; on dit même qu'ils ont déjà eu à repousser une tentative de passage des troupes de l'empereur. Quant à Mèkonène, il était allé jusqu'au Djimma, dont le malheureux roi avait déjà payé le guibeur[5] à un détachement de troupes de Joannès passé par l'ouest. L'abba Cori a payé un deuxième guibeur à Ménélik.

L'aboune[6] Mathios, un tas d'autres personnages, intercèdent pour la paix entre les deux rois. On dit que Ménélik, très vexé, refuse de se concilier. Mais peu à peu le différend, croit-on, s'apaisera. La crainte des Derviches[7] retient l'empereur ; et quant à Ménélik, qui a caché au diable toutes ses richesses, vous savez qu'il est trop prudent pour jouer un coup si dangereux. Il est toujours à Entotto. On nous le représente bien tranquille.

Le 25 janvier 1889 est entré à Ankober Antonelli avec ses 5,000 fusils et quelques millions de cartouches Vetterli[8], qu'il devait livrer, je crois, il y a longtemps. Il paraît qu'il a rapporté une quantité de thalaris. – On dit que tout cela est en cadeau ! Je crois bien plutôt à une simple affaire commerciale.

Les assistants du comte, Traversi, Ragazzi, etc., sont toujours dans la même position au Choa.

On nous annonce encore que le sieur Viscardi est débarqué à Assab avec une nouvelle cargaison de tuyaux remingtons[9].

Le gouvernement italien a aussi envoyé ici le docteur Nerazzini[10] (que de docteurs diplomates !) en séjour, comme relais de poste d'Antonelli.

Nous avons eu, il y a quelques jours, la visite du comte Téléki[11], qui a fait un important voyage dans les régions inexplorées au N.-O. du Kénia : il dit avoir pénétré jusqu'à dix jours sud du Kaffa. Il nous répète ce que vous dites

du cours du Djibié, c'est-à-dire que ce fleuve, au lieu d'aller à l'Océan Indien, se jette dans un grand lac vers le S.-O. Selon lui, le Sambourou des cartes n'existe pas.

Le comte Téléki repart pour Zeilah. Le deuil du prince Rodolphe le rappelle en Autriche.

– Je dis bonjour à Bidault de votre part. Il vous salue avec empressement. Il n'a pas encore pu placer sa collection de photographies du pays, qui est à présent complète. On ne l'a pas rappelé au Choa, ni ailleurs, et il vit toujours dans la contemplation.

Disposez de moi pour ce dont vous pourriez avoir besoin dans ces parages, et croyez-moi votre dévoué.

Rimbaud,
Aux soins de Monsieur Tian, Aden.

OceanofPDF.com

18 mai 1889, Harar
À sa famille

Harar, 18 mai 1889.

Ma chère mère, ma chère sœur,

J'ai bien reçu votre lettre du 2 avril. Je vois avec plaisir que de votre côté tout va bien.

Je suis toujours fort occupé dans ce satané pays, ce que je gagne n'est pas en proportion des tracas que j'ai, car nous menons une triste existence au milieu de ces nègres.

Tout ce qu'il y a de bon dans ce pays, c'est qu'il n'y gèle jamais : nous n'avons jamais moins de 10 au-dessus de zéro et jamais plus de 30. Mais il y pleut à torrents dans la saison actuelle, et comme vous, ça nous empêche de travailler, c'est-à-dire de recevoir et d'envoyer des caravanes.

Celui qui vient par ici ne risque jamais de devenir millionnaire, – à moins que de poux, s'il fréquente de trop près les indigènes.

Vous devez lire dans les journaux que l'empereur (quel empereur !) Jean est mort, tué par les Mahdistes. Nous aussi ici nous dépendions indirectement de cet empereur. Seulement nous dépendons directement du roi Ménélik du Choa, lequel payait lui-même un tribut à l'empereur Jean. Notre Ménélik, s'était révolté l'an passé, contre cet affreux Jean, et ils s'apprêtaient à se manger le nez, quand le susdit empereur eut l'idée d'aller d'abord flanquer une raclée aux Mahdistes, du côté de Matama[1]. Il y est resté. Que le Diable l'emporte ! Ici, nous sommes très tranquilles, nous dépendons de l'Abyssinie, mais nous en sommes séparés par la rivière de l'Hawash.

Nous correspondons toujours facilement avec Zeilah et Aden.

Je regrette de ne pouvoir faire un tour à l'exposition[2], cette année, mais mes bénéfices sont loin de me le permettre, et d'ailleurs je suis absolument seul et moi partant, mon établissement disparaîtrait entièrement. Ce sera donc pour la prochaine ; et à la prochaine je pourrai peut-être exposer les produits de ce pays, et, peut-être m'exposer moi-même car je crois qu'on doit avoir l'air excessivement baroque après un long séjour dans des pays comme ceux-ci.

En attendant de vos nouvelles, je vous souhaite beau temps et bon temps.

Rimbaud,

Adresse : chez Monsieur César Tian négociant, Aden

OceanofPDF.com

7 septembre 1889, Harar
À Alfred Ilg

Par Ibrahim

Harar, 7 août 1889[1]

Mon cher Monsieur Ilg.

Je vous confirme mon dernier courrier « par Akader » qui a dû vous parvenir à présent, contenant facture à 81 colis marchandises valeur, vendu au Choa, Th. 1 987, 375, marchandises formant charge à 24 chameaux confiés à vos deux domestiques, qui ont également reçu de moi une somme plus que suffisante pour paiement de tous frais en route et à l'arrivée. Je crois que ces marchandises vous arriveront à Farré peu de jours après ce courrier-ci.

M. Savouré m'a écrit de Koricati-Hérer à la date du 27 août, et je le suppose à présent arrivé à Djibouti. Il m'avertit que vous avez tous les pouvoirs pour la liquidation de son affaire au Choa, mais que, suivant les nouvelles que vous lui donnerez, il verra s'il doit me demander de vous expédier le solde du paiement, ou de le lui remettre à lui-même par traite. D'Aden il me donnera donc ses directions à ce sujet.

Mon dernier courrier « par Akader » contenait dans votre enveloppe, quatre lettres pour M. Savouré. Vous pouvez me les renvoyer, je ferai suivre.

Mohammed s'est séparé de M. Savouré au Hérer et est entré ici pour délivrer ses marchandises séquestrées en douane. Il va, dit-il descendre à la côte, peut-être avec M. Bortoli[2], l'associé de M. Brémond, – lequel part pour Djibouti avec la caravane des marchandises achetées ici par les deux associés, tandis que M. Brémond monte au Choa.

– Depuis les Th. 1 000 que je vous ai envoyés par Engadda, je n'ai absolument rien pu arracher de la caisse pour votre compte, malgré mes nombreuses démarches et protestations, et la lecture de ce qui suit vous fera vite comprendre le pourquoi.

Le Roi Ménélik, (qui lui a donné cette maudite idée !) a écrit ici il y a environ un mois de lui ramasser ici impôt extraordinaire de *cent mille thalaris* ! – Il aurait enjoint d'extorquer cette somme par toutes les voies possibles, et il a même ajouté d'emprunter des Européens en promettant de rendre sur les fonds que doit ou ne doit pas apporter le D. Mokkonnène[3]. – Depuis l'arrivée de l'ordre, nous assistons ici à un spectacle dont le pays n'a jamais été témoin, ni du temps des émirs, ni du temps des Turcs, une tyrannie horrible, odieuse, qui doit déshonorer pour longtemps le nom des Amara en général dans toutes ces régions, sur toutes les côtes, – déshonneur qui rejaillira certainement sur le nom du Roi.

Depuis un mois on séquestre, bâtonne, dépossède, emprisonne, les gens de la ville, pour leur extorquer plus possible de la somme demandée. Chaque habitant a déjà payé trois ou quatre fois dans ce délai. Tous les Européens, assimilés aux musulmans, sont englobés dans cet impôt. On m'a demandé Th. 200 dont j'ai payé la moitié, et je crains qu'on ne m'extorque les autres Th. 100, quoiqu'on m'ait aussi forcé de prêter de l'argent, Th. 4 000, de la manière la plus arbitraire, la plus brigantesque, – incident qui fait le sujet de la réclamation ci-jointe que vous m'obligerez infiniment de présenter au Roi de ma part. – je vous demande toujours quelque service, et je regrette fort de n'avoir pas occasion de vous le rendre, mais enfin croyez-moi ici votre dévoué, et en cas de besoin sachez-moi tout à votre disposition.

Donc vers la fin du mois d'août, quelques jours après avoir payé le guibeur de Th. 100, je recevais de Zeilah un envoi de M. Tian de Th. 10 000 en quatre caisses. À l'arrivée des chameaux en douane, comme je me disposais à prendre livraison, un calatié de la femme de Mekonnène et de Tessamma[4] ordonnait au douanier de saisir le tout. J'essayai de protester, on refusa de me voir ni de me parler au guébi[5], ni de m'expliquer de quelle manière on saisissait la somme, à titre d'emprunt ou autrement. Ce n'est que grâce à l'intervention énergique de Monseigneur Taurin[6] que je pus, le lendemain, obtenir livraison des 4 caisses. Monseigneur leur expliqua qu'un pareil acte de brigandage exposerait probablement à des représailles sur la personne et les biens du D. Mekonene sur la côte ou en Europe, car je

m'apprêtais déjà à expédier un courrier au consulat d'Aden, avec prière de télégraphier à l'ambassade à Rome, et de saisir l'affaire diplomatiquement et judiciairement.

Cependant *on me força de prêter* une somme de quatre mille thalaris, pour laquelle j'obtins à grand'peine un reçu avec obligation de remboursement au retour du Dedjazmatche !

Au même moment arrivaient des fonds à divers autres Européens, en quantités moindres, et on leur faisait la même opération, *empruntant* à chacun d'eux des 500, des 600, des 300 thalaris, sans donner de reçus, de garanties, ni de délais de remboursement !

Les soldats anglais qui accompagnent les fonds jusqu'ici sont repartis porter à Zeilah et ailleurs la nouvelle de ces faits, – et l'effet en sera énorme sur la côte, joint au récit des extorsions pratiquées sur les indigènes. Je crains fort que cela ne décourage absolument mes patrons à Aden, quoique je ne leur aie pas dépeint si mal l'incident.

D'ailleurs ce prêt me gênait beaucoup, car ces Th. 4 000 auraient changé les dernières piastres et remboursé le café que j'ai touché pour M. Savouré, pour environ cette valeur.

J'ai essayé de retenir ladite somme en ma caisse en offrant des bons l'un de Th. 3 000 pour Savouré, l'autre de Th. 1 000 pour vous, mais ces chiens aux abois ont exigé de moi paiement au comptant, – et j'ai payé.

Dans cette situation vous voyez qu'il m'est impossible, *momentanément*, de rien obtenir pour vos deux comptes. Au lieu de payer, ils volent ! – Toutes les recettes possibles sont exclusivement portées au total de l'imposition. Le café de la douane se vend aussi au comptant, pour pouvoir en expédier la valeur en thalaris ! La situation est abominable ! Et malgré ses demandes insensées de Th. 100 000, le Roi envoie tous les jours de nouveaux créanciers se payer ici ! Encore récemment Mohammed avec une traite du Roi de quelques milliers de thalaris ! Et, *au lieu de le payer, on lui a*EMPRUNTÉ deux paquets d'argent qu'il avait en douane, où je les avais fait arrêter, au nom de ma créance, à leur arrivée de Djibouti ici il y a deux mois !

Et avec toutes ces extorsions, je doute qu'on puisse ramasser plus d'une trentaine de mille thalaris, qu'on doit expédier dans quelques jours par les gabares[7] via Tchertcher. La situation est en effet fort triste dans le pays : l'épizootie a tout détruit, la récolte café est mauvaise, l'importation est très faible cette année, – et enfin il faut considérer qu'il y a à peine 4 mois que le

tribut annuel s'est soldé, et cela va recommencer dans 3 mois ! – Et les dettes de la caisse du Harar grossissent continuellement, et les demandes du Roi de même ! – Nous craignons un pillage général.

Il faudrait que quelqu'un pût faire comprendre au Roi le tort que lui porte la conduite de ses gens ici. L'endroit est très voisin de la côte, la population en relations continuelles avec les administrés des divers gouvernements dans le golfe d'Aden et aux environs, les sujets étrangers même sont nombreux ici, il y a une quantité d'indigènes ici protégés ou sujets français, anglais, italiens, ottomans. Partout à la côte à présent, chez les bédouins, les pauvres, les négociants, les consuls, les résidents, les officiers, on s'entretient de ce qui se passe au Harar, où l'on fait carrément main basse sur les caisses des négociants européens agents des maisons d'Aden, où l'on arrache les habitants de leurs domiciles à minuit pour leur faire suer quelques thalaris sous menaces de la mort par le giraf[8]. Il n'y a pas à craindre de révoltes ici, avec une population absolument désarmée, et réduite d'ailleurs à l'impuissance par ses propres intérêts, mais l'effet moral à l'intérieur et à l'extérieur sera plus pernicieux pour les Amara qu'une révolte quelconque des indigènes.

Pour moi je ferai tout mon possible pour qu'on sache chez nos agents politiques et nos négociants la manière dont nous sommes vilipendés ici, – mais je doute cependant qu'ils renoncent à leur politique de complaisance !

Que puis-je dire encore, cher monsieur, au milieu de ces lugubres préoccupations ? Rendez-moi le service, très réel, je le répète, de voir que la réclamation ci-jointe soit remise au Roi, et traduite, par Gabriel ou un autre, de manière fidèle, – et complétez la bonne œuvre en rappelant au Roi de me coller un *mellèche*[9] autrement dit réponse, qui, j'espère, me fera respecter des bandits d'ici. Vous voyez que mon épître a un post-scriptum qui vous concerne. Dans l'expectative, je compte toujours toucher quelque chose pour vous, en marchandises, ou même en piastres (que je n'accepterai que dans la certitude de les changer sans perte.) Quant au compte de M. Savouré, je le finirai par force, c'est le cas de le dire, vous n'avez pas idée des grimaces, des cris, des comédies qu'il me faut exécuter pour décrocher quelques centaines de thalaris, ou plutôt l'apparence, car des *vrais thalaris*, on ne m'en fait pas souvent voir ! Quand vous verrez Brémond, il fera peut-être le matador en vous parlant de sa venue ici, mais soyez sûr qu'il gardera le souvenir le plus amer des caisses et des douanes du Harar, et

qu'il ne retournera plus ici. D'ailleurs de Th. 9 000 que le Dedjatch lui doit, on ne lui a pas payé Th. 3 000 en 4 mois.

Mais, pour le moment, il faut laisser passer la bourrasque de l'impôt royal. D'ailleurs la question est réglée. On ne peut trouver plus d'une trentaine de mille thalaris, et on est obligé d'abandonner l'opération. – On va envoyer ce qu'on a trouvé, et laisser le pays tranquille. – Qu'on envoie, et que le diable emporte !

– Tout cela me décourage fort, et, si cela continue, il m'est impossible d'y tenir. Comment exister ici avec la perspective d'avoir sa caisse violée de jour en jour, d'être forcé de prêter de l'argent à un gouvernement qui vous en doit, etc., etc… Je demande du Roi une lettre de protection, me permettant de commercer librement, tout en payant les droits du pays. Mais je désire me tenir prêt à liquider, et pour le moment, je cherche à placer le peu de marchandises d'importation qui me restent, et à faire rentrer les crédits. Veuillez donc faire votre possible pour me renvoyer vers la fin de l'année, ou au plus tard jusqu'en février 90, la valeur des marchandises que je vous ai envoyées. – Si je vous envoie quelque chose, ce ne seront que des articles de défaite immédiate[10].

Encore une fois, pour toutes les marchandises que vous enverrez ici, faites-les suivre d'un laisser passer du Roi, autrement vous *aurez des histoires terribles à la douane d'ici*, on évaluera les droits, sans les faire payer actuellement, mais tôt ou tard vous verrez arriver cela en compte. Donc que vos marchandises me soient adressées *censément en transit*, et avec la passe royale elles entreront et sortiront sans frais. Autrement l'ivoire paie à l'entrée Th. 8, et à la sortie (fût-ce immédiatement) Th. 6 par frasleh. Le Zébad paie 10 % à l'entrée, et 2 % à la sortie. L'or ne passe jamais en douane, mais s'il était découvert, il ne manquerait pas de payer. Tout cela est absolument absurde, puisque le Harar fait partie du Choa, et n'est pas une administration indépendante. Cent fois nous avons expliqué que tous les droits d'entrée devraient être complètement abolis, pour être remplacés par un droit de sortie général de 5 %, qui produirait beaucoup plus, pour cent raisons.

– Le Zébad tombe toujours. Il est à Th. 1 1/2 ici à présent, mais je n'en voudrais pas à ce prix, les « prospects » en Europe sont déplorables.

– L'ivoire est stationnaire, de Th. 95 à 105 à Aden.

– L'or en anneaux, épuré, à *Th. 20 ici.* J'achète. – J'ai demandé votre acide nitrique il y a une quinzaine de jours à Aden, – et vos lettres ont été

envoyées.

Je mets ceci dans le courrier de l'Azzage.

Au plaisir de vous lire.

Rimbaud

OceanofPDF.com

25 septembre 1889, Entototto, Ménélik à Arthur Rimbaud[1]

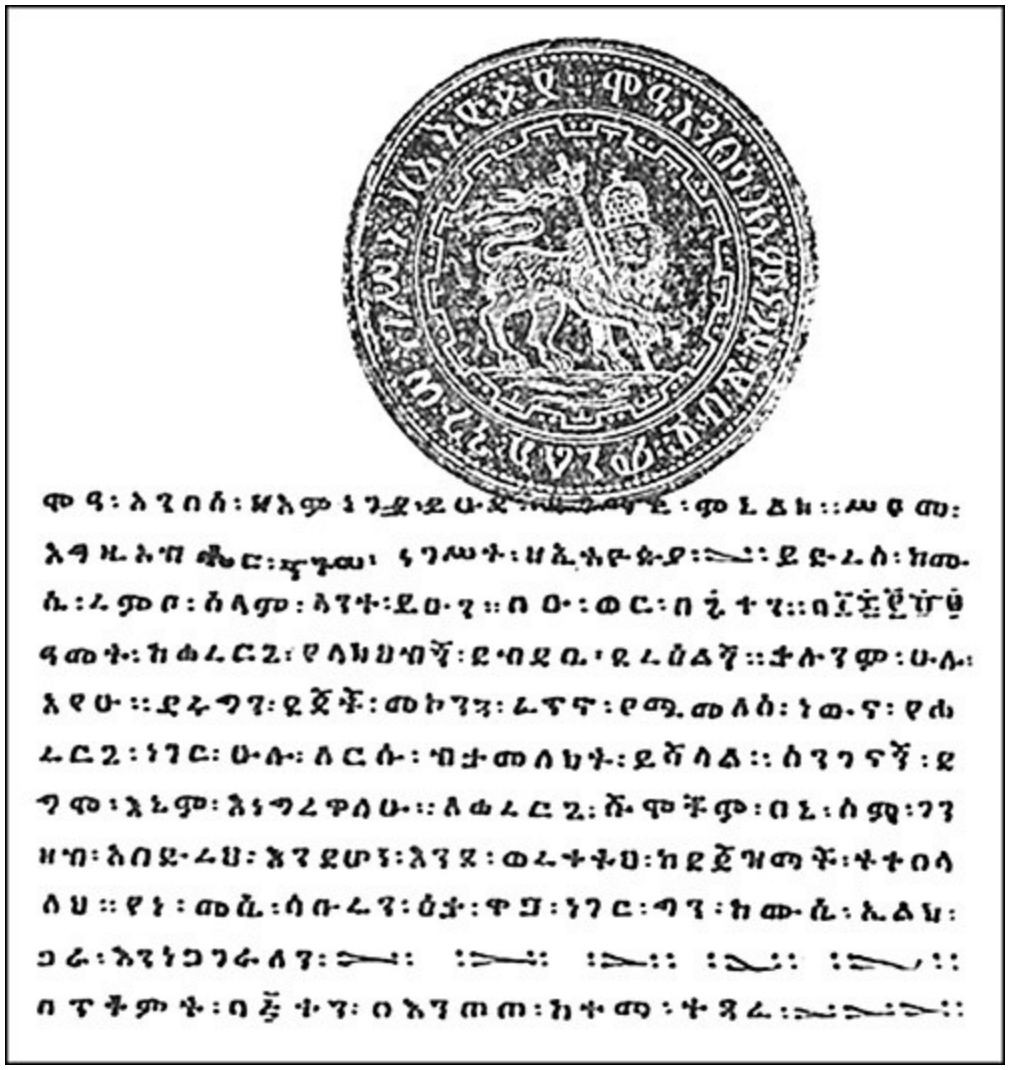
Parvienne à Monsieur Rimbaud.
Je t'adresse mon salut.

La lettre que tu m'as envoyée de Harar, le 4e mois, sixième jour l'an 1889, m'est parvenue.

Je l'ai lue en entier. Dedjaz Makonnen va rentrer en toute hâte. Il est chargé de régler toutes les affaires du Harar. Il vaut mieux que tu t'entendes avec lui. Si, d'ailleurs, il ne m'en parlait pas, je lui en parlerais. Si tu as prêté de l'argent en mon nom aux fonctionnaires de Harar, tu n'as qu'à montrer tes papiers au dedjazmatch, qui te paiera.

Pour ce qui est du prix des marchandises de M. Savouré, nous en parlerons avec M. Ilg.

Le 5 teqemt[2]. Écrit dans la ville d'Entotto[3].



Lettre de Ménélik à Rimbaud, 25 septembre 1889.

OceanofPDF.com

7 octobre 1889, Harar
À Alfred Ilg
(extraits)

[…] Ci-joint une collection d'entrefilets concernant la mission Choane. Je vous enverrai tout ce que je recevrai encore dans ce genre. Je les suppose partis d'Italie à présent, et en route pour Jérusalem, Bethléem, Sodome et Gomorrhe – car je ne pense pas qu'ils ratent l'occasion de visiter les lieux saints[1]. On persiste à dire qu'ils ne reposeront à Aden, qu'ils ont déjà dédaigné de visiter à l'aller. Enfin dans quelques jours on envoie quelques wotadères[2] à la côte pour les recevoir.

[…] Vous me feriez un plaisir et me rendriez un service en me renseignant autant que vous le pouvez sur ce qu'on pense faire de ce pays. Tout le monde est d'accord pour dire que le dedjaz Mékonène ne restera pas, et montera aussitôt son retour. Qu'arrivera-t-il ensuite ? on dit que les Gondaris rentreront au Choane, que les gens du dedjaz s'en retourneront avec lui, qui restera ici alors ? Le dedjaz sera-t-il remplacé, et par qui ? Il y a quinze jours on a emporté d'ici au Choa l'émir Abdullahi, que diable veut-on en faire là-haut ? – Ici avec mille soldats nous pouvons être tranquilles, mais il faut que la route du Choa soit bien ouverte, ou bien les affaires ici vont mal, et les revenus de la ville diminuent énormément, comme on l'a constaté l'année passée.

9 8bre. – Les soldats qui doivent recevoir le dedjaz à Zeilah ne partent point encore. Un courrier arrivé hier d'Aden avec télégramme d'Italie ne nous annonce point le départ de l'ambassade, qui était prévu pour fin septembre. Je les pense cependant partis aujourd'hui.

De ce dernier courrier j'extrais quelques nouveaux entrefilets sur la mission Choane. – Faites-en votre profit.

Vous voyez que les extorsions pratiquées sur la ville du Harar sont connues même en Europe. Si je n'étais pas établi ici, j'enverrai au *Temps*, à l'occasion de la mission Choane, des détails intéressants sur la situation économique de ces pays, sur la manière dont le dedjaz Mékonène paie ses dettes ici, et la manière dont le roi Ménélik envoie ses créanciers se casser le nez ici !

Mais passons ces ignominies sous silence ! […]

OceanofPDF.com

20 décembre 1889, Harar
À sa famille

Harar, 20 décembre 1889.

Ma chère maman, ma chère sœur,

En m'excusant de ne pas vous écrire plus souvent, je viens vous souhaiter, pour 1890, une année heureuse (autant qu'on l'est) et une bonne santé.

Je suis toujours fort occupé, et me porte aussi bien qu'on le peut en s'ennuyant beaucoup, beaucoup.

De votre part aussi je reçois peu de nouvelles. Faites-vous moins rares, et croyez-moi

Votre dévoué

Rimbaud

OceanofPDF.com

20 décembre 1889, Harar
À Alfred Ilg
(extraits)

[…] Un télégramme du ministère « degli esteri[1] » avise l'administration du Harar que ce dedjaz[2] a dû quitter le beau sol d'Italie à la date du 4 décembre. Mais lui personnellement n'a pas avisé. Enfin s'il s'est embarqué à cette date, il doit se trouver à présent à Jérusalem. Je rusalème[3] à le croire […]

– Je vous confirme très sérieusement ma demande d'un très bon mulet et de deux garçons esclaves. […][4]

OceanofPDF.com

1890

25 février 1890, Harar
À sa famille

Harar, 25 février 1890.

Chères mère et sœur,

Je reçois votre lettre du 21 janvier 1890.

Ne vous étonnez pas que je n'écrive guère : le principal motif serait que je ne trouve jamais rien d'intéressant à dire. Car, lorsqu'on est dans des pays comme ceux-ci, on a plus à demander qu'à dire ! Des déserts, peuplés de nègres stupides, sans routes, sans courriers, sans voyageurs : que voulez-vous qu'on vous écrive de là ? Qu'on s'ennuie, qu'on s'embête, qu'on s'abrutit ; qu'on en a assez, mais qu'on ne peut pas en finir, etc., etc. ! Voilà tout, tout ce qu'on peut dire, par conséquent ; et, comme ça n'amuse pas non plus les autres, il faut se taire.

On massacre, en effet, et l'on pille pas mal dans ces parages. Heureusement que je ne me suis pas encore trouvé à ces occasions-là, et je compte bien ne pas laisser ma peau par ici, – ce serait bête ! Je jouis du reste, dans le pays et sur la route, d'une certaine considération due à mes procédés humains. Je n'ai jamais fait de mal à personne. Au contraire, je fais un peu de bien quand j'en trouve l'occasion, et c'est mon seul plaisir.

Je fais des affaires avec ce monsieur Tian qui vous a écrit pour vous rassurer sur mon compte. Ces affaires, au fond, ne seraient pas mauvaises si, comme vous le lisez, les routes n'étaient pas à chaque instant fermées par des guerres, des révoltes, qui mettent nos caravanes en péril. Ce monsieur Tian est un grand négociant de la ville d'Aden, et il ne voyage jamais dans ces pays-ci.

Les gens du Harar ne sont ni plus bêtes, ni plus canailles que les nègres blancs des pays dits civilisés ; ce n'est pas du même ordre, voilà tout. Ils sont même moins méchants, et peuvent, dans certains cas, manifester de la reconnaissance et de la fidélité. Il s'agit d'être humain avec eux.

Le ras Makonnen, dont vous avez dû lire le nom dans les journaux et qui a conduit en Italie une ambassade abyssine, laquelle fit tant de bruit l'an passé, est le gouverneur de la ville du Harar.

À l'occasion de vous revoir. Bien à vous,

Rimbaud

OceanofPDF.com

7 avril 1890, Harar
À Alfred Ilg

Nº 18
Par M. Nicolas Kaledji

Harar, le 7 avril 1890

Mon cher Monsieur Ilg

Que diable faites-vous ? Je vous confirme mes nos 13 par le Russe Mikaël[1], mes nos 14, 15 et 16[2] par les deux grecs[3], mon nº 17 par un abyssin Joseph de la mission.

Je vous ai écrit d'*envoyer des gens à vous ici pour toucher vos thalaris, avec ordre de vous*, – car pour moi je ne trouve aucune occasion. Envoyez donc les chercher au plus tôt, – j'attends.

La route de Zeilah est enfin rouverte, les marchandises de Mékonène entrent dans quelques jours à Geldessey, avec les marquis, docteurs, etc., du gouvernement italien.

Je suis complètement brouillé avec M. Tian pour l'affaire des Th. 4 000 que l'on m'a forcé de prêter au gouvernement abyssin, et il est probable qu'il me retirera son agence si la restitution tarde.

Vous me rendrez donc un très grand service en faisant remettre *au Roi la lettre ci-joint où je réclame*CETTE SOMME ET SES INTÉRÊTS, *que je paie chaque mois de ma poche !* – Quant aux chouftas[4] du Harar, ils refusent de me rembourser !

Renvoyez-moi au plus tôt tout le produit de mes marchandises vendues, et liquidez le reste au mieux, je veux en finir avec le compte Tian.

M. Savouré arrive le 24 mars à Obock : il attend vos marchandises au plus tôt. – Je lui ai fait payer à Aden Th. 8 833, tout le reste de son compte,

n'attendez donc rien d'ici, il m'a été impossible d'apporter du numéraire ici, pendant 3 mois, même pour moi.

Bien à vous. Écrivez.

Rimbaud

Amitiés à MM. Zimmermann et Appenzeller[5].

OceanofPDF.com

7 avril 1890, Harar
À Ménélik
(lettre jointe à la précédente)

Lettre de Monsieur Rimbaud, négociant au Harar,
à Sa Majesté,
Sa Majesté le Roi Ménélik.
Majesté,

Comment vous portez-vous ? Veuillez agréer mes saluts dévoués et mes souhaits sincères.

Les choums, ou plutôt les chouftas[1], du Hararghé, refusent de me rendre les Quatre mille thalaris qu'ils ont arrachés de mes caisses en votre nom, sous prétexte de prêt, il y a sept mois déjà.

Je vous ai déjà écrit trois fois à ce sujet.

Cet argent est la propriété de marchands français à la côte, ils me l'avaient envoyé pour commercer ici à leur compte, et à présent, ils m'ont pour cela saisi tout ce que j'ai à la côte, et ils veulent me retirer leur agence ici.

J'estime à deux mille thalaris la perte *personnelle* que me cause cette affaire. – Que voulez-vous me rendre de cette perte ?

En outre chaque mois je paie un pour cent d'intérêt sur cet argent, cela fait déjà 280 thalaris que j'ai payés de ma poche pour cette somme que vous me retenez, et chaque mois l'intérêt court.

Au nom de la justice, je vous prie de me faire rendre ces quatre mille thalaris au plus tôt, en bons thalaris comme j'ai prêté, et aussi tous les intérêts à 1 % par mois, du jour du prêt au jour du remboursement.

Je fais un rapport de l'affaire à nos choums à Obock et à notre consul à Aden, afin qu'ils sachent comme nous sommes traités au Harar.

Prière de me répondre au plus tôt.

Harar, le 7 avril 1890.
Rimbaud
négociant français au Harar

OceanofPDF.com

17 juillet 1890, Marseille
Laurent de Gavoty à Arthur Rimbaud

17 juillet 1890

Monsieur & cher Poète,

J'ai lu de vos beaux vers : c'est vous dire si je serais heureux et fier de voir le chef de l'École décadente et symboliste collaborer à la « France Moderne » dont je suis le directeur.

Soyez donc des nôtres.

Grands mercis d'avance & sympathie admirative,

Laurent de Gavoty[1]

OceanofPDF.com

10 août 1890, Harar
À sa famille

Harar, 10 août 1890

Il y a longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles. J'aime à vous croire en bonne santé, comme je le suis moi-même.

Pourrais-je venir me marier chez vous, au printemps prochain ? Mais je ne pourrai consentir à me fixer chez vous, ni à abandonner mes affaires ici. Croyez-vous que je puisse trouver quelqu'un qui consente à me suivre en voyage ?

Je voudrais bien avoir une réponse à cette question, aussitôt que possible.

Tous mes souhaits.

Rimbaud

OceanofPDF.com

10 novembre 1890, Harar
À sa mère

Harar, le 10 novembre 1890.

Ma chère maman,

J'ai bien reçu ta lettre du 29 septembre 1890.

En parlant de mariage, j'ai toujours voulu dire que j'entendais rester libre de voyager, de vivre à l'étranger et même de continuer à vivre en Afrique. Je suis tellement déshabitué du climat d'Europe, que je m'y remettrais difficilement. Il me faudrait même probablement passer deux hivers dehors, en admettant que je rentre un jour en France. Et puis comment me referais-je des relations, quels emplois trouverais-je ? C'est encore une question. D'ailleurs, il y a une chose qui m'est impossible : c'est la vie sédentaire.

Il faudrait que je trouvasse quelqu'un qui me suivît dans mes pérégrinations.

Quant à mon capital, je l'ai en mains, il est libre quand je voudrai.

Monsieur Tian est un commerçant très honorable, établi depuis 30 ans à Aden, et je suis son associé dans cette partie de l'Afrique. Mon association avec lui date de deux années et demie. Je travaille aussi à mon compte, seul ; et je suis libre, d'ailleurs, de liquider mes affaires dès qu'il me conviendra[1].

J'envoie à la côte des caravanes de produits de ces pays : or, musc, ivoire, café, etc., etc.. Pour ce que je fais avec Monsieur Tian, la moitié des bénéfices est à moi.

Du reste, pour les renseignements, on n'a qu'à s'adresser à Monsieur de Gaspary, consul de France à Aden, ou à son successeur.

Personne, à Aden, ne peut dire du mal de moi. Au contraire. Je suis connu en bien de tous, dans ce pays, depuis dix années.

Avis aux amateurs !

Quant au Harar, il n'y a aucun consul, aucune poste, aucune route ; on y va à chameau, et on y vit avec des nègres exclusivement. Mais enfin on y est libre, et le climat est bon.

Telle est la situation.

Au revoir.

A. Rimbaud

OceanofPDF.com

20 novembre 1890, Harar
À Alfred Ilg

Par nº 24

Harar, le 20 novembre 90

Mon cher Monsieur Ilg

Un mot encore au dernier moment.

Trouvez-moi donc une très bonne MULE (pas un mulet, mais une *mule*) *jeune*, grande, très saggare[1], très forte, montant et descendant bien, etc., etc., ce qu'on peut enfin trouver de meilleur : je ne regarderai pas au prix, vous pouvez aller jusqu'à Th. 60 pour quelque chose de très bon. Vous pouvez trouver cela chez les choums de vos connaissances. Envoyez-moi cela avec les gens que j'attends pour terminer nos comptes, dans six semaines ou 2 mois.

Donnez un bon coup pour vous défaire de toutes mes marchandises, et m'en adresser le produit de suite. Excusez-moi de vous avoir dérangé : j'espère que vous aurez toujours gagné quelque chose sur mes camelotes. Si je ne vous ai pas renvoyé tout à la fois le solde de votre compte, c'est pour ne pas paraître trop découvert dans les inventaires bimensuels que Tian exige de moi. D'ailleurs avec l'argent que vous retirerez de ma quincaillerie, mercerie, bimbeloterie, etc., vous pouvez acheter des choses sur lesquelles vous gagnerez toujours à la vente ici, la différence entre nos prix et ceux d'Aden n'étant guère que de 6 % à 10 %.

Nous cotons ivoire (37 1/2 livres) Th. 100 à 108, *ferme*. Zébad Th. 1 1/4 l'once, *peu demandé*. Or Th. 17 1/2 à 18. (Mais se *défier de l'or*, qui peut de nouveau tomber si la roupie hausse. Le café Harari vaut de 5 1/2 à 6 à

présent, mais on croit qu'il tombera). Le café Habéchi[2] vaudrait donc Th. 9 à présent.

On dit que le ras doit monter au Choa avec Antonelli, qui est attendu ici dans quelques jours. Ces absences continuelles du gouverneur sont déplorables. Nous restons à la merci des petits choums qui ici ont la voracité du caïman, et des musulmans qui cherchent toutes les occasions de nous nuire.

– Les politiciens d'Aden prévoient des complications en Abyssinie. Les Italiens, ne pouvant obtenir Kassala des Anglais, vont occuper la ligne du Mareb[3], etc., etc…

Salut dévoué

Rimbaud

OceanofPDF.com

1891

20 février 1891, Harar
À sa mère

Harar, le 20 février 1891.

Ma chère maman,

J'ai bien reçu ta lettre du 5 janvier.

Je vois que tout va bien chez vous, sauf le froid qui, d'après ce que je lis dans les journaux, est excessif par toute l'Europe. Si je rentrais dans ces conditions, je mourrais vite.

Je vais mal à présent. Du moins, j'ai à la jambe droite des varices qui me font souffrir beaucoup. Voilà ce qu'on gagne à peiner dans ces tristes pays ! Et ces varices sont compliquées de *rhumatisme*. Il ne fait pourtant pas froid ici ; mais c'est le climat qui cause cela. Il y a aujourd'hui quinze nuits que je n'ai pas fermé l'œil une minute, à cause de ces douleurs dans cette maudite jambe. Je m'en irais bien, et je crois que la grande chaleur d'Aden me ferait du bien, mais on me doit beaucoup d'argent et je ne puis m'en aller, parce que je le perdrais. J'ai demandé à Aden un bas pour varices, mais je doute que cela se trouve.

Fais-moi donc ce plaisir : achète-moi *un bas pour varices, pour une jambe longue et sèche* (le pied est nº 41 pour la chaussure). Il faut que ce bas monte par-dessus le genou, car il y a une varice au-dessus du jarret. Les bas pour varices sont en coton, ou en soie lissée avec des fils d'élastique qui maintiennent les veines gonflées. Ceux en soie sont les meilleurs, les plus solides. Cela ne coûte pas cher, je crois. D'ailleurs, je te rembourserai.

En attendant, je tiens la jambe bandée.

Adresser cela, bien empaqueté, par la poste, à M. Tian à Aden, qui me fera parvenir à la première occasion.

Ces bas pour varices se trouvent peut-être à Vouziers. En tout cas, le médecin de la maison peut en faire venir un bon, de n'importe où.

Cette infirmité m'a été causée par de trop grands efforts à cheval, et aussi par des marches fatigantes. Car nous avons dans ces pays un dédale de montagnes abruptes, où l'on ne peut même se tenir à cheval. Tout cela sans routes et même sans sentiers.

Les varices n'ont rien de dangereux pour la santé, mais elles interdisent tout exercice violent. C'est un grand ennui, parce que les varices produisent des plaies, si l'on ne porte pas le bas pour varices ; et encore ! les jambes nerveuses ne supportent pas volontiers ce bas, surtout la nuit. Avec cela, j'ai une douleur rhumatismale dans ce maudit genou droit, qui me torture, me prenant seulement la nuit ! Et il faut se figurer qu'en cette saison, qui est l'hiver de ce pays, nous n'avons jamais moins de 10 degrés au-dessus de zéro (non pas au-dessous). Mais il règne des vents secs, qui sont très insalubres pour les blancs en général. Même des Européens jeunes, de 25 à 30 ans, sont atteints de rhumatismes après 2 ou 3 ans de séjour !

La mauvaise nourriture, le logement malsain, le vêtement trop léger, les soucis de toutes sortes, l'ennui, les tracas continuels au milieu des nègres canailles par bêtise, tout cela agit très profondément sur le moral et la santé, en très peu de temps. Une année ici en vaut cinq ailleurs. On vieillit très vite, comme dans tout le Soudan.

Par votre réponse, fixez-moi donc sur *ma situation par rapport au service militaire*. Ai-je à faire quelque service ? Assurez-vous-en, et répondez-moi.

Rimbaud

OceanofPDF.com

20 février 1891, Harar
À Alfred Ilg

Nº 28

Harar
20 février 91

Mon cher Monsieur Ilg

Je reçois votre lettre par M. Teillard[1].

J'ai versé à M. Teillard une somme de Th. 600 *pour solde de tous comptes entre moi et MM. Chefneux et Deschamps*, et M. Teillard envoie à M. Chefneux par ce courrier la levée de saisie de mes marchandises.

Encore une fois, liquidez complètement toutes ces marchandises au plus tôt. Par la faute de cette malheureuse consignation je suis obligé de rester ici où il n'y a rien à gagner de la manière dont je dois travailler. Finissez-en, finissez-en donc !

Le ras Mékonène ne *m'a nullement remboursé les Th. 296* de douane sur vos 17 paquets ivoire. Il n'aura pas compris ce que vous lui disiez ! Il ne m'en a même jamais parlé ! Comment pouvez-vous croire que je ne vous en aurais pas avisé ! Quant à la différence du prix du café, pour moi je n'ai rien à rembourser. Quant aux Th. 15 de perte sur les Th. 500 derniers, que voulez-vous que j'y fasse ! à présent les Abyssins *paient à 11 piastres par thaler*. Quand vous serez ici vous vous rendrez compte de tout cela.

Ne croyez pas que je fasse banqueroute avec vos Th. 941. Ils sont toujours dans le coin de la caisse. Si c'était à un autre moment je vous achèterais du café. Mais il est plus cher qu'à Aden à présent, je n'achète pas pour moi-même, et je ne veux pas vous faire perdre. Dès que […][2] seront bons, j'achète, expédie et fais vendre à Aden pour vous.

Je perds énormément sur ces marchandises en consignation chez vous. Th. 100 payés sans motif à l'ancienne négresse de Labatut[3] – Th. 600 que l'on vient de m'extraire si ingénieusement – Th. 200 pertes sur l'or de Zimmermann, les frais que vous m'annoncez, et une autre perte finale sur la liquidation des marchandises restantes ! Vous m'avez fourré dans un joli pétrin ! Merci des consignations au Choa !

Il faut en finir. Bazardez donc tout ce qui reste, n'allez pas encore me jouer le tour de partir du Choa en laissant ces marchandises invendues ! Ce serait du propre !

Surtout que je n'entende plus d'histoires de saisies, etc., pour des choses qui ne me regardent plus ! C'est à devenir enragé !

Si vous voulez même vos Th. 941 en espèces, vous pouvez les envoyer chercher ici.

Enfin comptons que tout sera terminé à votre passage ici.

Salut sincère

Rimbaud

OceanofPDF.com

7-17 avril 1891
Notes prises par Rimbaud pendant son retour du Harar à la côte

(1) mardi 7 avril

Départ du Harar à 6 h du matin – Arrivée à Degadallal à 9 1/2 du matin – marécage à Egou – Haut Egou 12 h – Egou à Ballaoua Fort 3 h – Descente d'Egou à Ballaoua très pénible pour les porteurs qui s'écrasent à chaque caillou, et pour moi qui manque de chavirer à chaque minute. La civière est déjà moitié disloquée, et les gens complètement rendus – J'essaie de monter à mulet la jambe malade attachée au cou – je suis obligé de descendre au bout de quelq[ues] minutes et de me remettre en civière qui était déjà restée un kilomètre en arrière. Nuit passée sous la tente à Balilo.

Arrivée à Ballaoua. Il pleut – vent furieux toute la nuit – (2) mercredi 8 – Attaché la guerache pour [*illisible*] et parti en [*illisible*] avec tout le corps – Levé de Ballaoua à 6 1/2 entrée à Geldessey à 10 1/2 – Les porteurs se mettent au courant, et il n'y a plus à souff [*sic*] qu'à la descente de Ballaoua – Orage à 4 heures à Geldessey – La nuit rosée très abondante et froid[.]

(3) Jeudi 9 Parti à 7 h matin arrivée à Grasley à 9 ½. Reste à attendre l'abban et les chameaux en arrière – Déjeuné. Levé à 1 h – arrivée à Boussa à 5 ½.– Impossible passer la rivière. Campé avec M. Donald[1], – sa femme et 2 enfants.

(4)

Vendredi 10 Pluie Impossible de se lever avant 11 heures. Les chameaux refusent de charger. La civière part quand même, et arrive à Wordji par la pluie, à 2 h Toute la soirée et toute la nuit n[ou]s attendons les chameaux, qui ne viennent pas. Il pleut 16 heures de suite et n[ou]s n'avons ni vivre ni tente. Je passe ce temps sous une peau abyssine[.]

(5)

le samedi 11, à 6 h. j'envoie 8 hommes à la recherche des chameaux et reste avec le reste à attendre à Wordji. Les ch[ameau]x arrivent à 4 h. après-midi, et n[ou]s mangeons après trente heures de jeûne complet, dont 16 heures de découvert à la pluie.

(6)

Dimanche 12 Parti de Wordji à 6 h, passé à Cottoa à 8 ½. Nous faison[s] à la rivière de Dalaimalei 10 h 40 – relevés à 2 h campé à Dalaymaley [*sic*] à 4 ½. – [*illisible*] glacial. Les chameaux n'arrivent qu'à 6 h soir.

(7)

Lundi 13 – Levés à 5 ½ arrivés à Biokaboba à 9 h campé.

(8)

Mouned-Souyn	th. 1	mardi 14
Abdullahi	th. 1	Levés à 5 ½. Les porteurs
Abdullah	th. 1	marchent très mal
Baker	th. 1.	à 9 ½, halte à Arrouina. On me jette par terre à l'arrivée. J'impose th[alaris] 4 d'amendes

Levé à 2 heures. Arrivé à Samado à 5 ½.

247
72.5
319,14 [*sic*]

Mercredi 15 (9)

Levés à 6 h arrivée à Lasmaha à 10 h relevés à 2 ½ arrivés à Kombavoren à 6 ½

Jeudi 16 (10) levé 5 ½. Dépassé Ensa. Halte à Doudouhassa à 9 h. Trouvé là 10 ½ das 1 R. – Levé 2 h. Dadap 6 ¼ trouvé 5 ½ ch[ameau]x 22 das – 11 peaux : Adaouah –

Vendredi 17 (7)

levé Dadap 9 ½ arrivée à Warambot à 4 ½[2]

OceanofPDF.com

30 avril 1891, Aden
À sa mère

Aden, le 30 avril 1891.

Mes chers amis,

J'ai bien reçu vos deux bas et votre lettre ; et je les ai reçus dans de tristes circonstances. Voyant toujours augmenter l'enflure de mon genou droit et la douleur dans l'articulation, sans trouver aucun remède ni aucun avis, puisqu'au Harar nous sommes au milieu des nègres et qu'il n'y a point là d'Européens, je me décidai à descendre. Il fallait abandonner les affaires : ce qui n'était pas très facile, car j'avais de l'argent dispersé de tous les côtés ; mais enfin je réussis à liquider à peu près totalement. Depuis déjà une vingtaine de jours, j'étais couché au Harar, et dans l'impossibilité de faire un seul mouvement, souffrant des douleurs atroces, et ne dormant jamais. Je louai seize nègres porteurs, à raison de 15 thalaris l'un, du Harar à Zeilah, je fis fabriquer une civière recouverte d'une toile[1], et c'est là-dessus que je viens de faire, en 12 jours, les 300 kilomètres de désert qui séparent les monts du Harar du port de Zeilah. Inutile de vous dire quelles horribles souffrances j'ai subies en route, je n'ai jamais pu faire un pas hors de ma civière, mon genou gonflait à vue d'œil et la douleur augmentait continuellement.

Arrivé ici je suis entré à l'hôpital européen, il y a une seule chambre pour les malades payants, je l'occupe. Le docteur anglais[2], dès que je lui ai montré mon genou, a crié que c'est *une synovite*[3] *arrivée à un point très dangereux*, par suite du manque de soins et des fatigues. Il parlait tout de suite de couper la jambe. Ensuite, il a décidé d'attendre quelques jours pour voir si le gonflement, diminuerait un peu après les soins médicaux. Il y a six

jours de cela, aucune amélioration, sinon que, comme je suis au repos, la douleur a beaucoup diminué. Vous savez que la synovite est une maladie des liquides de l'articulation du genou, cela peut provenir d'hérédité, ou d'accidents, ou de bien des causes. Pour moi cela a été certainement causé par les fatigues des marches à pied et à cheval au Harar. Enfin, à l'état où je suis arrivé, il ne faut pas espérer que je guérisse avant au moins trois mois, sous les circonstances les plus favorables. Et je suis étendu, la jambe bandée, liée, reliée, enchaînée, de façon à ne pouvoir la mouvoir. Je suis devenu un squelette, je fais peur. Mon dos est tout écorché du lit, je ne dors pas une minute. Et ici la chaleur est devenue très forte. La nourriture de l'hôpital, que je paie pourtant assez cher, est très mauvaise. Je ne sais quoi faire. D'un autre côté, je n'ai pas encore terminé mes comptes avec mon associé, M. Tian. Cela ne finira pas avant la huitaine. Je sortirai de cette affaire avec 35 mille francs environ. J'aurais eu plus, mais à cause de mon malheureux départ je perds quelques milliers de francs. J'ai envie de me faire porter à un vapeur, et de venir me traiter en France, le voyage me ferait encore passer le temps. Et en France les soins médicaux et les remèdes sont bon marché, et l'air est bon. Il est donc fort probable que je vais venir. Les vapeurs pour la France sont malheureusement toujours combles, parce que tout le monde rentre des colonies à ce temps de l'année. Et je suis un pauvre infirme qu'il faut *transporter* très doucement, enfin je vais prendre mon parti dans la huitaine. Ne vous effrayez pas de tout cela cependant. De meilleurs jours viendront. Mais c'est une triste récompense de tant de travail, de privations et de peines ! Hélas, que notre vie est misérable !

Je vous salue de cœur.

Rimbaud

P.S. Quant aux bas, ils sont inutiles, je les revendrai quelque part.

OceanofPDF.com

IV

LETTRES DE MARSEILLE
(1891)

OceanofPDF.com

21 (?) mai 1891, Marseille
À sa mère et à sa sœur

Marseille, vendredi 23 mai 1891[1]

Ma chère maman, ma chère sœur,

Après des souffrances terribles, ne pouvant me faire soigner à Aden, j'ai pris le bateau des Messageries pour rentrer en France. Je suis arrivé hier, après 13 jours de douleurs. Me trouvant par trop faible à l'arrivée ici, et saisi par le froid, j'ai dû entrer ici à l'*hôpital de la Conception*[2], où je paie 10 fcs par jour, docteur compris.

Je suis très mal, très mal, je suis réduit à l'état de squelette par cette maladie de ma jambe gauche[3] qui est devenue à présent énorme et ressemble à une énorme citrouille. C'est une synovite, une hydarthrose[4], etc. ; une maladie de l'articulation et des os.

Cela doit durer très longtemps, si des complications n'obligent pas à couper la jambe. En tout cas j'en resterai estropié. Mais je doute que j'attende. La vie m'est devenue impossible. Que je suis donc malheureux ! que je suis donc devenu malheureux !

J'ai à toucher ici une traite de francs 36 800 sur le Comptoir national d'Escompte de Paris. Mais je n'ai personne pour s'occuper de placer cet argent. Pour moi je ne puis faire un seul pas hors du lit. Je n'ai pas encore pu toucher l'argent. Que faire ?

Ne pouvez-vous m'aider en rien ?

Quelle triste vie !

Rimbaud,
Hôpital de la Conception, Marseille.

OceanofPDF.com

22 mai 1891, Marseille
Télégramme à sa mère

Marseille, 22 mai 1891, 2h50 du soir

Aujourd'hui toi ou Isabelle venez Marseille par train express lundi matin on ampute ma jambe danger mort affaires sérieuses régler hôpital Conception répondez

Arthur Rimbaud

OceanofPDF.com

22 mai 1891, Attigny
Télégramme de Mme Rimbaud

Attigny, 22 mai 1891, 6h35 du soir

JE PARS ARRIVERAI DEMAIN SOIR COURAGE ET PATIENCE

V[eu]ve Rimbaud

OceanofPDF.com

17 juin 1891, Marseille
À sa sœur Isabelle

Marseille, le 17 juin 1891.

Isabelle, ma chère sœur,

Je reçois ton billet avec mes deux lettres retour du Harar. Dans l'une de ces lettres on me dit m'avoir précédemment renvoyé une lettre à Roches. N'avez-vous reçu rien d'autre ?

Je n'ai encore écrit à personne, je ne suis pas encore descendu de mon lit. Le médecin dit que j'en aurai pour un mois, et même ensuite je ne pourrais commencer à marcher que très lentement. J'ai toujours une forte névralgie à la place de la jambe coupée, c'est-à-dire au morceau qui reste. Je ne sais pas comment cela finira. Enfin je suis résigné à tout, je n'ai pas de chance !

Mais que veux-tu dire avec tes histoires d'enterrement ? Ne t'effraie pas tant, prends patience aussi, soigne-toi, prends courage. Hélas je voudrais bien te voir, que peux-tu donc avoir ? Quelle maladie ? Toutes les maladies se guérissent avec du temps et des soins. En tous cas, il faut se résigner et ne pas se désespérer.

J'étais très fâché quand maman m'a quitté, je n'en comprenais pas la cause. Mais à présent il vaut mieux qu'elle soit avec toi pour te faire soigner[1]. Demande-lui excuse et souhaite-lui bonjour de ma part.

Au revoir donc, mais qui sait quand ?

Rimbaud,
Hôpital de la Conception, Marseille.

OceanofPDF.com

23 juin 1891, Marseille
À sa sœur Isabelle

Marseille, 23 juin 1891.

Ma chère sœur,

Tu ne m'as pas écrit ; que s'est-il passé ? Ta lettre m'avait fait peur, j'aimerais avoir de tes nouvelles. Pourvu qu'il ne s'agisse pas de nouveaux ennuis, car, hélas ! nous sommes trop éprouvés à la fois !

Pour moi, je ne fais que pleurer jour et nuit, je suis un homme mort, je suis estropié pour toute ma vie. Dans la quinzaine je serai guéri, je pense ; mais je ne pourrai marcher qu'avec des béquilles. Quant à une jambe artificielle, *le médecin dit qu'il faudra attendre très longtemps*, AU MOINS SIX MOIS ! Pendant ce temps, que ferai-je, où resterai-je ? Si j'allais chez vous, le froid me chasserait dans 3 mois, et même en moins de temps ; car, d'ici, je ne serai capable de me mouvoir que dans six semaines, le temps de m'exercer à béquiller ! Je ne serais donc chez vous que fin juillet. Et il me faudrait repartir fin septembre !

Je ne sais pas du tout quoi faire. Tous ces soucis me rendent fou : je ne dors jamais une minute.

Enfin, notre vie est une misère, une misère sans fin ! Pour quoi donc existons-nous ?

Envoyez-moi de vos nouvelles.

Mes meilleurs souhaits.

Rimbaud,
Hôpital de la Conception, Marseille.

OceanofPDF.com

24 juin 1891, Marseille
À sa sœur Isabelle

Marseille, le 24 juin 1891.

Ma chère sœur,

Je reçois ta lettre du 21 juin. Je t'ai écrit hier. Je n'ai rien reçu de toi le 10 juin, ni lettre de toi ; ni lettre du Harar. Je n'ai reçu que les deux lettres du 14. Je m'étonne fort où sera passée la lettre du 10.

Quelle nouvelle horreur me racontez-vous ? Quelle est encore cette histoire de service militaire ? Depuis que j'ai eu l'âge de 26 ans, ne vous ai-je pas envoyé d'Aden, un certificat prouvant que j'étais employé dans une maison française, ce qui est une dispense, – et, par la suite, quand j'interrogeais maman, elle me répondait toujours que tout était réglé, que je n'avais rien à craindre. Il y a à peine quatre mois, je vous ai demandé dans une de mes lettres si l'on n'avait rien à me réclamer à ce sujet, comme j'avais l'envie de rentrer en France. Et je n'ai pas reçu de réponse. Moi je croyais tout cela arrangé par vous. À présent vous me faites entendre que je suis noté insoumis, que l'on me poursuit, etc., etc.. ne vous informez de cela que si vous êtes sûres de ne pas attirer l'attention sur moi[1]. Quant à moi, il n'y a pas de danger dans ces conditions que je revienne, la prison après ce que je viens de souffrir, il vaudrait mieux la mort !

Oui, depuis longtemps d'ailleurs il aurait mieux valu la mort ! Que peut faire au monde un homme estropié ? Et à présent encore réduit à s'expatrier définitivement ! Car je ne reviendrai certes plus avec ces histoires, – heureux encore si je puis sortir d'ici par mer ou par terre et gagner l'étranger.

Aujourd'hui j'ai essayé de marcher avec des béquilles, mais je n'ai pu faire que quelques pas. Ma jambe est coupée très haut, et il m'est difficile de garder l'équilibre. Je ne serai tranquille que quand je pourrai mettre une jambe artificielle, mais l'amputation cause des *névralgies dans le restant du membre*, et il est impossible de mettre une jambe mécanique avant que ces névralgies soient absolument passées, et il y a des amputés auxquels cela dure 4, 6, 8, 12 mois ! On me dit que cela ne dure jamais guère moins de deux mois. Si cela ne me dure que deux mois je serai heureux ! Je passerais ce temps-là à l'hôpital et j'aurais le bonheur de sortir avec deux jambes. Quant à sortir avec des béquilles, je ne vois pas à quoi cela peut servir. On ne peut monter ni descendre, c'est une affaire terrible. On s'expose à tomber et à s'estropier encore plus. J'avais pensé pouvoir aller chez vous passer quelques mois, en attendant d'avoir la force de supporter la jambe artificielle ; mais à présent je vois que c'est impossible.

Eh bien, je me résignerai à mon sort. Je mourrai où me jettera le destin. J'espère pouvoir retourner là où j'étais, j'y ai des amis de dix ans, qui auront pitié de moi, je trouverai chez eux du travail, je vivrai comme je pourrai. Je vivrai toujours là-bas, tandis qu'en France, hors de vous, je n'ai ni amis, ni connaissances, ni personne. Et si je ne puis vous voir, je retournerai là-bas. En tout cas il faut que j'y retourne.

Si vous vous informez à mon sujet, ne faites jamais savoir où je suis. *Je crains même qu'on ne prenne mon adresse à la poste. N'allez pas me trahir*. – Tous mes souhaits.

Rimbaud

OceanofPDF.com

29 juin 1891, Marseille
À sa sœur Isabelle

Marseille, 29 juin 1891.

Ma chère sœur,

Je reçois ta lettre du 26 juin. J'ai déjà reçu avant-hier la lettre du Harar seule. Quant à la lettre du 10 juin, point de nouvelles : cela a disparu soit à Attigny, soit ici à l'administration, mais je suppose plutôt à Attigny. L'enveloppe que tu m'envoies me fait bien comprendre de qui c'était, ça devait être signé Dimitri Righas[1]. C'est un grec résidant au Harar et que j'avais chargé de quelques affaires. J'attends les nouvelles de votre enquête au sujet du service militaire ; mais, quoi qu'il en soit, *je crains les pièges* et je n'ai nullement envie de rentrer chez vous à présent, malgré les assurances qu'on pourrait vous donner.

D'ailleurs je suis tout à fait immobile et je ne sais pas faire un pas. Ma jambe est guérie, c'est-à-dire qu'elle est cicatrisée, ce qui d'ailleurs s'est fait assez vite, et me donne à penser que cette amputation pouvait être évitée. Pour les médecins je suis guéri, et si je veux on me signe demain ma feuille de sortie de l'hôpital. Mais quoi faire ? Impossible de faire un pas ! Je suis tout le jour à l'air, sur une chaise, mais je ne puis me mouvoir. Je m'exerce sur des béquilles, mais elles sont mauvaises, d'ailleurs je suis long, ma jambe est coupée haut, l'équilibre est très difficile à garder : je fais quelques pas et je m'arrête, crainte de tomber et de m'estropier de nouveau !

Je vais me faire faire une jambe de bois pour commencer, on y fourre le moignon rembourré avec du coton, et on s'avance avec une canne. Avec quelque temps d'exercice de la jambe de bois, on peut, si le moignon s'est bien renforcé, commander une jambe articulée qui serre bien et avec laquelle on peut marcher à peu près. Quand arrivera ce moment ! D'ici là,

peut-être m'arrivera-t-il un nouveau malheur. – Mais, cette fois-là, je saurais vite me débarrasser de cette misérable existence.

Il n'est pas bon que vous m'écriviez souvent et que mon nom soit remarqué *aux postes de Roches et d'Attigny*. C'est de là que vient le danger. Ici personne ne s'occuperait de moi. Écrivez-moi le moins possible, et quand cela sera indispensable. Ne mettez pas Arthur, écrivez Rimbaud tout seul. Et dites-moi au plus tôt et *au plus net* ce que me veut l'autorité militaire, et, en cas de poursuite, quelle est la pénalité encourue. Mais alors, j'aurais vite fait ici de prendre le bateau.

Je vous souhaite bonne santé et prospérité.

Rimbaud

OceanofPDF.com

2 juillet 1891, Marseille
À sa sœur Isabelle

Marseille, le 2 juillet 1891.

Ma chère sœur,

J'ai bien reçu tes lettres du 24 et du 26 juin, et je reçois celle du 30. Il ne s'est jamais perdu que la lettre du 10 juin, et j'ai tout lieu de croire qu'elle a été détournée au bureau de poste d'Attigny. Ici l'on n'a pas l'air du tout de s'occuper de mes affaires. C'est une bonne idée de mettre vos lettres à la poste ailleurs qu'à Roches et de façon à ce qu'elles ne passent pas par le bureau de poste d'Attigny. De cette façon vous pouvez m'écrire tant que vous voudrez. Quant à cette question du service, il faut absolument savoir à quoi s'en tenir, faites donc le nécessaire et donnez-moi une réponse décisive. Pour moi je crains fort un piège et j'hésiterais fort à rentrer dans n'importe quel cas. Je crois que vous n'aurez jamais de réponse certaine, et alors il me sera toujours impossible d'aller chez vous, où je pourrais être pris au piège.

Je suis cicatrisé depuis longtemps, quoique les névralgies dans le moignon soient toujours aussi fortes, et je suis toujours levé, mais voilà que mon autre jambe se trouve très faible. Est-ce à cause du long séjour au lit, ou du manque d'équilibre, mais je ne puis béquiller plus de quelques minutes sans avoir l'autre jambe congestionnée. Aurais-je une maladie des os, et devrais-je perdre l'autre jambe ? J'ai très peur, je crains de me fatiguer et j'abandonne les béquilles. J'ai commandé une jambe de bois, ça ne pèse que 2 kilos, ça sera prêt dans huit jours. J'essaierai de marcher tout doucement avec cela ; il me faudra au moins un mois pour m'y habituer peu à peu, et peut-être que le médecin, vu les névralgies, ne me permettra pas

encore de marcher avec cela. Quant à une jambe élastique, c'est beaucoup trop lourd pour moi à présent, – le moignon ne pourrait jamais la supporter, – ce n'est que pour plus tard. Et d'ailleurs une jambe en bois fait le même profit : ça coûte une cinquantaine de francs. Avec tout cela, fin juillet je serai encore à l'hôpital. Je paie 6 francs de pension par jour à présent et je m'ennuie pour soixante francs à l'heure. Je ne dors jamais plus de deux heures par nuit. C'est cette insomnie qui me fait craindre que je n'aie encore quelque maladie à subir. Je pense avec terreur à mon autre jambe : c'est mon unique soutien au monde à présent ! Quand cet abcès dans le genou m'a commencé au Harar, cela a débuté ainsi, par quelque quinze jours d'insomnie. Enfin, c'est peut-être mon destin de devenir *cul-de-jatte* ! À ce moment, je suppose que l'administration militaire me laisserait tranquille ! Espérons mieux.

Je vous souhaite bonne santé, bon temps et tout à vos souhaits. Au revoir.

R.B

OceanofPDF.com

10 juillet 1891, Marseille
À sa sœur Isabelle

Marseille, le 10 juillet 1891.

Ma chère sœur,

J'ai bien reçu tes lettres des 4 et 8 juillet. Je suis heureux que ma situation soit enfin déclarée nette. Je vous inclus le certificat de mon amputation, signé du directeur de l'hôpital de Marseille, car il paraît qu'il n'est pas permis aux médecins de signer de tels certificats à des pensionnaires – gardez donc cette pièce, pour moi je n'en aurai besoin que dans le cas de mon retour. *Ne la perdez pas, joignez-la à la réponse de l'intendance*. Quant au livret, je l'ai en effet perdu dans mes voyages. Quand je pourrai circuler, je verrai si je dois prendre mon congé ici ou ailleurs. Mais si c'est à Marseille, je crois qu'il me faudrait en mains la réponse autographe de l'intendance. Il vaut donc mieux que j'aie en mains cette déclaration, *envoyez-la-moi*. Avec cela personne ne m'approchera. Je garde aussi le certificat de l'hôpital, et *avec ces deux pièces* je pourrai obtenir mon congé ici.

Je suis toujours levé, mais je ne vais pas bien. Jusqu'ici je n'ai encore appris à marcher qu'avec des béquilles et encore il m'est impossible de monter ou descendre une seule marche. Dans ce cas, on est obligé de me descendre ou monter à bras le corps. Je me suis fait faire une jambe en bois très légère, vernie et rembourrée, fort bien faite (prix 50 francs). Je l'ai mise il y a quelques jours et ai essayé de me traîner en me soulevant encore sur des béquilles, mais je me suis enflammé le moignon et ai laissé l'instrument maudit de côté. Je ne pourrai guère m'en servir avant quinze ou vingt jours, et encore avec des béquilles pendant au moins un mois, et pas plus d'une

heure ou deux par jour. Le seul avantage est d'avoir trois points d'appui au lieu de deux.

Je recommence donc à béquiller. Quel ennui, quelle fatigue, quelle tristesse, en pensant à tous mes anciens voyages et comme j'étais actif, il y a seulement cinq mois ! Où sont les courses à travers monts, les cavalcades, les promenades, les déserts, les rivières et les mers. Et à présent l'existence de *cul-de-jatte* ! Car je commence à comprendre que les béquilles, jambes de bois et jambes mécaniques sont un tas de blagues et qu'on n'arrive avec tout cela qu'à se traîner misérablement sans pouvoir jamais rien faire. Et moi qui justement avais décidé de rentrer en France cet été pour me marier ! Adieu mariage, adieu famille, adieu avenir, ma vie est passée, je ne suis plus qu'un tronçon immobile.

Je suis loin encore avant de pouvoir circuler même dans la jambe de bois, qui est cependant ce qu'il y a de plus léger. Je compte au moins encore quatre mois pour pouvoir faire seulement quelques marches dans la jambe de bois avec le seul soutien d'un bâton. Ce qui est très difficile, c'est de monter ou de descendre. Dans six mois seulement je pourrai essayer une jambe mécanique et avec beaucoup de peine sans utilité. La grande difficulté est d'être amputé haut. D'abord les névralgies ultérieures à l'amputation sont d'autant plus violentes et persistantes que le membre a été coupé haut. Ainsi les désarticulés du genou supportent beaucoup plus vite un appareil. Mais peu importe à présent tout cela ; peu importe la vie même !

Il ne fait guère plus frais ici qu'en Égypte. Nous avons, à midi, de 30 à 35 et la nuit de 25 à 30. La température du Harar est donc bien plus agréable, surtout la nuit, qui ne dépasse pas 10 à 15.

Je ne puis vous dire ce que je ferai, je suis encore *trop bas* pour le savoir même. Ça ne va pas bien, je le répète. Je crains fort quelque accident. J'ai mon bout de jambe beaucoup plus épais que l'autre, et plein de névralgies. Le médecin naturellement ne me voit plus, parce que pour le médecin, il suffit que la plaie soit cicatrisée pour qu'il vous lâche. Il vous dit que vous êtes guéri. Il ne se réoccupe de vous que lorsqu'il vous sort des abcès, etc., etc., ou qu'il se produit d'autres complications nécessitant quelques coups de couteau. Ils ne considèrent les malades que comme des sujets d'expériences. On le sait bien. Surtout dans les hôpitaux. Il ne recherche ce poste que pour s'attirer une réputation et une clientèle.

Je voudrais bien rentrer chez vous, parce qu'il y fait frais ; mais je pense qu'il n'y a guère là de terrains à mes exercices acrobatiques. Ensuite j'ai peur que de frais il n'y fasse froid. Mais la première raison est *que je ne puis me mouvoir* ; je ne le puis, je ne le pourrai avant longtemps, – et, pour dire la vérité, je ne me crois même pas guéri intérieurement et je m'attends à quelque explosion… Il faudrait me porter en wagon, me descendre, etc., etc… c'est trop d'ennuis, de frais, et de fatigue. J'ai ma chambre payée jusqu'à fin juillet ; je réfléchirai et *verrai ce que je puis faire* dans l'intervalle. Jusque-là j'aime mieux croire que cela ira mieux, comme vous voulez bien me le faire croire, si stupide que soit son existence, l'homme s'y rattache toujours.

Envoyez-moi la lettre de l'intendance. Il y a justement à table avec moi un inspecteur de police malade qui m'embêtait toujours avec ces histoires de service et s'apprêtait à me jouer quelque tour.

Excusez-moi du dérangement. – je vous remercie, je vous souhaite bonne chance et bonne santé. Bien à vous. Écrivez-moi.

Rimbaud

OceanofPDF.com

15 juillet 1891, Marseille
À sa sœur Isabelle

Marseille, 15 juillet 1891.

Ma chère Isabelle,

Je reçois ta lettre du 13 et trouve occasion d'y répondre de suite. Je vais voir quelles démarches je puis faire avec cette note de l'intendance et le certificat de l'hôpital. Certes, il me plairait d'avoir cette question réglée ; mais, hélas ! je ne trouve pas moyen de le faire, moi qui suis à peine capable de mettre mon soulier à mon unique jambe. Enfin, je me débrouillerai comme je pourrai. Au moins, avec ces deux documents, je ne risque plus d'aller en prison ; car l'administration militaire est capable d'emprisonner un estropié, ne fût-ce que dans un hôpital. Quant à la déclaration de rentrée en France, à qui et où la faire ? Il n'y a personne autour de moi pour me renseigner ; et le jour est loin où je pourrai aller dans des bureaux, avec mes jambes de bois, pour m'informer.

Je passe la nuit et le jour à réfléchir à des moyens de circulation : c'est un vrai supplice. Je voudrais faire ceci et cela, aller ici et là, voir, vivre, partir : impossible, impossible au moins pour longtemps, sinon pour toujours ! Je ne vois à côté de moi que ces maudites béquilles : sans ces bâtons je ne puis faire un pas, je ne puis exister. Sans la plus atroce gymnastique, je ne puis même m'habiller. Je suis arrivé à courir, presque avec mes béquilles ; mais je ne puis monter ou descendre des escaliers, et, si le terrain est accidenté, le ressaut d'une épaule à l'autre fatigue beaucoup. J'ai une douleur névralgique très forte dans le bras et l'épaule droite, et, avec cela, la béquille qui scie l'aisselle ! Une névralgie encore dans la jambe gauche, et, avec tout cela, il faut faire l'acrobate tout le jour pour avoir l'air d'exister !

Voici ce que j'ai considéré en dernier lieu comme cause de ma maladie. Le climat du Harar est froid de novembre à mars. Moi, par habitude, je ne me vêtais presque pas : un simple pantalon de toile et une chemise de coton. Avec cela des courses à pied de 15 à 40 kilomètres par jour, des cavalcades insensées à travers les abruptes montagnes du pays. Je crois qu'il a dû se développer dans le genou une douleur arthritique causée par la fatigue, et les chauds et froids. En effet, cela a débuté par un coup de marteau (pour ainsi dire) sous la rotule, léger coup qui me frappait à chaque minute ; grande sécheresse de l'articulation et rétraction du nerf de la cuisse. Vint ensuite le gonflement des veines tout autour du genou, gonflement qui faisait croire à des varices. Je marchais et travaillais toujours beaucoup, plus que jamais, croyant à un simple coup d'air. Puis la douleur dans l'intérieur du genou a augmenté. C'était, à chaque pas, comme un clou enfoncé de côté. – Je marchais toujours, quoique avec plus de peine ; je montais surtout à cheval et je descendais chaque fois presque estropié. – Puis le dessus du genou a gonflé, la rotule s'est empâtée, le jarret aussi s'est trouvé pris, la circulation devenait pénible, et la douleur secouait les nerfs jusqu'à la cheville et jusqu'aux reins. Je ne marchais plus qu'en boitant fortement et me trouvais toujours plus mal, mais j'avais toujours beaucoup à travailler, forcément. – J'ai commencé alors à tenir ma jambe bandée du haut en bas, à frictionner, baigner, etc., sans résultat. Cependant, l'appétit se perdait. Une insomnie opiniâtre commençait. Je faiblissais et maigrissais beaucoup. – Vers le 15 mars, je me décidai à me coucher, au moins à garder la position horizontale. Je disposai un lit entre ma caisse, mes écritures et une fenêtre d'où je pouvais surveiller mes balances au fond de la cour, et je payai du monde de plus pour faire marcher le travail, restant moi-même étendu, au moins de la jambe malade. Mais, jour par jour, le gonflement du genou le faisait ressembler à une boule, j'observai que la face interne de la tête du tibia était beaucoup plus grosse qu'à l'autre jambe : la rotule devenait immobile, noyée dans l'excrétion qui produisait le gonflement du genou et que je vis avec terreur devenir en quelques jours dure comme de l'os : à ce moment, toute la jambe devint raide, complètement raide, en huit jours ; je ne pouvais aller aux lieux qu'en me traînant. Cependant la jambe et le haut de la cuisse maigrissaient, maigrissaient, le genou et le jarret toujours gonflant, se pétrifiant ou plutôt *s'ossifiant* ; et l'affaiblissement physique et moral empira.

Fin mars, je résolus de partir. En quelques jours, je liquidai tout à perte. Et, comme la raideur et la douleur m'interdisaient l'usage du mulet ou même du chameau, je me fis faire une civière couverte d'un rideau, que seize hommes transportèrent à Zeilah en une quinzaine de jours. Le second jour du voyage, m'étant avancé loin de la caravane, je fus surpris dans un endroit désert par une pluie sous laquelle je restai étendu seize heures sous l'eau, sans abri et sans possibilité de me mouvoir. Cela me fit beaucoup de mal. En route, je ne pus jamais me lever de ma civière, on étendait la tente au-dessus de moi à l'endroit même où on me déposait et, creusant un trou de mes mains près du bord de la civière, j'arrivais difficilement à me mettre de côté pour aller à la selle sur ce trou que je comblais de terre. Le matin, on enlevait la tente au-dessus de moi et on m'enlevait. J'arrivai à Zeilah, éreinté, paralysé. Je ne m'y reposai que quatre heures, un vapeur partait pour Aden. Jeté sur le pont sur mon matelas (il a fallu me hisser à bord dans ma civière !) il me fallut souffrir trois jours de mer sans manger. À Aden, nouvelle descente en civière. Je passai ensuite quelques jours chez M. Tian pour régler nos affaires et partis à l'hôpital où le médecin anglais, après quinze jours, me conseilla de filer en Europe.

Ma conviction est que cette douleur dans l'articulation, si elle avait été soignée dès les premiers jours, se serait calmée facilement et n'aurait pas eu de suites. Mais j'étais dans l'ignorance de cela. C'est moi qui ai tout gâté par mon entêtement à marcher et à travailler excessivement. Pourquoi au collège n'apprend-on pas de la médecine au moins le peu qu'il faudrait à chacun pour ne pas faire de pareilles bêtises ?

Si quelqu'un dans ce cas me consultait, je lui dirais : vous en êtes arrivé à ce point : mais ne vous laissez jamais amputer. Faites-vous charcuter, déchirer, mettre en pièces ; mais ne souffrez pas qu'on vous ampute. Si la mort vient, ce sera toujours mieux que la vie avec des membres de moins. Et cela, beaucoup l'ont fait ; et, si c'était à recommencer, je le ferais. Plutôt souffrir un an comme un damné que d'être amputé.

Voilà le beau résultat : je suis assis et de temps en temps je me lève et sautille une centaine de pas sur mes béquilles et je me rassois. Mes mains ne peuvent rien tenir. Je ne puis, en marchant, détourner la tête de mon seul pied et du bout des béquilles ; la tête et les épaules s'inclinent en avant, et vous bombez comme un bossu. Vous tremblez à voir les objets et les gens se mouvant autour de vous, crainte qu'on ne vous renverse pour vous casser la seconde patte. On ricane à vous voir sautiller. Rassis, vous avez les mains

énervées, et l'aisselle sciée, et la figure d'un idiot. Le désespoir vous reprend et vous restez assis comme un impotent complet, pleurnichant et attendant la nuit qui rapportera l'insomnie perpétuelle et la matinée encore plus triste que la veille, etc., etc. La suite au prochain numéro.

Avec tous mes souhaits.

Rimbaud

OceanofPDF.com

20 juillet 1891, Marseille
À sa sœur Isabelle

Marseille, le 20 juillet 1891.

Ma chère sœur,

Je vous écris ceci sous l'influence d'une violente douleur dans l'épaule droite, cela m'empêche presque d'écrire, comme vous voyez.

Tout cela provient d'une constitution devenue arthritique par suite de mauvais soins. Mais j'en ai assez de l'hôpital, où je suis exposé aussi à attraper tous les jours la variole, le typhus, et autres pestes qui y habitent. Je pars, le médecin m'ayant dit que je puis partir et qu'il est préférable que je ne reste point à l'hôpital.

Dans deux ou trois jours je sortirai donc et verrai à me traîner jusque chez vous comme je pourrai ; car, dans[1] ma jambe de bois, je ne puis marcher et, même avec les béquilles je ne puis pour le moment faire que quelques pas, pour ne point faire empirer l'état de mon épaule. Comme vous l'avez dit, je descendrai à la gare de Voncq[2]. Pour l'habitation je préférerais habiter en haut ; donc inutile de m'écrire ici, je serai très prochainement en route.

Au revoir.

Rimbaud

OceanofPDF.com

22 septembre 1891, Marseille
Isabelle Rimbaud à sa mère

Marseille, le mardi 22 septembre 1891

Ma chère maman.

Je viens de recevoir ton petit mot, tu es bien laconique. Est-ce que nous te serions devenus anthipathiques [*sic*] au point que tu ne veuilles plus nous écrire ni répondre à mes questions ? Ou bien es-tu malade ? C'est là mon plus grand souci, que deviendrais-je, mon Dieu, avec un moribond et une malade à 200 lieues l'un de l'autre ! Que je voudrais me partager et être moitié ici et moitié à Roches ! Quoique cela te paraisse assez indifférend [*sic*] je dois te dire qu'Arthur est bien malade. Je te disais dans ma dernière lettre que j'interrogerais encore les médecins en particulier ; je leur ai en effet parlé et voici leur réponse : C'est un pauvre garçon (Arthur) qui s'en va petit à petit : sa vie est une question de temps, quelques mois peut être, à moins qu'il ne survienne, ce qui pourrait arriver d'un jour à l'autre, quelque complication foudroyante ; quant à guérir, point n'est besoin d'espérer, il ne guérira pas ; sa maladie doit être une propagation par la moelle des os, de l'affection cancéreuse qui a déterminé l'amputation de la jambe. – L'un des médecins le docteur Trastoul[1] (un vieux à cheveux blancs) a ajouté : puisque vous êtes restée ici depuis un mois et qu'il désire que vous restiez encore, ne le quittez pas ; à l'état où il est, ce serait cruel de lui refuser votre présence. – Cela, chère maman, c'est ce que m'ont dit les médecins à moi toute seule, bien entendu, car à lui ils disent tout le contraire ; ils lui promettent une guérison radicale, cherchent à lui faire croire qu'il va mieux de jour en jour et en les entendant je suis confondue au point que je me demande à qui ils mentent, si c'est à lui ou bien à moi, car ils ont l'air aussi convaincu en lui parlant de guérison qu'en me mettant en garde contre sa mort. Il me semble pourtant qu'il n'est pas si malade que me le disent les docteurs ; la raison lui est revenue presque tout à fait depuis quatre jours ; il mange un peu plus qu'au commencement : il est vrai qu'il a l'air de se forcer pour manger, mais enfin ce qu'il mange ne lui fait pas mal ; il n'est pas non plus aussi rouge que quand il délirait.

À côté de ses petites améliorations, je constate d'autres malaises que j'attribue à sa grande faiblesse, d'abord ses douleurs ne cessent ni sa paralysie des bras ; il est très maigre ; ses yeux sont enfoncés et cerclés de noir ; il a souvent mal à la tête ; quand il dort le jour, il est réveillé en sursaut, il me dit que c'est un coup qui le frappe au cœur et à la tête tout à la fois qui le réveille ainsi ; quand il dort la nuit, il a des rêves effrayants et quelquefois quand il se réveille, il est raide au point de ne pouvoir plus faire un mouvement, le veilleur de nuit l'a déjà trouvé en cet état, et il sue, il sue jour et nuit par le froid comme

par la chaleur. Depuis que la raison lui est revenue, il pleure toujours, il ne croit pas encore qu'il restera paralysé (si toutefois il vit.) Trompé par les médecins, il se cramponne à la vie, à l'espoir de guérir, et comme il se sent toujours bien malade et que maintenant il se rend compte de son état la plupart du temps, il se met à douter de ce que lui disent les docteurs, il les accuse de se moquer de lui, ou bien il les taxe d'ignorance. Il voudrait tant vivre et guérir qu'il demande n'importe quel traitement si pénible qu'il soit pourvu qu'on le guérisse et qu'on lui rende l'usage de ses bras. Il voudrait absolument avoir sa jambe articulée, pour essayer de se lever, de marcher, lui qui, depuis un mois, n'a été levé que pour être posé tout nu sur un fauteuil pendant qu'on faisait son lit ! Son grand souci, c'est de s'inquiéter comment il gagnera sa vie, si on ne lui rend pas complètement son bras droit, et il pleure en faisant la différence de ce qu'il était voilà un an avec ce qu'il est aujourd'hui, il pleure en pensant à l'avenir ou [*sic*] il ne pourra plus travailler, il pleure sur le présent où il souffre cruellement, il me prend dans ses bras, en sanglotant et criant en me suppliant de ne le pas l'abandonner [*sic*]. Je ne saurais dire combien il est pitoyable, aussi tout le monde ici l'a en grande pitié ; on est si bon pour nous que nous n'avons même pas le temps de formuler nos désirs : on les prévient. On le traite comme un condamné à mort auquel on ne refuse rien, mais toutes ces complaisances sont en pure perte pour lui, car il n'accepte jamais toutes les petites gâteries qu'on lui offre ; ce qu'il demande, c'est […]

OceanofPDF.com

3 octobre 1891, Marseille
Isabelle Rimbaud à sa mère

Marseille, le 5 octobre 1891

Ma chère Maman.

Je te supplie à genoux de vouloir bien m'écrire un mot, ou me faire écrire un mot. Je ne vis plus de l'inquiétude où je suis, je suis même sérieusement malade de la fièvre où me met cette inquiétude. Que t'ai-je donc fait pour que tu me fasses un tel mal ? Si tu es malade au point de ne pouvoir m'écrire il vaut mieux me le dire et je reviendrai malgré Arthur, qui me conjure de ne le point quitter avant sa mort. Que t'est-il donc arrivé ? Ah ! si je pouvais m'en aller tout de suite vers toi ! Mais, non, sans savoir au juste, si tu es malade je ne peux quitter ce pauvre malheureux qui du matin au soir, se plaint sans discontinuer, qui appelle la mort à grands cris, qui me menace, si je le quitte, de s'étrangler ou de se suicider n'importe comment, et, il souffre tant que je crois bien qu'il le ferait comme il le dit. Il s'affaiblit beaucoup. On va essayer un traitement par l'électricité : c'est la dernière ressource.

J'attends de tes nouvelles avec fièvre. Je t'embrasse, chère maman.

Isabelle

Si tu m'as écrit et que ce soient tes lettres qui ne parviennent pas, adresse-les à M. le Directeur de l'hôpital de la Conception et dans l'enveloppe tu mettras une lettre cachetée pour moi à mon adresse.

OceanofPDF.com

5 octobre 1891, Marseille
Isabelle Rimbaud à sa mère

Marseille, le lundi 5 octobre 1891

Ma chère Maman.

Merci mille fois de la lettre du 2 octobre, que j'ai souffert en l'attendant mais que je suis heureuse de la recevoir ! Oui je suis bien exigeante, mais il faut m'excuser, c'est l'affection qui me rend bien exigeante. Je comprends combien tu dois être occupée, prends patience et courage avec les domestiques, s'ils venaient à te quitter en ce moment, tu serais encore bien plus embarrassée. Si les moissonneurs sont partis, tu vas être un peu moins surmenée mais le woyen[1] est encore un bien mauvais moment à passer. J'espère que tu ne prendras pas la batteuse en ce moment, le père Warin ou un autre pourrait battre pour des fourrages et le peu de blé qu'il y a. Que fais-tu du lait ? le plus gros veau ne doit plus boire que du matton[2]. Tu pourrais vendre le lait au laitier. J'espère que tu as tari la Petite, elle fera son veau au commencement de Novembre, n'hésite pas à la vendre, si elle est toujours en bon état. Les porcs doivent être aussi gros et bons à vendre. Qu'a donc eu Comtesse[3] ? Prends garde aux autres chevaux, surtout à Charmante qui doit se trouver bien malheureuse car je lui donnais souvent de l'avoine à part. Qui va râger le blé pour semer ? Que je souffre en pensant que je ne peux rien faire pour t'aider ! Je ne dois pas songer à quitter Arthur en ce moment ; il va mal, il s'affaiblit toujours, il commence à désespérer de vivre et moi-même je perds confiance de le garder longtemps ainsi, je ne demande qu'une chose : qu'il fasse une bonne mort. Nous pensions voir Riès[4] hier dimanche, mais personne n'est venu.

Je ne croie [*sic*] pas qu'Arthur entreprendra en ce moment quelqu'opération commerciale, il est trop mal : dans tous les cas, je l'en dissuaderais de toutes mes forces. Il pense que 30.000 fcs sont à Roches et je pourrais lui dire aussi que tu les as placés ; cela retarderait toujours de près d'un mois s'il voulait absolument les ravoir. Ce qui me tourmente plutôt, c'est que voici l'hiver et il ne voudra jamais le passer ici. Devrai-je aller avec lui, soit à Alger, ou à Nice, ou bien encore à Aden ou à Obock ? S'il veut partir, je doute qu'il puisse supporter le voyage à l'état où il est ; le laisser aller seul, c'est le condamner à mourir sans secours, et à perdre son argent sans rémission : s'il veut absolument s'en aller, que dois-je faire ?

La jambe articulée est arrivée hier : coût du transport 5,50 francs. M. Beaudier[5] a aussi envoyé son mémoire : 50 francs pour ses visites à Arthur. Que nous demande-t-il à nous ?… Je n'ai pas osé montrer ce mémoire à Arthur, je crains qu'il ne veuille pas le payer. J'ai envie d'accuser réception de la jambe au docteur et en même temps de le payer, tout

cela sans en parler à Arthur. Ferais-je bien, dis-le-moi ? – Cette jambe est tout à fait inutile pour le moment ; Arthur est hors d'état même de l'essayer. Voici plus de huit jours que son lit n'a pas été fait parce qu'on ne peut même plus le prendre pour l'asseoir dans le fauteuil pendant le temps de le faire ; son bras droit complètement inerte s'enfle, son bras gauche dont il souffre atrocement et aux trois quarts paralysé est décharné d'une façon effrayante ; il souffre partout dans toutes les parties du corps : on pense qu'il va se paralyser petit à petit jusqu'au cœur ; personne ne le lui dit mais il l'a deviné et il se désole et se désespère sans cesser un instant. Moi seule le soigne, le touche, l'approche. Les médecins l'ont remis entre mes mains, j'ai à ma disposition tous les médicaments de la pharmacie destinés aux frictions, liniments, onctions, etc… On m'a aussi confié l'électricité et je dois l'appliquer moi-même ; mais j'ai beau faire, rien ne peut le guérir ni même le soulager. – Cette électricité n'est rien du tout, je doute qu'elle lui fasse, comme tout le reste, aucun bien.

Ne t'inquiète pas de moi, chère maman. C'est ici qu'il faut venir pour se voir et se sentir respectée et même honorée comme on le mérite ; quelle différence entre les mœurs polies d'ici et la sauvage rustrerie de la belle jeunesse de Roches ; je ne connais qu'une personne qui puisse être comparée avantageusement avec les habitants de ce lieu d'ici, d'ailleurs comme je ne parle qu'aux vieux, personne n'a à y trouver à redire. Ici il fait toujours radieusement beau ; il a fait trois orages qui ont duré quelques heures, puis aussitôt le soleil s'est remontré plus brillant que jamais ; mais après chaque orage, le mistral souffle pendant un jour et une nuit et rafraîchit le temps pour deux ou trois jours, sans que pour cela le soleil soit moins brillant ni le ciel moins bleu ; il y a des avalanches de fruits de toute espèce ; on en est saturé. Mais malgré toutes ces splendeurs, que je voudrais être près de toi en même temps qu'ici !

Au revoir, chère maman, garde bien ta santé, et ne sois pas trop longtemps sans m'écrire.

Je t'embrasse de cœur.

Isabelle

Je t'envoie ce griffonnage au crayon que j'ai écrit hier dimanche ; c'est l'emploi de ma journée ; ne te donne pas beaucoup de peine pour le déchiffrer, il ne mérite pas d'être lu.

OceanofPDF.com

[Notes écrites au crayon le 4 octobre, jointes à la précédente lettre]

Je suis entrée dans la chambre d'Arthur à 7 heures. Il dormait les yeux ouverts, la respiration courte, si maigre et si blême avec ses yeux enfoncés et cerclés de noir ! Il ne s'est pas éveillé tout de suite. Je le regardais dormir, en me disant qu'il est impossible qu'il vive ainsi bien longtemps : il a l'air trop malade ! Au bout de cinq minutes il s'est éveillé en se plaignant comme toujours, de n'avoir pas dormi de la nuit et d'avoir beaucoup souffert ; il souffre encore en se réveillant. Il m'a dit bonjour comme tous les matins, m'a demandé aussi comment j'allais, si j'avais bien dormi, etc. Je lui ai répondu que j'étais très bien. À quoi bon lui dire que la fièvre, la toux et surtout l'inquiétude m'ont empêchée de reposer : il a bien assez de ses propres maux.

Il se met alors à me raconter des choses invraisemblables qu'il s'imagine s'être passées à l'hôpital pendant la nuit, et c'est la seule réminiscence de délire qui lui reste, mais elle est opiniâtre au point que, tous les matins et à plusieurs reprises pendant la journée, il me raconte la même absurdité, se fâchant que je n'y croie pas. Je l'écoute donc et cherche à le dissuader : il accuse les infirmiers et même les sœurs de choses abominables et qui ne peuvent exister ; je lui dis qu'il a sans doute rêvé, mais il ne veut pas en démordre et me traite de niaise et d'imbécile.

Je me mets en devoir de faire son lit. Mais depuis plus de huit jours il n'a pas voulu qu'on le descende : il souffre trop quand on le prend pour le mettre sur le fauteuil ou qu'on le remonte sur son lit. Faire le lit consiste pour lui à boucher un creux par ci, à réduire une bosse par là, à arranger le traversin, à remettre les couvertures (sans draps), tout cela, bien entendu, avec une foule de manies maladives. Il ne peut souffrir un pli sous lui ; sa tête n'est jamais bien ; son moignon est trop haut ou trop bas ; il faut mettre le bras droit complètement inerte sur des plaques de ouate, entourer le bras gauche, qui se paralyse de plus en plus, de flanelle, de doubles manches, etc.

On frappe. C'est la sœur qui apporte le café noir d'Arthur et vient me chercher pour la messe : il est sept heures et demie. Mais je ne puis quitter mon malade qui n'est pas encore complètement soigné ; j'irai à la messe de neuf heures.

Je lui fais boire son café. À présent ce sont les frictions. On m'a confié tout ce qui dans la pharmacie sert pour l'usage externe : huile, alcool, baume, liniment ; tout ce qui existe pour adoucir les douleurs est rangé là sur la commode. Quand on veut panser les autres malades on vient me demander pour un instant le flacon nécessaire.

On apporte la carafe de lait. Il la boit tout de suite, espérant combattre ainsi sa constipation et surtout sa rétention d'urine. Je crois que ses organes intérieurs se paralysent à leur tour et j'ai peur, et lui aussi, qu'ils ne se paralysent ainsi petit à petit, jusqu'au cœur : alors il faudrait mourir.

Sa jambe gauche est toujours froide et tremblante, avec beaucoup de douleurs. Son œil gauche est moitié fermé. Il a quelquefois des battements de cœur qui l'étouffent. Il me dit

que lorsqu'il se réveille il sent sa tête et son cœur qui brûlent, et toujours il a des points douloureux dans la poitrine et le dos, du côté gauche.

Il est huit heures un quart. Eugène apporte l'appareil électrique : c'est la première séance. L'électricien dispose l'appareil et puis fait ses passes sur le bras droit pendant un quart d'heure. La main d'Arthur pendant l'opération fait quelques mouvements nerveux, s'ouvre et se referme vivement ; mais, aussitôt l'appareil enlevé, l'immobilité revient, il ne ressent plus qu'une chaleur vive et une douleur assez violente dans le bras et dans la main ; néanmoins l'opérateur se déclare satisfait de cette première épreuve, et, à neuf heures moins un quart, nous sommes enfin seuls. Je l'arrange encore dans son lit, je le relève sur l'oreiller ; nous faisons de nouveaux essais d'urinal et de bassin.

Je mets mon chapeau, mes gants ; je sors sur la galerie et me mets à la recherche de la dame espagnole. Cette dame est avec son mari près d'un malade, leur oncle, qu'on a placé dans la chambre où était Arthur quand on l'amputa. Ce malade, vieillard de soixante-douze ans, atteint en pleine rue, voici un mois, d'une hernie étranglée, a été heureusement opéré par le major, mais son grand âge est dominé par une fièvre débilitante dont il aura peine à se débarrasser. Il était de passage à Marseille avec son neveu et sa nièce, quand son mal le prit. Ce sont des gens qui paraissent très riches. Le neveu est officier de la Légion d'honneur. Malheureusement pour moi, ils ne savent pas un mot de français.

Je suis partie seule pour la messe, la dame espagnole n'étant pas encore arrivée. C'est grande fête de la sainte-Vierge, Notre-Dame du Rosaire. La chapelle est tout illuminée. Les deux aumôniers sont présents. La grand'messe est parfaitement servie par six jeunes garçons aux surplis de dentelle sur dessous bleu céleste. Il y a des chantres accompagnés par l'harmonium et des chœurs de jeunes filles : tous chantent admirablement bien, comme du reste la plupart des méridionaux. Les religieuses occupent leurs stalles, la chapelle est presque pleine. Il y a bien longtemps que je n'ai assisté à une aussi belle et bonne cérémonie. Après la messe les uns s'en vont, les autres récitent le chapelet ; moi je me hâte de monter, car Arthur prétend que lorsque je ne suis pas près de lui il se croit déjà dans son cercueil…

Il m'attendait avec impatience. On vient d'apporter une caisse renfermant sa jambe articulée ; on a réclamé 5fr.50, qu'il n'a pu donner puisque c'est moi qui tiens la bourse. Je trouve aussi sur la commode un bol de lait chaud que la sœur, la bonne sœur, m'a apporté, comme elle le fait tous les jours, pour « faire passer ma toux ». Je bois au galop ; je descends au bureau pour payer les frais de transport de la jambe ; je m'adresse à un jeune homme qui, m'entendant parler de payer les frais d'une caisse qu'on vient d'apporter s'imagine que cette caisse est un cercueil et me demande avec compassion des détails sur la mort du destinataire ; j'ai quelque peine à le détromper.

Revenant près d'Arthur, je le trouve en larmes. Sa jambe tant désirée, si impatiemment attendue, il n'est plus en l'état de l'essayer ! « Je ne la mettrai jamais, dit-il ; c'est fini, bien fini, je sens que je vais mourir ». Je le calme de mon mieux ; mais, comme lui et même plus que lui, je pense qu'il aura beaucoup de peine à s'en tirer ; c'est là d'ailleurs l'opinion de tout le monde ici et l'on ajoute qu'il vaudrait bien mieux être mort que de vivre dans l'état de souffrance où il se trouve.

Il est onze heures. Je fais le manger : potage de semoule, pommes de terre frites et rognon, omelette, raisin, poire, tranche de gâteau. On lui donne toujours ce qu'il préfère, on lui choisit ce qu'il y a de meilleur et c'est en effet très bon, mais il trouve tout détestable et ne touche à presque rien. J'arrange sans cesse son lit, ses couvertures, ses oreillers : jamais il n'est bien. Une plainte perpétuelle s'échappe de ses lèvres. Jamais personne autre que moi ne l'a touché, ni soigné, ni arrangé, pendant la journée : la vue, la pensée seule des infirmiers lui fait mal ; et c'est ainsi que pendant la nuit il se laisse inonder de sueurs,

retient ses besoins plutôt que d'avoir recours au veilleur de nuit. Il m'a fait, hier, raser ses cheveux, afin que personne d'autre que moi ne l'approche.

A midi et demie, le facteur, si impatiemment attendu, guetté avec tant d'anxiétés est passé sans me rien remettre. Je vais déjeuner la mort dans l'âme. Mais une demi-heure plus tard, à peine revenue à l'hôpital, la sœur me fait un signe : j'accours à son appel et elle me remet deux lettres, une pour moi, l'autre pour Arthur. Avant de rentrer dans la chambre, je lis la mienne, car je ne veux pas qu'elle soit lue par mon frère avant moi. Enfin, depuis quinze jours que je n'avais pas de nouvelles de Roche, voici une lettre rassurante ! Je l'embrasse, je la baigne de mes larmes. Moi, exilée si loin avec un pauvre malade. Il y a bien longtemps que je n'ai eu une après-midi aussi heureuse que celle que je passe avec ma chère lettre. Je veux donner à Arthur celle qui lui est adressée : il la refuse.

Je dois m'ingénier toute la journée pour l'empêcher de commettre de nombreuses sottises. Heureusement que j'ai quelque influence sur lui. Son idée fixe est maintenant de quitter Marseille pour un climat plus chaud, soit Alger, soit Aden, soit Obock. Ce qui le retient ici, c'est la crainte que je ne l'accompagne pas plus loin, car il ne peut plus se passer de moi.

Quelques fois il est très bon et très tendre, me remerciant avec effusion des soins que je lui donne, m'appelant son bon génie, son seul appui. Souvent il me fait promettre de ne pas le quitter avant sa mort et de veiller à l'exécution de ses dernières volontés, en particulier touchant son enterrement. Ils sont hélas ! bien malheureux ceux qui, pour les soigner, n'ont que des infirmiers. Il y a près de nous trois hommes paralysés, dont deux aussi jeunes qu'Arthur. L'un de ceux-ci va mieux, mais il est complètement idiot et ne peut plus causer ; l'autre est arrivé de l'île de Madagascar depuis quinze jours, c'est un ingénieur français, il a le délire depuis son arrivée. Ces deux malheureux sont maltraités par les infirmiers ; nous entendons leurs cris, leurs plaintes et je me dis que si j'étais repartie, Arthur aurait été soigné de la même façon. Son délire, au lieu de se calmer, serait devenu de la folie furieuse.

Tout ceci, je l'écris pendant qu'il est plongé dans une sorte de léthargie, qui n'est pas un sommeil, mais plutôt de la faiblesse.

Quand il se réveille, il regarde par la fenêtre le soleil brillant toujours dans un ciel sans nuages et il se met à pleurer, disant que jamais plus il ne verra le soleil dehors. « J'irai sous la terre, me dit-il, et toi tu marcheras dans le soleil ! » Et c'est ainsi toute la journée une plainte incessante, un désespoir sans nom.

À quatre heures et demie, on apporte le dîner. Il y goûte à peine. Il exige que je mange le dessert. Je dois le contenter, sous peine de le fâcher.

À cinq heures, c'est la visite. Hélas ! les médecins l'ont tant trompé qu'il ne les croit plus guère, et cependant c'est encore avec une sorte d'espérance qu'il écoute les encouragements du jeune médecin qui lui marque le plus de sympathie. Quant à moi, on ne me trompe pas et, entre toutes ces belles paroles, je discerne très bien que le succès de l'électricité est tout à fait incertain.

Maintenant il faut allumer la bougie, car à cinq heures et demie, il fait tout à fait noir dans la chambre. Notre veillée va, jusqu'à neuf heures, se passer à frictionner, à changer de linge, à arranger le lit, etc. Puis il retardera minute à minute l'instant de le quitter, et alors il me fera ses adieux comme si demain matin je ne devais plus le retrouver vivant. Et c'est ainsi tous les soirs.

OceanofPDF.com

28 octobre 1891, Marseille
Isabelle Rimbaud à sa mère

Marseille, mercredi 28 octobre 1891

Ma chère maman,

Dieu soit mille fois béni ! J'ai éprouvé dimanche le plus grand bonheur que je puisse avoir en ce monde. Ce n'est plus un pauvre malheureux réprouvé qui va mourir près de moi : c'est un Juste, un saint, un martyr, un élu !

Pendant le courant de la semaine passée, les aumôniers[1] étaient venus le voir deux fois ; il les avait reçus, mais avec tant de lassitude et de découragement qu'ils n'avaient osé lui parler de la mort. Samedi soir, toutes les religieuses firent ensemble des prières pour qu'il fasse une bonne mort. Dimanche matin, après la grand'messe, il semblait plus calme et en pleine connaissance : l'un des aumôniers est revenu et lui a proposé de se confesser ; et il a bien voulu !

Quand le prêtre est sorti, il m'a dit, en me regardant d'un air troublé, d'un air étrange : « Votre frère a la foi, mon enfant. Que nous disiez-vous donc ? Il a la foi, et je n'ai même jamais vu de foi de cette qualité ! » Moi, je baisais la terre en pleurant et en riant. Ô Dieu ! quelle allégresse, quelle allégresse, même dans la mort, même par la mort ! Que peut me faire la mort, la vie, et tout l'univers et tout le bonheur du monde, maintenant que son âme est sauvée ! Seigneur, adoucissez son agonie, aidez-le à porter sa croix, ayez encore pitié de lui, ayez encore pitié, vous qui êtes si bon ! oh, oui, si bon. – Merci, mon Dieu, merci !

Quand je suis rentrée près d'Arthur, il était très ému, mais ne pleurait pas ; il était sereinement triste, comme je ne l'ai jamais vu. Il me regardait dans les yeux comme il ne m'a jamais regardée. Il a voulu que je m'approche tout près, il m'a dit : « Tu es du même sang que moi : crois-tu, dis, crois-tu ? » J'ai répondu : « Je crois ; d'autres plus savants que moi ont cru, croient ; et puis je suis sûre à présent, j'ai la preuve, cela est ! » – Et c'est vrai ! j'ai la preuve aujourd'hui ! – Il m'a dit encore, avec amertume : « Oui, ils disent qu'ils croient, ils font semblant d'être convertis, mais c'est pour qu'on lise ce qu'ils écrivent, c'est une spéculation ! » J'ai hésité, puis j'ai dit : « Oh non ! Ils gagneraient davantage d'argent en blasphémant. » Il me regardait toujours avec le ciel dans les yeux ; moi aussi. Il a tenu à m'embrasser, puis : « Nous pouvons bien avoir la même âme, puisque nous avons un même sang. Tu crois, alors ? » et j'ai répété : « Oui je crois, *il faut croire*. » Alors il m'a dit : « Il faut tout préparer dans la chambre, tout ranger : *il va revenir avec les sacrements*. Tu vas voir, on va apporter les cierges et les dentelles : il faut mettre des linges blancs partout. Je suis donc bien malade !… » Il était anxieux mais pas désespéré comme les autres jours et je voyais très bien qu'il désirait ardemment les sacrements, la communion surtout.

Depuis, il ne blasphème plus jamais ; il appelle le Christ en croix, et il prie. Oui, il prie, lui !

Mais l'aumônier n'a pas pu lui donner la communion. D'abord, il a craint de l'impressionner trop. Puis, Arthur crachant beaucoup en ce moment et ne pouvant rien souffrir dans sa bouche : on a eu peur d'une profanation involontaire. Et lui, croyant qu'on l'a oublié, est devenu triste ; mais il ne s'est pas plaint[.]

La mort vient à grands pas. Je t'ai dit dans ma dernière lettre, ma chère maman, que son moignon était fort gonflé. Maintenant c'est un cancer énorme entre la hanche et le ventre, juste en haut de l'os. Ce moignon, qui était si sensible, si douloureux, ne le fait presque plus souffrir. Arthur n'a pas vu cette tumeur mortelle : il s'étonne que tout le monde vienne voir ce pauvre moignon auquel il ne sent presque plus rien ; et tous les médecins (il en est déjà bien venu dix depuis que j'ai signalé ce mal terrible) restent muets et terrifiés devant ce cancer étrange.

À présent, c'est sa pauvre tête et son bras gauche qui le font le plus souffrir. Mais il est le plus souvent plongé dans une léthargie qui est un sommeil apparent, pendant lequel il perçoit tous les bruits avec une netteté singulière.

Pour la nuit on lui fait une piqûre de morphine.

Éveillé, il achève sa vie dans une sorte de rêve continuel : il dit des choses bizarres, très doucement, d'une voix qui m'enchanterait si elle ne me perçait le cœur. Ce qu'il dit, ce sont des rêves – pourtant ce n'est pas la même chose du tout que quand il avait le délire. On dirait, et je crois, qu'il le fait exprès. Comme il murmurait ces choses-là, la sœur m'a dit tout bas : « Il a donc encore perdu connaissance ? » Mais il a entendu et est devenu tout rouge ; il n'a plus rien dit, mais, la sœur partie, il m'a dit : « On me croit fou, et toi, le crois-tu ? » Non, je ne le crois pas, c'est un être immatériel presque et sa pensée s'échappe malgré lui. Quelquefois il demande aux médecins si eux voient les choses extraordinaires qu'il aperçoit[2] et il leur parle et leur raconte avec douceur, en termes que je ne saurais rendre, ses impressions ; les médecins le regardent dans les yeux, ces beaux yeux qui n'ont jamais été si beaux et plus intelligents, et se disent entre eux : « C'est singulier. » Il y a dans le cas d'Arthur quelque chose qu'ils ne comprennent pas.

Les médecins, d'ailleurs, ne viennent presque plus, parce qu'il pleure souvent en leur parlant, et cela les bouleverse.

Il reconnaît tout le monde. Moi, il m'appelle parfois Djami[3], mais je sais que c'est parce qu'il le veut, et que cela rentre dans son rêve voulu ainsi ; au reste, il mêle tout et… avec art. Nous sommes au Harar, nous partons toujours pour Aden, il faut chercher des chameaux, organiser la caravane ; il marche très facilement avec la nouvelle jambe articulée, nous faisons quelques tours de promenade sur de beaux mulets richement harnachés ; puis il faut travailler, tenir les écritures, faire des lettres. Vite, vite, on nous attend, fermons les valises et partons. Pourquoi l'a-t-on laissé dormir ? pourquoi ne l'aidé-je pas à s'habiller ? Que dira-t-on si nous n'arrivons pas au jour dit ? On ne le croira plus sur parole, on n'aura plus confiance en lui ! Et il se met à pleurer en regrettant ma maladresse et ma négligence : car je suis toujours avec lui et c'est moi qui suis chargée de faire tous les préparatifs.

Il ne prend presque plus rien en fait de nourriture, et ce qu'il prend, c'est avec une extrême répugnance. Aussi a-t-il la maigreur d'un squelette et le teint d'un cadavre. Et tous ses pauvres membres paralysés, mutilés, morts autour de lui ! Ô Dieu, quelle pitié !

À propos de ta lettre et d'Arthur : ne compte pas du tout sur son argent. Après lui, et les frais mortuaires payés, voyages, etc., il faut compter que son avoir reviendra à d'autres ; je suis absolument décidée à respecter ses volontés[4], et quand même il n'y aurait que moi seule pour les exécuter, son argent et ses affaires iront à qui bon lui semble. Ce que j'ai fait pour lui, ce n'était pas par cupidité, c'est parce qu'il est mon frère, et que, abandonné par

l'univers entier, je n'ai pas voulu le laisser mourir seul et sans secours. Je lui serai fidèle après sa mort comme avant, et ce qu'il m'aura dit de faire de son argent et de ses habits, je le ferai exactement, quand même je devrais en souffrir.

Que Dieu m'assiste et toi aussi : nous avons bien besoin du secours divin.

Au revoir, ma chère maman, je t'embrasse de cœur,

Isabelle.

OceanofPDF.com

9 novembre 1891, Marseille
À un directeur de compagnie maritime
(lettre dictée par Rimbaud à sa sœur Isabelle)

Un lot	1 dent seule[1]
Un lot	2 dents
Un lot	3 dents
Un lot	4 dents
Un lot	2 dents

M. le Directeur,

Je viens vous demander si je n'ai rien laissé à votre compte. Je désire changer aujourd'hui de ce service[-]ci dont je ne connais même pas le nom, mais en tout cas que ce soit le service d'Aphinar[2]. Tous ces services sont là partout et moi impotent, malheureux je ne peux rien trouver, le premier chien dans la rue vous dira cela. Envoyez[-]moi donc le prix des services d'Aphinar à Suez. Je suis complètement paralysé. Donc je désire me trouver de bonne heure à bord[,] dites-moi à quelle heure, je dois être transporté à bord.

OceanofPDF.com

ANNEXES

OceanofPDF.com

PRINCIPAUX DESTINATAIRES DES LETTRES DE RIMBAUD

BANVILLE Théodore DE (1823-1891). Dès 1842, il publie *Les Cariatides*, puis en 1846 *Les Stalactites*, qui annoncent la manière parnassienne. En 1857, il donne ses *Odes funambulesques*, d'une remarquable fantaisie, qui assurent sa célébrité. Unanimement reconnu tant par Hugo que par Baudelaire qui voit en lui le dernier lyrique, il fait partie du comité de lecture du *Parnasse contemporain*, et c'est à ce titre que Rimbaud s'adresse à lui, mû par un intérêt auquel s'ajoute un fort sentiment d'admiration. Banville l'accueillera un temps à Paris en 1871-1872, mais ne semble pas avoir apprécié ses poèmes.

BARDEY Alfred (1854-1934). Fils d'un soyeux de Lyon, il s'engage à 16 ans dans la garde nationale durant la guerre de 1870. Après avoir accompli son service militaire en 1875, il fonde en 1880 avec son frère Pierre et un associé la Société Viannay, Bardey et Cie, spécialisée dans le commerce des denrées coloniales. Il crée l'agence d'Aden et la succursale de Harar et s'associe avec Mazeran. En 1883, il doit rentrer en France pour raisons de santé. La société qu'il avait fondée périclite en raison des troubles qui agitent l'Arabie et l'Abyssinie, mais en 1885 il crée une nouvelle société sous la raison « Pierre Bardey » (nom et prénom de son frère). Rimbaud travaille avec lui jusqu'en 1885. En 1897, il retourne définitivement en France. Membre de la Société de géographie de Paris, il laissera sur son expérience africaine un volume publié posthume, *Barr-Adjam. Souvenirs d'Afrique orientale 1880-1897*, préfacé par Joseph Tubiana, Nice, éditions du CNRS, 1981 ; nouvelle édition à L'Archange Minotaure, préface de Claude Jeancolas.

DELAHAYE Ernest (1853-1930). Né à Mézières, fils d'un fonctionnaire, « garde-magasin, contrôleur du timbre ». Son père meurt en 1869. Sa mère monte alors une petite épicerie. Delahaye, qui suit les cours du collège de

Charleville, devient l'ami de Rimbaud. En 1875, après avoir obtenu sa première partie de baccalauréat, il entre dans l'enseignement libre à Notre-Dame de Rethel. À l'époque, il fréquente non seulement Rimbaud, mais aussi Verlaine et Germain Nouveau. Il est professeur à Orléans en 1877, puis, de 1878 à 1880, au Chesnay. Durant l'été 1880, il voit pour la dernière fois Rimbaud à Roche. Le 2 août 1881, il entre au ministère de l'Instruction publique. En 1885, il se marie. Après la mort de Rimbaud, il publiera de nombreux articles et livres à son sujet.

Principales publications : « Sur Arthur Rimbaud », *Entretiens politiques et littéraires*, décembre 1891 ; en collaboration avec Paterne Berrichon, avertissement pour les *Œuvres* de Rimbaud, Mercure de France, 1898 ; *Histoire d'un cerveau français, étude sur Arthur Rimbaud* dans *L'Arc-en-ciel*, Meaux, 1900-1901 ; suite d'études sur Rimbaud dans *La Jeune Champagne* (1903-1904), reprises dans la *Revue littéraire de Paris et de Champagne* (1905) ; « À propos de Rimbaud. Souvenirs familiers », *La Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1907-1909 ; *Verlaine*, Messein, 1919 ; *Rimbaud. L'Artiste et l'être moral*, Messein, 1923 ; *Souvenirs familiers à propos de Rimbaud, Verlaine, Germain Nouveau*, Messein, 1925 ; *La Part de Verlaine et de Rimbaud dans le sentiment religieux contemporain*, Messein, 1935.

DEMENY Paul (1844-1916). Né à Douai. Il tente l'examen d'entrée à l'École normale supérieure. Il est l'ami d'Izambard et, grâce à lui, rencontre Rimbaud venu à Douai en septembre 1870. Il avait publié à la Librairie artistique de Paris un recueil, *Les Glaneuses*, et une comédie en un acte, *La Flèche de Diane*, représentée sans succès à Douai le 17 mars 1870. On le retrouve en 1885 à la tête de la revue mensuelle *La Jeune France*, où il a pour secrétaire Rodolphe Darzens, auquel il communique les poésies que Rimbaud lui avait données durant l'automne 1870 et que l'on désigne couramment sous le nom de « cahier de Douai » (ou « dossier de Douai »).

ILG Alfred (1854-1934). Né à Bâle, il fait ses études au Polytechnicum de Zurich. À 24 ans, il part en Éthiopie à l'appel de Ménélik qui demande un ingénieur afin d'entreprendre différents travaux publics. Après la défaite des Italiens à Adoua, il est nommé par Ménélik secrétaire d'État. Sa relation avec Rimbaud sera des meilleures sans être véritablement amicale. Jean Voellmy a eu accès aux archives Zwicky-Ilg déposées à Zurich, et a publié l'ensemble de la correspondance entre Rimbaud et Alfred Ilg (le français de ce germanophone est incertain quant à l'orthographe et à l'expression). Sur

Ilg, voir, de Conrad Keler, *Alfred Ilg*, Frauenfeld et Leipzig, Huber and Co., 1918, et Willi Loepfe, *Alfred Ilg und die äthiopische Eisenbahn*, Zurich, Atlantic Verlag, 1974.

IZAMBARD Georges (1848-1931). Dernier d'une famille de quatre enfants et très tôt orphelin de mère, il fut élevé à Douai par les sœurs Gindre qu'il appelait « mes tantes » et chez qui Rimbaud fut accueilli deux fois au terme de ses fugues. Licencié ès lettres, il occupe un premier poste à Hazebrouck. Il est nommé ensuite, en janvier 1870, à Charleville où il tient la chaire de rhétorique. Il a Rimbaud comme élève et guide ses lectures. Engagé volontaire en 1871, il réintègre l'enseignement à Cherbourg, Argentan, Caen…, puis Paris où il fréquente les milieux littéraires. En 1898 il tient la chronique du samedi dans *La Liberté*.

Principales publications : « Lettres retrouvées d'Arthur Rimbaud », *Vers et prose*, janvier-mars 1911 ; *Arthur Rimbaud à Douai et à Charleville. Lettres et écrits inédits commentés*, Kra, 1927 ; « Arthur Rimbaud pendant la Commune. Une lettre inédite de lui – le voyant », *La Revue européenne*, octobre 1928 ; « Notes et documents littéraires. Une lettre d'Arthur Rimbaud », *Mercure de France*, 1er décembre 1920 ; *Rimbaud tel que je l'ai connu*, préface de Pierre Izambard et de Henry de Bouillane de Lacoste, Mercure de France, 1947.

RIMBAUD Frédérique Marie Isabelle, dite Isabelle (1860-1917). Née le 1er juin 1860 à Charleville, elle est la plus jeune des enfants Rimbaud. En 1897, elle épouse Paterne Berrichon après une correspondance abondante avec lui, qui souhaitait obtenir de sa part des informations et des documents sur la vie et l'œuvre d'Arthur. Elle veillera à l'établissement de la correspondance dont la plus grande partie nous est parvenue grâce aux copies (souvent surveillées) qu'elle en a faites (fonds Roussel). Elle est morte à Neuilly-sur-Seine le 20 juin 1917 d'un cancer des os, comme son frère. Elle a laissé plusieurs études capitales, mais orientées, au sujet du poète, qu'elle a recueillies sous le titre *Reliques* (publication posthume au Mercure de France, en 1921, avec une préface de Marguerite-Yerta Méléra). On signalera la réédition de ces principaux textes par Éric Marty aux éditions Manucius en 2009.

RIMBAUD Vitalie (1830-1907). Elle est la « mother », la « daromphe », en un mot, Mme Rimbaud. Née le 5 mai 1830 à Roche, elle est la fille de Jean-Nicolas Cuif, cultivateur, et de Marie-Félicité Fay. À partir de 1852, elle vit à Charleville avec son père qui a laissé la ferme de Roche à des métayers.

Elle y rencontre le capitaine Frédéric Rimbaud, qu'elle épouse le 20 octobre 1853. Elle donne naissance à cinq enfants, Jean Nicolas Frédéric (2 novembre 1853), Jean-Nicolas Arthur (20 octobre 1854), Victoire-Pauline-Vitalie (née le 4 avril 1857, morte la même année), Jeanne Rosalie Vitalie (15 mai 1858), Frédérique-Marie Isabelle (1er juin 1860). En septembre 1860, les époux Rimbaud se séparent. Mme Rimbaud, désormais seule avec ses enfants, habite successivement 73, rue Bourbon, 20, rue Forest, 5 *bis*, quai de la Madeleine, 31, rue Saint-Barthélemy et 2, place Carnot.

Durant la liaison de Verlaine et de Rimbaud, elle fait suivre le couple par la police. En novembre 1872, elle rencontre la mère de Verlaine et à ce dernier elle écrit le 6 juillet 1873 quand il est à Bruxelles et annonce son intention de se donner la mort. En avril-mai, elle avait accueilli Arthur à Roche à un moment où elle faisait réparer une partie des bâtiments détruits par un incendie. Rimbaud reviendra dans la propriété en juillet-septembre pour y achever *Une saison en enfer*. L'année suivante, Rimbaud étant malade à Londres, elle se déplace pour lui venir en aide ; elle y reste du 5 au 31 juillet. En août 1878, elle s'installe à Roche, mais elle garde un appartement à Charleville. Le 23 mai 1891, ayant reçu un télégramme de Rimbaud avant son amputation, elle se rend à Marseille à son chevet et n'en repart que le 9 juin. Rimbaud passera à Roche tout le mois d'août.

Morte à Roche le 2 août 1907, Mme Rimbaud sera enterrée au cimetière de Charleville entre son « bon père » et le « pauvre Arthur ». Ses lettres, notamment celles qu'elle a adressées à Isabelle, ont été recueillies dans l'édition des *Œuvres complètes* de la Pléiade, par Antoine Adam, en 1972, après une première publication par Suzanne Briet dans *Madame Rimbaud. Essai de biographie*, Dives-sur-Mer, Minard, 1968. Deux biographies plus récentes de valeur inégale lui ont été consacrées : *Madame Rimbaud* par Françoise Lalande, Presses de la Renaissance, 1987, et *Madame Rimbaud* par Claude Jeancolas, Flammarion, 2004.

VERLAINE Paul (1844-1896). Né à Metz le 30 mars 1844. Son père était capitaine du Génie. Après être allée de garnison en garnison, sa famille se fixe à Paris dans le quartier des Batignolles. En 1863, Verlaine commence à publier dans *La Revue du progrès* que dirige Louis-Xavier de Ricard, et il rencontre les futurs Parnassiens. Il travaille à cette époque à la mairie du 9e arrondissement comme expéditionnaire. Le premier *Parnasse contemporain* contient huit de ses poèmes. La même année, il publie chez

Alphonse Lemerre ses *Poèmes saturniens* que lira Rimbaud. L'année suivante, sous le nom de Pablo de Herlagnez, il donne un recueil érotique, *Les Amies* (publié à Bruxelles par Poulet-Malassis). En 1869, il publie *Les Fêtes galantes* et fait la connaissance de Mathilde Mauté, pour laquelle il rime *La Bonne Chanson*. Il se marie avec elle le 11 août 1870. Sous la Commune, il participe au bureau de la presse. Quand se rétablit l'ordre, il est sans emploi. À la fin de l'été, il reçoit les premières lettres de Rimbaud, lui répond et l'invite à venir à Paris (pour toute cette partie de leur liaison, voir la Chronologie, *infra*, p. 402-406). À la suite du drame de Bruxelles, il sera condamné et incarcéré à la prison des Petits-Carmes à Bruxelles, puis à Mons. Alors qu'il est en prison sont publiées à Sens ses *Romances sans paroles*, primitivement dédiées à Rimbaud. Libéré le 16 janvier 1875, il revoit Rimbaud pour la dernière fois à Stuttgart la même année.

Verlaine s'est employé à faire connaître Rimbaud, notamment par son livre *Les Poètes maudits* (1884), par de nombreux articles et par ses notices pour les *Illuminations*. *Une saison en enfer*, Vanier, 1892, et pour les *Poésies complètes*, Vanier 1895. Une nouvelle édition de sa *Correspondance*, présentée et annotée par Michaël Pakenham, chez Fayard (un volume publié en 2006), est en cours de publication.

OceanofPDF.com

PROVENANCE DES LETTRES

À Théodore de Banville, 24 mai 1870
BLJD A. IV-4 7199 1 et 2.
Première publication, sans les poèmes, dans *Paris-Journal,* 6 avril 1923, puis dans *Les Nouvelles littéraires* du 10 octobre 1925.

À Georges Izambard, 25 août 1870
Première publication par Paterne Berrichon dans *La Nouvelle Revue française* du 1er janvier 1912 (sans le poème « Ce qui retient Nina », écrit à la suite). Dans sa présentation, Berrichon remercie le « bon poète Ernest Raynaud » qui lui a communiqué cette lettre. Il note, à tort, que les vers joints à ce courrier devaient être « Soleil et Chair ».

À Georges Izambard, 5 septembre 1870
Première publication avec fac-similé par Georges Izambard dans *Vers et prose*, janvier-mars 1911.

À Paul Demeny, fin septembre ou fin octobre 1870
British Library, coll. Stefan Zweig, no 181, fo 33.
Ce mot de Rimbaud a été rédigé à la suite du dernier feuillet manuscrit de « Soleil et Chair ».

À Georges Izambard, 2 novembre 1870
AR 280-52.
Première publication avec fac-similé dans *Vers et prose*, janvier-mars 1911.

À Paul Demeny, 17 avril 1871
BNF, N.a.fr. 26 499.

Première publication par Paterne Berrichon (d'après l'autographe communiqué par Henry Saffrey) dans le *Mercure de France*, 16 décembre 1913, p. 728-729.

À Georges Izambard, 13 mai 1871

Première publication par Georges Izambard, texte avec fac-similé, dans *La Revue européenne*, 10 octobre 1928 (seul le premier vers du poème « Le Cœur supplicié » est cité) : « Arthur Rimbaud pendant la Commune. Une lettre inédite de lui – le voyant ».

À Paul Demeny, 15 mai 1871

BNF, N.a.fr. 26 499.

Première publication par Paterne Berrichon dans *La Nouvelle Revue française* du 1er octobre 1912. Des poèmes mentionnés ne sont cités que les premiers vers. Dans sa présentation, qui porte aussi sur deux autres lettres, Berrichon remercie Henri Saffrey, « rimbaldiste bibliophile », de lui avoir communiqué ces textes et, à propos de la lettre du 15 mai, il remarque que « sept mois à l'avance, elle prémédite l'art des *Illuminations* ». Un fragment en avait été donné dans *L'Écho de Paris* du 13 novembre 1891 (à partir de « Voici de la prose sur l'avenir de la poésie » et les six paragraphes suivants, jusqu'à « fruits du cerveau »).

Les poèmes de cette lettre pouvaient se lire dès 1891 dans *Reliquaire* (L. Genonceaux éditeur) groupant des poésies de Rimbaud recueillies par Rodolphe Darzens. Mais *Reliquaire* avait été rapidement retiré du commerce.

Première publication intégrale en fac-similé avec les poèmes dans une édition de luxe (cahier de onze pages) publié chez Messein en octobre 1954 par Henri Matarasso.

À Paul Demeny, 10 juin 1871

BNF, N.a.fr. 26 499.

Publication par Paterne Berrichon dans *La Nouvelle Revue française*, 1er octobre 1912. Les poèmes ne sont cités que par leur premier vers, mais portent une indication de date et la signature complète ou abrégée de Rimbaud.

À Georges Izambard, 12 juillet 1871
Première publication avec fac-similé dans *Le Grand Jeu*, nº 2, printemps 1929. Voir aussi Georges Izambard, *Rimbaud tel que je l'ai connu*, Mercure de France, 1946, p. 167 et 169 (dans ce volume, Izambard, citant la lettre, précise qu'elle lui est parvenue abîmée : les passages qui apparaissent ici entre crochets ont été reconstitués par ses soins).

À Théodore de Banville, 15 août 1871
Première publication avec fac-similé dans *Les Nouvelles littéraires* du 2 mai 1925 et dans les 500 exemplaires du tirage de luxe du livre de Marcel Coulon, *Au cœur de Verlaine et de Rimbaud*, Le Livre, 1925 p. 132 (petit cahier de 8 pages).

À Paul Demeny, 28 août 1871
BNF, N.a.fr. 26 499.
Première publication par Paterne Berrichon dans *Le Mercure de France*, 16 décembre 1913, p. 729-731.

Paul Verlaine à Arthur Rimbaud, vers mars 1872, 2 avril 1872 et 28 ou 29 avril 1872
BRB, Cabinet des manuscrits, ms. II 6368, successivement fº 34, fº 33 et fºs 35-36.
Fac-similés dans *Bousmanne*, p. 27-28.

À Ernest Delahaye, juin 1872 (lettre dite de « Jumphe »)
BNF, N.a.fr. 26 499, fºs 31-32.
Première publication par Paterne Berrichon, « Trois lettres inédites de Rimbaud », *La Nouvelle Revue française*, 1er octobre 1912, p. 578-580. À propos de cette lettre, Berrichon note dans sa présentation qu'elle nous « introduit en quelque sorte dans le cabinet de travail de Rimbaud à Paris ».

À Ernest Delahaye, mai 1873 (lettre dite de « Laïtou »)
BNF, N.a.fr. 26 499.
Première publication par Paterne Berrichon, « Trois lettres inédites de Rimbaud », dans *La Nouvelle Revue française*, 1er juillet 1914. Elle

appartenait au collectionneur Henri Saffrey. Berrichon indique la place des dessins qu'elle contient (voir notre fac-similé) et les décrit.

Paul Verlaine à Arthur Rimbaud, 18 mai et 3 juillet 1873
BRB, ms. II 6368, f°s 37-38 et f° 52.
Fac-similés dans *Bousmanne*, p. 67-69 et 79. La lettre du 3 juillet porte comme adresse : « M. Arthur Rimbaud/ 8 Great College Street,/ Camden Town, N.W./ London/ Very argent/ or, in case of a departure : *Roches*, canton d'Attigny, Ardennes, France (chez Mme Rimbaud) ».

À Paul Verlaine, 4-5 juillet 1873
BRB, ms. II 6368, f°s 19-20.
Fac-similé dans *Bousmanne*, p. 77 et 86.

À Paul Verlaine, 7 juillet 1873
BRB, ms. II 6368, f° 23.
Fac-similé dans *Bousmanne*, p. 87.

Déposition de Rimbaud devant le juge d'instruction T'Serstervens Bruxelles, 12 juillet 1873
Fac-similé dans *Bousmanne*, p. 100-101.
BRB, ms. II 6368, f°s 47-48.
Première publication dans le livre d'Edmond Lepelletier, *Paul Verlaine, sa vie, son œuvre*, Mercure de France, 1907, p. 343-346.

Acte de désistement de Rimbaud, 19 juillet 1873
BRB, ms. II 6368, f° 67.
Fac-similé dans *Bousmanne*, p. 109.

À Ernest Delahaye, 5 mars 1875
Par erreur Rimbaud a daté sa lettre du 5 février, alors que le cachet postal porte « 6 mars ».
BNF, N.a.fr. 26 499, f° 35.
Première publication dans « Trois lettres inédites de Rimbaud » par Paterne Berrichon, *La Nouvelle Revue française*, 1er juillet 1914. Lettre

communiquée à Berrichon par Henri Saffrey. Fac-similé intégral dans *Parade sauvage*, nº 8, septembre 1991, avec le commentaire de Steve Murphy : « “*In vino veritas*”. La lettre du 5 mars 1875 ».
Berrichon a décrit avec soin le dessin qui figure dans la marge (voir la reproduction qui en est faite p. 121) en mentionnant l'inscription « Wagner verdammt in Ewigkeit ! » (« Wagner – damné pour l'éternité ! »), sans toutefois la traduire, et il caractérise le personnage de gauche comme un être fantastique sans signaler son énorme membre pendant et la bouteille de riesling introduite dans son derrière. De son commentaire sur la lettre de Rimbaud on retiendra cependant : « N'oublions pas qu'en 1875, il [Rimbaud] a vingt ans. Le rapprochement de cette lettre avec la partie de *Jeunesse* intitulée *Vingt ans* et aussi avec la partie intitulée *Guerre*, qui suit, devient, sous un certain rapport, suggestif. Faudrait-il en conclure qu'en réalité certaines *Illuminations* sont postérieures à la *Saison en enfer* ? »

À sa famille, 17 mars 1875
AR 279-72.
Première publication par Paterne Berrichon dans *LJAR*, p. 53-54. Lettre publiée partiellement par Charles Houin et Jean Bourguignon en feuilleton dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, septembre-octobre 1897.
Cette lettre avait été communiquée à Jean Bourguignon par Isabelle Rimbaud le 1er décembre 1896 (AR-278/47), avec cette recommandation : « lettre pas pour publier ». Ils la publièrent cependant !

Paul Verlaine à Ernest Delahaye, 1er mai 1875
Médiathèque du Pontiffroy, Metz.
Première publication dans *Correspondance* de Verlaine, Messein, 1929, t. III, p. 107-108.

À Ernest Delahaye, 14 octobre 1875
BNF, N.a.fr. 26 499.
Première publication dans « Trois lettres inédites de Rimbaud », par Paterne Berrichon, *La Nouvelle Revue française*, 1er juillet 1914, p. 55-56. Fac-similé intégral dans *Parade sauvage*, nº 6, juin 1989, avec un commentaire de Steve Murphy, sous le titre « La faim des haricots : la lettre de Rimbaud du 14 octobre 1875 ».

André Breton, dans la préface qu'il a donnée à son *Anthologie de l'humour noir* (intitulée « Paratonnerre »), considère ce poème comme « le plus difficile de la langue française ».

Au consul des États-Unis à Brême, 14 mai 1877
Coll. Louis Clayeux.
Première publication par Pierre Petitfils dans *Le Figaro littéraire* du 20 mai 1961.

À sa famille, 17 novembre 1878
Première publication par Jean Bourguignon et Charles Houin dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, septembre-octobre 1897, « Poètes ardennais. Arthur Rimbaud, III » (p. 181-183), d'après une copie faite par Isabelle Rimbaud.
Fac-similé dans *Rimbaud littéralement et dans tous les sens*, Classiques Garnier, 2012, p. 51-55, à la suite d'un texte de présentation de Jacques Bienvenu.

À sa famille, fin novembre 1878
LJAR, p. 60-61.

À sa famille, 15 février 1879
LJAR, p. 62-64. Fac-similé dans le catalogue d'exposition *Arthur Rimbaud. Portraits, dessins, manuscrits*, Musée d'Orsay, 1991, p. 28-29.

À sa famille, 24 avril 1879
LJAR, p. 64-65.

À sa famille, 23 mai 1880
BLJD, fonds Delay, DLY a ms. 25.
Première publication par Jean Bourguignon et Charles Houin dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, mai 1899, p. 125, et par Paterne Berrichon, *LJAR*, p. 66-70.

À sa famille, 4 juin 1880

LJAR, p. 70.
Dans la première publication faite par Jean Bourguignon et Charles Houin, cette lettre est donnée comme un *post-scriptum* de la précédente.

À sa famille, 17 août 1880
LJAR, p. 71.

À sa famille, 25 août 1880
Fac-similé, catalogue de vente Christie's, 5 juillet 2005.
LJAR, p. 72-73.

À sa famille, 22 septembre 1880
BRB, ms. IV 1292.
LJAR, p. 73-75. Voir le fac-similé de la page d'épreuve du livre de Paterne Berrichon *LJAR* dans le *Cahier du Collège de pataphysique*, n° 17-18 (20 octobre 1954), et le précieux article qui l'accompagne, de J.H. Saintmont (Emmanuel Peillet).
Première publication corrigée d'après l'autographe de la collection Jean Loize, par Suzanne Briet dans son *Rimbaud notre prochain*, Nouvelles Éditions latines, 1956, p. 212-213.

À sa famille, 2 novembre 1880
LJAR, p. 75-81.
Première publication partielle par Berrichon dans « Rimbaud » ; 3e article, *La Revue blanche*, 1er septembre 1897, p. 376-377.

À sa famille, 13 décembre 1880
BLJD, A-IV-4 7199-3.
LJAR, p. 81-82.

À sa famille, 15 janvier 1881
BLJD, A-IV-4 7199-4.
LJAR, p. 83-88.

À sa famille, 15 février 1881

LJAR, p. 88-92.

À sa famille, 12 mars 1881
LJAR, p. 92-94.

À sa famille, 16 avril 1881
AR 001-7. 1.
LJAR, p. 95-96. La date inscrite par Rimbaud est fausse, car, cette année-là, le dimanche tombait un 17 avril.

À sa famille, 4 mai 1881
BNF, N.a.fr. 26 499.
LJAR, p. 96-97.

À sa famille, 2 juillet 1881
LJAR, p. 99-100.

À sa famille, 22 juillet 1881
BLJD, A-IV-4 7199-5.
LJAR, p. 100-102.

À sa famille, 5 août 1881
BLJD, A-IV-4 7199-6.
LJAR, p. 102-103.

À sa famille, 2 septembre 1881
LJAR, p. 103-105.

À sa famille, 7 novembre 1881
BLJD, A-IV-4 7199-7.
LJAR, p. 107-110.

À sa famille, 18 janvier 1882

Cette lettre comprend une lettre pour Delahaye (première publication par Houin et Bourguignon dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, VI, nº 7, mai 1899) qui ne sera pas remise au principal intéressé, Rimbaud ayant envoyé entre-temps un télégramme annulant sa commande.
LJAR, p. 113-118.

À sa famille, 22 janvier 1882
LJAR, p. 118-123.
Cette lettre comprend une lettre pour Louis-Ferdinand Devisme, armurier à Paris.

À sa famille, 12 février 1882
LJAR, p. 123-125.

À sa mère, 15 avril 1882
LJAR, p. 125-126.

À sa famille, 10 mai 1882
LJAR, p. 126-127.

À sa famille, 25 mai 1882
LJAR, p. 97-98.
La lettre ne date pas du 25 mai 1881, comme l'écrit Rimbaud, mais du 25 mai 1882, comme l'a montré Jacques Bienvenu : « Une lettre célèbre de Rimbaud mal datée », *Rimbaud vivant*, nº 51, juin 2012, p. 121-128.
L'autographe possédé par Paul Claudel et consulté par Henri Guillemin porte bien « Aden » et non « Harar », comme a jugé bon de le rétablir Berrichon dans *LJAR*, p. 97-98. Or ce n'est pas l'indication de lieu qui est fausse, mais le millésime, comme le prouve l'enveloppe de la lettre (fonds Paul Claudel de la BNF).

À sa famille, 10 juillet 1882
BLJD, A-IV-4 7199-8.
LJAR, p. 128-129.

À sa famille, 31 juillet 1882
LJAR, p. 129-130.

À sa famille, 28 septembre 1882
LJAR, p. 131-132.

À sa famille, 3 novembre 1882
LJAR, p. 133.

À sa famille, 16 novembre 1882
Le fonds Roussel montrant la copie faite par Isabelle de la lettre originale permet de compléter par quelques lignes concernant Frédéric le texte donné par Berrichon dans *LJAR*, p. 134-135.

À sa mère, 18 novembre 1882
LJAR, p. 136-137.

À sa mère et à sa sœur, 8 décembre 1882
LJAR, p. 137-140.

À sa mère et à sa sœur, 6 janvier 1883
BLJD, A-IV-4 7199-9.
LJAR, p. 140-141.

À sa famille, 15 janvier 1883
LJAR, p. 142-143.

À Albert Delagenière, vice-consul à Aden, 28 janvier 1883
Centre des archives diplomatiques de Nantes.
Première publication par Jean-Marie Carré dans « Arthur Rimbaud en Éthiopie (lettres inédites) », *Revue de France*, 1er juin 1935.

À sa famille, 14 mars 1883
LJAR, p. 145.

À sa famille, 19 mars 1883
BLJD, A-IV-4 7199-10.
LJAR, p. 146-148.

À sa famille, 6 mai 1883
BLJD, A-IV-4 7199-12.
LJAR, p. 149-153.

À Alfred Bardey, 26 août 1883
Fonds Bardey, médiathèque de Charleville-Mézières.
Fac-similé de la première page dans *Romano*, 1992, 162.
Première publication dans *Études rimbaldiennes*, nº 1, 1969, p. 9-10.

Notice sur l'Ogadine adressée à Alfred Bardey, 10 décembre 1883
Fonds Bardey, médiathèque de Charleville-Mézières (déposé en juin 2010). Première publication sous le titre « Rapport sur l'Ogadine » dans *Comptes rendus des séances de la Société de géographie de Paris et de la commission centrale*, séance du 1er février 1884, p. 99-104. La Société de géographie a amputé le texte des paragraphes que nous donnons p. 210-213. Les quatre derniers avaient déjà été rétablis par Jean-Paul Vaillant dans son article « Rimbaud et la caravane », *Bulletin des amis de Rimbaud*, nº 2, juillet 1931. Ceux qui précèdent, à partir de « les oughaz », ont été révélés et publiés pour la première fois par André Guyaux dans *La Lettre de la Pléiade*, nº 43, mars 2011, p. 13. Nous remercions André Guyaux et les éditions Gallimard d'en avoir aimablement autorisé la reproduction ici. Le manuscrit original de Rimbaud est daté du 10 octobre 1883, date modifiée par la Société de géographie.

À sa famille, 14 janvier 1884
LJAR, p. 157-158.

À sa famille, 24 avril 1884
LJAR, p. 158-159.

À sa famille, 5 mai 1884

BLJD, A-IV-4 7199-14.
LJAR, p. 159-163.
Un extrait en avait été publié par Paterne Berrichon dans *La Revue blanche*, 1er septembre 1897, p. 379.

À sa famille, 20 mai 1884
LJAR, p. 163.

À sa famille, 29 mai 1884
Bibliothèque de Yale, ancienne collection P. Berès. Texte établi par Jules Mouquet et donné dans son édition de la Pléiade en 1946.
LJAR, p. 163-165.

À sa famille, 19 juin 1884
Catalogue Simon Kra, novembre 1926 (lettre autographe no 5683).
LJAR, p. 166.

À sa famille, 10 septembre 1884
Collection Bernard Loliée, chez qui nous l'avons consultée.
LJAR, p. 169-171 (moins les lignes concernant Frédéric).

À sa famille, 7 octobre 1884
Le texte figure en fac-similé dans le catalogue de vente Adan-Tajan, 19 octobre 1994.
LJAR, p. 172-173. Première publication intégrale dans *La Grive*, octobre 1964, par les soins de Pierre Petitfils.

À sa famille, 30 décembre 1884
BLJD, A-IV-4 7199-15.
LJAR, p. 174-177.

À sa famille, 15 janvier 1885
Fac-similé donné en tête du livre de Marcel Coulon, *Le Problème de Rimbaud, poète maudit*, Crès, 1923.
LJAR, p. 177-180.

À sa famille, 14 avril 1885
BLJD, A-IV-4 7199-17 (la seconde feuille a disparu).
LJAR, p. 180-184.

À sa famille, 26 mai 1885
BLJD, A-IV-4 7199-18.
LJAR, p. 184-185.

À sa famille, 28 septembre 1885
Texte établi par Jules Mouquet à partir d'une personne ayant vu le manuscrit alors possédé par Pierre Berès, dans Rimbaud, *Œuvres*, Gallimard « Bibliothèque de la Pléiade », 1946.
LJAR, p. 186-188.

À sa famille, 22 octobre 1885
Fac-similé de la deuxième page dans *Un sieur Rimbaud se disant négociant*, d'Alain Borer, Lachenal et Ritter, 1982-1983, p. 149.
LJAR, p. 188-191. Berrichon a placé cette note en bas de page :

> Pour, sans doute, excuser une entreprise pécuniairement hasardeuse et qui devait, de fait, être désastreuse (Affaire Labatut : voir la *Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, pages 187 et suivantes), cette lettre est injuste, surtout envers M. Alfred Bardey, qui fut l'ami de Rimbaud et demeure un gardien pieux de sa mémoire. Est-ce parce que M. Bardey le dissuadait de ladite entreprise, que Rimbaud semble si en colère ? *Genus irritabile vatum*, toujours.
> Quant aux livres perdus, auxquels Rimbaud fait allusion par ces mots : « Ils ont toujours cherché à me faire perdre quelque chose », on a reconnu ensuite qu'ils avaient été mal ou non envoyés.

À sa famille, 18 novembre 1885
Fac-similé de la première page dans *Un sieur Rimbaud se disant négociant*, *op. cit.*, p. 151.
LJAR, p. 191-194.

À sa famille, 3 décembre 1885
BLJD, A-IV-4 7199-19.
LJAR, p. 194-196.

À sa famille, 2 janvier 1886
LJAR, p. 199-200.

À sa famille, 6 janvier 1886
Catalogue Blaizot, 12 mars 1936, nº 148, et exposition « Rimbaud », BNF, 1954, nº 515.
LJAR, p. 200-202.

À sa famille, 28 février 1886
LJAR, p. 203-204.

À sa famille, 15 septembre 1886
LJAR, p. 207.

À Augusto Franzoj, second semestre 1886 (?)
Première publication avec fac-similé dans Enrico Emanuelli, « Due lettere di Rimbaud », *Inventario*, nº 2, 1949, traduit en français par Pierre Andreu, *La Table ronde*, 25 janvier 1950, p. 183.

À Émile de Gaspary, vice-consul à Aden, 30 juillet 1887
Centre des archives diplomatiques de Nantes.
Première publication par Jean-Marie Carré, « Arthur Rimbaud en Éthiopie (lettres inédites) », *La Revue de France*, mai-juin 1935, p. 469-471.

D'Alexandre Mercinier, vice-consul à Massaouah, à Émile de Gaspary, vice-consul à Aden, 5 août 1887
Centre des archives diplomatiques de Nantes.
Première publication par Jean-Marie Carré, *ibid.*, p. 472.

À sa famille, 23 août 1887
BLJD, A-IV-4 7199-22.
LJAR, p. 208-211.

À sa mère, 24 août 1887
BLJD, A-IV-4 7199-23.
LJAR, p. 211-212. Berrichon a fortement retouché cette lettre en la contractant avec une lettre du 25 août de Rimbaud à sa mère, envoyée peut-

être sous la même enveloppe et montrant la même insistance dans les termes employés.

Au directeur du *Bosphore égyptien*, 25 et 27 août 1887
Cette lettre a été publiée dans les numéros 1736 (jeudi 25 août) et 1737 (samedi 27 août 1887) de ce journal.
Première republication par Jean-Marie Carré, « Un article inconnu de Rimbaud sur son voyage en Abyssinie », *Mercure de France*, 15 décembre 1927. Signalée avec une fausse date (25 et 27 avril) par Bourguignon et Houin, *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1901.

À Alfred Bardey, 26 août 1887
Pas d'autographe connu.
Première publication intégrale dans les *Comptes rendus des séances de la Société de géographie*, séance du 4 novembre 1887, p. 416-147.
Le début et la fin de la lettre ont également été donnés dans Paterne Berrichon, *Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, Paris, Mercure de France, 1897, p. 191-198.

À sa mère, 8 octobre 1887
LJAR, p. 213-215. Le texte du premier paragraphe a été fortement modifié, comme on peut s'en rendre compte en le comparant avec l'original qui se trouve dans la collection Pierre Leroy et que montre la *Correspondance* de Rimbaud publiée chez Fayard (2007, p. 537).

À sa famille, 5 novembre 1887
LJAR, p. 215-216.

À Émile de Gaspary, 9 novembre 1887
Centre des archives diplomatiques de Nantes.
Première publication par Jean-Marie Carré, « Arthur Rimbaud en Éthiopie (lettres inédites) », *La Revue de France*, mai-juin 1935, p. 475-481.

À sa famille, 22 novembre 1887
BLJD, A-IV-4 7199-25.

LJAR, p. 216-217.

À sa famille (contenant une lettre à Jean-Baptiste Fagot et une autre au ministre de la Marine et des Colonies), 15 décembre 1887
LJAR, p. 217-220.
Cette lettre contenait deux autres lettres, l'une adressée au député de l'arrondissement (le nom ayant été laissé en blanc et devant être rempli par Mme Rimbaud ou sa fille) et l'autre devant être adressée par ce député (Jean-Baptiste Fagot) au ministre de la Marine et des Colonies. De l'ensemble de ces deux lettres copie a été prise par Paterne Berrichon (BLJD, B-I-3 [1] 8164-59) et donnée dans son article « Rimbaud et Ménélik », *Mercure de France*, 16 février 1914.

À sa famille, 25 janvier 1888
LJAR, p. 220-223.

Paul Bourde à Rimbaud, 29 février 1888 (extrait)
Collection Frederick R. Koch, Yale University.
Nous donnons ici le début de cette lettre (jusqu'à « sympathie »), qui a d'abord été publié par Paterne Berrichon dans sa *Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, *op. cit.*, p. 204.

À Alfred Ilg, 29 mars 1888
Archives familiales Zwicky-Ilg.
Première publication dans *Correspondance 1888-1891*, publiée et annotée par Jean Voellmy, Gallimard, 1965 ; rééd. « L'Imaginaire », 1995, p. 54-56 (© Gallimard).

À sa famille, 4 avril 1888
BLJD, A-IV-4 7199-36.
LJAR, p. 222-223.

À sa famille, 15 mai 1888
LJAR, p. 224.

À Alfred Ilg, 25 juin 1888
Corr. 88-91, p. 60-62 (© Gallimard).

À sa famille, 4 août 1888
LJAR, p. 226-228.

À sa famille, 10 novembre 1888
LJAR, p. 228-229. Berrichon n'a apporté aucune modification à la copie d'Isabelle (fonds Roussel), mais il a ajouté des lignes de points suspensifs que nous avons jugé bon de supprimer.

À sa famille, 10 janvier 1889
BLJD, A-IV-4 7199-28.
LJAR, p. 230-231.

À Jules Borelli, 25 février 1889
Première publication par Paterne Berrichon dans « Notes nouvelles sur Rimbaud », *Mercure de France*, juin 1898, p. 675-677. Berrichon la donne intégralement dans l'introduction de *LJAR*, p. 27-33.

À sa famille, 18 mai 1889
BLJD, A-IV-4 7199-29.
LJAR, p. 232-234.

À Alfred Ilg, 7 septembre 1889
Corr. 88-91, p. 93-100 (© Gallimard).
Cette lettre a été antidatée par Rimbaud puisque Ilg, dans sa réponse envoyée d'Entotto et datée du 8 octobre 1889, note : « Je viens de recevoir vos lettres du 7 août (vous vouliez dire probablement du 7 septembre), du 12 septembre et du 13 septembre » (*Corr*. *88-91*, p. 117).

Ménélik à Arthur Rimbaud, 25 septembre 1889
Fac-similé donné par Paterne Berrichon en tête de *LJAR*. La traduction du texte rédigé en amharique était due à M.C. Mondon-Vidailhet, conseiller

d'État de S.M. l'Empereur d'Éthiopie, chargé du cours d'abyssin à l'École des langues orientales.

À Alfred Ilg, 7 octobre 1889 (extraits)
Corr. 88-91, p. 109-110 (© Gallimard).

À sa famille, 20 décembre 1889
LJAR, p. 234-235.

À Alfred Ilg, 20 décembre 1889 (extraits)
Corr. 88-91, p. 128 et 131 (© Gallimard).

À sa famille, 25 février 1890
LJAR, p. 236-237.

À Alfred Ilg, 7 avril 1890
Corr. 88-91, p. 144-145 (© Gallimard).

À Ménélik, 7 avril 1890
Corr. 88-91, p. 145-146 (© Gallimard).
Cette lettre, qui n'a pas été envoyée, est restée sous cachet. Elle a été publiée une première fois dans les *Lettres d'Afrique et d'Arabie* de Rimbaud éditées par Jean-Marie Carré. Reproduction dans *Globe* nº 56, avril 1991. Alfred Ilg a marqué sur l'enveloppe : « Non délivrée, par ordre de Rimbaud. »

Laurent de Gavoty à Arthur Rimbaud, 17 juillet 1890
AR 280-16.
Première publication dans Enid Starkie, *Rimbaud en Abyssinie*, Payot, 1938, p. 181.
Dans la livraison du 24 juillet 1890 de *La France moderne* sera publié cet entrefilet anonyme :

> « Cette fois, nous le tenons ! Nous savons où se trouve Arthur Rimbaud, le grand Rimbaud, le véritable Rimbaud, le Rimbaud des *Illuminations*.
> Ceci n'est pas une fumisterie décadente.
> Nous affirmons que nous connaissons le gîte du fameux disparu. »

À sa famille, 10 août 1890
LJAR, p. 238-239.
La ligne de points suspensifs indiquée par Berrichon après « comme je le suis moi-même » ne se trouvant pas sur la copie d'Isabelle (fonds Roussel), nous avons décidé de la supprimer.

À sa mère, 10 novembre 1890
LJAR, p. 239-241.

À Alfred Ilg, 20 novembre 1890
Corr. 88-91, p. 173-174 (© Gallimard).
Elle est adressée avec deux lettres du 18 novembre que nous ne donnons pas ici.

À sa mère, 20 février 1891
L'original appartenait avec dix autres lettres à la collection Louis Barthou et fut vendu les 15-17 juin 1936. Nouvelle vente à l'hôtel Drouot le 29 mai 1963. Collection particulière inconnue.
LJAR, p. 241-244.

À Alfred Ilg, 20 février 1891
Corr. 88-91, p. 184-185 (© Gallimard).

Notes prises par Rimbaud durant son retour du Harar, mardi 7 avril-vendredi 17 avril 1891
Deux feuillets 22 × 13 cm écrits au crayon recto-verso.
BLJD, A-IV-4 7199-60
LJAR, dans l'introduction p. 34-37.

À sa mère, 30 avril 1891
AR-1465/1.
LJAR, p. 244-247.

À sa mère et à sa sœur, 21 (?) mai 1891
Collection Bernard Loliée.

LJAR, p. 247-248. Première publication par Paterne Berrichon dans *La Revue blanche*, 1er septembre 1897. Datée du 23 mai, elle a cependant été postée le jeudi 21 (voir Henri Guillemin, « La mort de Rimbaud », dans *À vrai dire*, Gallimard, 1956, p. 201-202), ce qui nous a autorisé à changer sa date dans notre présentation.

Télégramme à sa mère, 22 mai 1891
AR 991. 4-1.
Vente Drouot, 29 mai 1968, reproduit dans le catalogue.

Télégramme de Mme Rimbaud, 22 mai 1891
AR 279-14.
Reproduction dans *Un sieur Rimbaud se disant négociant*, *op. cit*., p. 220.

À sa sœur Isabelle, 17 juin 1891
Collection Bernard Loliée.
En face des troisième et quatrième paragraphes, on lit cette remarque écrite au crayon par Isabelle : « Simulation dont je me déclare entièrement innocente. »
Première publication par Paterne Berrichon, « Dernières lettres d'Arthur Rimbaud », *La Revue blanche*, 1er octobre 1897 ; puis publication dans *LJAR*, p. 247-248.

À sa sœur Isabelle, 23 juin 1891
Vente Drouot, 29 mai 1968.
LJAR, p. 250-251.

À sa sœur Isabelle, 24 juin 1891
Collection Bernard Loliée.
Première publication dans « Dernières lettres d'Arthur Rimbaud » par Paterne Berrichon dans *La Revue blanche*, 1er octobre 1897. Puis publication dans *LJAR*, p. 251-254.

À sa sœur Isabelle, 29 juin 1891
Collection Bernard Loliée.

Publication, même revue que la précédente, puis *LJAR*, p. 254-256.

À sa sœur Isabelle, 2 juillet 1891
AR 280-55.
Publication, même revue que la précédente, puis *LJAR*, p. 257-259.

À sa sœur Isabelle, 10 juillet 1891
Collection Bernard Loliée.
Première publication par Paterne Berrichon dans « Rimbaud » en extraits dans *La Revue blanche*, 1er septembre 1897, puis, dans *LJAR*, l'ensemble du texte, p. 259-263.

À sa sœur Isabelle, 15 juillet 1891
Collection Louis Clayeux.
Première publication, excepté le premier paragraphe, par Paterne Berrichon dans « Dernières lettres d'Arthur Rimbaud », *La Revue blanche*, 1er octobre 1897, p. 53-55.

À sa sœur Isabelle, 20 juillet 1891
Première publication par Paterne Berrichon dans « Dernières lettres d'Arthur Rimbaud », *La Revue blanche*, 1er octobre 1897, puis *LJAR*, p. 270-271.
Antoine Adam, dans son édition des *Œuvres* de Rimbaud dans la Pléiade (1972), a donné ce texte après vérification sur l'autographe. Nous suivons sa leçon.

Isabelle Rimbaud à sa mère, 22 septembre 1891
Centre de l'université de Santiago du Chili, fonds Pablo Neruda, où nous l'avons consultée en septembre 1993. Le dernier feuillet de la lettre manque. (Voir, pour la description, « Les manuscrits rimbaldiens de l'université de Santiago du Chili » par Francis Lafon, Jean Richer et Suzanne Briet, *Revue des sciences humaines*, janvier-mars 1962, p. 68-69.)
Première publication dans le livre d'Isabelle Rimbaud, *Reliques*, Mercure de France, 1922, p. 42-43.

Isabelle Rimbaud à sa mère, 3 octobre 1891
Fonds Pablo Neruda de l'université de Santiago du Chili.
Première publication dans *Reliques*, *op. cit.*, p. 49-50.

Isabelle Rimbaud à sa mère, 5 octobre 1891
Fonds Pablo Neruda de l'université de Santiago du Chili et, pour les notes suivantes écrites au crayon, collection Louis Clayeux.
Première publication dans *Reliques*, *op. cit.*, p. 51-61.

Isabelle Rimbaud à sa mère, 28 octobre 1891
Pas d'original. Une première copie de la lettre originale a été faite par Isabelle Rimbaud. Elle compte trois pages et demie. Les fac-similés des différentes pages se voient dans les catalogues de vente l'annonçant : hôtel Drouot 24-26 novembre 1959 ; collection J.D., 6-7 décembre 1961 ; vente de la bibliothèque du château de Prye, Drouot, 20-21 décembre 1990.
Elle a d'abord été citée partiellement et publiée dans la préface donnée par Claudel pour les *Œuvres* de Rimbaud, Mercure de France, 1912, puis publiée intégralement dans le *Mercure de France* du 15 avril 1920 et dans le livre d'Isabelle Rimbaud, *Reliques*, *op. cit.*, p. 62-70.
Isabelle avait déjà fait le récit de cette conversion dans une lettre à Paterne Berrichon du 31 décembre 1896. Voir Marguerite-Yerta Méléra, *Arthur Rimbaud, Ébauches*, Mercure de France, 1937.
Une copie de cette lettre avait été faite par Claudel lors de sa venue à Roche. On peut la consulter sous la cote A-IV-4 7199-32 à la bibliothèque littéraire Jacques-Doucet. Une autre copie existe, due à André Suarès d'après la copie de Claudel.
Sur Rimbaud, Suarès et Claudel, voir de Maurice Pinguet, « Le Rimbaud de Suarès », *Études de langue et de littérature françaises*, Tokyo, Hakusuisha, 1964, nº 4, p. 93-104, et « Suarès et le “mystère” de Rimbaud », *Cahier André Suarès*, Minard, I, 1973, p. 13-39.

À un directeur de compagnie maritime, 9 novembre 1891
Cette lettre a été dictée par Rimbaud à sa sœur Isabelle. Le fac-similé en a été donné pour la première fois dans le catalogue Charavay, nº 817, janvier 1997, p. 51. Le dos du feuillet porte un dessin d'Isabelle représentant Rimbaud sur son lit d'agonie.

Première publication dans *Reliques*, *op. cit.*, p. 71-72.

OceanofPDF.com

PRÉCIS SUR L'HISTOIRE DE L'ÉTHIOPIE AU XIXe SIÈCLE

Au début du XIXe siècle, l'ancien empire de l'Éthiopie est formé d'une série de petits royaumes que dominent trois grands chefs (ou rois) : ceux du Tigré, du Choa et de l'Amhara. En 1856, un Galla du nom de Ali s'était proclamé *négous* (roi des rois) de toute l'Éthiopie, sans vraiment parvenir à s'imposer. Son gendre, sous le nom de Théodoros II, avait soumis le Tigré, le Choa et l'Amhara, et s'était donné comme capitale la ville d'Ankober. Mais, brouillé avec les Anglais désireux d'imposer leur puissance, il s'était engagé dans une lutte contre eux que devaient conclure sa défaite à Magdala et son suicide le même jour (1868).

Sous l'influence des Anglais, le nouveau *ras* du Tigré avait soumis Ménélik, *ras* du Choa, et le *ras* d'Amhara. Devenu négus sous le nom de Johannès IV, il avait été proclamé empereur en 1871. Johannès IV, appelé aussi l'empereur Jean, allait lutter contre l'Égypte (Méhémet-Ali) aux visées expansionnistes, et contre les Italiens qui s'étaient installés militairement dans le port de Massaouah, sur les bords de la mer Rouge. Ils voulaient imposer leur protectorat, mais l'empereur Jean les avait battus à Dogali en 1885 – ce qui ne les empêcha pas de constituer en 1890 une colonie italienne, l'Érythrée, formée de la réunion des anciennes possessions d'Assab et de Massaouah. Cependant, en luttant contre le djihad des mahdistes du Soudan qui menaçaient le nord de son empire, Johannès IV allait trouver la mort à Métemma le 11 mars 1889. Ménélik II, roi du Choa, s'empara alors du pouvoir avec l'aide des Italiens avec lesquels il signa le traité d'Ucciali, le 2 mai 1889, qui déterminait les limites territoriales autour de Massaouah et scellait des relations commerciales privilégiées entre les deux pays. Makonnen (1862-1906), cousin de Ménélik, fut nommé en 1889 vice-roi de Harar, province dont s'était emparé Ménélik le 6 janvier 1887, après la bataille de Tchalanko remportée sur le dernier émir égyptien du

Harar, Abdullaï. À la tête d'une délégation choane, Makonnen se rendit en Italie, à Naples, puis à Rome, pour ratifier le traité d'Ucciali. Ménélik, reconnu empereur d'Éthiopie, devait bientôt dénoncer l'article 17 du fameux traité qui faisait de nouveau peser sur son empire les menaces d'un protectorat italien. Une guerre éclatera entre les deux pays. La victoire du négus sur les troupes italiennes le 1er mars 1896 à Adoua devait y mettre fin. Par le traité de paix d'Addis-Abeba (26 octobre 1896), le traité d'Ucciali fut définitivement aboli et l'indépendance absolue de l'Éthiopie fut reconnue.

OceanofPDF.com

CHRONOLOGIE

1854. 20 octobre. Naissance, à six heures du matin, à Charleville, dans le département des Ardennes, de Jean-Nicolas-Arthur Rimbaud. Son père, Frédéric Rimbaud (né le 7 octobre 1814), est capitaine d'infanterie. Sa mère, Vitalie Cuif (née le 10 mars 1825), est la fille de propriétaires ruraux possédant une ferme à Roche, dans le canton d'Attigny. Rimbaud a un frère aîné, Frédéric, né en 1853.

1855-1856. Du 14 mars 1855 au 28 mai 1856, le capitaine Rimbaud participe à la campagne de Crimée.

1858. Le 15 juin, naissance de Vitalie Rimbaud, sœur de Jean-Arthur et de Frédéric.

1860. Le 1er juin, naissance d'Isabelle Rimbaud, sœur de Jean-Arthur, Frédéric et Vitalie.

En août, le capitaine Rimbaud rejoint sa garnison à Grenoble. Les deux époux vivront désormais séparés. Sur le souvenir fantasmatique de ce départ, voir « Mémoire ».

1861. Au mois d'octobre, Rimbaud entre en neuvième à l'Institution Rossat[1].

1862-1863. Durant l'année scolaire, Rimbaud écrit une sorte de fantaisie.

1865. Rimbaud, qui a fait ses deux premiers trimestres de sixième à l'Institution Rossat, entre, à partir de Pâques, au collège de Charleville.

1868. Rimbaud adresse « en secret » une lettre en vers latins au Prince impérial à l'occasion de la première communion de celui-ci (le 8 mai).

1869. Le 15 janvier, le *Moniteur de l'enseignement secondaire spécial et classique. Bulletin de l'académie de Douai*, no 2, publie une pièce en vers latins de Rimbaud, « Ver erat… » (« Le Songe de l'écolier »).

Le même bulletin, nº 11, publie, le 1er juin, une autre pièce de Rimbaud, « Jamque novus… » (« L'Ange et l'Enfant »).
Le 15 novembre, le *Moniteur de l'enseignement secondaire*, nº 22, publie une autre composition en vers latins de Rimbaud, « Abd-el-Kader », qui lui vaut de remporter le premier prix au concours académique de vers latins.
À la fin de l'année, Rimbaud compose « Les Étrennes des orphelins ».
1870. En janvier, le professeur de rhétorique du collège, M. Feuillâtre, est remplacé par le jeune Georges Izambard (âgé de vingt-deux ans), avec lequel Rimbaud va se lier d'amitié.
Le 2 janvier, *La Revue pour tous* publie « Les Étrennes des orphelins ».
Le 24 mai, Rimbaud envoie à Théodore de Banville, dans l'espoir d'être publié dans une prochaine livraison du *Parnasse contemporain*, une lettre contenant trois poèmes : « Sensation », « Ophélie » et « *Credo in unam* ».
Le 13 août, *La Charge* publie « Trois Baisers ».
Rimbaud compose alors un certain nombre de poèmes, dont « Vénus anadyomène » et « Les Reparties de Nina ».
Le 19 juillet, la France déclare la guerre à la Prusse. Rimbaud compose le sonnet « Morts de Quatre-vingt-douze ».
Le 29 août, première fugue de Rimbaud. Il part pour Paris, en passant par Charleroi. Il arrive à Paris le 31. Arrêté à sa descente du train, car il n'a sur lui ni billet ni argent, il est conduit au dépôt, puis à la prison de Mazas.
2 septembre : désastre de Sedan. Napoléon III capitule devant l'armée prussienne.
4 septembre : proclamation de la IIIe République. Le 5 septembre, grâce à l'intervention d'Izambard, Rimbaud est libéré. Il va à Douai, chez les tantes d'Izambard, les demoiselles Gindre. Il y reste une quinzaine de jours et en profite pour recopier ses poèmes sur un cahier, à l'intention d'un jeune poète, Paul Demeny, que lui a fait connaître son professeur et qui vient d'être édité.
Le 26 septembre, Rimbaud revient à Charleville. Mais le 7 octobre, il reprend la route, à pied cette fois, passe de nouveau par Charleroi et pousse jusqu'à Bruxelles. Entre le 20 et le 30 octobre, il est de nouveau chez les demoiselles Gindre où il complète le « Cahier de Douai » (ou « Recueil Demeny »), qu'il confie à P. Demeny. Le 1er novembre, Mme Rimbaud fait intervenir un commissaire de police. Rimbaud est contraint de revenir à Charleville. Le collège a fermé ses portes en raison de la guerre. Rimbaud

vit alors une période d'oisiveté. Il lit et fait de longues promenades avec son ami Ernest Delahaye.
25 novembre, *Le Progrès des Ardennes*, nº 18, publie « Le Rêve de Bismarck », signé « Jean Baudry », pseudonyme adopté par Rimbaud.
1871. Le 1er janvier, les Allemands occupent Mézières et Charleville. Le 28 janvier, l'armistice est signé. Thiers, le 17 février, devient chef du pouvoir exécutif. Le 25 février, Rimbaud part en train pour Paris. Il y vit misérablement et revient à pied à Charleville le 10 mars. Le 18 mars, la Commune de Paris est proclamée. Rimbaud prend parti pour les insurgés. Il écrira bientôt des poèmes communards : « Chant de guerre parisien », « Les Mains de Jeanne-Marie », « Paris se repeuple ».
Mi-avril-début mai, Rimbaud, selon Ernest Delahaye (*Entretiens politiques et littéraires*, décembre 1891), serait allé à Paris. Il se serait engagé dans les corps francs et aurait séjourné à la caserne de Babylone. Une note de police du 26 juin 1873 concernant Verlaine et Rimbaud à Londres signale que le jeune « Raimbault [*sic*] sous la Commune a fait partie des francs-tireurs de Paris[2] ». Notons toutefois que Rimbaud était à Charleville le 17 avril et qu'il y sera les 13 et 15 mai, comme le prouvent ses lettres. La répression versaillaise, la Semaine sanglante, commence le 21 mai. Pour ses amis, la participation de Rimbaud à la Commune ne faisait pas de doute.
Verlaine, dans sa biographie de Rimbaud parue dans *Les Hommes d'aujourd'hui* (1888), note : « Retour à Paris pendant la Commune et quelques séjours à la caserne du Château-d'Eau parmi de vagues vengeurs de Flourens. »
Le 13 mai, Rimbaud envoie à Georges Izambard une lettre dans laquelle il expose ses idées nouvelles sur la poésie. Elle contient le poème « Le Cœur supplicié ».
Le 15 mai, il adresse à Paul Demeny la lettre dite « du voyant », qui développe longuement certains éléments de la lettre précédente. Elle contient aussi « Chant de guerre parisien », « Mes Petites amoureuses » et « Accroupissements ».
Le 10 juin, Rimbaud envoie une nouvelle lettre à Paul Demeny. Il lui demande de brûler le cahier qu'il lui a donné l'an passé et lui présente trois nouveaux poèmes, « Les Poètes de sept ans », « Les Pauvres à l'église » et « Le Cœur du pitre ».
Le 15 août, Rimbaud adresse une lettre à Théodore de Banville contenant l'ironique « Ce qu'on dit au Poète à propos de fleurs », signé « Alcide

Bava ».
Rimbaud entre en relation avec Charles Bretagne, un employé aux contributions indirectes de Charleville, féru d'occultisme, homosexuel sans doute et ami de Paul Verlaine.
En septembre, Rimbaud envoie coup sur coup deux lettres à Verlaine. Il les accompagne de plusieurs poèmes, « Les Effarés », « Accroupissements », « Les Douaniers », « Le Cœur volé », « Les Assis », « Mes Petites amoureuses », « Les Premières Communions », « Paris se repeuple ». Verlaine répond à Rimbaud en lui proposant de venir à Paris.
Fin septembre, Rimbaud débarque à Paris, « Le Bateau ivre » en poche. Il est d'abord accueilli rue Nicolet à Montmartre dans l'hôtel des Mauté, les beaux-parents de Verlaine, qui logent sous leur toit leur fille Mathilde et Paul Verlaine, qui vient de l'épouser. Georges, le fils du jeune couple, naît le 30 octobre. Verlaine fait venir Rimbaud à l'un des dîners des Vilains Bonshommes (rassemblant les poètes parnassiens ses amis). Rimbaud y récite « Le Bateau ivre ». Sa lecture soulève l'enthousiasme. Durant toute cette période, Rimbaud va fréquenter les frères Cros, Léon Valade, Émile Blémont, Forain dit « Gavroche » le dessinateur, Étienne Carjat le photographe (avec qui il aura une grave altercation).
En octobre, il doit quitter l'hôtel des Mauté. Il loge quelque temps dans l'atelier de Charles Cros, puis dans une chambre que lui prête Théodore de Banville. Fin octobre, sur l'initiative de Charles Cros, est fondé le Cercle dit « zutique », qui tient ses assises dans une chambre de l'hôtel des Étrangers, à l'angle de la rue Racine et de la rue de l'École-de-Médecine. En attendant mieux, Rimbaud habite là, en compagnie du musicien bohème Ernest Cabaner. Il collabore plusieurs fois à l'*Album zutique* (le 22 octobre, les 1er, 6 et 9 novembre). Mi-novembre, Rimbaud loge dans un immeuble situé à l'angle du boulevard d'Enfer (aujourd'hui boulevard Raspail) et de la rue Campagne-Première.
Fin décembre, Fantin-Latour commence à peindre le tableau *Coin de table* où figurent Verlaine et Rimbaud, à côté de Jean Aicard, Léon Valade, Ernest d'Hervilly, Camille Pelletan, Pierre Elzéar Bonnier, Émile Blémont. L'œuvre ne sera achevée qu'en avril 1872.
1872. Verlaine et Rimbaud scandalisent par leur comportement les milieux littéraires qu'ils fréquentent. Verlaine menant une vie de plus en plus dissolue, Mathilde Mauté, dans la seconde moitié du mois de janvier, décide de partir dans sa famille à Périgueux et emmène son jeune fils. Bientôt

Verlaine, inquiet de cette situation, conseille à Rimbaud de quitter Paris et d'aller chez l'une de ses parentes à Arras. Rimbaud y consent. On sait peu de chose sur ce séjour. Il rejoint ensuite la demeure maternelle à Charleville où il fréquente surtout Delahaye. À la bibliothèque municipale, il lit toutes sortes de livres dont, par exemple, les ariettes de Favart, écrivain du XVIIIe siècle auteur de nombreux vaudevilles et opéras-comiques. Il correspond avec Verlaine et lui envoie des lettres que son correspondant qualifie de « martyriques ». Selon Ernest Delahaye, Rimbaud avait alors l'idée d'écrire des textes en prose sous le titre *Photographies du temps passé* (il aurait rédigé plusieurs textes dans cette veine). Selon Verlaine, il travaillait à des « Études néantes ».

Vers le 15 mars, Mathilde revient à Paris. Elle semble réconciliée avec Verlaine. Mais leurs rapports vont rapidement se détériorer. Début mai, Rimbaud, à l'instigation de Verlaine, revient, lui aussi. Il loge bientôt rue Monsieur-le-Prince, dans une chambre donnant sur la cour du lycée Saint-Louis. Il écrit alors certains poèmes, comme « Fêtes de la patience », ou recopie ceux qu'il a composés les mois précédents. Il les date de « mai 1872 ». Ses relations sexuelles avec Verlaine font peu de doute, comme le prouve de ce dernier le sonnet « Le Bon Disciple », daté de mai 1872.

En juin, Rimbaud loge à l'hôtel de Cluny, rue Victor-Cousin, près de la place de la Sorbonne.

Le 7 juillet, comme il n'a pu convaincre Verlaine d'abandonner femme et enfant pour le suivre, il décide de quitter seul la France pour la Belgique et de laisser Verlaine à ses démêlés conjugaux. Comme il porte au domicile de Verlaine (qu'il ne compte pas revoir) sa lettre de rupture, il rencontre celui-ci. Verlaine prend alors la décision immédiate de quitter sa famille. Le 9 juillet, en route pour la Belgique, Verlaine et Rimbaud s'arrêtent à Charleville pour voir Bretagne. Ils vont ensuite en train à Bruxelles (par Walcourt et Charleroi) où ils logent au Grand Hôtel liégeois.

Le 21 juillet, Mathilde et sa mère viennent à Bruxelles pour convaincre Verlaine de repartir à Paris avec elles. Il y consent, mais, dans le train du retour où Rimbaud s'était aussi embarqué, il leur fausse compagnie à la gare frontière de Quiévrain. Les deux amis continuent de vivre à Bruxelles.

Le 7 septembre, ils prennent le bateau à Ostende pour l'Angleterre. Ils arrivent à Douvres le lendemain. Ils trouvent à se loger à Londres, au 34, Howland Street, dans un appartement qu'Eugène Vermersch habitait avant

eux. Ils fréquentent les exilés de la Commune, le dessinateur Félix Régamey, Jules Andrieu, Lissagaray… Ils visitent l'« immense ville », mélange de misère et de modernité. Verlaine continue d'écrire ses *Romances sans paroles* ; Rimbaud compose peut-être certains textes des *Illuminations* (le 14 septembre avait paru, contre son gré semble-t-il, son poème « Les Corbeaux » dans *La Renaissance littéraire et artistique*, revue dirigée par Émile Blémont).
Le couple Verlaine-Rimbaud vit bientôt dans un état alarmant de pénurie et doit se contenter de l'argent que Mme Verlaine envoie à son fils. De son côté, Mathilde poursuit une demande en séparation, ce qui inquiète Verlaine dont Rimbaud découvre un peu plus chaque jour la veulerie.
Début novembre, Rimbaud informe sa mère de sa situation. Mme Rimbaud vient à Paris et a une entrevue avec Mme Verlaine, puis avec Mathilde. Elle engage Rimbaud à revenir.
En décembre, Rimbaud est de retour à Charleville. Sa présence y est attestée le 20 de ce mois.
1873. En janvier, Verlaine, seul et malade à Londres, réclame du secours. Rimbaud et Mme Verlaine viennent le voir. Rimbaud décide de rester. La vie du couple reprend. Pour pouvoir donner des leçons qui leur rapporteraient quelque argent, Verlaine et Rimbaud perfectionnent leur anglais. Ils fréquentent la bibliothèque du British Museum.
Le 4 avril, Verlaine, inquiété par le procès que lui intente sa femme, décide de repartir en France. Après avoir tenté de s'embarquer à Newhaven, il prend le bateau à Douvres pour Anvers, va à Namur, puis s'installe à Jéhonville (Luxembourg belge) chez sa tante Évrard. Le 11 avril, jour du Vendredi saint, Rimbaud arrive à Roche (propriété de Mme Rimbaud) où se trouve alors toute la famille.
Le 20 avril, Verlaine, Delahaye et Rimbaud se retrouvent à Bouillon, ville des Ardennes belges près de la frontière.
Vers le 15 mai, Rimbaud annonce dans une lettre à Delahaye qu'il souhaite écrire un *Livre païen* ou *Livre nègre*, « histoires atroces » (il en a déjà composé trois).
Le 25 mai, Verlaine et Rimbaud repartent pour l'Angleterre. Ils visitent Liège le 26 mai et s'embarquent à Anvers le 27. À Londres, ils louent une chambre chez Mrs. Alexander Smith, au 8, Great College Street, Camden Town. Ils cherchent toujours à donner des leçons de français. Mais le couple est mal considéré par les réfugiés de la Commune. Verlaine, inquiet aussi de

la demande en séparation voulue par sa femme et pensant pouvoir la convaincre de nouveau, part après une violente querelle. Il s'embarque le 3 juillet pour Anvers. Impuissant, Rimbaud assiste à ce départ.
Cependant, Verlaine regrette bientôt ce qu'il a fait et envoie une lettre d'explication à Rimbaud. Le 4 juillet, arrivé à Bruxelles, il écrit à sa mère, à Mme Rimbaud, à Mathilde à qui il demande de venir le rejoindre dans les trois jours, sinon il menace de se donner la mort. Mathilde ne répond pas à cet appel. Mais dès le 5 juillet Mme Verlaine vient à Bruxelles. Le 6 juillet, Verlaine écrit à Edmond Lepelletier en lui demandant de soigner l'édition des *Romances sans paroles* et confirme sa volonté de se donner la mort : « Je vais me crever. » Le 8 juillet, tout en ayant renoncé au suicide, il envoie un télégramme à Rimbaud lui annonçant sa décision d'entrer comme volontaire dans les troupes carlistes.
Le soir même, Rimbaud arrive. Les deux hommes se rendent à l'hôtel de la Ville de Courtrai avec Mme Verlaine. La journée du 9 juillet se passe en discussions et querelles, Rimbaud ayant dit son intention de quitter Verlaine et de partir pour Charleville ou Paris.
Le 10 juillet, de bon matin, Verlaine achète un revolver. Après une nouvelle discussion, il tire sur Rimbaud et le blesse au poignet gauche. Rimbaud va se faire soigner à l'hôpital Saint-Jean. Puis, vers 19 heures, persistant dans sa décision de partir, il se dirige vers la gare du Midi, toujours accompagné de Verlaine et de la mère de celui-ci. Verlaine menaçant en chemin de se servir de son revolver (contre lui-même ou contre Rimbaud ?), Rimbaud avertit un agent de police. Verlaine est aussitôt arrêté et écroué.
Le 11 juillet, Rimbaud entre à l'hôpital Saint-Jean pour qu'on extraie de son poignet la balle qu'il a reçue du premier coup de feu tiré par Verlaine. Le lendemain, il est interrogé par un juge d'instruction et fait une déposition en faveur de Verlaine. Il signera son désistement le 19 juillet et sortira de l'hôpital le lendemain.
Le 8 août, Verlaine comparaît devant la sixième chambre correctionnelle de Bruxelles. Il est condamné à deux ans de prison et 200 francs d'amende. Ce jugement sera confirmé le 27 août. Il est alors incarcéré à la prison des Petits-Carmes, à Bruxelles.
En août, Rimbaud, de retour à Roche, écrit *Une saison en enfer*, sans doute déjà commencé. Il confie son manuscrit à Jacques Poot, imprimeur à Bruxelles. Mme Rimbaud paie de ses deniers une partie de l'édition. Le 22 octobre, Rimbaud à Bruxelles retire ses exemplaires d'auteur. La

majorité du tirage restera chez l'imprimeur jusqu'à ce qu'on la découvre, empaquetée, en 1901[3] ! Il dépose un volume avec envoi « à P. Verlaine » à la prison des Petits-Carmes.
Le 1er novembre, Rimbaud est à Paris où il donne aux quelques rares amis qui lui restent des exemplaires d'*Une saison en enfer*. Au café Tabourey, il est probable qu'il rencontre le poète Germain Nouveau, qui avait participé aux suites du Cercle zutique, le groupe des Vivants, et fréquentait Raoul Ponchon et Jean Richepin, que Rimbaud avait connus en 1872. Rimbaud regagne ensuite Charleville où il reste durant l'hiver.
1874. À la mi-mars, Rimbaud vient à Paris et retrouve Germain Nouveau. Ils partent ensemble pour l'Angleterre. Les deux amis logent au 178, Stamford Street, près de la gare de Waterloo, sur la rive sud de la Tamise. Rimbaud passe des annonces dans certains journaux pour donner des leçons de français. À cette époque, il recopie, aidé parfois de Germain Nouveau, la plupart de ses *Illuminations*.
À la mi-avril, Nouveau, pour des raisons peu claires, décide de revenir en France. Tant bien que mal, Rimbaud essaie de subsister. Il cherche un emploi de précepteur.
En juillet, désespéré, il fait appel à sa mère. Mme Rimbaud et Vitalie viennent à Londres (Vitalie nous a laissé dans son journal de nombreux détails sur ce séjour). Le 31 juillet, Rimbaud part pour une destination inconnue. Selon V.P. Underwood et Enid Starkie, il va prendre un emploi dans le port de Scarborough, Yorkshire, qu'évoquerait « Promontoire ».
Le 9 novembre, Rimbaud fait passer une annonce dans le *Times* pour trouver un emploi.
Le 29 décembre, il revient à Charleville pour se mettre en règle avec les autorités militaires. Son frère Frédéric s'étant engagé pour cinq ans, il peut bénéficier d'une dispense de service militaire.
1875. Durant le mois de janvier, Rimbaud, pour obtenir une situation dans le commerce ou l'industrie, se met à apprendre l'allemand.
Le 13 février, il part pour Stuttgart. Il loge dans cette ville, au 7, Hasenbergstrasse, puis, à partir du 15 mars, au 2, Marienstrasse, dans une pension de famille.
Le 2 mars, Verlaine, qui avait été libéré le 16 janvier, après dix-huit mois de captivité à la prison des Petits-Carmes, à Bruxelles, puis à la prison de Mons, revoit Rimbaud à Stuttgart. Au cours de cette entrevue, marquée par une bagarre brutale, Rimbaud aurait donné à Verlaine le manuscrit des

Illuminations[4]. Il l'aurait également chargé d'envoyer à Germain Nouveau des « poèmes en prose » siens (s'agit-il des mêmes textes ?) pour que celui-ci, alors en Belgique, les fasse publier. Verlaine accomplira fidèlement cette mission. Cependant, la rupture entre les deux amis se consommera définitivement dans les mois suivants, ce qui n'empêchera pas Verlaine de continuer de s'informer auprès d'Ernest Delahaye des errances de Rimbaud et, à l'occasion, de se moquer dans les « Vieux Coppées » de celui qu'il appelle « l'homme aux semelles de vent », mais aussi bien « Homais », « le Philomathe », « l'Œstre » (le taon), etc.

En mai, Rimbaud quitte Stuttgart pour l'Italie. Le 5 ou le 6, il est à Milan. Puis il traverse la Lombardie.

Le 15 juin, sur la route de Livourne à Sienne, il est frappé d'une insolation. Le consul français de Livourne le fait rapatrier à Marseille où il est soigné à l'hôpital. Peu après, il a l'intention de s'engager dans les troupes carlistes et de passer en Espagne ; mais il n'y parvient pas.

En juillet, il revient à Paris et, pendant les vacances, assure la fonction de répétiteur dans un cours de vacances à Maisons-Alfort.

Vers le 6 octobre, il est à Charleville où il fréquente de nouveau Delahaye, Louis Pierquin, Ernest Millot. À l'époque, il envisage de devenir frère des Écoles chrétiennes pour être envoyé en Extrême-Orient. Il se plonge dans l'étude de plusieurs langues étrangères et apprend le piano.

Le 18 décembre, Vitalie meurt d'une synovite tuberculeuse.

1876. Début avril, Rimbaud part pour Vienne où il se fait voler son argent. Il revient à Charleville.

En mai, il se rend à Bruxelles, puis à Rotterdam. Le 18 mai, au port de Harderwijk sur le Zuyderzee, il se fait enrôler pour six ans dans l'armée coloniale hollandaise.

Le 10 juin, le *Prins van Oranje*, sur lequel se trouvent les quatre-vingt-dix-sept fantassins recrutés, appareille à Niewe Diep. Le 22 juin, le navire arrive à Naples.

Le 19 juillet, le *Prins van Oranje* aborde à Padang (Sumatra). Le navire repart pour Batavia. Le 30 juillet, la compagnie à laquelle appartient Rimbaud embarque pour Samarang. Le 15 août, Rimbaud est porté déserteur. Le 30 août, il embarque à Samarang sous un nom d'emprunt, à bord du *Wandering Chief*, navire écossais qui fait route jusqu'en Angleterre, en passant par Le Cap, Sainte-Hélène (23 octobre), etc.

Le 6 décembre, Rimbaud débarque à Queenstown en Irlande, prend le train jusqu'à Cork où il s'embarque pour Liverpool. À Liverpool, il prend un bateau qui le mène au Havre. Le 9 décembre, il est de retour à Charleville.
1877. Durant l'hiver, Rimbaud reste à Charleville ou à Roche.
En mai, il est à Cologne, recruteur de volontaires pour le compte d'un agent hollandais.
Le 14 mai, on le retrouve à Brême où il écrit, sans succès, au consul des États-Unis pour s'engager dans la marine américaine. On le voit ensuite à Hambourg. Puis il travaille comme employé au cirque Loisset.
En juillet, il suit le cirque Loisset à Stockholm, puis à Copenhague. À la fin de l'été, il revient à Charleville.
En automne, il s'embarque à Marseille pour Alexandrie ; mais, malade, il doit débarquer en Italie à Civitavecchia. Rétabli, il va jusqu'à Rome, revient à Marseille et regagne enfin Charleville où il reste durant l'hiver.
1878. En janvier, *The Gentleman's Magazine* à Londres publie « Petits Pauvres » (« Les Effarés »), signé « Alfred [*sic*] Rimbaud ».
Rimbaud, durant ce premier semestre, serait allé à Hambourg ou en Suisse.
Il passe l'été à Roche.
Le 20 octobre, il quitte Charleville, traverse à pied les Vosges, la Suisse et passe le Saint-Gothard.
Le 19 novembre, arrivé à Gênes, il s'embarque pour Alexandrie où il signe un contrat d'embauche avec E. Jean et Thial fils, de Larnaca, port de Chypre.
Le 16 décembre, il entre en fonction à Larnaca où il surveille l'exploitation d'une carrière.
1879. Rimbaud, dans des conditions difficiles, continue son travail. Il a parfois de graves discussions avec les ouvriers.
Fin mai, atteint de typhoïde, il doit rentrer rapidement en France. Il revient à Roche, se rétablit. L'été, il participe aux travaux de la moisson.
En septembre, il rencontre pour la dernière fois Delahaye qui vient passer quelques jours à Roche.
1880. Rimbaud passe l'hiver à Roche.
En mars, il s'embarque pour Alexandrie, regagne Chypre. Il est alors engagé comme chef d'équipe pour construire le palais d'été du gouverneur sur le mont Troodos (2 100 m).
Le 20 juin, il quitte son emploi pour en prendre un autre plus lucratif.

En juillet, se jugeant mal payé, il donne sa démission et part pour l'Afrique. Il est possible que ce départ soit dû aussi au meurtre d'un ouvrier qu'il aurait commis dans un mouvement de colère. À Aden, port de la mer Rouge, grâce à une recommandation qu'il a pu obtenir à Hodeidah d'un négociant français, un certain Trébuchet, il se fait engager par l'agence Mazeran, Viannay, Bardey et Cie, spécialisée dans le commerce (importation-exportation).
Le 10 novembre, il est affecté à la succursale Bardey de Harar, ville du centre de l'Abyssinie, qui comptait alors plus de 30 000 habitants. Il s'embarque jusqu'à Zeilah, puis traverse le désert somali et arrive enfin à Harar, début décembre.
1881. Rimbaud s'habitue difficilement à ce nouveau poste, en dépit d'un climat plus favorable.
En avril, Alfred Bardey et son équipe arrivent à Harar.
En mai-juin, Rimbaud fait une expédition à Boubassa, à cinquante kilomètres de Harar.
Durant le mois de juillet, frappé d'un accès de fièvre, il doit s'aliter.
En septembre, irrité de n'avoir pas été promu à la direction de l'agence de Harar, il donne sa démission. Le 15 décembre, il reprend son travail à Aden, toujours à l'agence Bardey.
1882. Rimbaud continue à travailler à Aden. Il a la pleine confiance d'Alfred Bardey. Rongé par l'ennui, il songe à écrire un « ouvrage sur le Harar et les Gallas » et à le soumettre à la Société de géographie (lettre à Ernest Delahaye du 18 janvier).
1883. Le 28 janvier, à Aden, Rimbaud gifle un magasinier. Le consulat de France est informé de l'affaire. Alfred Bardey se porte garant de Rimbaud.
Le 20 mars, Rimbaud signe un nouveau contrat de travail pour deux ans avec l'agence Bardey.
Le 22 mars, il se met en route pour Harar où il s'installe de nouveau comme directeur de l'agence, cette fois. Il fait de la photographie à ses moments perdus.
En août, il envoie son associé Sotiro en expédition pour reconnaître l'Ogadine (région située entre Harar et le désert somali).
En septembre, au retour de Sotiro, il organise trois nouvelles expéditions dans ce pays et participe à l'une d'entre elles.
Le 10 décembre, revenu, Rimbaud rédige un rapport sur son voyage pour Alfred Bardey qui le communique à la Société de géographie.

Cette année-là, Verlaine a publié dans plusieurs numéros de la jeune revue *Lutèce* (du 5 octobre au 17 novembre) une étude qui sera reprise l'année suivante dans son livre *Les Poètes maudits* (Vanier éditeur).

1884. Publication du « Rapport sur l'Ogadine » signé « Arthur Rimbaud » dans les *Comptes rendus des séances de la Société de géographie* (rapport présenté lors de la séance du 1er février).

Les événements politiques forcent l'agence Bardey à fermer. Le 1er mars, Rimbaud doit quitter Harar. Il parvient à Aden le 23 avril. Dans les lettres qu'il envoie à sa famille, il se montre désespéré : « Il est impossible de vivre plus péniblement que moi. »

En juin, Alfred Bardey crée une nouvelle société avec son frère. Il engage (le 19 juin) Rimbaud pour six mois. À cette époque et pendant deux ans au moins, Rimbaud semble avoir vécu avec Mariam, une Abyssinienne, qu'il connaissait déjà peut-être à Harar.

En septembre, l'Égypte doit évacuer Harar, qui dépendait d'elle auparavant.

1885. Le 10 janvier, Rimbaud signe un nouveau contrat pour un an avec Pierre Bardey.

Début octobre, il décide de quitter les Bardey et de faire fortune dans le trafic d'armes. Le 8, il signe un contrat avec Pierre Labatut, négociant au Choa. Il devra mener une caravane d'armes jusqu'au Choa et livrer son chargement au roi Ménélik qui s'apprête à affronter l'empereur Jean pour régner sur l'Abyssinie.

En novembre, Rimbaud débarque au port de Tadjourah, d'où l'expédition doit partir.

1886. Rimbaud doit rester à Tadjourah, car le gouvernement français interdit l'exportation d'armes au Choa. Cependant, grâce à l'intervention du résident français à Obock, il finit par obtenir une autorisation exceptionnelle.

Labatut tombe gravement malade et doit être rapatrié en France où il va mourir. Rimbaud pense alors s'associer à Paul Soleillet. Mais celui-ci meurt le 9 septembre d'une embolie.

En octobre, Rimbaud décide de tenter seul cette expédition jusqu'à Ankober, capitale du Choa. Il livre 2 040 fusils et 6 000 cartouches.

Cette année-là ont été publiés dans *La Vogue* (13 et 23 mai, 3, 13 et 20 juin) la plupart des *Illuminations* de Rimbaud et certains de ses « vers nouveaux ». Ces textes sont publiés en plaquette, la même année, avec une préface de Verlaine.

1887. Le 6 février, Rimbaud atteint Ankober. Il n'y trouve pas Ménélik qui est à Entotto. Il se rend dans cette ville et doit céder à bas prix sa livraison, car il lui faut en outre rembourser les nombreuses dettes accumulées par Labatut au Choa.
Le 1er mai, avec l'explorateur Jules Borelli, il part d'Entotto pour rejoindre Harar. À Harar, le ras Makonnen, gouverneur de la province et cousin de Ménélik, lui verse de l'argent – mais sous forme de traites – pour payer la livraison d'armes.
Revenu à Aden le 30 juillet, Rimbaud décide, après les déconvenues de l'année précédente et les fatigues qu'il a subies, de prendre du repos. À Obock, il s'embarque pour Le Caire, accompagné de son domestique Djami.
Le 5 août, il est à Massaouah où il veut toucher l'argent des traites de Makonnen. On lui fait des difficultés, ses papiers n'étant pas en règle. Aux yeux du vice-consul de France à Massaouah, il est d'abord « un sieur Rimbaud se disant négociant… ».
Le 20 août, Rimbaud est au Caire. Il y reste environ cinq semaines. « J'ai les cheveux absolument gris. Je me figure que mon existence périclite », écrit-il aux siens le 23 août. Prêt à tout pour quitter Aden, il a l'intention de partir pour l'Extrême-Orient. Les 25 et 27 août, *Le Bosphore égyptien* publie des notes (que Rimbaud a transmises à Octave Borelli, frère de l'explorateur et directeur du journal) sur son expédition au Choa.
Le 8 octobre, il est de retour à Aden.
Le 15 décembre, dans une lettre aux siens, il signale qu'il a écrit la relation de son voyage en Abyssinie et qu'il a envoyé des articles « au *Temps*, au *Figaro*, etc. ».
1888. Pour le compte d'Armand Savouré, Rimbaud a le projet de convoyer une caravane d'armes, depuis la côte jusqu'au Choa ; mais il n'obtiendra pas les autorisations ministérielles.
Le 14 mars, après un voyage d'un mois pour son compte à Harar, il est à Aden.
Le 3 mai, il installe à Harar une agence commerciale pour le compte du négociant César Tian, son correspondant à Aden.
Le 4 août, dans une lettre aux siens, il écrit : « Je m'ennuie beaucoup, toujours ; je n'ai même jamais connu personne qui s'ennuyât autant que moi. »
En septembre-décembre, il reçoit à Harar la visite de plusieurs de ses amis du moment, Jules Borelli, Armand Savouré, Alfred Ilg.

1889. Vainqueur de l'empereur Jean, Ménélik, roi du Choa, devient empereur d'Abyssinie.
Le 2 décembre, dans une lettre à Alfred Ilg, Rimbaud demande « un mulet » et « deux garçons esclaves ». Cette demande suffira longtemps pour accréditer la malheureuse légende de Rimbaud trafiquant d'esclaves, légende définitivement détruite par Mario Matucci dans son livre *Le Dernier Visage de Rimbaud en Abyssinie*.
1890. Rimbaud fait toujours du commerce à Harar.
Dans une lettre datée du 17 juillet que Rimbaud gardera dans ses papiers, Laurent de Gavoty, directeur de *La France moderne*, petite revue littéraire de Marseille, lui demande sa collaboration et lui dit qu'il le considère comme « le chef de l'école décadente et symboliste ».
1891. Au début de l'année, Rimbaud souffre de douleurs au genou droit.
En mars, il ne peut plus marcher et doit diriger ses affaires de son lit (placé sur une terrasse qui domine la cour de sa maison). À la fin du mois, il décide d'aller se faire soigner à Aden.
Le 7 avril, sur une civière construite selon ses plans, il est transporté à travers trois cents kilomètres de désert jusqu'au port de Zeilah où il embarque le 19 avril. Ses souffrances durant ce transport, dont il nous a laissé l'éphéméride, ont été presque insupportables. À Aden, le diagnostic est très sévère. On parle de cancer du genou.
Le 9 mai, Rimbaud embarque pour la France à bord de l'*Amazone*. Débarqué à Marseille le 20 mai, il est transporté à l'hôpital de la Conception où il écrit immédiatement à sa mère.
Le 23 mai, appelée d'urgence par télégramme, car Rimbaud doit être opéré, Mme Rimbaud arrive à Marseille. Le 27, Rimbaud est amputé de la jambe droite. Le 9 juin, Mme Rimbaud repart pour Roche.
Le 23 juillet, Rimbaud quitte l'hôpital et, placé dans un wagon spécial, va jusqu'à la gare de Voncq, près de Roche. Durant son séjour à Roche, son état s'aggrave de jour en jour.
Accompagné de sa sœur Isabelle, il repart le 23 août pour Marseille, avec l'idée de s'embarquer pour Aden. Mais le 24, il doit être hospitalisé immédiatement. Le cancer se généralise. Rimbaud est entièrement paralysé.
Le 9 novembre, il dicte à sa sœur une lettre incohérente destinée au directeur des Messageries maritimes. Il demande à être porté à bord du prochain navire en partance pour Aden.

Le 10 novembre, Rimbaud meurt à dix heures du matin, à l'âge de trente-sept ans. Ce même jour, paraît *Reliquaire. Poésies* de Rimbaud, préface de Rodolphe Darzens, aux éditions Léon Genonceaux. Mais cette édition sera vite retirée du commerce en raison d'un désaccord survenu entre Darzens et Genonceaux.

1892. Publication en un volume, avec une préface de Verlaine, de *Illuminations. Une saison en enfer*, chez Vanier.

1893. Le 12 décembre, d'Alger, Germain Nouveau, ignorant encore la mort de Rimbaud, lui adresse une lettre à Aden (au consulat de France).

1895. Les *Poésies complètes* de Rimbaud, préfacées par Verlaine, sont publiées chez Vanier, avec des notes de cet éditeur.

1898. *Œuvres : Poésies*, *Illuminations*, *Autres Illuminations*, *Une saison en enfer*, préface de Paterne Berrichon (de son vrai nom Pierre Dufour, il avait épousé Isabelle Rimbaud en 1897) et Ernest Delahaye, sont publiées aux éditions du Mercure de France.

OceanofPDF.com

BIBLIOGRAPHIE

Éditions de la *Correspondance*

– *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud : Égypte, Arabie, Éthiopie*, avec une introduction et des notes par Paterne Berrichon. Paris, Mercure de France, 1899. [Contient le fac-similé d'une lettre de Ménélik à Rimbaud. L'introduction comporte une lettre de Rimbaud à Jules Borelli du 25 février 1889 et les notes de Rimbaud prises quand il revint de Harar à Zeilah (du 7 au 17 avril 1890). Le livre contient 113 lettres, dont certaines avaient été publiées auparavant dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne* et dans *La Revue blanche*.]
– Arthur Rimbaud, *Voyage en Abyssinie et au Harar*, La Centaine, 1928. [Édition du texte de Rimbaud donné dans *Le Bosphore égyptien* les 25 et 27 mai 1887, et signalé dès publication par A. Wichmann dans les *Petermann's Geographische Mitteilungen*, 1887, p. 370.]
– *Correspondance inédite (1870-1875) d'Arthur Rimbaud précédée d'une introduction de Roger Gilbert-Lecomte*, Les Cahiers d'Art libre, 1929, Achevé d'imprimer le 25 avril 1929. [Ces quatorze lettres ont été publiées auparavant dans des revues : *Vers et prose*, le *Mercure de France*, *La Nouvelle Revue française*, *La Revue européenne*, *Les Nouvelles littéraires*.]
– *Lettres de la vie littéraire d'Arthur Rimbaud (1870-1875)*, réunies et annotées par Jean-Marie Carré et augmentées de souvenirs inédits de Louis Pierquin, Gallimard, « Blanche », 1931. [Ce volume reprend les quatorze lettres de l'édition de la *Correspondance* des Cahiers libres, auxquelles se trouvent ajoutés : 1. Une lettre de L. Billuart (fragment déjà donné par Houin et Bourguignon dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, janvier-

février 1897, p. 47) ; 2. Une lettre du 12 juillet 1871 à Izambard, publiée dans *Le Grand Jeu*, printemps 1929 ; 3. Les lettres des 4 et 7 juillet 1873 à Verlaine (publiées par Maurice Dullaert dans *Nord*, novembre 1930, p. 329-331) ; 4. Un court message à Demeny en bas de *Soleil et chair* (éd. des Manuscrits des Maîtres, Messein, 1919) ; 5. La déposition de Rimbaud au juge d'instruction à Bruxelles.]
– *Œuvres complètes*, texte établi et annoté par Rolland de Renéville et Jules Mouquet, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1946. [On y trouve le rapport sur l'Ogadine qui avait été publié pour la première fois dans le compte rendu des séances de la Société de géographie (1er février 1884), p. 99-103. Elle contient quatre lettres inédites de Rimbaud : deux aux siens, du 24 et 25 août 1887 ; une au consul de France à Aden, Émile de Gaspary, du 3 novembre 1887 ; une à A. Deschamps du 27 janvier 1890.]
– Arthur Rimbaud, *Correspondance, 1888-1891*, avec Alfred Ilg, préface et notes de Jean Voellmy, Gallimard, « L'Imaginaire », 1965 (révisée en 1995).
– *Les Lettres manuscrites de Rimbaud*, éd. Claude Jeancolas, Textuel, 1997, t. I : *Lettres d'Europe, 1870-1879* ; t. II : *Lettres d'Afrique et d'Arabie, 1880-1888* ; t. III, *Lettres d'Afrique, 1888-1891*.
– Bernard Bousmanne, *« Reviens, reviens, cher ami », Rimbaud- Verlaine, l'affaire de Bruxelles*, Calmann-Lévy, 2006.
– Arthur Rimbaud, *Correspondance*, présentation et notes de Jean-Jacques Lefrère, A. Fayard, 2007. [Ce livre contient une lettre inédite de Rimbaud à Émile de Gaspary du 27 mars 1888, p. 595.]
– Rimbaud, *Œuvres complètes*, édition établie par André Guyaux, avec la collaboration d'Aurélia Cervoni, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009. [Les lettres « littéraires » (1870-1875) se trouvent p. 323-379 ; les autres se lisent dans une partie « Vie et documents (1854-1891) », notamment p. 466-803.]
– Signalons, en outre, intégrant la correspondance complète de Rimbaud, les éditions de Louis Forestier, *Œuvres complètes*. *Correspondance*, Laffont, « Bouquins », 1992, et de Pierre Brunel, Librairie générale française, « La Pochothèque », 1999. [Les lettres à Ilg, non reproduites, y sont résumées, voire commentées.]

Études et articles portant sur la correspondance

Alfred BARDEY, voir *supra*, « Principaux destinataires des lettres de Rimbaud ».
Ernest DELAHAYE, voir *supra*, « Principaux destinataires des lettres de Rimbaud ».
Georges IZAMBARD, voir *supra*, « Principaux destinataires des lettres de Rimbaud ».
Isabelle RIMBAUD, voir *supra*, « Principaux destinataires des lettres de Rimbaud ».
Paul VERLAINE, voir *supra*, « Principaux destinataires des lettres de Rimbaud ».
J.-Gaston VANDERHEYM, « Une expédition avec le négous Ménélik. Vingt mois en Abyssinie », *Le Tour du monde*, février-mars 1896.
Jean BOURGUIGNON et Charles HOUIN, « Poètes ardennais : Arthur Rimbaud », *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, de novembre-décembre 1896 à juillet 1901, textes recueillis sous le titre *Vie d'Arthur Rimbaud*, édition établie, préfacée et annotée par Michel Drouin, Payot, « Biographies Payot », 1991.
Victor SEGALEN, « Les Hors-la-loi : le double Rimbaud », *Mercure de France*, 15 avril 1906 ; rééd. avec une préface de Gérard Macé sous le titre *Le Double Rimbaud*, Montpellier, Fata Morgana, 1986.
Ottorino ROSA, *L'impero del Leone di Giuda, Note sull'Abissinia*, Brescia, Lenghi, 1913 ; traduit sous le titre « Rimbaud à Chypre, à Aden et au Harar (documents inédits) », *Études rimbaldiennes*, nº 3, Lettres modernes, 1972.
Marcel COULON, « Ce qu'on a dit au poète à propos de fleurs », *Les Nouvelles littéraires*, 2 mai 1925.
–, « Du Rimbaud inédit », *Les Nouvelles littéraires*, 10 et 17 octobre 1925.
Jean-Marie CARRÉ, « Un article inconnu de Rimbaud sur son voyage en Abyssinie », *Mercure de France*, 15 décembre 1927.
Marguerite-Yerta MÉLÉRA, « Nouveaux documents autour de Rimbaud », *Mercure de France*, 1er avril 1930.
Jean-Paul VAILLANT, « Rimbaud et la caravane », *Bulletin des amis de Rimbaud*, nº 2, juillet 1931.
Jean-Marie CARRÉ, « Arthur Rimbaud en Éthiopie (lettres inédites) », *La Revue de France*, mai-juin 1935.
Mathilde VERLAINE (sous le nom de « ex-Mme Paul Verlaine »), *Mémoires de ma vie*, Flammarion, 1935 ; rééd. avec une préface et des notes de M. Pakenham, Champ Vallon, 1992.

Marguerite-Yerta MÉLÉRA, *Arthur Rimbaud*. *Ébauches*, Mercure de France, 1937.
Henry de BOUILLANE DE LACOSTE et Henri MATARASSO, « Nouveaux documents sur Rimbaud », *Mercure de France*, 15 mai 1939.
Henry de BOUILLANE DE LACOSTE, « Lettres inédites d'Isabelle Rimbaud à son frère Arthur », *Mercure de France*, 1er juillet 1940.
Enrico EMMANUELLI, « Due lettere di Rimbaud », *Inventario*, nº 2, 1949 ; traduit sous le titre « Étude et document. Deux lettres d'Arthur Rimbaud », *La Table ronde*, janvier 1950.
Pr. LIÉ [Emmanuel Peillet], « Paterne Berrichon au travail (documents inédits sur Rimbaud) », *Cahier du collège de Pataphysique*, nº 5-6, p. 79-82, 1952.
André TIAN, « À propos de Rimbaud », *Mercure de France*, 1er octobre 1954.
Henri GUILLEMIN, « Connaissance de Rimbaud. Nouveaux documents inédits », *Mercure de France*, 1er juin 1953 ; repris dans *À vrai dire*, Gallimard, 1956, p. 200-208.
Pierre PETITFILS, « Pourquoi “John Arthur Rimbaud” voulut s'engager dans la marine américaine. Un inédit du grand poète révèle cet épisode étonnant de sa vie », *Le Figaro littéraire*, 20 mai 1961.
Francis LAFON, Jean RICHER et Suzanne BRIET, « Les manuscrits rimbaldiens de l'université de Santiago du Chili », *Revue des sciences humaines*, janvier-mars 1962.
Maurice PINGUET, « Le Rimbaud de Suarès », *Études de langue et de littérature françaises*, Tokyo, Hakusuisha, 1964, nº 4, p. 93-104.
Gérald SCHAEFFER, édition et commentaire des *Lettres du voyant*, Genève, Droz, et Paris, Minard, « Textes littéraires français », 1975.
Yves REBOUL, « Les problèmes rimbaldiens traditionnels et le témoignage d'Isabelle Rimbaud », *Revue des Lettres modernes*. *Arthur Rimbaud*, nº 1, 1972 ; nº 3, 1976.
Jean VOELLMY, « Rimbaud “à l'ouest d'Aden” », *Rimbaud vivant*, nº 15, 1978.
Yves BONNEFOY, « Madame Rimbaud », 1979, repris dans *La Vérité de parole*, Mercure de France, 1988, puis *La Vérité de paroles et autres essais*, Gallimard, « Folio essais », 1995, p. 70-121.
Gérard MACÉ, « Rimbaud “recently deserted” », *Ex libris*, Gallimard, 1980, p. 47-82.

Mario RICHTER, « *La Chambrée de nuit* » : *Rêve, Valse*, dernier « poème de Rimbaud », *Saggi e Ricerche di Letterature francese*, 1983.
Jean VOELLMY, « Rimbaud employé d'Alfred Bardey et correspondant d'Ilg », *Parade sauvage*, nº 1, 1984.
Marc ASCIONE, « “repar' d'hon' gîtes sûrs” ou Verlaine-Rimbaud à demi-mots », *Parade sauvage*, nº 6, juin 1989.
Duncan FORBES, « La signification de *Aphinar* dans les dernières paroles de Rimbaud », *Parade sauvage*, nº 6, juin 1989.
Steve MURPHY, « La faim des haricots : la lettre de Rimbaud du 14 octobre 1875 », *Parade sauvage*, nº 6, juin 1989.
Pol POSTAL, « À propos du dossier de Bruxelles », *Parade sauvage*, nº 6, juin 1989.
Émile FOUCHER, « Arthur Rimbaud et la mission catholique du Harar », *Europe*, juin-juillet 1991, p. 88-97.
Steve MURPHY, « *In vino veritas* ? La lettre du 5 mars 1875 », *Parade sauvage*, nº 8, septembre 1991.
Jean VOELLMY, « Rimbaud par ceux qui l'ont connu en Arabie et en Afrique », *Parade sauvage*, colloque nº 3, 1992.
Jean VOELLMY, « Rimbaud dans les copies-lettres d'Alfred Ilg », *Parade sauvage*, nº 13, mars 1996.
Jean-Jacques LEFRÈRE et Steve MURPHY, « Vers une édition moins fautive de la correspondance de Rimbaud (1875-1891) », *Parade sauvage*, nº 13, 1996.
Jean-Jacques LEFRÈRE, Pierre LEROY et Michel PIERSSENS, « Nouveaux documents sur Rimbaud », supplément d'*Histoires littéraires*, nº 8, octobre-décembre 2001.
« Arthur Rimbaud géographe ? », *Le Géographe*, nº 1519 *bis*, 2004.
Lukian PRIJAC, « Maurice Riès et ses fils. Des commerçants et des diplomates français en mer Rouge (1876-1920) », *Chroniques yéménites*, nº 12, 2004.
Bernard BOUSMANNE, *« Reviens, reviens cher ami ». Rimbaud-Verlaine. L'affaire de Bruxelles*, Calmann-Lévy, 2006.
Jacques BIENVENU, « L'édition de la lettre de Gênes », dans *Rimbaud littéralement et dans tous les sens*, Classiques Garnier, REN, 34, 2012, p. 51-58.
Jacques BIENVENU, « Une lettre célèbre de Rimbaud à Aden mal datée », *Rimbaud vivant*, nº 51, juin 2012, p. 121-128.

André GUYAUX et Aurélia CERVONI, « Le fonds Bardey de la bibliothèque de Charleville », dans *Rimbaud « littéralement et dans tous les sens »*, Classiques Garnier, REN, 34, 2012, p. 71-98.

Études biographiques consacrées à Rimbaud

Paterne BERRICHON, *Jean-Arthur Rimbaud. Le Poète (1854-1873)*, Mercure de France, 1912.
Ernest DELAHAYE, *Rimbaud, l'artiste et l'être moral*, Messein, 1923, et *Souvenirs familiers à propos de Rimbaud, Verlaine et Nouveau*, Messein, 1925. L'essentiel de ces deux textes a été réédité sous le titre *Delahaye témoin de Rimbaud*, Neuchâtel, La Baconnière, 1974. [Volume abondamment commenté par Frédéric Eigeldinger et André Gendre.]
Marcel COULON, *Le Problème de Rimbaud, poète maudit*, G. Crès et Cie, 1923.
–, *Au cœur de Verlaine et de Rimbaud*, Le Livre, 1925.
Jean-Marie CARRÉ, *La Vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud*, Plon, 1926.
Marcel COULON, *La Vie de Rimbaud et de son œuvre*, Mercure de France, 1929.
François RUCHON, *Jean-Arthur Rimbaud, sa vie, son œuvre, son influence*, Honoré Champion, 1929.
Enid STARKIE, *Arthur Rimbaud*, Londres, Faber & Faber, 1938. Traduction en français par Alain Borer, complétée de tous les articles écrits par E. Starkie sur Rimbaud, Flammarion, 1983.
Georges IZAMBARD, *Rimbaud tel que je l'ai connu*, Mercure de France, 1946.
Pierre PETITFILS, *L'Œuvre et le visage de A. Rimbaud*, essai de bibliographie et d'iconographie, Nizet, 1949 ; *Rimbaud*, Julliard, « Biographie », 1982.
Suzanne BRIET, *Rimbaud notre prochain*, Nouvelles Éditions latines, 1956.
Mario MATUCCI, *Le Dernier Visage de Rimbaud en Afrique*, Florence-Paris, Sansoni-Didier, 1962, ouvrage repris dans *Les Deux Visages de Rimbaud*, Neuchâtel, La Baconnière, 1986.
André DHÔTEL, *La Vie de Rimbaud*, Albin Michel, 1965.
Henri MATARASSO et Pierre PETITFILS, *Album Rimbaud*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1967.

Vernon UNDERWOOD, *Rimbaud et l'Angleterre*, Nizet, 1976.
Alain BORER, *Rimbaud en Abyssinie*, Seuil, « Fiction et Cie », 1984.
–, *Rimbaud. L'heure de la fuite*, Gallimard, « Découvertes », 1991.
Claude JEANCOLAS, *Les Voyages de Rimbaud*, Balland, 1991.
Carlo ZAGUI, *Rimbaud in Africa*, Naples, Guida, 1993.
Jean-Luc STEINMETZ, *Arthur Rimbaud. Une question de présence*, Tallandier, 1991 (4e éd. 2009).
Claude JEANCOLAS, *Rimbaud*, Flammarion, 1999.
Jean-Jacques LEFRÈRE, *Arthur Rimbaud*, Fayard, 2001.
Giovanni DOTOLI, *Rimbaud ingénieur* et *Rimbaud, l'Italie, les Italiens*, Fasano, Schena Editore, et Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2005.
Vitalie RIMBAUD, *Journal et autres écrits*, préface et notes par J.-L. Steinmetz, Musée-bibliothèque Arthur Rimbaud, 2006.
Claude JEANCOLAS, *Rimbaud l'Africain*, Textuel, 2014.

OceanofPDF.com

TABLE

Table des abréviations

Présentation

Note sur l'édition

Je ne suis pas venu ici pour être heureux

I - LETTRES DE LA PÉRIODE LITTÉRAIRE
1870
24 mai 1870, Charleville À Théodore de Banville
25 août 1870, Charleville À Georges Izambard
5 septembre 1870, Paris À Georges Izambard
Fin septembre ou fin octobre 1870, Douai À Paul Demeny
2 novembre 1870, Charleville À Georges Izambard
1871
17 avril 1871, Charleville À Paul Demeny
Avril ou mai 1871 À Ernest Delahaye
13 mai 1871, Charleville À Georges Izambard
15 mai 1871, Charleville À Paul Demeny
10 juin 1871, Charleville À Paul Demeny
12 juillet 1871, Charleville À Georges Izambard
15 août 1871, Charleville À Théodore de Banville
28 août 1871, Charleville À Paul Demeny
Août-septembre 1871 À Paul Verlaine
Août-septembre 1871 Paul Verlaine à Arthur Rimbaud
1872
Mars 1872 Paul Verlaine à Arthur Rimbaud

Vers mars 1872, Charleville Paul Verlaine à Arthur Rimbaud
2 avril 1872, Paris Paul Verlaine à Arthur Rimbaud
Avril 1872 À Paul Verlaine
28 ou 29 avril 1872, Paris Paul Verlaine à Arthur Rimbaud
Juin 1872, Paris À Ernest Delahaye
1873
Mai 1873, Roche À Ernest Delahaye
18 mai 1873, Bouillon Paul Verlaine à Arthur Rimbaud
3 juillet 1873, en mer Paul Verlaine à Arthur Rimbaud
4-5 juillet 1873, Londres À Paul Verlaine
7 juillet 1873, Londres À Paul Verlaine
12 juillet 1873, Bruxelles Déposition de Rimbaud devant le juge d'instruction T'Serstevens
19 juillet 1873, Bruxelles Acte de désistement de Rimbaud
1875
5 mars 1875, Stuttgart À Ernest Delahaye
17 mars 1875, Stuttgart À sa famille
1er mai 1875, Stickney1 Paul Verlaine à Ernest Delahaye
14 octobre 1875, Charleville À Ernest Delahaye

II - LETTRES DU TESSIN, DE BRÊME, DE GÊNES ET DE CHYPRE
1875
1875, Tessin À sa sœur Isabelle
1877
14 mai 1877, Brême Au consul des États-Unis à Brême
1878
17 novembre 1878, Gênes À sa famille
Fin novembre 1878, Alexandrie À sa famille
1879
15 février 1879, Chypre À sa famille
24 avril 1879, Chypre À sa famille
1880
23 mai 1880, Chypre À sa famille
4 juin 1880, Chypre À sa famille

III - LETTRES D'ARABIE ET D'AFRIQUE

1880
17 août 1880, Aden À sa famille
25 août 1880, Aden À sa famille
22 septembre 1880, Aden À sa famille
2 novembre 1880, Aden À sa famille
13 décembre 1880, Harar À sa famille
1881
15 janvier 1881, Harar À sa famille
15 février 1881, Harar À sa famille
12 mars 1881, Harar À sa famille
16 avril 1881, Harar À sa famille
4 mai 1881, Harar À sa famille
2 juillet 1881, Harar À sa famille
22 juillet 1881, Harar À sa famille
5 août 1881, Harar À sa famille
2 septembre 1881, Harar À sa famille
7 novembre 1881, Harar À sa famille
1882
18 janvier 1882, Aden À sa famille
18 janvier 1882, Aden À Ernest Delahaye
22 janvier 1882, Aden À sa famille
22 janvier 1882, Aden À Louis-Ferdinand Devisme
12 février 1882, Aden À sa famille
15 avril 1882, Aden À sa mère
10 mai 1882, Aden À sa famille
25 mai 1882, Aden À sa famille
10 juillet 1882, Aden À sa famille
31 juillet 1882, Aden À sa famille
28 septembre 1882, Aden À sa famille
3 novembre 1882, Aden À sa famille
16 novembre 1882, Aden À sa famille
18 novembre 1882, Aden À sa mère
8 décembre 1882, Aden À sa mère et à sa sœur
1883
6 janvier 1883, Aden À sa mère et à sa sœur
15 janvier 1883, Aden À sa famille

28 janvier 1883, Aden À Albert Delagenière, vice-consul de France à Aden
14 mars 1883, Aden À sa famille
19 mars 1883, Aden À sa famille
6 mai 1883, Harar À sa famille
26 août 1883, Harar À Alfred Bardey
10 décembre 1883, Harar Notice sur l'Ogadine adressée à Alfred Bardey
1884
14 janvier 1884, Harar À sa famille
24 avril 1884, Aden À sa famille
5 mai 1884, Aden À sa famille
20 mai 1884, Aden À sa famille
29 mai 1884, Aden À sa famille
19 juin 1884, Aden À sa famille
10 septembre 1884, Aden À sa famille
7 octobre 1884, Aden À sa famille
30 décembre 1884, Aden À sa famille
1885
15 janvier 1885, Aden À sa famille
14 avril 1885, Aden À sa famille
26 mai 1885, Aden À sa famille1
28 septembre 1885, Aden À sa famille
22 octobre 1885, Aden À sa famille
18 novembre 1885, Aden À sa famille
3 décembre 1885, Tadjourah À sa famille
1886
2 janvier 1886, Tadjourah À sa famille
6 janvier 1886, Tadjourah À sa famille
28 février 1886, Tadjourah À sa famille
15 septembre 1886, Tadjourah À sa famille
Second semestre 1886 (?), Tadjourah À Augusto Franzoj
1887
30 juillet 1887, Aden À Émile de Gaspary1, vice-consul de France à Aden
5 août 1887, Massaouah Alexandre Mercinier, vice-consul de France à Massaouah, à Émile de Gaspary, vice-consul de France à Aden
23 août 1887, Le Caire À sa famille

24 août 1887, Le Caire À sa mère
25 et 27 août 1887 Au directeur du *Bosphore égyptien*1
26 août 1887, Le Caire À Alfred Bardey
8 octobre 1887, Aden À sa mère
5 novembre 1887, Aden À sa famille
9 novembre 1887 À Émile de Gaspary, vice-consul de France à Aden
22 novembre 1887, Aden À sa famille
15 décembre 1887, Aden À sa famille
15 décembre 1887, Aden À Jean-Baptiste Fagot1, député de Vouziers
15 décembre 1887, Aden Au ministre de la Marine et des Colonies
1888
25 janvier 1888, Aden À sa famille
29 février 1888, Argelès Paul Bourde1 à Arthur Rimbaud
29 mars 1888, Aden À Alfred Ilg
4 avril 1888, Aden À sa famille
15 mai 1888, Aden À sa famille
25 juin 1888, Harar À Alfred Ilg
4 août 1888, Harar À sa famille
10 novembre 1888, Harar À sa famille
1889
10 janvier 1889, Harar À sa famille
25 février 1889, Harar À Jules Borelli
18 mai 1889, Harar À sa famille
7 septembre 1889, Harar À Alfred Ilg
25 septembre 1889, Entototto, Ménélik à Arthur Rimbaud1
7 octobre 1889, Harar À Alfred Ilg
20 décembre 1889, Harar À sa famille
20 décembre 1889, Harar À Alfred Ilg
1890
25 février 1890, Harar À sa famille
7 avril 1890, Harar À Alfred Ilg
7 avril 1890, Harar À Ménélik
17 juillet 1890, Marseille Laurent de Gavoty à Arthur Rimbaud
10 août 1890, Harar À sa famille
10 novembre 1890, Harar À sa mère
20 novembre 1890, Harar À Alfred Ilg

1891
20 février 1891, Harar À sa mère
20 février 1891, Harar À Alfred Ilg
7-17 avril 1891 Notes prises par Rimbaud pendant son retour du Harar à la côte
30 avril 1891, Aden À sa mère

IV - LETTRES DE MARSEILLE
21 (?) mai 1891, Marseille À sa mère et à sa sœur
22 mai 1891, Marseille Télégramme à sa mère
22 mai 1891, Attigny Télégramme de Mme Rimbaud
17 juin 1891, Marseille À sa sœur Isabelle
23 juin 1891, Marseille À sa sœur Isabelle
24 juin 1891, Marseille À sa sœur Isabelle
29 juin 1891, Marseille À sa sœur Isabelle
2 juillet 1891, Marseille À sa sœur Isabelle
10 juillet 1891, Marseille À sa sœur Isabelle
15 juillet 1891, Marseille À sa sœur Isabelle
20 juillet 1891, Marseille À sa sœur Isabelle
22 septembre 1891, Marseille Isabelle Rimbaud à sa mère
3 octobre 1891, Marseille Isabelle Rimbaud à sa mère
5 octobre 1891, Marseille Isabelle Rimbaud à sa mère
28 octobre 1891, Marseille Isabelle Rimbaud à sa mère
9 novembre 1891, Marseille À un directeur de compagnie maritime

Annexes
Principaux destinataires des lettres de Rimbaud
Provenance des lettres
Précis sur l'histoire de l'Éthiopie au XIXe siècle

Chronologie

Bibliographie

OceanofPDF.com

Notes

1. Lettre de Rimbaud à Paul Demeny, 15 mai 1871, voir p. 64. Dans une liste établie le 7 juillet 1872, Verlaine cite « La Chasse spirituelle » (*Correspondance générale*, établie par Michaël Pakenham, Fayard, 2005, t. I, p. 268 et 270). Dans *Les Poètes maudits* (1884), il nomme « Les Veilleurs » et les « Réveilleurs de la nuit » et mentionne des « Études néantes ».

▲ Retour au texte

2. *Lettres de la vie littéraire d'Arthur Rimbaud* (1870-1871), réunies et annotées par Jean-Marie Carré, Gallimard, 1931.

▲ Retour au texte

3. Rimbaud, *Poésies*, éd. Jean-Luc Steinmetz, GF-Flammarion, 1989.

▲ Retour au texte

4. Expression qui se trouve dans *Une saison en enfer*, séquence « Adieu ».

▲ Retour au texte

5. Le mot se trouve sur une page du brouillon d'*Une saison en enfer*, publié pour la première fois par Paterne Berrichon dans *La Nouvelle Revue française* du 1er août 1914.

▲ Retour au texte

6. Les *Illuminations* paraissent dans la revue *La Vogue*, en mai-juin 1886, nos 6, 7, 8 et 9 ; *Une saison en enfer*, même lieu de publication, nos 8 à 10 (septembre 1886).

▲ Retour au texte

7. Lettre de Laurent de Gavoty, 17 juillet 1890, voir p. 321.

▲ Retour au texte

8. *Reliquaire*. *Poésies*, préface de Rodolphe Darzens, L. Genonceaux éditeur, novembre 1891, tiré à 550 exemplaires. Sur la demande de Darzens lui-même, le volume fut retiré du commerce. Darzens avait eu communication par Paul Demeny des lettres de Rimbaud du 15 mai et du 18 juin 1871. Il n'avait donné dans son édition que les poèmes qu'elles contenaient et quelques fragments du texte qui les présentait.

▲ Retour au texte

9. Paterne Berrichon (1853-1921), après un passé d'anarchiste, avait publié dans *La Revue blanche* du 15 février 1896 un « Verlaine héroïque ». Admirateur de Rimbaud, il avait envisagé d'écrire une biographie de celui-ci et s'était adressé une première fois à Isabelle Rimbaud le 12 juillet 1896. Il l'épousa l'année suivante, le 1er juin. Voir Arthur Rimbaud, *Ébauches, suivies de la correspondance entre Isabelle Rimbaud et Paterne Berrichon*, éd. Marguerite-Yerta Méléra, Mercure de France, 1937.

▲ Retour au texte

10. Elle envoie alors à Jean Bourguignon, le dimanche 27 septembre 1896, une longue lettre (AR, AP-278 [43]) que, dans sa préface pour la réédition de la *Vie d'Arthur Rimbaud* de Bourguignon et Ch. Houin (Payot, 1991), Michel Drouin nomme « le grimoire ».

▲ Retour au texte

11. Dès le jeudi 31 décembre 1896, Isabelle confie d'autres lettres complémentaires à Paterne Berrichon.

▲ Retour au texte

12. *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud. Égypte, Arabie, Éthiopie*, Paris, Mercure de France, 1899. Bardey refusera la proposition que lui avait faite Berrichon de préfacer ces lettres. D'accord pour la faire le 4 janvier 1898, il se ravise ensuite le 20 janvier (voir Rimbaud, *Correspondance posthume, 1891-1900*, présentation et notes de Jean-Jacques Lefrère, Fayard, 2010, p. 745-746).

▲ Retour au texte

13. Dès le 15 décembre 1891, Ernest Delahaye avait donné aux *Entretiens politiques et littéraires* des notes à propos de Rimbaud signées « M. D… », et Georges Izambard avait présenté dans *L'Écho de Paris* du 26 décembre la lettre que Rimbaud lui avait envoyée le 13 mai 1871. Les hostilités sont franchement déclarées par Izambard le 26 décembre 1910 dans son article du *Mercure de France* « Arthur Rimbaud rhétoricien » : « Il a paru dans le *Mercure* du 1er novembre une étude qui constitue un sabotage en règle d'Arthur Rimbaud, poète, par son beau-frère posthume, M. Paterne Berrichon. » Plus tard encore, à la suite de Marcel Coulon, il parlera des « lettres truquées d'Arthur Rimbaud », *La Revue méditerranéenne*, avril 1929.

▲ Retour au texte

14. Marcel Coulon, « Les vraies lettres du Rimbaud arabo-éthiopien », *Mercure de France*, 15 mars 1929. En ce qui concerne André Suarès, voir ici même p. 394-395 la lettre d'Isabelle du 28 octobre 1891. J.H. Saintmont (pseudonyme d'Emmanuel Peillet) a fait une remarquable intervention au sujet de la lettre de Rimbaud du 22 septembre 1880 dans le nº 17-18 (20 octobre 1954) des *Cahiers du collège de pataphysique*.

▲ Retour au texte

15. « C'est impardonnable à la fois et bénin ; car les retouches fallacieuses qu'elle apporte en tapinois aux lettres de son frère ne concernent sottement que ce que nous appellerons son standing », Henri Guillemin, *À vrai dire*, Gallimard, 1956, p. 204.

▲ Retour au texte

16. « En fait de biographie, je n'admets qu'un thème : c'est le mien ; je réfute tous les autres comme mensongers et offensants », 3 janvier 1892, lettre d'Isabelle Rimbaud à Léon Pierquin (citée partiellement par Marguerite-Yerta Méléra dans le *Mercure de France* du 1er avril 1930).

▲ Retour au texte

17. « Poète, prophète, visionnaire, dieu : la progression est logique, nous allions dire naturelle », Paterne Berrichon, *Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, Paris, Mercure de France, 1897.

▲ Retour au texte

18. L'expression, assez bien choisie, revient à Ernest Delahaye, dans *RAEM*.

▲ Retour au texte

19. « Maintenant je m'encrapule le plus possible », lettre du 13 mai 1871 à Izambard, voir p. 61.

▲ Retour au texte

20. Lettre à Ernest Delahaye de juin 1872, voir p. 104.

▲ Retour au texte

21. Lettre à Ernest Delahaye de mai 1873, voir p. 106.

▲ Retour au texte

22. Lettre à Ernest Delahaye du 14 octobre 1875, voir p. 125.

▲ Retour au texte

23. Voir le texte « Rêve » donné par André Breton dans son *Anthologie de l'humour noir*, Éditions du Sagittaire, 1940, distribuée seulement après la guerre, et ce qui en est dit dans la préface générale du livre intitulée « Paratonnerre ». Voir aussi l'analyse de Mario Richter dans son livre *Les Deux Cimes de Rimbaud* (« Dévotion » et « Rêve »), Genève et Paris, Slatkine, 1986.

▲ Retour au texte

24. *Œuvres complètes*, éd. A. Guyaux, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009. La première partie, « Œuvres et lettres, 1868-1875 », se termine sur cette lettre (p. 378), suivie par celle de Verlaine à Rimbaud du dimanche 12 décembre 1875. Après quoi vient une deuxième partie, « Vie et documents ».

▲ Retour au texte

25. Une lettre à Ernest Delahaye (qu'il prénomme Alfred !) a été envoyée dans une lettre à sa famille, chargée de la transmettre au principal intéressé (lettre du 18 janvier 1882, voir p. 175).

▲ Retour au texte

26. Yves Bonnefoy, *Rimbaud par lui-même*, Seuil, 1961.

▲ Retour au texte

27. Lettre à Paul Demeny du 10 juin 1871, voir p. 81.

▲ Retour au texte

28. Voir André Tian, « À propos de Rimbaud », *Mercure de France*, 1er octobre 1954.

▲ Retour au texte

29. Lettre du 17 novembre 1878, voir p. 133.

▲ Retour au texte

30. Lettre aux siens du 6 mai 1883, voir p. 201.

▲ Retour au texte

31. En réalité, Darzens ne citait que les poèmes contenus dans les lettres et quelques phrases de celles-là.

▲ Retour au texte

32. Georges Izambard, « Arthur Rimbaud pendant la Commune. Une lettre inédite de lui – le voyant », *La Revue européenne*, octobre 1928.

▲ Retour au texte

33. Ce qui allait être sa préface aux *Œuvres* de Rimbaud, sous-titrées « Vers et proses » (*Mercure de France*, 1912), avait d'abord été publié dans la livraison d'octobre de *La Nouvelle Revue française*, avant trois lettres de Rimbaud présentées par Paterne Berrichon.

▲ Retour au texte

34. Le nº 2 du *Grand Jeu* publie la lettre à Izambard du 12 juillet 1871 et des articles de Roger Vailland, Roger Gilbert-Lecomte, René Daumal et André Rolland de Renéville. Quelques mois plus tard, Rolland de Renéville publie son *Rimbaud le Voyant* aux Éditions du Sans-Pareil (nombreuses rééditions depuis, notamment celle établie par Patrick Kremer, Le Grand Souffle Éditions, 2004).

▲ Retour au texte

35. Expression empruntée au « Tombeau d'Edgar Poe » de Stéphane Mallarmé.

▲ Retour au texte

36. Lettre à sa famille du 18 janvier 1882 (voir p. 173) et lettre jointe pour Delahaye (voir p. 175).

▲ Retour au texte

37. Voir d'Alfred Bardey, *Barr-Adjam, souvenirs d'Afrique orientale*, 1880-1887, Forcalquier, CNRS, 1981, nouv. éd. avec une préface de C. Jeancolas, L'Archange Minotaure, 2010. On lira aussi le nº 1519 *bis* du *Géographe* consacré à « Arthur Rimbaud géographe ? », colloque du 8 octobre 2004, et le livre de Giovanni Dotoli, *Rimbaud, l'Italie, les Italiens. Le géographe visionnaire*, Brindisi, Schena Editore, Presses de l'université de la Sorbonne, 2004.

▲ Retour au texte

38. Lettre du 19 mars 1883, voir p. 198.

▲ Retour au texte

39. La notice sur l'Ogadine, désormais à la médiathèque de Charleville-Mézières, a été adressée par Rimbaud à Bardey le 10 octobre 1883. Ce dernier l'envoya le 10 janvier 1884 à la Société de géographie de Paris.

▲ Retour au texte

40. Lettre non retrouvée, adressée le 26 août à la Société de géographie, comme le laisse supposer la réponse faite par Charles Maunoir le 4 octobre 1887. Voir BLJD, B-I-3 (1) 8164-67.

▲ Retour au texte

41. Lettre de Paul Bourde : voir l'extrait reproduit p. 289. Dans la même lettre, Bourde avait écrit à Rimbaud : « Je me fais fort de faire agréer au *Temps* [*Bourde en était l'un des collaborateurs*] des correspondances sur ces régions. […] Ce ne serait nullement une affaire pour vous, mais un lien par lequel vous vous attacheriez à la vie civilisée, une relation dont vous pourriez peut-être tirer un profit moral. On vous paierait cinquante centimes la ligne. »

▲ Retour au texte

42. Voir G. Dotoli, *Rimbaud, l'Italie, les Italiens*, *op. cit*. Orazio Antinori (1811-1882) ; Pietro Antonelli (1853-1901), auteur d'*Il mio ritorno dalle Scioa* (1884) ; Luigi Rebecchi-Brichetti (1855-1926), auteur de *Nell'Harar* (1896) ; Raffaele Alfieri (1840-1890) ; Antonio Cecchi, consul à Aden, auteur de *Da Zeila alle frontiere del Kaffa*, 1885-1887, et de *L'Abissinia settentrionale e la strade che vi conducono da Massaoua* (1887) ; Ugo Ferrandi (1852-1928), auteur des *Lettere dell'Harar* (1889) ; Augusto Franzoj (1850-1911), auteur d'*Aure africane* (1882) et de *Continente nero. Note di viaggio* (1885) ; Cesare Nerazzini (1849-1912) ; Ottorino Rosa (1853-1930), auteur de *L'Impero del Leone di Giuda. Note sull'Abissinia* (1913) ; Leopoldo Traversi (1856-1949), auteur de *Let-Marefia*, publication posthume à Milan en 1931 ; Pietro Sacconi (1840-1883), articles dans *L'Esploratore* ; Vincenzo Ragazzi (1856-1929), auteur du *Viaggio del Dott. V. Ragazzi, da Antoto ad Harar*, dans le *Bulletin de la Société italienne de géographie*, janvier 1888.

▲ Retour au texte

43. Citation de l'« Illumination » intitulée « Démocratie ».

▲ Retour au texte

44. Sur cette lettre, voir p. 394. Isabelle avait déjà fait le récit de cette conversion dans une lettre à Paterne Berrichon du 31 décembre 1896. « Il aurait voulu communier », note-t-elle. La même lettre cependant contient des renseignements rétrospectifs erronés comme celui-ci : « Arthur est arrivé à Roche le Vendredi saint 12 avril et n'est reparti que fin octobre. » Entre-temps avait eu lieu le drame de Bruxelles !

▲ Retour au texte

45. Voir le passage de la lettre de Rimbaud du 25 mai 1881 à sa famille : « heureusement que cette vie est la seule et que cela est évident, puisqu'on ne peut s'imaginer une autre vie avec un ennui plus grand que celle-ci ! »

▲ Retour au texte

46. « [Rimbaud] dont l'énergie totale se disperse prématurément en deux essors divergents [*comprendre le poète et l'explorateur*] », « Le Double Rimbaud », *Mercure de France*, 15 avril 1906.

▲ Retour au texte

47. Verlaine à son propos a parlé d'« une vie belle de logique et d'unité, comme son œuvre », dans « Arthur Rimbaud “1884” », *Les Hommes d'aujourd'hui*, nº 318, 1884.

▲ Retour au texte

48. C'est bien le mot qui s'impose, auquel Rimbaud a redonné une nouvelle force par ses poèmes « Les Sœurs de charité », « Conte » et « Génie ».

▲ Retour au texte

49. « Nous négligeons la seconde [*partie de sa vie*] où la marionnette a pris le dessus, où un assez lamentable polichinelle fait sonner à tout bout de champ sa ceinture d'or », *Anthologie de l'humour noir* (*op. cit.*).

▲ Retour au texte

50. Voir le texte « Après Rimbaud » dans *Faux Pas*, Gallimard, 1943. « Après Rimbaud, il y a encore Rimbaud, mais un Rimbaud qui doit “mourir à la peine”, qui ne peut plus parler que pour dire : “Quel ennui ! Quelle fatigue ! Quelle tristesse…”», et surtout « Le Sommeil de Rimbaud », dans *La Part du feu*, Gallimard, 1949, p. 15 : « nous trouvons que ce style sans élégance, avare, plat, a la même sécheresse extraordinaire que l'autre, mais sur le plan de la banalité ».

▲ Retour au texte

51. Alain Jouffroy, *Rimbaud nouveau*, avant-propos de Jean-Luc Steinmetz et préface d'Alain Borer, Monaco, Éditions du Rocher, 2002.

▲ Retour au texte

52. Gérard Macé, « Rimbaud “recently deserted” », repris dans *Ex Libris*, Gallimard, 1980.

▲ Retour au texte

53. Alain Borer, *Rimbaud en Abyssinie*, Seuil, 1984, et *Rimbaud d'Arabie*, Seuil, 1991.

▲ Retour au texte

54. Dans « Mauvais sang », *Une saison en enfer.*

▲ Retour au texte

1. À cette époque, Rimbaud n'avait pas encore seize ans.

▲ Retour au texte

2. L'éditeur du groupe des Parnassiens, 47, passage Choiseul, à Paris.

▲ Retour au texte

3. La deuxième vague du mouvement romantique français s'était manifestée après la révolution de Juillet 1830. On y comptait Sainte-Beuve, Gautier, Nerval, qui parfois s'étaient réclamés de l'héritage des poètes de la Renaissance, notamment de Ronsard et de Du Bellay.

▲ Retour au texte

4. « Moi aussi », en italien. Citation incomplète de l'exclamation du Corrège devant un tableau de Raphaël : *Anch'io son' pittore* (« Moi aussi je suis peintre »), devenue proverbiale.

▲ Retour au texte

5. Dans le « cahier de Douai » confié à Paul Demeny, ces quatrains portaient le titre « Sensation ».

▲ Retour au texte

6. Poème inspiré par le personnage d'Ophelia dans *Hamlet* de Shakespeare (voir notamment IV, 7), déjà évoqué par Théodore de Banville dans « À Henry Murger ».

▲ Retour au texte

7. Hamlet.

▲ Retour au texte

8. Poème inspiré par « Le Satyre » de Victor Hugo (dans *La Légende des siècles*) et « L'Exil des dieux » de Banville (dans *Les Exilés*, 1866). Dans le « cahier de Douai », le nouveau titre en est « Soleil et chair ».

▲ Retour au texte

9. Déesse du ciel chez les peuples sémitiques. Rimbaud la confond avec Vénus, suivant en cela Musset dans son poème *Rolla* (« Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère »).

▲ Retour au texte

10. « Kallypige » (il faut écrire « Kallipyge »), autrement dit « aux belles fesses » ; l'épithète de type homérique qualifiait une statue d'Aphrodite trouvée dans la Maison dorée de Néron, à Rome.

▲ Retour au texte

11. Ariane, fille de Minos, permit à Thésée, le héros grec, de sortir du labyrinthe de Crète où il avait été enfermé. Elle fut ensuite abandonnée par lui sur l'île de Naxos où elle se donna la mort.

▲ Retour au texte

12. Europe avait été enlevée par Zeus métamorphosé en taureau.

▲ Retour au texte

13. Léda avait été séduite par Zeus métamorphosé en cygne.

▲ Retour au texte

14. Séléné, autrement dit la Lune dans la mythologie grecque, avait séduit le chasseur Endymion et s'était unie à lui dans un rayon.

▲ Retour au texte

15. *Le Parnasse contemporain* présentait une anthologie permanente des poètes français contemporains. Une première série avait été publiée par Lemerre en 1866. Depuis 1869, il paraissait sous la forme de fascicules mensuels que Lemerre devait regrouper ensuite. Le second *Parnasse contemporain*, qui ne paraîtra en volume qu'en 1871, ne contiendra pas de poème de Rimbaud.

▲ Retour au texte

1. Un spadassin est un tueur à gages. Rimbaud se moque ainsi des va-t-en-guerre cocardiers de la bourgeoisie, dignes de M. Prudhomme, personnage de l'écrivain et caricaturiste Henri Monnier, faisant étal de ses idées conventionnelles et médiocres.

▲ Retour au texte

2. Fusil de guerre en usage à l'époque.

▲ Retour au texte

3. Album illustré, dit keepsake, publié par Pierre-Jules Hetzel en 1845 (rééd. en 1868-1869) et regroupant des textes d'écrivains célèbres. Il était illustré de dessins du caricaturiste Grandville (1803-1847) dont Rimbaud n'estimait guère la fantaisie (voir p. 87).

▲ Retour au texte

4. Gabriel Ferry avait écrit *Costal l'Indien*, roman d'aventures se passant au Mexique. Amédée Achard était l'auteur de *La Robe de Nessus* (1855, nouvelle éd. 1868).

▲ Retour au texte

5. Recueil de Paul Demeny publié en 1870 à Paris, à la Librairie artistique.

▲ Retour au texte

6. Louisa Siefert (1845-1877) avait écrit *Rayons perdus* (1868) et *L'Année républicaine* (1869). Elle avait collaboré au second *Parnasse contemporain* (7e livraison, mars 1870).

▲ Retour au texte

7. Adjectif signifiant « non mariée » et qualifiant Antigone dans la tragédie de Sophocle. Rimbaud se bornait à citer une remarque faite dans la préface des *Rayons perdus* où Charles Asselineau comparait certains vers du poème « Marguerite » à la « plainte d'Antigone allant au supplice ».

▲ Retour au texte

8. *Fêtes galantes* avait paru chez Lemerre en 1869.

▲ Retour au texte

9. Rimbaud cite un vers du poème « Sous la grotte », où, contrairement aux règles prosodiques, l'hémistiche se trouve au milieu d'un mot.

▲ Retour au texte

10. *La Bonne Chanson* venait de paraître chez Lemerre, portant un achevé d'imprimer en date du 12 juin 1870.

▲ Retour au texte

11. Ces deux feuillets recto-verso avaient été envoyés en même temps que la lettre, comme le prouvent les pliures du manuscrit. Dans le « cahier de Douai », le texte figure sous le titre de « Les reparties de Nina ».

▲ Retour au texte

12. Il manque une syllabe à ce vers, qui aurait dû en compter huit.

▲ Retour au texte

13. La version du « cahier de Douai » donne en caractères gras « Au Noisetier », comme s'il s'agissait du titre de l'andante.

▲ Retour au texte

14. La version du « cahier de Douai » porte en caractères gras « Mais le bureau ? », « bureau » pouvant signifier le lieu de travail ou le chef de bureau sous la direction duquel travaille Nina.

▲ Retour au texte

1. Prison située à l'angle de la rue de Lyon et du boulevard Mazas, actuel boulevard Diderot. Elle fut détruite en 1898.

▲ Retour au texte

2. Georges Izambard se trouvait alors en famille chez ses tantes Gindre à Douai. La partie du feuillet suivant « avec » s'est déchirée quand fut ouverte la lettre.

▲ Retour au texte

1. Le 7 octobre 1870, Rimbaud avait fait une nouvelle fugue qui l'avait mené jusqu'à Bruxelles. Puis il s'était replié de nouveau à Douai, chez les demoiselles Gindre, tantes de son professeur Izambard. Il avait vu là-bas ce dernier et Demeny. Sur intervention de sa mère et de la police, il devait revenir à Charleville.

▲ Retour au texte

1. Léon Deverrière était professeur de rhétorique à l'institution Rossat, devenue institution Barbadaux. Il était venu passer ses vacances à Douai, invité par Izambard, et y avait vu Rimbaud.

▲ Retour au texte

2. Néologisme : comportement des francs-tireurs, corps de volontaires ou corps francs, à côté de la garde nationale officielle.

▲ Retour au texte

3. Autrement dit, démangeaison irrésistible, tentation d'imbécillité ou de comportement absurde.

▲ Retour au texte

1. Journal républicain fondé en novembre 1870 par Émile Jacoby, photographe à Charleville. Il souhaitait s'opposer au conservateur *Courrier des Ardennes*.

▲ Retour au texte

2. Allusion à un poème des *Contemplations* de Victor Hugo « Ce que dit la bouche d'ombre ». Rimbaud désigne ainsi sa mère.

▲ Retour au texte

3. Demeny s'était marié le 23 mars 1871. Rimbaud écrira bientôt un poème intitulé « Les Sœurs de charité ».

▲ Retour au texte

4. Citation fantaisiste. L'ancien « sapients », qui signifie « sages », renvoie à la *Sapience*, autre terme pour désigner le livre biblique de l'Ecclésiaste.

▲ Retour au texte

5. En réalité, Rimbaud recopie une annonce de recueils patriotiques à 50 centimes le volume devant paraître chez A. Lemerre. Elle avait été publiée dans *La République à outrance* (numéro de février), dirigée par Félix Régamey, que Verlaine et Rimbaud fréquenteront à Londres. Se trompant parfois, Rimbaud attribue par exemple à André Theuriet *L'Invasion*, alors qu'elle revenait à Frédéric Damet. « Franck » s'écrit « Frank ». Il a ajouté le livre de Jules Claretie, *Paris assiégé, 1870-1871*.

▲ Retour au texte

6. *Le Fer rouge*, recueil de poèmes, avait été publié à Bruxelles par Poulet-Malassis.

▲ Retour au texte

7. *Sic*. La Librairie artistique avait publié *Les Glaneuses* de Demeny. Eugène Vermersch, communard qui se réfugiera à Londres, collaborait au *Cri du peuple*.

▲ Retour au texte

8. Le célèbre critique Francisque Sarcey avait publié son livre *Le Siège de Paris* en février 1871.

▲ Retour au texte

9. Autant de noms de caricaturistes politiques : Adrien Marie (1848-1891), collaborateur de *L'Univers illustré* et de *L'Éclipse*, avait illustré le livre d'Alexandre Lamothe *Les Faucheurs de la mort* (1868) ; Draner (1833-1926), anagramme de Renard, avait fait des albums inspirés par la guerre, notamment *Paris assiégé* (1870) ; Faustin Betbeder (1847-1914), dit Faustin, était l'auteur d'une célèbre caricature de Napoléon III, « L'habit ne fait pas le moine ».

▲ Retour au texte

10. *Le Mot d'ordre*, dirigé par Henri Rochefort, paraîtra du 1er février au 10 mai 1871.

▲ Retour au texte

11. *Le Cri du peuple* (22 février-22 mai 1871) était dirigé par Jules Vallès. Rimbaud et Verlaine retrouveront Eugène Vermersch – dont Rimbaud écorche le nom – à Londres. Il dirigeait *Le Père Duchêne* (6 mars-22 mai 1871) et tenait une chronique dans *Le Cri du peuple* : « Feuillets rouges ».

▲ Retour au texte

1. Les lignes qui suivent reproduisent un passage des souvenirs d'Ernest Delahaye citant fragmentairement une lettre que lui avait envoyée Rimbaud. Citations recueillies par Louis Pierquin et données par Jean-Marie Carré dans « Les souvenirs d'un ami de Rimbaud », *Mercure de France*, 1er mai 1927.

▲ Retour au texte

2. Autrement dit Psyché, l'âme en grec, personnage mythologique dont s'éprit Éros, fils de Vénus. Le « Conte d'Amour et Psyché », inclus dans les *Métamorphoses* d'Apulée, est resté célèbre.

▲ Retour au texte

1. Petite bouteille de vin. « Fillettes » en ce sens est plus utilisé. Rimbaud souhaite aussi entretenir l'équivoque avec le mot « fille » désignant une prostituée.

▲ Retour au texte

2. « La mère se tient douloureuse, pendant que le Fils est suspendu [sur la croix] ». Cette phrase latine contracte certains vers du *Stabat mater*, fameuse prose d'église.

▲ Retour au texte

3. À l'époque, le mot a un sens proche déjà de celui que Rimbaud personnellement lui donne. On le relève dès 1833 dans le *Louis Lambert* de Balzac où Mme de Staël considère Lambert comme un « vrai voyant » (souligné dans le texte). Il apparaît dans le poème « Stella » des *Châtiments* (1853) de Victor Hugo, dans le « Quaïn » de Leconte de Lisle (*Le Parnasse contemporain* de 1869), et surtout dans la préface donnée par Théophile Gautier en tête du premier volume des *Œuvres complètes* de Baudelaire (Michel Lévy, 1868).

▲ Retour au texte

4. Comme on dirait « Pied de nez aux inconscients ! ».

▲ Retour au texte

5. Le verbe « ergoter » semble renvoyer au *Cogito, ergo sum* (« Je pense, donc je suis ») de Descartes, annoncé dans la lettre par le « Je pense » quelques lignes plus haut.

▲ Retour au texte

6. Plusieurs critiques ont pensé, non sans raison, qu'un tel poème reflétait la situation honteuse qu'aurait connue Rimbaud, chéri puis violé par certains communards pris de boisson, à la caserne de Babylone, en mai 1871, peu avant la Semaine sanglante.

▲ Retour au texte

7. Adjectif calqué sur le grec « au phallus dressé ».

▲ Retour au texte

8. « Pioupiesques » est un pseudo-néologisme venant de « pioupiou », nom courant donné aux fantassins de l'armée française.

▲ Retour au texte

9. Mot ancien pour dire « le soir » (du latin *vesper*).

▲ Retour au texte

10. Abracadabra était une ancienne formule magique. L'adjectif formé par Rimbaud prend ici valeur d'intensif.

▲ Retour au texte

1. Poème inspiré par la situation politique en mai 1871. La Commune de Paris existait depuis le 18 mars 1871. Les membres du gouvernement retirés à Versailles (on les nommait pour cette raison les Versaillais ou les Ruraux) décidèrent en mai, aidés en cela par les occupants prussiens, d'intervenir pour mettre fin à ce pouvoir illégitime. Ce fut la Semaine sanglante du 21 au 28 mai. Pour la forme, le poème de Rimbaud s'inspire du *Chant de guerre circassien* de François Coppée, quatrains d'octosyllabes en rimes croisées publiés dans ses *Premières Poésies*, A. Lemerre, 1869, p. 69-71.

▲ Retour au texte

2. Adolphe Thiers était le chef du pouvoir exécutif. Ernest Picard, nommé ministre de l'Intérieur le 19 février 1871, avait traité la capitulation.

▲ Retour au texte

3. Les amours mythologiques ainsi représentés dans les décorations en stuc de l'époque.

▲ Retour au texte

4. Euphémisme pour signifier les bombes que lançaient les Versaillais sur la banlieue rouge de Paris.

▲ Retour au texte

5. Cet instrument faisait partie de l'ancienne artillerie.

▲ Retour au texte

6. Rimbaud rappelle en l'abrégeant l'un des vers de la chanson enfantine « Le Petit Navire ».

▲ Retour au texte

7. Soit, la lueur des obus qui éclatent. Les cabochons sont des pierres précieuses polies, mais non taillées.

▲ Retour au texte

8. On entend un double jeu de mots : Éros / héros / zéros.

▲ Retour au texte

9. L'héliotrope est une fleur au parfum particulièrement capiteux.

▲ Retour au texte

10. Le peintre Jean-Baptiste Corot était célèbre pour ses paysages. À sa peinture à l'huile les Versaillais font succéder la peinture au pétrole.

▲ Retour au texte

11. « Tropes » peut avoir plusieurs sens. Ou il désigne des troupes (ancienne orthographe du mot), ou il signifie des tours de langue particuliers, des figures de style.

▲ Retour au texte

12. On entend ici le « Grand Turc », renvoyant au « Chant de guerre circassien » de François Coppée dont Rimbaud s'est inspiré.

▲ Retour au texte

13. Jules Favre, ministre des Affaires étrangères du Second Empire, avait négocié la capitulation. À cette occasion, il avait fait étalage de sa tristesse. *Le Cri du peuple* de Jules Vallès avait alors parlé de ses larmes de crocodile. Un « cillement aqueduc » amène l'eau des larmes.

▲ Retour au texte

14. Ennius, ancien poète latin, auteur d'*Annales*. – Théroldus, autrement dit Turold, passe pour avoir écrit *La Chanson de Roland*. – Casimir Delavigne (1793-1843), poète peu apprécié des romantiques, était renommé pour ses *Messéniennes* et ses *Vêpres siciliennes*.

▲ Retour au texte

15. Les seconds romantiques qualifiaient ainsi Racine, par bravade.

▲ Retour au texte

16. Rimbaud ne pense sans doute pas au « premier venu », mais à Caton l'Ancien, homme politique romain, auteur d'*Origines* dont ne restent plus que des fragments.

▲ Retour au texte

17. Les Jeunes-France représentaient une tendance extrême du romantisme de 1830. On comptait dans leur nombre Gautier, Borel, Nerval. Gautier lui-même raillera cette tendance dans ses *Jeunes-France, romans goguenards* (1833).

▲ Retour au texte

18. Ce mot fait référence au roman *L'homme qui rit* (1869), deuxième chapitre préliminaire, où Hugo explique que ce vocable espagnol composé signifie les « achète-petits » et qu'il désigne des individus se livrant au commerce d'enfants volés dont ils ont fait des monstres.

▲ Retour au texte

19. Voir note 1, p. 62.

▲ Retour au texte

20. Rimbaud pense au dernier vers du « Voyage » de Baudelaire : « Au fond de l'Inconnu pour trouver du *nouveau*. »

▲ Retour au texte

21. L'hydrolat est un liquide obtenu en distillant de l'eau sur des substances aromatiques. Rimbaud veut dire la pluie.

▲ Retour au texte

22. Des chaussures en caoutchouc.

▲ Retour au texte

23. Néologisme. Il suppose un verbe « pialer » argotique et une suffixation en *-at*, du type « crachat » sur « cracher », « pissat » sur « pisser », etc. Les pialats seraient des gouttes ou des larmes.

▲ Retour au texte

24. Parties de botte qui recouvrent le genou.

▲ Retour au texte

25. Sorte de brillantine.

▲ Retour au texte

26. Ardennisme ? Les chutes de tissu récupérées lors de la coupe d'un vêtement, puis des loques, des chiffons.

▲ Retour au texte

27. Régionalisme : épaules de mouton.

▲ Retour au texte

28. Pas plus que « Les Veilleurs », particulièrement admiré de Verlaine, on n'a retrouvé ces deux poèmes uniquement mentionnés ici.

▲ Retour au texte

29. Prométhée, le Titan de la mythologie gréco-latine, avait dérobé le feu aux dieux du ciel, pour le donner aux hommes.

▲ Retour au texte

30. *Les Misérables*, roman peu apprécié de Baudelaire, avait été publié en 1862.

▲ Retour au texte

31. Pièce quinzième du livre VI des *Châtiments* (1853) de Victor Hugo (« Je suis la Poésie ardente… »).

▲ Retour au texte

32. Louis Belmontet (1799-1879) avait composé des poèmes de tous genres, notamment des dithyrambes. Le « Belmontet » signifie une suite d'alexandrins bavards et sans intérêt. – Les termes « Jéhovahs » et « colonnes » stigmatisent la mauvaise emphase hugolienne célébrant le Dieu de la Bible ou Napoléon (« Ode à la Colonne »). Lamennais était l'auteur de *Paroles d'un croyant* (1833), exemple même du christianisme progressiste de l'époque.

▲ Retour au texte

33. « Contes » peut désigner soit le recueil en vers de Musset *Contes d'Espagne et d'Italie*, soit ses nouvelles. Les « proverbes » renvoient à une partie de son théâtre comme *Il ne faut jurer de rien*.

▲ Retour au texte

34. Musset était l'objet de critiques constantes de la part des Parnassiens. Baudelaire l'avait déjà nommé « le maître des gandins », et Ducasse, dans ses *Poésies* de 1870, « le Gandin-sans-Chemise-Intellectuelle ». « Rolla » et « Namouna » rappellent des titres de ses œuvres, ainsi que « la Coupe » (*La Coupe et les lèvres*).

▲ Retour au texte

35. Hippolyte Taine, né en 1828 à Vouziers, face à Roche où se trouvait la ferme de Mme Rimbaud, avait écrit un *Essai sur La Fontaine et ses fables*. On remarquera comment Rimbaud orthographie La Fontaine, en le réduisant ainsi à un nom commun.

▲ Retour au texte

36. La peinture à l'émail pratiquée sous le Second Empire, notamment par Michel Bouquet, donnait lieu à des représentations mièvres et dépourvues de la moindre originalité.

▲ Retour au texte

37. « Rollaque » est un néologisme forgé par Rimbaud à partir du *Rolla* de Musset. Dans sa nouvelle *Un cœur sous une soutane. Intimités d'un jeune séminariste*, il avait montré, en s'en moquant, un jeune homme émule de ce genre de poésie.

▲ Retour au texte

38. Autre néologisme forgé sans doute sur « se panader », qui familièrement veut dire « se pavaner », « poser avec orgueil ou vanité ».

▲ Retour au texte

39. Malgré son admiration, Rimbaud formule un jugement restrictif. Il ne connaissait pas, à ce moment-là, les *Petits Poèmes en prose*, informes, il est vrai, mais assurément nouveaux.

▲ Retour au texte

40. D'après Yann Mortelette, Rimbaud s'est surtout servi, pour établir cette liste, de la quatrième de couverture de la 5e livraison du *Parnasse contemporain* de 1870 (qui s'interrompra après la 10e livraison). Catulle Mendès (1841-1909) avait fondé la *Revue fantaisiste* (1861) puis, avec Ricard, *Le Parnasse contemporain*. Au nombre des talents, Rimbaud compte Sully Prudhomme dont il s'était déjà inspiré et qui avait écrit *Les Solitudes* (1869), François Coppée (1838-1912), auteur de *Premières Poésies* et d'une pièce en un acte, *Le Passant*, et Léon Dierx (1838-1912), qui avait donné *Les Lèvres closes* (1867). Au sujet des autres auteurs évoqués ici, pour la plupart oubliés, voir Rimbaud, *Œuvres complètes*, éd. J.-L. Steinmetz, GF-Flammarion, 2011, p. 315, note 22.

▲ Retour au texte

41. Le nom de Milotus pourrait renvoyer au patronyme d'un ami de Rimbaud, Ernest Millot, qui comptait un prêtre dans sa famille. « Calotus » remplacera ce nom dans l'édition Vanier des *Poésies complètes* en 1895.

▲ Retour au texte

42. Ardennisme : ébloui, pris de vertige. Le mot s'emploie pour les moutons pris du tournis.

▲ Retour au texte

43. Un champignon.

▲ Retour au texte

1. Le livre du travail scolaire ou le Livre par excellence, la Bible, nommée plus bas.

▲ Retour au texte

2. Ardennisme ; voir note 3, p. 74.

▲ Retour au texte

3. L'excrément.

▲ Retour au texte

4. Ou bien elle obtenait du fils un regard qui lui mentait ou elle-même avait effectivement ce regard.

▲ Retour au texte

5. Toile de coton peinte ou imprimée. Le mot, indiquant une matière, aurait dû être au singulier.

▲ Retour au texte

6. Le mot « ciels » ainsi utilisé (et non pas « cieux ») désigne divers états ou aspects du ciel, surtout dans le vocabulaire des peintres.

▲ Retour au texte

7. Ce pluriel ainsi écrit n'a pas lieu d'être, d'autant moins que Rimbaud l'écrira correctement dans son « Bateau ivre », v. 85 : « archipels sidéraux ».

▲ Retour au texte

8. Ardennisme : ornements d'or ou dorés.

▲ Retour au texte

9. En état d'ivresse. Ce vers ne comporte que dix syllabes. Rimbaud a sans doute oublié un ou deux mots en recopiant son poème.

▲ Retour au texte

10. La fringale désigne une faim dévorante. Rimbaud transforme l'expression « dévorant des yeux » en « fringalant du nez », puisqu'il parle d'aveugles.

▲ Retour au texte

11. Ce sont les représentations sempiternelles qui hantent la belle poésie. Les petits amours potelés, les cœurs qui s'envolent et le mythologique promontoire de Leucade, cap où, selon la légende, Saphô, désespérée d'amour, s'était précipitée dans la mer.

▲ Retour au texte

12. La disposition de ces mots sur la feuille laisse entendre qu'il s'agit de vers, donc d'une citation, non localisée du reste.

▲ Retour au texte

13. Voir note 1, p. 57.

▲ Retour au texte

1. Les nobles, en Russie. Izambard n'avait pas donné suite à une proposition qui lui avait été faite pour être précepteur à Saint-Pétersbourg (voir Izambard, *Rimbaud tel que je l'ai connu*, Mercure de France, p. 169).

▲ Retour au texte

2. La colonne Vendôme (en bronze, comme les pièces de monnaie) avait été renversée par décret de la Commune de Paris. Rimbaud se montre averti de cette destruction.

▲ Retour au texte

3. *Florise* : comédie qui avait été représentée en février-mars 1870 et publiée chez Lemerre. *Les Exilés*, donnés chez le même éditeur, remontaient à 1867.

▲ Retour au texte

4. Cette œuvre de Louis Veuillot avait été publiée en 1869 chez Palmé.

▲ Retour au texte

5. *Les Nuits persanes*, recueil poétique d'Armand Renaud (déjà nommé dans la lettre du 15 mai 1871 à Demeny), avaient paru en 1870.

▲ Retour au texte

6. Armand de Pontmartin (1811-1890), auteur de romans, mais surtout critique littéraire, célèbre pour ses *Causeries du samedi*, publiées en nombreux volumes.

▲ Retour au texte

7. Extraordinaires, monstrueux (du latin *portentosus*).

▲ Retour au texte

1. Ce poème, dont le titre fait écho à « Ce que dit la bouche d'ombre » (célèbre poème des *Contemplations* de Hugo), fut presque toujours interprété comme une parodie de l'écriture de Banville. Cependant, le talent de celui-ci ne se réduisait pas à la composition des poésies parnassiennes que Rimbaud avait peu ou prou démarquées l'année précédente dans « *Credo in unam* ». Banville appréciait aussi la parodie, comme en témoignent ses *Odes funambulesques* et la suite qu'il leur donna en 1869. En ce mois d'août 1871, Rimbaud tient à présenter à son correspondant non pas des textes que celui-ci pourrait trouver inacceptables, mais des essais d'une nouvelle manière que Banville (un certain Banville, du moins) serait à même de comprendre. Ce poème est un véritable art poétique par le dénigrement, une lecture railleuse de la poésie contemporaine, un exemple d'« antilyrisme panique », pour reprendre une heureuse expression d'Yves Bonnefoy (*Rimbaud par lui-même*, Seuil, 1961, p. 55).
On notera que Rimbaud utilise à l'occasion dans ce texte quelques éléments d'un poème satirique naguère écrit par le communard Eugène Vermersch, *Théodore de Banville, glorieux pantoum* (repris dans *La Lanterne en vers de Bohême*, Imprimerie parisienne, 1868, illustrations par Félix Régamey, p. 27-30).

▲ Retour au texte

2. La poésie parnassienne abusait des fleurs et notamment des lys. Le mot « clystère » (qui reprend « lys » phoniquement) désigne un instrument pour donner une purge – inconvenance majeure ici.

▲ Retour au texte

3. Fécule alimentaire tirée de certains palmiers. Mais on entend également le mot « sagouin ».

▲ Retour au texte

4. Chants d'église en latin et rimés.

▲ Retour au texte

5. Élu à l'Assemblée nationale en 1871, M. de Kerdrel représentait la tendance légitimiste. On comprend qu'il se réclamât de la fleur de lys royaliste.

▲ Retour au texte

6. Rimbaud pense-t-il aux sonnets consacrés aux fleurs que rime Lucien de Rubempré, le héros d'*Illusions perdues*, roman de Balzac ?

▲ Retour au texte

7. L'œillet et l'amarante récompensaient les lauréats des Jeux floraux de Toulouse qui, durant la période romantique, ambitionnaient de reprendre la tradition des concours poétiques du Moyen Âge.

▲ Retour au texte

8. Le myosotis n'est pas « immonde », mais ce mot, venu du grec, signifie littéralement « oreille de souris ».

▲ Retour au texte

9. Les mots « lilas » et « violettes » relèvent encore des lieux communs de la poésie amoureuse. Banville n'en avait pas été avare dans ses *Cariatides*.

▲ Retour au texte

10. L'octave est un mot du vocabulaire musical. En poésie, il désigne aussi une strophe de huit vers. Il est possible également que Rimbaud pense ici au vers de huit pieds (octosyllabes) qu'il utilise pour son poème.

▲ Retour au texte

11. Banville, dans « Méditation poétique et littéraire » (*Odes funambulesques*), s'était servi de la même rime « Photographe »/ « bouchons de carafe ».

▲ Retour au texte

12. Fleurs exotiques que les Parnassiens nommaient souvent dans leurs poèmes.

▲ Retour au texte

13. Rimbaud recherche la cacophonie. L'açoka est une plante exotique. *Le Hanneton*, du 12 août 1866, journal satirique, s'en était déjà moqué : « Trop d'açokas, Monsieur Mendès, trop, beaucoup trop. » Catulle Mendès dirigeait avec Banville *Le Parnasse contemporain*.

▲ Retour au texte

14. Le terme désignait alors une jeune femme de mœurs faciles (du nom du quartier, Notre-Dame-de-Lorette, où vivaient ce type de femmes célébré par Musset dans sa nouvelle *Mimi Pinson*).

▲ Retour au texte

15. Ornements en bordure des tapisseries murales.

▲ Retour au texte

16. Petites pâtisseries sèches.

▲ Retour au texte

17. Les Salons de peinture.

▲ Retour au texte

18. Grandville (1803-1847), célèbre dessinateur français qui avait composé entre autres un recueil de dessins, *Fleurs animées*. Rimbaud trouvait idiot ce genre de dessins fantaisistes (voir sa lettre du 25 août 1870, p. 47).

▲ Retour au texte

19. Les lisières étaient des bandes d'étoffe qui permettaient de contenir les premiers pas des jeunes enfants.

▲ Retour au texte

20. « Glucoses » est normalement du masculin.

▲ Retour au texte

21. Encore une référence à l'univers parnassien peuplé de divinités élémentaires comme le dieu Pan.

▲ Retour au texte

22. La chandelle est nommée parce que la matière dont elle est faite provient d'un animal utilitaire, la baleine.

▲ Retour au texte

23. S'adresse peut-être à Rimbaud lui-même, puisqu'il est question ensuite d'« Oises extravagantes ».

▲ Retour au texte

24. Les strophes de cette quatrième partie montrent bien que Rimbaud se livre à son imagination. Il ne décrit plus des fleurs réelles ni utilitaires, il en invente.

▲ Retour au texte

25. Un Velázquez fonda La Havane (La Habana). On songe évidemment aux fameux cigares de cette île.

▲ Retour au texte

26. Autrement dit, « couvre d'excréments » (le mot est ironiquement noble). La mer de Sorrente, qui s'étend face à Naples, était chère aux romantiques (Lamartine et sa Graziella) et aux Parnassiens. Dans sa « Ballade de ses regrets pour l'an 1830 » (*Le Parnasse contemporain*, 1869, p. 48), Banville avait écrit : « La brise en fleur nous venait de Sorrente. »

▲ Retour au texte

27. Médicaments contre la toux.

▲ Retour au texte

28. La garance fournissait la couleur (rouge) des pantalons de l'infanterie de l'armée française.

▲ Retour au texte

29. De la nature des pierres précieuses.

▲ Retour au texte

30. En 1830, le chimiste Halphen avait inventé cet alliage métallique (cuivre, fer, nickel, zinc) qui servait à faire des couverts de table auxquels il donnait l'apparence de l'argent.

▲ Retour au texte

31. Le grand Amour et les Indulgences évoquent la pensée du christianisme, ce qui entraîne au vers suivant la mention d'Ernest Renan, auteur d'une célèbre *Vie de Jésus* (1863).

▲ Retour au texte

32. Chat fantastique d'un roman de E.T.A. Hoffmann portant le même titre (1822).

▲ Retour au texte

33. Bâtons terminés par une pomme de pin et entourés de pampres que portaient Bacchus et son cortège.

▲ Retour au texte

34. *Dioptrique* : qui est en rapport avec la réfraction de la lumière selon les milieux traversés.

▲ Retour au texte

35. Ville natale de Renan, qui y vit le jour en 1823.

▲ Retour au texte

36. Capitale et port de la Guyane-Hollandaise.

▲ Retour au texte

37. Louis Figuier, remarquable vulgarisateur, avait publié aux éditions Hachette une *Histoire des plantes* (1865) où Rimbaud puisa peut-être quelques informations pour écrire son poème.

▲ Retour au texte

38. Volontairement comiques, les deux dernières strophes conseillent au lecteur de ne pas prendre au sérieux la poésie utilitaire que Rimbaud semblait recommander auparavant.

▲ Retour au texte

39. Ce double pseudonyme peut se décomposer ainsi : « Alcide », épithète traditionnelle pour qualifier Héraklès (ou Hercule) et qui signifie « le vaillant », et « bava », pour dire « cracha » (son encre). Autrement dit : le fort, le vaillant écrivit ce texte.

▲ Retour au texte

40. Ce personnage excentrique (1837-1881), receveur des contributions indirectes à Charleville, grand lecteur et musicien, eut une importance non négligeable sur le développement de la vie intellectuelle de Rimbaud. Ce fut lui qui communiqua à l'adolescent l'adresse de Verlaine qu'il avait connu à Fampoux, près d'Arras, lorsque lui-même travaillait dans cette localité. Voir aussi p. 96, note 3.

▲ Retour au texte

1. Choses de peu d'importance, « dont on se balance », comme dit l'argot.

▲ Retour au texte

2. Détrompe.

▲ Retour au texte

1. Cité par Mathilde Verlaine, ex-Mme Verlaine, *Mémoires de ma vie*, Flammarion, 1935, p. 179-180.

▲ Retour au texte

2. Héros du *Passant*, pièce en vers de François Coppée (1869) qui, à la scène 2 de l'acte unique, s'exprimait ainsi : « Je tiens si peu de place et veux si peu de choses. »
Ce fragment d'une autre lettre est cité par Verlaine dans ses « Notes nouvelles sur Rimbaud », *La Plume*, 16-30 novembre 1895.

▲ Retour au texte

1. Au cours de ce genre de maladie, le malade, disait-on, se croyait changé en loup et en manifestait le comportement. Le romantique frénétique Petrus Borel (1809-1859) s'en était fait une spécialité et avait publié en 1833 son volume *Champavert. Contes immoraux*, signé « Petrus Borel le lycanthrope ».

▲ Retour au texte

2. C'est Ernest Delahaye qui rapporte ces passages de lettres de Verlaine à Rimbaud pour donner réponse à ses premiers envois de poème (voir *RAEM*, p. 39-40, et *Souvenirs familiers*, Messein, 1925, p. 150-154).

▲ Retour au texte

3. Delahaye retient cette phrase de la lettre où Verlaine engage Rimbaud à venir à Paris (*RAEM*, p. 40, et *Souvenirs familiers*, p. 159).

▲ Retour au texte

1. Cité par Ernest Delahaye dans *RAEM*. Le « on » désigne évidemment, sous la plume de Verlaine, Mathilde sa femme (qui ici rapporte le propos). Dans ce contexte, « Charlotte » évoque Charlotte Corday, qui avait assassiné Marat.

▲ Retour au texte

1. Il est difficile de savoir quelles sont ces « prières ». Mais Rimbaud dans sa lettre à Verlaine, semblait les avoir distinguées de ses vers « mauvais ». La fin de la lettre de Verlaine assimile ces prières à une nouvelle forme d'écriture. S'agirait-il, en ce cas, de ce que l'on appelle « Vers nouveaux », autrement dit de poèmes en vers souvent assonancés écrits selon une forme neuve et dont Rimbaud parlera plus tard dans la partie « Alchimie du verbe » d'*Une saison en enfer* ?

▲ Retour au texte

2. Plus précisément, Paul-Auguste Bretagne, né à Vouziers le 21 mars 1837, commis principal de deuxième classe contrôlant la sucrerie du Petit-Bois à Charleville. Georges Izambard avait mis Rimbaud en relation avec lui. Bretagne, qui avait connu Verlaine à Fampoux, était resté en contact avec lui. L'adresse exacte était « rue Ravinelle », chez les parents de Bretagne, à Nancy.

▲ Retour au texte

1. Peut-être l'ariette que chante Ninette dans la scène 8 de l'acte II d'une comédie de Favart, *Le Caprice amoureux ou Ninette à la cour* (1755). Verlaine donnera deux vers de cette ariette pour épigraphe à la première de ses « Ariettes oubliées » (*Romances sans paroles*, 1874). Il publiera d'abord ce poème sous le titre « Romance sans paroles » dans *La Renaissance littéraire et artistique* du 18 mai 1872.

▲ Retour au texte

2. L'adresse de la mère de Verlaine.

▲ Retour au texte

3. Cette expression, présentée comme une citation, renverrait à la phrase d'Étienne Carjat traitant Rimbaud de « crapaud » lors d'une réunion où celui-ci avait violemment protesté contre un poème, « Sonnet de combat », lu par un assistant ou par Carjat lui-même. « L'ami des crapauds » : l'ami de celui que l'on a traité ainsi.

▲ Retour au texte

4. Bretagne, anticlérical notoire et qui se plaisait à faire des caricatures de prêtres, s'était attiré ce surnom.

▲ Retour au texte

5. Amusements, sujets provoquant des goguenardises.

▲ Retour au texte

6. Surnom donné à Louis Forain (1852-1931), jeune artiste ami de Verlaine qui deviendra l'un des caricaturistes les plus en vogue de sa génération, et un peintre estimé des milieux mondains.

▲ Retour au texte

7. La rue Campagne-Première, dans le quartier Montparnasse de Paris. « Campe » évoque un campement.

▲ Retour au texte

8. Lesbiennes, en argot.

▲ Retour au texte

9. Verlaine désigne l'un des frères Cros, le docteur Antoine Cros, qui dessinait aussi avec talent et avait composé le frontispice de l'*Album zutique*.

▲ Retour au texte

10. Mérat : voir p. 74. – Édouard Chanal, professeur de rhétorique au collège de Charleville. – Henri Perrin avait succédé à Izambard comme professeur de rhétorique en 1871. Il avait ensuite dirigé *Le Nord-Est*, journal républicain de Charleville. – Anatole Guérin dirigeait le journal *La Ligne droite*. – Laure Lepelletier était la sœur d'Edmond Lepelletier, grand ami de Verlaine. Rimbaud avait eu quelques contestations avec le couple.

▲ Retour au texte

11. Carjat n'était pas mort, mais Rimbaud avait voulu le blesser avec la canne-épée de Verlaine, lors d'un dîner des Vilains Bonshommes (2 mars 1872).

▲ Retour au texte

12. Du fond du cœur. L'expression la plus courante est *ab imo pectore*.

▲ Retour au texte

1. D'après Mme Verlaine, *Mémoires de ma vie*, *op. cit.*, p. 212. Sont ici citées de mémoire des phrases contenues dans des lettres de Rimbaud à Verlaine durant la période qui précéda son retour à Paris.

▲ Retour au texte

1. L'hôtel Lauzun est aussi connu sous le nom d'hôtel Pimodan. Le peintre Boissard de Boisdenier y habitait et y recevait ses amis pour des séances haschischines racontées par Baudelaire (qui loua un appartement au troisième étage de cet hôtel) dans certaines pages des *Paradis artificiels* et par Théophile Gautier (« Le Club des haschischins »).

▲ Retour au texte

2. Célèbre café de Paris situé boulevard Saint-Michel.

▲ Retour au texte

3. Ce monsieur est sans doute le beau-père de Verlaine, M. Mauté, qui avait tout fait pour écarter Verlaine de l'influence de Rimbaud.

▲ Retour au texte

4. Néologisme : action de secouer, donc d'agir avec insistance, alors que Verlaine souhaitait que Rimbaud exerçât directement son emprise sur lui.

▲ Retour au texte

5. Citation d'un vers du *Ruy Blas* de Hugo (III, 2), interdit sous le Second Empire, mais que l'on venait de jouer en février à l'Odéon. *Madrid* désigne, en l'occurrence, le Café de Madrid fréquenté des littérateurs, et l'on a pu penser à Antoine de Tounens qui s'était donné le titre de « roi de l'Araucanie », en prétendant que cette partie de l'Argentine lui appartenait. Mais les relations de Verlaine avec ce personnage restent hypothétiques.

▲ Retour au texte

6. Verlaine a bien écrit *goldez* et non *golden*, comme le portent la plupart des éditions de sa correspondance, y compris celle de M. Pakenham, p. 236. C'est évidemment *golden* qui convient, mais il n'y a pas lieu de corriger la faute de Verlaine.

▲ Retour au texte

7. Marc Ascione, dans son article « Verlaine, Rimbaud à demi-mots » (*Parade sauvage*, juin 1989, p. 102-109), interprète ainsi la phrase : « Gavroche est venu [*Verlaine l'attendait au début de sa lettre*], il m'a redonné sa parole d'honneur qu'il y a des gîtes sûrs. »

▲ Retour au texte

8. Une exposition d'Henri Regnault, jeune peintre prix de Rome, ami de Mallarmé, tué pendant la guerre de 1870, avait eu lieu à l'École des beaux-arts du 12 au 31 mars 1872.

▲ Retour au texte

1. « Espèce d'optique où l'on voit des tableaux représentant les principales villes ou vues du monde » (*Littré*).

▲ Retour au texte

2. Autrement dit « Ardennais ».

▲ Retour au texte

3. Fontaine naturelle. Voir le poème en prose « Vagabonds » : « nourris du vin des cavernes et du biscuit de la route ».

▲ Retour au texte

4. L'académie d'Absomphe (d'Absinthe) désigne la taverne ou Institut Pellorier, au 176 de la rue Saint-Jacques, fréquentée par la bohème. On y voyait quarante barils d'eau-de-vie. De là le surnom du lieu.

▲ Retour au texte

5. Dans l'idiolecte propre à Rimbaud, Verlaine, Delahaye et Nouveau, « plainte » ou « lamentation » (du verbe « geindre »).

▲ Retour au texte

6. Le café de l'Univers, où venaient fréquemment Rimbaud et ses amis, se trouvait face au square de la Gare, à Charleville.

▲ Retour au texte

7. « Je travaille. »

▲ Retour au texte

8. Pierre Petitfils, l'un des biographes de Rimbaud, pense qu'il s'agirait de l'hôtel de l'Orient, au nº 111, ou d'un immeuble voisin.

▲ Retour au texte

9. L'hôtel de Cluny, 8, rue Victor-Cousin, existe toujours. Une plaque y commémore le séjour qu'y fit Rimbaud.

▲ Retour au texte

10. *La Renaissance littéraire et artistique*. Cette revue (27 avril 1872-3 mai 1874), fondée par Émile Blémont, Jean Aicard et Richard Lesclide, publia des poèmes de Verlaine et « Les Corbeaux » de Rimbaud (14 septembre 1872).

▲ Retour au texte

11. Mot volontairement ordurier pour désigner les Carolopolitains. Malgré ce qu'en dit Rimbaud, il vit à cette époque un ancien du collège de Charleville, Jules Mary (1851-1922), auteur de romans populaires comme *Roger-la-Honte* ; celui-ci, interviewé par André Breton, rappellera leur entrevue dans *Littérature* en octobre 1919.

▲ Retour au texte

12. Le mot « courage » était ainsi orthographié au Moyen Âge.

▲ Retour au texte

1. Parodie d'un vers de « Souvenir », poème de Musset dans *Poésies nouvelles* (1840) : « Eh bien ! qu'importe encore ? Ô nature ! ô ma mère !/ En ai-je moins aimé ? »

▲ Retour au texte

2. Pour « innocence ».

▲ Retour au texte

3. Nom d'une ville américaine, capitale de la Virginie du Sud, pour désigner de façon amusante Charleville. Il est possible aussi que Rimbaud ait songé simplement à la transposition en « town » du « ville » de « Charleville ».

▲ Retour au texte

4. Premier titre d'*Une saison en enfer*, alors en gestation. Rimbaud semble alors rédiger la partie qui deviendra « Mauvais sang ».

▲ Retour au texte

5. Pour *Nord-Est*, journal de Charleville dont Léon Deverrière, un ancien ami d'Izambard, était devenu secrétaire de rédaction. L'imprimeur en était F. Devin. Le livre que Verlaine voulait faire imprimer était *Romances sans paroles* (alors dédié à Rimbaud) ; il ne fut publié qu'en 1874, à Sens, sur les presses de Maurice L'Hermitte.

▲ Retour au texte

6. Contemplation. On entend dans ce néologisme, pour en ridiculiser la noblesse toute hugolienne, le mot « prostate ».

▲ Retour au texte

7. M'absorbant. Le procédé de déformation du mot obéit au même principe enlaidissant, dont le Rimbaud de l'époque était familier.

▲ Retour au texte

8. Pour « Bouillon », petite ville des Ardennes belges située près de la frontière, où Rimbaud retrouvait le dimanche Verlaine et Delahaye.

▲ Retour au texte

9. On ignore quels sont ces « fragments » en prose. Si l'on peut penser immédiatement à certains poèmes des *Illuminations*, on ne voit pas, en revanche, ce que pourrait désigner une telle dénomination appliquée aux œuvres de Verlaine.

▲ Retour au texte

10. *Prussmars* : mot de formation argotique pour « Prussiens ». Vouziers, sous-préfecture du département des Ardennes, située sur l'Aisne et en face de Roche, comptait un peu plus de 3 000 habitants et non « 10 000 âmes ». Rimbaud considère-t-il que les « Prussmars » ont apporté un tel renfort de population ?

▲ Retour au texte

11. Cette information donne à penser que Rimbaud désigne par là « Mauvais sang », dont trois séquences auraient été rédigées et dont six autres resteraient à composer, le total ainsi obtenu, neuf, s'approchant des huit séquences définitives de « Mauvais sang ».

▲ Retour au texte

12. Le *Faust* est une histoire satanique dont Rimbaud, à coup sûr, s'inspira sur certains points.

▲ Retour au texte

13. Les références implicites à Shakespeare sont nombreuses chez Rimbaud, notamment dans le poème en prose « Bottom ».

▲ Retour au texte

1. Autre façon de désigner Bouillon (voir lettre précédente, note 5, p. 106), par référence au célèbre cirque de ce nom.

▲ Retour au texte

2. Verlaine semble citer deux vers que cependant il est impossible de localiser dans son œuvre publié.

▲ Retour au texte

3. Ce passage qui renvoie à la Belle au bois dormant développe le « je dors » du début de la lettre.

▲ Retour au texte

4. Verlaine, Rimbaud, Delahaye et Nouveau avaient l'habitude de déformer leurs noms ou prénoms. Dans « Delatrichine » se lit le mot « trichine », désignant un vers parasite, puis une femme ou une prostituée atteinte de la syphilis et contaminant son entourage. « Deléclanche », plus loin, contient le mot « éclanche », soit une épaule de mouton (voir, dans la lettre du 15 mai 1871, le poème « Mes petites amoureuses », p. 70).

▲ Retour au texte

5. La voiture de la poste.

▲ Retour au texte

6. Surnom de Napoléon III.

▲ Retour au texte

7. Partir, en argot (la forme « calter » est toutefois plus répandue).

▲ Retour au texte

8. Faut-il voir dans ce mot, qui n'existe pas en anglais, mais semble composé à partir de « explain », un équivalent du mot français « explication » ? ou bien Verlaine veut-il signifier par là son poème « Autre explication » repris dans *Parallèlement* (1889) avec, pour épigraphe, un vers de « Le Poète et sa muse » (« Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa ») ?

▲ Retour au texte

9. Dans une lettre à son ami Edmond Lepelletier (octobre 1872), Verlaine avait écrit : « On ne peut croire tout le charme qu'il y a dans cette petite phrase “old cunt !” […] adressée tous les soirs à de vieux messieurs […] par d'exquises *Miss* ». « Cunt » désigne argotiquement en anglais le sexe féminin.

▲ Retour au texte

10. Edmond Lepelletier s'était enquis auprès de l'imprimeur Claye et de l'éditeur Lechevalier pour faire éditer *Romances sans paroles*.

▲ Retour au texte

11. Sale.

▲ Retour au texte

1. Telle est sur le manuscrit l'orthographe de ce mot espagnol que Verlaine aurait dû écrire *revolvita*, autrement dit « revolver ». Le trait d'union avant « iâ » laisse entendre l'intention d'un jeu de mots ou une hésitation orthographique marquée.

▲ Retour au texte

2. Quai d'embarquement.

▲ Retour au texte

3. Camille Barrère (1851-1940) avait passé sa jeunesse en Angleterre. Venu à Paris en mars 1871 avec ses deux frères, il avait écrit dans différents journaux communards, dont *La France illustrée* et *L'Affranchi*. Après la Commune, il était revenu à Londres où il habitait Hanover Square, près de Regent Street.

▲ Retour au texte

1. Eugène Vermersch (1835-1878) avait collaboré à *La Lune*, à *L'Éclipse*, à *L'Almanach du Quartier latin*, et donné dans *Le Cri du peuple* de Vallès de brillants pamphlets. Pendant la Commune, il avait fondé *Le Père Duchêne* avec Alphonse Humbert et Maxime Vuillaume. Il s'était réfugié à Londres après la Commune et avait édité le *Vermersch-Journal*, de décembre 1871 à mars 1872.

▲ Retour au texte

2. « Mardi » est biffé sur le manuscrit et remplacé par « Lundi ».

▲ Retour au texte

3. Partie de la lettre écrite après la réception de la lettre de Verlaine écrite le 3 juillet « en mer ».

▲ Retour au texte

1. Ici une ligne biffée : « C'est malheureusement trop tard. » Smith est le nom de la logeuse de Verlaine et de Rimbaud au 8, Great College Street. Le brouillon d'une autre lettre de Verlaine (et non celle dont parle Rimbaud, qui n'a pas été retrouvée) montre Verlaine projetant au contraire de se rendre à Paris.

▲ Retour au texte

2. *Sic.* Jules Andrieu (1838-1884) fréquentait le café du Gaz où se réunissaient les poètes employés à l'Hôtel de Ville de Paris. En 1867, il avait publié un traité, *Philosophie et morale*. Chef de l'administration de la Commune en avril 1871, on l'avait chargé de saisir l'habitation de Thiers, avisé collectionneur, comme on sait. Il était parti *in extremis* en Angleterre. Ses *Notes pour servir à l'histoire de la Commune de Paris en 1871* constituent un document inestimable.

▲ Retour au texte

3. Dans une lettre envoyée le 6 juillet à Ludomir Matuszewicz, autre communard réfugié à Londres, Verlaine avait demandé que l'on « préserve les vêtements et livres dont Rimbaud n'aurait pas eu besoin, – ainsi, foutre que pas mal de manuscrits, cahiers, etc. […] Je vous en prie, *surtout pour les manuscrits* ».

▲ Retour au texte

1. Théodore T'Serstevens : né le 3 janvier 1836, il est l'oncle de l'écrivain Albert T'Serstevens (1885-1974), ami de Blaise Cendrars, auquel on doit notamment *Le Carton aux estampes* et *L'Or du Cristobal*.

▲ Retour au texte

2. Rimbaud quittera cet hôpital (détruit par la suite) le 20 juillet.

▲ Retour au texte

3. En réalité, c'était le troisième séjour de Verlaine et de Rimbaud à Londres du 29 mai au 3 juillet 1873.

▲ Retour au texte

4. Dans *Bousmanne*, p. 150, on peut voir la photographie de ce pistolet de 7 mm, de type Lefaucheux, acheté chez l'armurier Mantigny dans les galeries Saint-Hubert.

▲ Retour au texte

5. Vernon Underwood a retrouvé dans les journaux de Londres diverses annonces où Rimbaud et Verlaine proposaient leurs services d'enseignants (voir *Rimbaud en Angleterre*, Nizet, 1976).

▲ Retour au texte

1. Sur cette erreur de datation, voir p. 381.

▲ Retour au texte

2. Le Verlaine converti en prison et qui avait écrit *Sagesse*. C'est un autre Dieu que signifie Rimbaud dans *Une saison en enfer* : « la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul ».

▲ Retour au texte

3. Citation incomplète d'un vers de Théodore de Banville (« Mais le père est là-bas dans l'Isle »), tiré d'une ballade intitulée « Du temps que Victor Hugo était à Guernesey », première publication dans *La Renaissance littéraire et artistique* du 8 juin 1872, reprise sous le titre « Ballade de Victor Hugo, père de tous les rimeurs » dans *Trente-Six Ballades joyeuses*, Lemerre, 1873.

▲ Retour au texte

4. Ernst Rudolf Wagner, le logeur de Rimbaud, au 7, Hasenbergstrasse (voir Ute Harbisch, « Die Neckarschacht. Arthur Rimbaud in Stuttgart », *Spüren 51*, novembre 2000, et « Du nouveau. Rimbaud chez Wagner à Stuttgart », *Parade sauvage*, août 2001).

▲ Retour au texte

5. Une charmante chambre.

▲ Retour au texte

6. Dans l'argot de Rimbaud, « j'excepte ».

▲ Retour au texte

7. Ce qui peut se traduire, sans l'accent allemand indiqué : « dont je vide un verre en face des coteaux qui l'ont vu naître, à ta santé imperpétueuse ». Ce dernier adjectif était utilisé comme intensif par le caricaturiste Humbert, collaborateur de *La Lanterne de Boquillon* (voir, de François Caradec, « Rimbaud lecteur de Boquillon », *Parade sauvage*, nº 6, 1989).

▲ Retour au texte

1. Cette rue était dans le prolongement de la Hasenbergstrasse.

▲ Retour au texte

2. On a retrouvé une annonce dans la *Schwäbische Kronik* du 7 mars 1875 : « Un parisien, âgé de 20 ans, donnerait une leçon de français en échange de leçons d'allemand à des personnes désireuses de s'instruire. » Cité par Ute Harbusch dans *Parade sauvage*, août 2001.

▲ Retour au texte

3. C'est-à-dire Frédéric, engagé pour cinq ans.

▲ Retour au texte

1. Verlaine était revenu en Angleterre en mars. Depuis le début du mois d'avril, il enseignait dans une Grammar School à Stickney dans le Lincolnshire.

▲ Retour au texte

2. Germain Nouveau (1851-1920) était venu de son Midi natal dans la capitale en octobre 1872. Poète, il fréquentait les milieux littéraires et notamment le groupe des Vivants, autour de Jean Richepin et Maurice Bouchor. Son premier texte avait été publié dans *La Renaissance littéraire et artistique*. Il avait collaboré tardivement à l'*Album zutique*. En mars 1874, on le retrouve à Londres vivant avec Rimbaud (où il copie sous la dictée de Rimbaud certaines des « Illuminations »). Après un séjour en France et en Belgique, il était revenu à Londres. Verlaine, le 14 ou le 15 mai, le rencontra une première fois en gare de Charing Cross.

▲ Retour au texte

3. De l'avis de la plupart des critiques, cette expression désignerait les *Illuminations*.

▲ Retour au texte

4. En mai, Rimbaud allait quitter Stuttgart pour l'Italie.

▲ Retour au texte

1. Carte postale.

▲ Retour au texte

2. Sobriquet pour désigner Verlaine, récemment converti : il fait référence à saint Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des Jésuites.

▲ Retour au texte

3. La deuxième partie du contingent, formée de ceux qui, ayant tiré un bon numéro, n'avaient qu'une année de service militaire à accomplir.

▲ Retour au texte

4. Rimbaud, né en 1854, appartenait à cette « classe ». L'engagement de son frère le dispensait de service. Il était tenu cependant d'accomplir ses périodes d'instruction militaire.

▲ Retour au texte

5. Du même âge que Rimbaud, ce Lefèvre était le fils d'Ernest Lefèvre, cloutier, propriétaire du 31, rue Saint-Barthélemy, où venait d'emménager Mme Rimbaud et où elle vivait avec ses deux filles.

▲ Retour au texte

6. Émile Keller (1828-1909), député monarchiste du Haut-Rhin, avait hautement protesté contre l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine et souhaitait rétablir un service obligatoire de trois ans.

▲ Retour au texte

7. Le mot « Génie », même s'il implique le génie militaire, ne doit pas être sous-estimé dans cette scène.

▲ Retour au texte

8. L'expression peut souligner qu'on les a réunis (pour la valse !), mais surtout qu'on les a convoqués par un courrier express.

▲ Retour au texte

9. Absorber.

▲ Retour au texte

10. Pet-de-loup est un personnage d'une « bande dessinée » créée par Nadar, « La Vie publique et privée de Môssieur Réac », dans *La Revue comique à l'usage des gens sérieux*.

▲ Retour au texte

11. Allusion aux haricots de Soissons où Delahaye était pion. Les « gluants », en argot, désignent les « enfants ».

▲ Retour au texte

12. « Schlinguer » signifie puer, en argot.

▲ Retour au texte

13. Le passepoil est une pièce de tissu fixée entre deux étoffes. On comprend donc une façon particulière de faire passer discrètement la lettre.

▲ Retour au texte

14. Un certain Henri Hémery, employé à la mairie de Charleville.

▲ Retour au texte

1. Fragment cité par Maurice Métral dans *La Tribune de Genève*, 10 septembre 1963.

▲ Retour au texte

1. Soit 1,69 m. Son passeport de 1887 lui donnera la taille de 1,80 m.

▲ Retour au texte

2. Ce 47e régiment était celui du père de Rimbaud (47e régiment d'infanterie de ligne). En 1876, Rimbaud avait déserté de la Légion coloniale hollandaise.

▲ Retour au texte

3. « Bark » désigne plutôt un trois-mâts. Rimbaud rappelle ici son retour de Java sous un faux nom, à bord du *Wandering Chief*.

▲ Retour au texte

4. Traduction par Jean-Luc Steinmetz.

▲ Retour au texte

1. Chef-lieu de canton des Vosges, sur la Moselle.

▲ Retour au texte

2. Centre principal de la commune de Husseren-Wesserling (Haut-Rhin), au cœur des Vosges. Cette localité était devenue allemande en 1871, à la suite de l'annexion à l'Allemagne de l'Alsace-Lorraine.

▲ Retour au texte

3. Chef-lieu du canton d'Uri.

▲ Retour au texte

4. Le *Teufelsbrücke* franchit à cet endroit le torrent de la Reuss.

▲ Retour au texte

5. Village du canton des Grisons.

▲ Retour au texte

6. Long de 15 km, le tunnel ferroviaire du Saint-Gothard, partant de Goschenen en Suisse et atteignant Airolo dans le Tessin, avait été entrepris en 1872. Les travaux ne devaient prendre fin qu'en 1879.

▲ Retour au texte

7. Rimbaud a bien écrit « Hospital » qui est l'ancien nom d'Hospental, faussement donné dans toutes les éditions depuis celle de Berrichon.

▲ Retour au texte

8. Un moineau.

▲ Retour au texte

9. Maison de cantonnier.

▲ Retour au texte

10. L'hospice du Gothard était tenu par des Capucins, mais géré par une famille d'Airolo.

▲ Retour au texte

11. Jusqu'à la lecture de ce texte par Jacques Bienvenu, on lisait « couvertures » et non « couvertes ». Ces « couvertes » à l'époque désignaient des couvertures de laine que l'on donnait à l'armée, soit en campagne, soit en garnison.

▲ Retour au texte

1. L'île de Chypre était passée sous administration britannique en 1878, tout en demeurant sous la souveraineté ottomane. Elle avait été cédée à la Grande-Bretagne par la Turquie lors du traité de San Stefano, puis du Congrès de Berlin.

▲ Retour au texte

2. Frédéric, le frère de Rimbaud.

▲ Retour au texte

1. Port et principal centre commercial de Chypre. La ville compte actuellement 61 000 habitants.

▲ Retour au texte

1. Frédéric Rimbaud, le père de Rimbaud, était mort à Dijon le 16 novembre 1878. Pour régler la succession, Mme Rimbaud avait besoin d'une procuration venant de son fils Arthur.

▲ Retour au texte

1. Le mont Troodos, distant de 80 km environ de Nicosie, la capitale, s'élève dans la partie occidentale de l'île.

▲ Retour au texte

2. Sir Joseph Garnet Wolseley (1833-1913), gouverneur britannique de Chypre.

▲ Retour au texte

3. La localité de Limassol dans la partie méridionale de Chypre se trouve entre Larnaca et Paphos.

▲ Retour au texte

4. Rimbaud veut dire « le train de la vie courante », ou bien il fait allusion à la nouvelle ligne de chemin de fer qui, partant d'Attigny, passait par Voncq, à 3 km de Roche.

▲ Retour au texte

5. Paterne Berrichon note dans son édition des lettres : « Le père Michel était un vieux domestique de la ferme de Mme Rimbaud. D'origine luxembourgeoise, il prononçait “cotaîche” le nom de *comtesse* donné a une jument que lui-même conduisait. »

▲ Retour au texte

6. Rimbaud avait été dispensé de service militaire, mais devait accomplir ses vingt et un jours obligatoires d'entraînement.

▲ Retour au texte

1. La maison Viannay, Bardey et Cie était installée à Aden, colonie anglaise depuis 1839. Rimbaud surveillait le tri du café auquel procédait un personnel féminin.

▲ Retour au texte

2. Aden Camp occupait le centre de la ville, fond d'un ancien volcan que pour cette raison les Anglais nommaient le « Crater ».

▲ Retour au texte

1. J.-A. Dubar avait participé à la guerre de Crimée, comme le père de Rimbaud, et à celle de 1870, en tant que colonel d'une des légions du Rhône. Son beau-père, Jules Suel, était propriétaire du Grand Hôtel de l'Univers à Aden. D'abord employé à l'agence de Lyon, Dubar était maintenant second dans la succursale d'Aden.

▲ Retour au texte

1. Port sur la mer Rouge. Voir lettre du 17 août 1880.

▲ Retour au texte

2. Le capitaine F.M. Hunter avait signalé dans son *Aden Handbook*, paru en 1873, un « J.B. Rimbaud, *conductor* des Messageries maritimes ».

▲ Retour au texte

1. La lettre du fonds Roussel (signalée dans Rimbaud, *Correspondance*, Fayard, 2007, p. 263) porte « ouest ».

▲ Retour au texte

2. Alfred Bardey (1854-1934), fils d'un négociant lyonnais, avait fondé avec l'un de ses frères, Pierre, et Viannay une compagnie commerciale sous la raison Viannay, Bardey et Cie, spécialisée dans les denrées coloniales. En 1880, il venait d'ouvrir le comptoir d'Aden. Il laissera un volume de souvenirs publié posthume sous le titre *Barr-Adjam*, CNRS, 1981.

▲ Retour au texte

3. Population nomade du sud de l'Éthiopie. Les hommes étaient réputés pour leur cruauté.

▲ Retour au texte

1. Ville de l'Abyssinie orientale et capitale de la province du même nom. Les Égyptiens l'occupaient depuis octobre 1875. Elle est située à une altitude de 2 000 m.

▲ Retour au texte

1. Nous n'avons qu'une des deux lettres envoyées.

▲ Retour au texte

2. Mgr Ludovic Taurin-Cahagne venait d'être nommé vicaire apostolique des Gallas. Il y était venu accompagné de cinq religieux.

▲ Retour au texte

3. Plus précisément le *Manuel du voyageur* (Zurich, J. Wurster, 1879) de David Kaltbrunner, de la Société géographique commerciale de Paris.

▲ Retour au texte

1. Sous la direction de Ferdinand de Lesseps s'était constituée une compagnie pour creuser ce canal. Les travaux devront s'interrompre en 1889 à la suite du scandale concernant les capitaux de cette compagnie. Voir l'article de Stéphane Mallarmé « Faits divers » dans *The National Observer* du 25 février 1893.

▲ Retour au texte

2. Mot argotique pour dire « attrapé ». Certains ont pensé que cette maladie était la syphilis. Voir le témoignage de A. Bardey (lettre à P. Berrichon du 16 juillet 1897) et l'article de Bouillane de Lacoste et H. Matarasso, « Nouveaux documents sur Rimbaud », *Mercure de France*, 15 mai 1939.

▲ Retour au texte

3. Ces papiers arabes étaient ceux que le père de Rimbaud avait écrits lors de son séjour en Algérie de juin 1842 à juin 1850. En 1845, il avait été affecté à la direction des Affaires arabes à Alger. En 1847, il était chef du bureau arabe à Sebdou. Voir la lettre d'Isabelle Rimbaud à Charles Houin, du 20 octobre 1896.

▲ Retour au texte

1. Peut-être le lac Abbala, dans le Wallanis.

▲ Retour au texte

1. Le mot s'écrit « annas ». Une roupie équivaut à seize annas.

▲ Retour au texte

1. Il ne semble pas qu'entre Rimbaud et Delahaye il y ait eu le moindre échange de lettres à partir du Harar, à l'exception de celle-là qui, du reste, ne lui parvint pas. Depuis le 2 août 1881, Delahaye était employé au ministère de l'Instruction publique.

▲ Retour au texte

2. La Société géographique de Paris avait été fondée en 1821 et, comme de nos jours, elle avait son siège au 184, boulevard Saint-Germain. Alfred Bardey en était membre depuis 1881. Sur cette société, voir le numéro 1519 *bis* (janvier 2006) de *La Géographie*, « Arthur Rimbaud géographe ? ».

▲ Retour au texte

1. On écrit « théodolite » et non « théodolithe », comme le laisserait entendre une fausse étymologie (en grec, *lithos*, la pierre). Instrument de topographie servant à mesurer les angles horizontaux et verticaux, en particulier les azimuts et les hauteurs.

▲ Retour au texte

2. Amédée Guillemin, *Le Ciel. Notions élémentaires d'astronomie physique*, Hachette, 1877.

▲ Retour au texte

1. Louis-Ferdinand Devisme, mort en 1882. Il avait inventé la balle explosible. Le magasin de ce fabricant et marchand d'armes se trouvait à Paris, boulevard Saint-Germain.

▲ Retour au texte

1. Une parcelle de 37a 70ca, située en face de la ferme de Roche et achetée à M. de Lapisse, 16, boulevard des Italiens, à Paris, au nom de « Rimbaud Jean-Nicolas Arthur, professeur *demeurant* au Hazar [*sic*] » (archives départementales des Ardennes).

▲ Retour au texte

1. Sur cette erreur de datation, voir p. 384.

▲ Retour au texte

1. Le docteur Augustus Petermann, fondateur en 1855 des *Mitteilungen*, revue de géographie de langue allemande.

▲ Retour au texte

2. Les Anglais occupaient l'Égypte depuis 1882 (débarquement d'Alexandrie) et souhaitaient contrôler les anciennes régions dépendant de l'Égypte.

▲ Retour au texte

1. « Feuille » au sens de journal.

▲ Retour au texte

2. Cette liste n'a pas été retrouvée, car Mme Rimbaud, sans la copier, l'a transmise au libraire.

▲ Retour au texte

1. Paterne Berrichon a indiqué en note (*LJAR*, p. 136) : « On comprend que Rimbaud est [*sic*] fâché que sa mère ait converti son argent en terres, dont il n'avait que faire, et que, à cause de cela, les instruments scientifiques et les livres, dont il indiquait le besoin précis dans sa lettre à M. Delahaye, n'aient pas été achetés. C'est une leçon pour lui. Il n'enverra plus de fortes sommes, et même il reprendra peu à peu l'argent de terres qui, de ce fait, seront revendues à Mme Rimbaud. »

▲ Retour au texte

1. Isabelle indiqua bien par la suite qu'elle échangea tout un courrier avec son frère ; mais des deux côtés il n'en est rien resté. Rimbaud veut-il dire ici que lorsqu'il écrit à sa mère ou à sa famille, il pense bien évidemment à Isabelle ? On retiendra ces lignes d'Isabelle dans une lettre à P. Berrichon, décembre 1896 : « Par-ci par-là, il y avait une lettre (illustrée quelquefois) pour moi seule […] Arthur, mon cher professeur, y parle trop de moi : il voulait faire mon éducation. » Voir Arthur Rimbaud. *Ébauches*, *op. cit.*

▲ Retour au texte

2. Terme familier : baliverne, chose peu sérieuse.

▲ Retour au texte

3. Sorte d'équerre d'arpenteur pour mesurer les angles dans le lever des plans.

▲ Retour au texte

1. Le représentant de la France à Aden était alors Albert Delagenière. Le vice-consulat avait été créé en 1881.

▲ Retour au texte

2. Dans une lettre à Berrichon du 20 janvier 1898, Bardey nomme cet individu « Ali Shammack » (voir H. de Bouillane de Lacoste et H. Matarasso, « Nouveaux documents sur Rimbaud », *Mercure de France*, 15 mai 1939).

▲ Retour au texte

1. Trois photos, en réalité. Elles consistent en : 1º un autoportrait dans un champ de bananiers, tirage argentique d'après un négatif sur verre au gélatino-bromure d'argent (BNF, département des Estampes, Rés Ne 81 fº [18 × 13 cm]) ; 2º un autoportrait debout dans un jardin de café, musée-bibliothèque de Charleville-Mézières (AR 277-14 [18 × 13 cm]) ; 3º Rimbaud sur une terrasse, musée-bibliothèque de Charleville-Mézières (AR 277-13 [18 × 13 cm]).

▲ Retour au texte

1. Bracelets.

▲ Retour au texte

2. Le bulletin de la Société de géographie de Paris du 1er trimestre 1884 relate les circonstances de sa mort, quand il fut abattu par les Somalis de l'Ogaden. Dans une lettre écrite la veille et adressée à MM. Mazeran, Viannay et Bardey (autographe inconnu, mais texte donné par Jean-Paul Vaillant, « Rimbaud et la caravane », *Bulletin des amis de Rimbaud*, no 2, juillet 1931), Rimbaud parlait de la « mauvaise tenue de M. Sacconi lui-même contrariant (par ignorance) les manières, les coutumes religieuses, les droits des indigènes […]. M. Sacconi marchait en costume européen, habillait même ses Sébianes en hostranis (chrétiens), se nourrissait de jambons, vidait des petits verres dans les conciles des scheiks, faisant manger lui-même, et poussait ses séances géodésiques suspectes et tortillait des sextants, etc. à tout bout de route ».

▲ Retour au texte

3. Bardey, dans une lettre à Rimbaud du 24 juillet 1883, parlait d'Ahmed Gragne. Il s'agit, en réalité, d'une chronique rédigée au XVIe siècle et relatant la conquête de l'Abyssinie par Ahmed ben Ibrahim, surnommé le Gragne (ou Guiran), le gaucher. Elle a été traduite par René Basset et publiée chez Leroux en 1897 sous le titre *Histoire de la conquête de l'Abyssinie*. En 1898 sera publié le volume plus complet (par Émile Bouillon) *Futuh-el-Habachah*, traduction commencée par Antoine d'Abbadie et terminée par Paulitschke, de l'université de Vienne.

▲ Retour au texte

1. Constantin Chryseus Sotiro, employé grec au service de Bardey et adjoint de Rimbaud au Harar. Dans sa notice, Rimbaud ne lui donne pas toute l'importance qu'il mérite, car c'est lui qui, avec son équipe, a mené à bien de façon périlleuse cette expédition et qui, à son retour, a confié à Rimbaud l'essentiel de ses notes d'observation.

▲ Retour au texte

2. L'actuel Muqdisho (ou Mogadiscio), capitale de la Somalie sur l'océan Indien. Elle compte 1 220 000 habitants.

▲ Retour au texte

3. Familles ou tribus (en langue arabe).

▲ Retour au texte

4. Sorte de maïs également appelé sorgho, dont la plante peut atteindre 6 à 8 m de hauteur. On en fait aussi une sorte de bière brune.

▲ Retour au texte

5. Chefs de tribu.

▲ Retour au texte

6. À la tête d'un corps expéditionnaire, l'Égyptien Raouf Pacha avait conquis le Harar en octobre 1875.

▲ Retour au texte

7. Tapis de prière des musulmans.

▲ Retour au texte

8. Guide de caravane (mot somali).

▲ Retour au texte

9. Toiles de coton.

▲ Retour au texte

10. Tissus de coton dont se vêtent, enroulés autour de leur corps, les Somalis et les Oromos.

▲ Retour au texte

11. Village.

▲ Retour au texte

12. L'*abbaya* en milieu musulman est une cordelette pour maintenir le voile sur la tête ; l'*immah* désigne une pièce de mousseline employée comme turban.

▲ Retour au texte

13. Rimbaud pense surtout à Pietro Sacconi, de l'agence Bienenfeld de Harar, qui, le 11 août, venait d'être massacré avec plusieurs de ses compatriotes à Carnagott, par la tribu des Hammaden.

▲ Retour au texte

14. Cotonnades écrues.

▲ Retour au texte

15. Le *frasleh* est une unité de poids équivalant à 17 kg.

▲ Retour au texte

1. Rimbaud fait allusion au soulèvement des mahdistes, intégristes musulmans agissant dans le Soudan. Ils avaient battu les Anglo-Égyptiens et, un an plus tard, allaient s'emparer de Khartoum.

▲ Retour au texte

1. À la fin juin, Alfred Bardey était revenu à Aden, car il était parvenu à créer une nouvelle société commerciale, sous la raison Pierre Bardey, le nom de son frère qui était son associé.

▲ Retour au texte

1. Dans son édition (*LJAR*), Paterne Berrichon a supprimé cette précision.

▲ Retour au texte

1. Sur le bateau de guerre *L'Étendard*, une épidémie de typhus s'était déclarée. Six hommes en étaient morts.

▲ Retour au texte

2. Sans le consentement de Mme Rimbaud, Frédéric épousera le 11 septembre 1885 Blanche Justin, née en 1866, qui avait eu un enfant de lui, Marie-Émilie, née à Chuffilly le 20 juillet 1885. Ils auront deux autres enfants, mais divorceront le 13 février 1895.

▲ Retour au texte

1. Dans *LJAR*, Paterne Berrichon a réduit ces deux paragraphes auxquels il a accroché la note suivante : « Il ne s'agissait que de commérages de village, auxquels Mme Rimbaud avait eu tort d'attacher de l'importance jusqu'à les communiquer à son fils. » Il ne donne pas les lignes de « ça me gênerait… » jusqu'à « j'en suis sûr » (premier paragraphe).

▲ Retour au texte

2. Obock avait été acheté en 1882 par l'entremise d'Henri Lambert, agent consulaire français à Aden. Le site comportait deux maisons : l'une siège de l'administration, l'autre factorerie de l'agence Poingdextre et Mesnier, du Havre, pour approvisionner en charbon les navires de passage.

▲ Retour au texte

3. Les Égyptiens avaient remis aux Anglais Berberah, Zeilah et Harar, où s'installa quelque temps W.J. Peyton, lieutenant de l'armée anglaise, avec le titre de vice-consul.

▲ Retour au texte

1. Charles Gordon (1833-1885), gouverneur général du Soudan, avait interdit la traite des esclaves. En janvier 1884, il s'était porté vers Khartoum pour lutter contre le mahdi Mohammed ben Abdallah. La ville assiégée par les mahdistes avait été prise le 26 janvier 1885. Gordon et ses soldats furent tués, Wolseley (voir note ci-dessous) étant arrivé trop tard pour lui apporter son aide.

▲ Retour au texte

2. Sir Joseph Garnet Wolseley (1833-1913), gouverneur de Chypre en 1878 (et dont Rimbaud avait surveillé les premiers travaux destinés à construire sa maison d'été sur le Troodos), avait ensuite commandé les troupes anglaises en Égypte. En 1882, il avait réussi à mater la révolte d'Arabi Pacha.

▲ Retour au texte

3. En 1884, le sultan Mohamed ben Ahmed avait cédé le village et le territoire de Tadjourah à la France. Ce lieu, devenu protectorat sous le contrôle d'Obock, était tenu par Léonce Lagarde de Rouffeyroux (1860-1936).

▲ Retour au texte

4. Soutenus par les Anglais, les Hovas furent cependant contraints l'année suivante (1885) de signer un traité qui allait placer l'île entière sous le protectorat de la France.

▲ Retour au texte

5. Le 25 août 1883, l'amiral Courbet avait contraint l'empereur d'Annam, Tu-Duc, à reconnaître le protectorat de la France sur l'Annam et le Tonkin. Mais la Chine avait également des prétentions sur ces régions. Un traité conclu avec l'Annam le 6 juin 1884 avait fixé le régime du protectorat de l'Annam et du Tonkin.

▲ Retour au texte

1. Dans un courrier aux siens du 7 octobre 1883, Rimbaud avait demandé d'adresser une lettre à la librairie Hachette, 79, boulevard Saint-Germain, où il commandait « la meilleure traduction française du Coran (avec le texte arabe en regard, s'il en existe ainsi) – et même sans le texte ».

▲ Retour au texte

1. Ville forte et port du Yémen, sur la côte est de la mer Rouge, 10 355 habitants. Vers la fin du XVIIIe siècle, elle avait été la principale ville du Yémen et comptait plus de 50 000 habitants. On y vendait des aromates (myrrhe, encens) et un café réputé récolté dans l'Arabie méridionale.

▲ Retour au texte

2. Les Anglais, ayant fait de l'Inde un empire, avaient voulu subjuguer l'Afghanistan (guerres coloniales de 1839-1842 et de 1878-1881), sans autre résultat que d'isoler le pays de toute influence étrangère autre que la leur.

▲ Retour au texte

3. Mohamed ben Abdallah, en 1881, s'était proclamé mahdi (voir note 1, p. 225). Il avait pris Khartoum en 1884 et était devenu maître de tout le Soudan.

▲ Retour au texte

4. Port sur la mer Rouge, occupé depuis février 1885 par les Italiens et qui deviendra, à partir de 1890, la principale ville de l'Érythrée, colonie italienne.

▲ Retour au texte

5. En 1877, la reine Victoria avait été proclamée impératrice des Indes.

▲ Retour au texte

1. Cette lettre fait écho aux informations de géopolitique données dans la lettre du 30 décembre 1884 (voir p. 223). Rimbaud s'y montre fort au courant de la situation internationale particulièrement embrouillée. Il la connaissait par sa lecture, même avec retard, de journaux européens qui lui parvenaient à Aden.

▲ Retour au texte

2. La ville de Khartoum, capitale du Soudan anglo-égyptien, avait été prise par les mahdistes après un siège de neuf mois (du 15 février au 26 novembre 1884).

▲ Retour au texte

1. Les travaux commencés sur l'initiative de Lesseps devront cesser en 1888. La compagnie sera mise en liquidation l'année suivante ; un scandale financier s'ensuivra. Les travaux ne reprendront qu'en 1904, et le canal sera achevé en 1914.

▲ Retour au texte

1. 2 040 fusils à capsules et 60 000 cartouches

▲ Retour au texte

2. Né prince Sahlé-Mariam le 17 août 1844, Ménélik, fils et petit-fils de rois du Choa, avait été détenu pendant dix ans à Magdala par l'empereur Théodoros. Il était parvenu à s'échapper et à reprendre possession de son royaume. En 1878, Johannès IV, successeur de Théodoros, avait lancé son armée sur le Choa. Vaincu, Ménélik l'avait reconnu comme son suzerain, cependant que, de son côté, Johannès l'intronisait comme premier roi du Choa. En 1882, pour étendre son royaume, Ménélik avait envahi le Godjam et signé un nouveau traité avec l'empereur.

▲ Retour au texte

3. Ankober, capitale du Choa, ne comptait pas plus de 2 000 habitants. On y voyait une église, la population étant chrétienne d'obédience copte.

▲ Retour au texte

4. Dans une lettre adressée à son fils le 10 octobre, Mme Rimbaud lui signalait qu'il devait être « appelé pour faire [s]es treize jours de soldat ».

▲ Retour au texte

1. Antoine d'Abbadie (1810-1897), explorateur, avait séjourné avec son frère Arnaud en Éthiopie de 1837 à 1848. Membre de l'Institut et président de la Société de géographie, il avait écrit un *Dictionnaire de la langue amarriñña*, publié à Paris en 1881 chez F. Vieweg.

▲ Retour au texte

1. Sir William Hewett (1834-1888) avait signé le traité dont il est question à Adoura le 3 juin 1884, traité qui scellait un accord pour combattre les troupes mahdistes du Soudan.

▲ Retour au texte

1. Pierre Labatut (1842-1886) s'était établi en 1872 dans le royaume du Choa. Ami de Ménélik, il avait épousé une Abyssinienne, possédait des terres et des esclaves.

▲ Retour au texte

2. Paul Soleillet (1842-1886), explorateur, avait créé le comptoir commercial d'Obock pour le compte de la maison Gaudin. Il avait acheté au sultan de Gobad le territoire de Sagallo, au nord-ouest du golfe de Tadjourah. Après la faillite de la Société française d'Obock en 1884, il était revenu en France, puis reparti en 1886 pour vendre des armes. Il venait de mourir à Aden, le 9 septembre 1886, d'une crise cardiaque. On lui doit deux ouvrages : *Voyages en Éthiopie* (1885) et *Une exploration en Éthiopie* (1886).

▲ Retour au texte

1. Augusto Franzoj, né en 1849. En 1882, il était venu une première fois en Égypte, au Soudan, puis au Choa. De retour en Italie, il en était reparti pour une mission scientifique en 1886 pour le Yémen, puis le Choa. Il était aussi correspondant de la *Gazette de Turin*.

▲ Retour au texte

2. Est-ce Mariam, la femme abyssine de religion chrétienne dont plusieurs témoignages montrent qu'elle vécut quelque temps avec Rimbaud à Aden ? Voir la lettre d'Alfred Bardey à Paterne Berrichon du 16 juillet 1897 [BLJD, B-I-3(1) 8164-40] : « L'Abyssinienne fut renvoyée dans son pays par Rimbaud dès qu'il nous eut quittés, en septembre ou octobre de 1885 ou de 1886 » ; la lettre de Françoise Grisard à Paterne Berrichon du 22 juillet 1897 [AR 279 (12)] ; et le livre d'Ottorino Rosa, *L'Impero del Leone di Giuda – Note sull'Abissinia*, 1913, Brescia, Langhi, où se voit une photo présumée de cette femme.

▲ Retour au texte

3. Ou Ras Ali, port situé au nord de Tadjourah et occupé par les Français. Un traité avait été signé par Léonce Lagarde avec des chefs issas ou dankalis.

▲ Retour au texte

1. Émile de Gaspary fut vice-consul à Aden de 1885 à 1890.

▲ Retour au texte

2. Intendant, chef des domestiques ou administrateur de biens.

▲ Retour au texte

3. Grade militaire de l'armée abyssinienne équivalant au titre de général. Il désigne aussi un gouverneur de province.

▲ Retour au texte

4. Beau-père de J.-A. Dubar (voir note 1, p. 148) et propriétaire à Aden du Grand Hôtel de l'Univers.

▲ Retour au texte

5. Henry Audon représentait au Choa A. Deschamps, agent des Messageries maritimes. En 1884, il avait accompagné Léon Chefneux dans une expédition jusqu'au Choa. Après avoir débarqué des armes à Obock, il avait organisé une caravane à Tadjourah jusqu'au Choa pour les livrer à Ménélik. Cette expédition avait donc précédé celle de Rimbaud. Il a laissé dans la revue *Le Tour du monde* en 1889 des souvenirs de son *Voyage au Choa (1884-1887)*.

▲ Retour au texte

1. L'Italien Giuseppe Luccardi faisait le commerce de perles. Avant 1887, il avait été agent consulaire à Massaouah.

▲ Retour au texte

1. Port de la côte orientale de l'Afrique, important centre de commerce, dépendant du sultan d'Oman, mais qui deviendra protectorat britannique en 1890. Rimbaud n'a cessé de voir en ce nom une terre promise (qu'il n'atteindra jamais).

▲ Retour au texte

2. Abréviation de *dito*, c'est-à-dire « comme ci-dessus, de même ».

▲ Retour au texte

3. Paterne Berrichon achève ici la lettre sur des points de suspension et un appel de note ainsi rédigé : « Une partie de cette lettre, partie pleine de désespoir mais trop intime, a dû être supprimée. Disons que Rimbaud y mettait à l'épreuve l'affection de sa mère qui, dans un élan, fut maternelle pleinement. »

▲ Retour au texte

4. Dans une lettre écrite le lendemain, Rimbaud insiste et assure qu'il a un voyage à faire, vers le 20 septembre : « Je suis appelé à Zanzibar où il y a des emplois, en Afrique et à Madagascar où l'on peut épargner de l'argent. »

▲ Retour au texte

1. Octave Borelli (1849-1911), le frère aîné de Jules Borelli l'explorateur, était l'un des fondateurs de ce quotidien francophone tiré à 500 exemplaires et qui, créé en 1881, dura jusqu'en 1895. Émile Barrière Bey en était le rédacteur en chef.

▲ Retour au texte

2. Le lac d'Assal, long d'une dizaine de kilomètres et situé à 150 m au-dessous du niveau de la mer, s'étend à environ 18 km du golfe de Tadjourah.

▲ Retour au texte

3. Chemin de fer démontable à voie étroite.

▲ Retour au texte

4. Rivière de la région.

▲ Retour au texte

5. Jules Borelli (1853-1941) avait accompli de nombreux voyages autour du monde. À la fin de l'année 1883, il était parti pour l'Égypte et, depuis Le Caire, avait préparé une expédition pour le Choa qui devait durer jusqu'en 1889. Le ministère de l'Instruction publique l'avait officiellement chargé de cette mission. Parti d'Égypte en septembre 1885, il avait séjourné un mois à Aden où il avait rencontré Rimbaud, puis était venu à Obock et Ambado. Le 2 avril 1886 il s'était mis en route depuis Sangallo pour atteindre le Choa deux mois plus tard. En 1890, il a publié *L'Éthiopie méridionale*, ouvrage dans lequel Rimbaud est plusieurs fois mentionné.

▲ Retour au texte

6. Voir note 2, p. 213.

▲ Retour au texte

7. Abdullaï, le dernier émir du Harar, était venu au pouvoir le 20 mai 1885, installé par les Égyptiens. Par la suite, ces derniers avaient dû se retirer de la ville. Le 6 janvier 1887, les troupes d'Abdullaï avaient été défaites à Shalanko par celles de Ménélik.

▲ Retour au texte

8. Nom générique donné aux Européens.

▲ Retour au texte

9. Ce mot est spécifique. Il vient du turc « iskele » et correspond à un port turc donnant sur la Méditerranée, la Caspienne ou la mer Rouge. On connaît l'expression (désormais passée de mode) « les échelles du Levant ». Des consulats français s'y étaient établis sous certaines conditions.

▲ Retour au texte

10. Petit port sur le côté sud du golfe de Tadjourah, à distinguer de l'Ambado, port également, sous protectorat français et se trouvant entre Sagallo et Tadjourah.

▲ Retour au texte

11. Le 20 mai 1895, Léonce Lagarde signera un traité par lequel Djibouti sera désigné comme chef-lieu de la colonie du golfe de Tadjourah (« Côte française des Somalis »).

▲ Retour au texte

12. À partir de 1897, Ménélik, en accord avec Chefneux et Ilg, fera construire la ligne Djibouti-Addis Abeba. Les travaux, interrompus en 1902 faute d'argent, reprendront en 1915 et seront achevés deux ans plus tard grâce à la Compagnie du chemin de fer franco-éthiopien.

▲ Retour au texte

1. Représentant d'un roi ou d'un gouverneur.

▲ Retour au texte

2. Cette rivière, descendant du Midjan, est un affluent de l'Hawache.

▲ Retour au texte

3. *Kolla* signifie « vallée » ou « terre chaude » en abyssin.

▲ Retour au texte

4. Fils de (Woldé) Gabriel.

▲ Retour au texte

5. Oncle de Ménélik, qui gouvernait le pays des Aroussis.

▲ Retour au texte

6. Pièces de coton blanc rayées de rouge.

▲ Retour au texte

7. Voir la lettre de Rimbaud au *Bosphore égyptien*, 25 août 1887.

▲ Retour au texte

8. Édouard-Henri Lucereau avait été assassiné près de ce lac, en octobre 1881, dans la localité de Ouarabelly.

▲ Retour au texte

9. Bardey note dans son *Barr-Adjam* : « bonne station pour les gaflahs (*les caravanes*) […]. C'est une bifurcation des routes sur le Choa et sur Harar ».

▲ Retour au texte

10. Port et centre commercial égyptien, à mi-chemin entre Suez et Aden. La ville comptait à peu près 15 000 habitants.

▲ Retour au texte

1. Comme la lettre du 24 août 1887, l'autographe porte, au lieu de cette formule donnée dans *LJAR*, « Ma chère maman », et montre la rédaction suivante de la première phrase : « Je vois que je ne suis pas oublié, soyez tranquilles, je compte même vous rembourser cela, non que je vous demande autre chose » (voir Jean-Jacques Lefrère, Pierre Leroy et Michel Pierssens, « Nouveaux documents sur Rimbaud », supplément d'*Histoires littéraires*, nº 8, octobre-décembre 2001).

▲ Retour au texte

1. L'un des fils d'Abou-Beker, le sultan de Zeilah, trafiquant d'esclaves. Mohammed était à la cour de Ménélik.

▲ Retour au texte

2. Abba Djifar ou Djiffar régnait sur le Djimma, petit royaume du pays des Gallas dont la capitale était Djiren.

▲ Retour au texte

3. Unité de poids correspondant à 16 okiètes, soit un peu moins d'une livre.

▲ Retour au texte

4. Pilules laxatives.

▲ Retour au texte

5. Sorte d'hydromel fait d'eau et de miel fermenté auquel on a ajouté du guecho, plante locale de saveur amère.

▲ Retour au texte

6. Ce Français, venu en Abyssinie en 1874, vivait au Choa. Charpentier de métier, il était aussi l'intendant des forêts de Ménélik. Alcoolique et atteint de tuberculose, il quitta par la suite le pays et mourut à son retour en France.

▲ Retour au texte

7. Cet ancien lieutenant de dragons était venu au Choa pour y faire des relevés topographiques et photographier la région et ses habitants. La Société des factoreries françaises de l'Afrique orientale l'avait commis à cet office.

▲ Retour au texte

8. Voir la note sur les principaux destinataires de Rimbaud, p. 374.

▲ Retour au texte

9. Voir note 1, p. 251 ; ici dans le sens de « gratification ».

▲ Retour au texte

1. Voir note 1, p. 284.

▲ Retour au texte

2. Émile-Joseph Corneau (1826-1906) avait fondé *Le Petit Ardennais*, journal radical anticlérical. Il avait été élu député de Charleville en septembre 1880 et sera réélu en août 1888.

▲ Retour au texte

3. On n'a pas retrouvé ces articles. Ou ils ont été refusés ou ils n'ont pas été envoyés. La lettre de Paul Bourde du 29 février 1888 (voir p. 289) témoigne des préoccupations de Rimbaud en ce domaine.

▲ Retour au texte

4. À propos du *Courrier des Ardennes*, Paterne Berrichon précise dans une note (*LJAR*, p. 220) : « Petit journal clérical auquel est abonné Mme Rimbaud et désigné sans doute par elle comme le plus important des Ardennes. »

▲ Retour au texte

1. Le nom de Fagot a donc été ajouté par Mme Rimbaud sur la lettre qui comportait un blanc à cet endroit. Jean-Baptiste Fagot (1831-1894), maire de Mazerny (Ardennes), élu député de l'arrondissement de Vouziers sur une liste radicale en 1885, avait participé à la fondation du *Nord-Est*, journal républicain (voir note 2, p. 106).

▲ Retour au texte

1. Paul Bourde (1851-1914) avait été le condisciple de Rimbaud à Charleville. En 1888, il était un estimable reporter dans le journal *Le Temps*. En décembre 1883, en route pour le Tonkin, il avait rencontré à bord d'un paquebot des Messageries maritimes Alfred Bardey qui lui avait donné des nouvelles de Rimbaud. Bourde, de son côté, avait remis à Bardey une lettre pour Rimbaud qui en prit connaissance (voir lettre de Paul Bourde à Paterne Berrichon du 3 juillet 1897, AR-279 (5)) et, de Stéphane Taute, « Au sujet de Paul Bourde », *Centre culturel Arthur Rimbaud*, nº 5, février 1977).

▲ Retour au texte

2. Au début de la lettre (droits de reproduction réservés), Paul Bourde présente ses excuses pour le long retard avec lequel il répond à Rimbaud, qui s'était proposé de devenir correspondant de guerre pour le journal *Le Temps*, mission qui aurait consisté à fournir régulièrement des informations sur la situation entre l'Italie et l'Abyssinie.

▲ Retour au texte

3. *Les Poètes maudits* (1884) de Verlaine avait révélé Rimbaud. En 1886 avaient paru dans *La Vogue* ses *Illuminations* et *Une saison en enfer*. René Ghil, dans son *Traité du verbe* (revue *La Pléiade*, en 1886 puis en volume chez Giraud, avec un avant-dire de Mallarmé), donnait sa pleine importance à Rimbaud. Bourde, quant à lui, avait parlé en termes peu amènes du « Sonnet des voyelles » dans son courrier littéraire du *Temps* du 6 août 1885.

▲ Retour au texte

4. Jules Mary (1851-1922), auteur de romans populaires comme *Roger-la-Honte* (1886), avait suivi les cours du Petit Séminaire de Charleville en cinquième et en quatrième. André Breton recueillera ses souvenirs, fort réduits, du reste, dans un numéro de *Littérature*, 9 octobre 1919.

▲ Retour au texte

5. Résumé de la suite de la lettre : Paul Bourde assure qu'il n'est plus envisageable d'engager Rimbaud en tant que correspondant de guerre, surtout au tarif qu'exige Rimbaud, mais il croit qu'il peut faire agréer une correspondance « sur ces régions que vous connaissez si bien ». Rimbaud pourrait l'inaugurer en expliquant les « situations respectives du Choa et de l'Abyssinie auxquelles le public ne comprend rien ». Bourde fait en outre des recommandations tout utilitaires : « Pas trop de géographie, difficile à saisir sans le recours d'une carte, mais plutôt des détails de mœurs. »

▲ Retour au texte

1. Leopoldo Traversi, né en 1856, assistant de Pietro Antonelli (voir *infra*). Auteur de *Let-Marefia. Prima stazione geografica italiana nello Scioa e le nostre relazioni con l'Etiopia. 1876-1896* (Milan, 1931).

▲ Retour au texte

2. Rafaelo Alfieri (1840-1890), médecin italien attaché au service du roi du Choa.

▲ Retour au texte

3. Pietro Antonelli (1853-1901), membre de la Société géographique italienne, établi à Let-Marefia, au nord d'Ankober, dans une station d'études scientifiques fondée en 1876. Plénipotentiaire du gouvernement italien, il est l'auteur du livre *Il mio ritorno dallo Scioa* (Rome, 1884). Le 2 mai 1889, il fera signer à Ménélik le traité d'Uccialli qui reconnaissait la présence de l'Italie autour de Massaouah et assurait aux Italiens des relations commerciales privilégiées.

▲ Retour au texte

4. Antonio Viscardi de Milan, négociant au Choa. Il mourra en 1904.

▲ Retour au texte

5. Édouard-Joseph Bidault de Glatigné (1850-1925) parcourait en tant que photographe toute l'Abyssinie.

▲ Retour au texte

6. Ernest Zimmerman, dit Zimpi, venu de Suisse avec Ilg, était mécanicien au service de Ménélik.

▲ Retour au texte

7. *Helmet* signifie « casque » en anglais.

▲ Retour au texte

8. Les trois frères Moussaya (ou Moussaïa) avaient installé leur commerce à Harar en 1880.

▲ Retour au texte

9. L'un des plus importants négociants de café à Aden.

▲ Retour au texte

1. Ilg habitait à Zurich, au 6, Tritligasse.

▲ Retour au texte

2. Le Suisse Henri Appenzeller travaillait avec son compatriote Zimmermann dans les ateliers royaux de Ménélik. Sur les autres personnes nommées ici, voir la lettre à Ilg du 29 mars 1888, p. 290.

▲ Retour au texte

3. Petit navire en usage sur la Méditerranée.

▲ Retour au texte

4. Façon de désigner les fusils.

▲ Retour au texte

5. Le *keremt* est la saison des pluies qui dure de la fin juin à la fin septembre.

▲ Retour au texte

6. *Okiet* : mesure de poids pour l'ivoire, le musc et l'or correspondant au poids d'un thaler.

▲ Retour au texte

7. Le *zébad* désigne le musc extrait des glandes de la civette (ou chat musqué) utilisé en tant que fixateur de parfums.

▲ Retour au texte

1. Le père Joachim Marie.

▲ Retour au texte

1. Chefs de tribus et chefs, en général.

▲ Retour au texte

2. Celui qui commande l'aile gauche d'une armée en campagne.

▲ Retour au texte

3. Collecteur de l'impôt en l'absence du collecteur habituel.

▲ Retour au texte

4. Marchands.

▲ Retour au texte

5. Impôt.

▲ Retour au texte

6. L'aboune (la plus haute dignité du clergé amhara et le deuxième personnage après le roi) Mathios avait été envoyé par Johannès à Ménélik pour évangéliser le Choa.

▲ Retour au texte

7. C'est-à-dire les mahdistes du Soudan.

▲ Retour au texte

8. Cartouches annulaires de fabrication suisse. Le fusil Vetterli, du nom de l'armurier Frédéric Vetterli (1828-1882), était le fusil en usage dans l'infanterie de la Confédération helvétique.

▲ Retour au texte

9. Fusils de type remington.

▲ Retour au texte

10. Cesare Nerazzini (1849-1912), médecin de la communauté italienne du Harar, à partir de 1887. Il était ami de Rimbaud.

▲ Retour au texte

11. Le comte Samuel Téléki von Szek (1845-1916) avait découvert le 5 mars 1888 le lac Bassonarok, auquel il avait donné le nom de lac Rodolphe (devenu en 1975 Turkana), en l'honneur de Rodolphe de Habsbourg-Lorraine, fils de l'empereur d'Autriche-Hongrie, François-Joseph, retrouvé mort à Mayerling le 30 janvier 1889.

▲ Retour au texte

1. L'empereur Johannès était mort le 11 mars 1889 à Métemma en luttant contre l'armée soudanaise du mahdi.

▲ Retour au texte

2. L'Exposition universelle de Paris avait été inaugurée le 15 mai 1889. À cette occasion, la tour Eiffel avait été édifiée sur le Champ-de-Mars.

▲ Retour au texte

1. Cette lettre a été antidatée par Rimbaud. Il aurait dû écrire « 7 septembre ». Voir p. 391.

▲ Retour au texte

2. Gabriel Bortoli, associé de Brémond, puis d'un certain Tardieux à Djibouti et au Harar.

▲ Retour au texte

3. Le dedjaz (gouverneur) Makonnen. Au cours de sa lettre, Rimbaud hésite sur l'orthographe de ce nom.

▲ Retour au texte

4. Tessama Mekbeb, ras du pays de Gouma, avait assuré l'intérim de Makonnen dans la ville de Harar quand celui-ci était parti de Zeilah le 3 août 1889 pour l'Italie où il allait ratifier le traité d'Ucciali.

▲ Retour au texte

5. Palais et cour de l'empereur.

▲ Retour au texte

6. Sur Mgr Taurin-Cahagne, voir note 1, p. 157.

▲ Retour au texte

7. Embarcations à fond plat pour le transport des marchandises.

▲ Retour au texte

8. Lanières de cuir servant de fouet.

▲ Retour au texte

9. Réponse.

▲ Retour au texte

10. Dont on peut se défaire immédiatement.

▲ Retour au texte

1. Traduction de l'inscription circulaire sur le sceau : « Il a vaincu, le lion de la tribu de Juda, Ménélik II, élu du Seigneur, roi des rois d'Éthiopie. »

▲ Retour au texte

2. Le 25 septembre.

▲ Retour au texte

3. Une note de Berrichon dans *LJAR* indique que la traduction est de « M.-C. Mondon-Vidailhet, conseiller d'État de S.M. l'empereur d'Éthiopie, chargé du cours d'abyssin à l'École des langues orientales vivantes ».

▲ Retour au texte

1. Invité par le gouvernement italien, Makonnen et sa suite s'étaient embarqués à Zeilah le 3 août. Ils avaient atteint Naples le 20 de ce même mois. Le 1er octobre, Makonnen avait ratifié le traité d'Ucciali signé en mai par Ménélik et Antonelli (voir note 3, p. 291). Ce n'est que le 4 décembre que les Choanes prendront le chemin du retour.

▲ Retour au texte

2. Soldats, en amharique.

▲ Retour au texte

1. « Des étrangers », en italien.

▲ Retour au texte

2. À savoir Makonnen.

▲ Retour au texte

3. Jeu de mots incluant le verbe « aimer » : « j'aime à le croire ». De fait, Makonnen, à son retour d'Italie, se rendit à Jérusalem sur les Lieux saints. Il honorait ainsi la légende selon laquelle les rois éthiopiens auraient été les descendants de Salomon et de la reine de Saba.

▲ Retour au texte

4. Comme l'a montré Mario Matucci (*Le Dernier Visage de Rimbaud en Afrique*, Florence, Sansoni, Paris, Didier, 1962), et contrairement aux interprétations d'Enid Starkie (*Rimbaud*, Londres, Faber & Faber, 1938), Rimbaud fait ici une demande courante, y compris de la part des Blancs, dans un pays où les esclaves étaient en fait souvent des domestiques. Cette phrase n'implique nullement qu'il ait participé au commerce des esclaves qui, au demeurant, était géré par les Arabes et notamment par Abou-Beker et ses fils. À propos de cette demande, Ilg répondra à Rimbaud dans une lettre envoyée d'Antotto et datée du 23 août 1890 : « Je vous avais cherché un bon mulet, mais inutilement jusqu'aujourd'hui, des moyens on en trouve, mais des très bons comme vous le demandez, pas du tout. Quant aux esclaves, pardonnez-moi, je ne puis m'en occuper, je n'en ai jamais acheté et je ne veux pas commencer. Je reconnais absolument vos bonnes intentions, mais même pour moi, je ne le ferai jamais » (*Corr. 88-91*, p. 164).

▲ Retour au texte

1. Mécanicien russe de l'entourage d'Alfred Ilg, déjà nommé dans une lettre de Rimbaud à Ilg datée du 20 décembre 1889.

▲ Retour au texte

2. Ces numéros désignent les caravanes montantes ou descendantes de Zeilah à Harar.

▲ Retour au texte

3. Le Grec Andréas et peut-être le Grec Nicolas Kabadji.

▲ Retour au texte

4. Bandits (en langue amharique).

▲ Retour au texte

5. Fidèles compatriotes d'Ilg, l'un mécanicien, l'autre charpentier.

▲ Retour au texte

1. Voir note 4, p. 319.

▲ Retour au texte

1. Laurent de Gavoty, né en 1853, multipliait sa présence dans les petites revues littéraires méridionales et satisfaisait, au fil des années, sa fringale de présidences dans maintes associations. Ce courrier porte l'en-tête de *La France moderne* (« *La France moderne*/ 15 boulevard du Nord – Marseille /Rédacteur en chef : Jean Lombard »). Cette revue (premier numéro paru le 26 décembre 1889) comptait quatre pages et paraissait deux fois par mois. Voir aussi p. 392.

▲ Retour au texte

1. Dans une lettre à Alfred Ilg et Ernest Zimmermann, datée du 30 avril 1890, Rimbaud assurait déjà qu'il s'était « dégagé entièrement » de ses affaires avec Tian.

▲ Retour au texte

1. Se dit d'une monture marchant l'amble, c'est-à-dire qui, au trot comme au pas, lève en même temps les pattes du même côté.

▲ Retour au texte

2. Abyssin.

▲ Retour au texte

3. Chef-lieu de la province de Taka reliée par une route au port de Souakim.

▲ Retour au texte

1. Beau-frère de Léon Chefneux (1853-1927), négociant français.

▲ Retour au texte

2. À cet endroit, la lettre est déchirée.

▲ Retour au texte

3. Voir la lettre de Rimbaud à Émile de Gaspary, du 9 novembre 1887.

▲ Retour au texte

1. Mac Donald est mentionné dans le journal de Mgr Taurin-Cahagne à la date du 24 septembre 1883 : « Ce soir nous avons à dîner M. Rambaud [*sic*] et un voyageur anglais du nom de Mac Donald » (voir Émile Fouché, « Arthur Rimbaud et la mission catholique de Harar », *Europe*, juin-juillet 1991).

▲ Retour au texte

2. Tous les toponymes de cette équipée correspondent, orthographiés différemment, à ceux qu'avait donnés en sens inverse, de la côte à Harar, Alfred Bardey lors de sa première expédition au Harar en 1880.

▲ Retour au texte

1. Sur cette ligne figure, en marge, un dessin de Rimbaud représentant cette civière.

▲ Retour au texte

2. Le docteur Nouks de l'European General Hospital d'Aden.

▲ Retour au texte

3. Inflammation de la membrane synoviale contenant un liquide assurant l'articulation des os.

▲ Retour au texte

1. Rimbaud, embarqué le 9 mai à bord de l'*Amazone*, avait atteint Marseille le 20 mai. Datée du 23 mai, cette lettre a cependant été postée le 21 (voir p. 393).

▲ Retour au texte

2. L'un des plus grands hôpitaux de la ville, achevé en 1863 et qui contenait 661 lits. Rimbaud était soigné dans le service du docteur Antoine Alphonse Trastoul (1841-1918), qui depuis 1885 était chef du premier service de médecine.

▲ Retour au texte

3. Lapsus de la part de Rimbaud : c'est sa jambe droite qui était malade.

▲ Retour au texte

4. Épanchement de liquide séreux dans une articulation.

▲ Retour au texte

1. Dans la marge de la lettre et à propos de ce passage, Isabelle a écrit au crayon : « Simulation dont je me déclare moralement innocente. I.R. » Elle aurait donc indiqué par la suite que la raison invoquée par sa mère pour revenir à Charleville, à savoir le mauvais état de santé de sa fille, n'aurait été qu'un prétexte.

▲ Retour au texte

1. Le 8 juillet 1891, Isabelle écrira à son frère qu'elle a enfin reçu une lettre de l'intendance militaire dont elle recopie le contenu : « Le nommé Rimbaud J.N. Arthur est en Arabie depuis le 16 janvier 1882 ; en conséquence, sa situation militaire est légale ; il n'a pas à se préoccuper de sa période d'instruction, il est en sursis renouvelable jusqu'à sa rentrée en France./ Mézières, le 7 juillet 1891./ Signé du commandement du recrutement. » Il restait à Rimbaud à se présenter en France et à faire constater, comme le lui conseillait Isabelle, son invalidité.

▲ Retour au texte

1. Ce n'est que par une lettre datée du 15 juillet que Dimitri Righas donnera à Rimbaud un ensemble de nouvelles concernant le Harar (voir BLJD, B-J-3 (1) 8164-129).

▲ Retour au texte

1. L'autographe porte bien « dans » et non « sans ».

▲ Retour au texte

2. La ligne Amagne-Vouziers avait été inaugurée en 1873. La gare de Voncq se situait à 3 km du hameau de Roche.

▲ Retour au texte

1. Voir note 2, p. 337.

▲ Retour au texte

1. Le moment des semailles d'automne.

▲ Retour au texte

2. Lait caillé (en patois du nord de la France).

▲ Retour au texte

3. La jument dont il est question dans la lettre que Rimbaud a envoyée de Chypre 23 mai 1880 et qu'il appelle « Cotaîche » (Comtesse).

▲ Retour au texte

4. Maurice Riès (1858-1942). En 1876, il était à Aden où il exerçait auprès de César Tian la fonction d'employé comptable. Par la suite il dirigea la succursale Tian à Hodeidah. Revenu à Aden en 1880, il continua de travailler pour Tian soit à Aden, soit à Marseille, où il se trouvait durant l'agonie de Rimbaud.

▲ Retour au texte

5. Henri Beaudier, docteur à Attigny (voir « Le témoignage du médecin de Rimbaud », *Bulletin des amis de Rimbaud*, nº 3, janvier 1933).

▲ Retour au texte

1. Le chanoine Chaulier et l'abbé Suche.

▲ Retour au texte

2. Ces choses extraordinaires pourraient être dues au délire de Rimbaud et aux effets d'analgésiques comme la morphine qui cependant n'est pas considérée comme un hallucinogène

▲ Retour au texte

3. Ce nom apparaît sur le passeport délivré à Rimbaud au Caire par le consulat de France, le 23 septembre 1887 : « accompagné de son domestique Giami ».

▲ Retour au texte

4. Rimbaud voulait que fût donnée à Djami Wadaï une somme de 750 thalaris et Isabelle s'emploiera à ce qu'il en hérite. Mais Djami étant mort prématurément, elle reviendra, par l'intermédiaire de Mgr Taurin-Cahagne, à sa veuve et à son enfant. On peut en voir le reçu, daté du 7 juin 1893, au musée-bibliothèque de Charleville.

▲ Retour au texte

1. Rimbaud désigne ici des défenses d'éléphants dont il avait fait commerce au Harar comme à Aden.

▲ Retour au texte

2. Ce mot en langue arabe signifie « le phare ». Mais quel phare ? À moins qu'il ne s'agisse du nom d'un navire. Voir, de Duncan Forbes, « La signification de *Aphinar* dans les dernières paroles de Rimbaud », *Parade sauvage*, nº 6, juin 1989.

▲ Retour au texte

1. Voir Stéphane Taute, « La scolarité de Rimbaud et ses prix. La fin d'une légende », *Centre culturel Arthur Rimbaud*, cahier nº 6, novembre 1978.

▲ Retour au texte

2. Voir Henri Guillemin, « Rimbaud fut-il communard ? », dans *À vrai dire*, Gallimard, 1956, p. 194-200.

▲ Retour au texte

3. Voir Louis Piérard, « L'édition originale d'*Une saison en enfer* », *Poésie 42*, Seghers, p. 14-15.

▲ Retour au texte

4. Voir Verlaine, « Arthur Rimbaud “1884” », *Les Hommes d'aujourd'hui*, nº 318, janvier 1888.

▲ Retour au texte

OceanofPDF.com